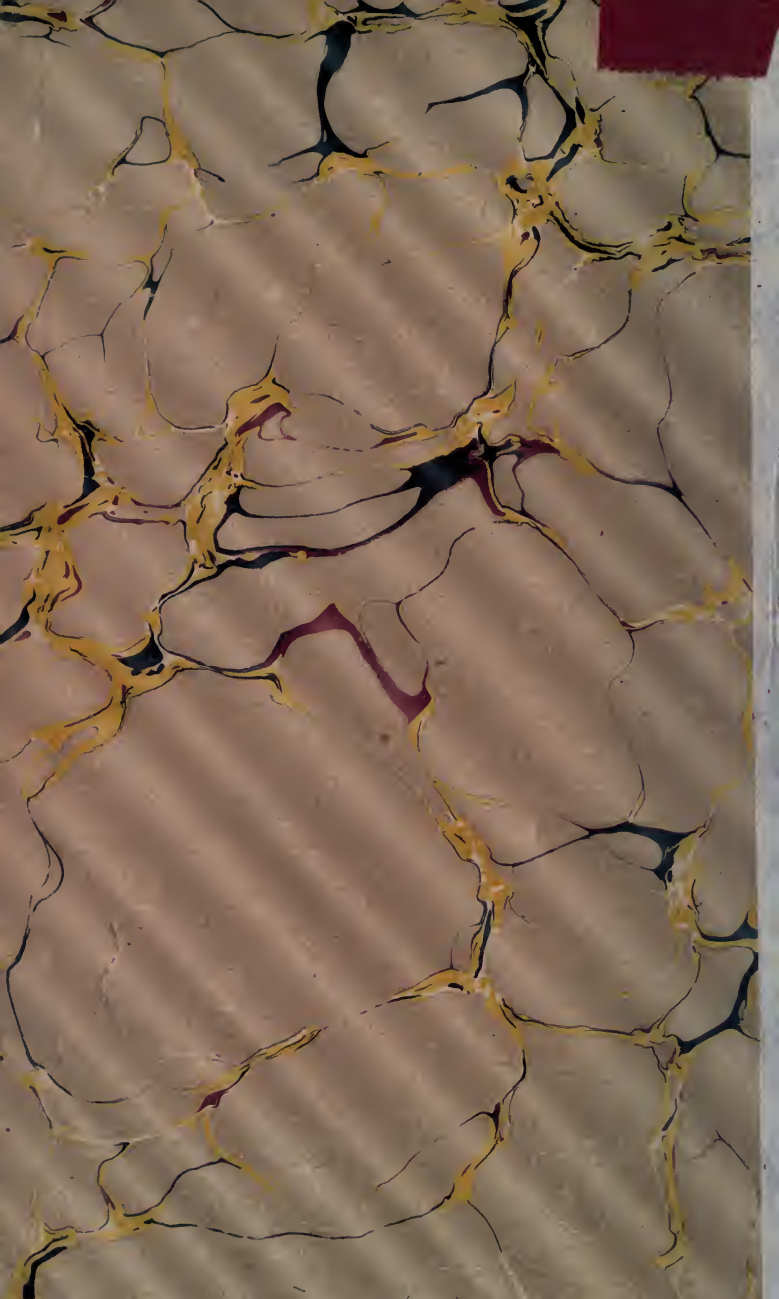
LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO



Le Triomphe des Médiocres

ŒUVRES DE PAUL ADAM

Soi, 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . . 3 fr. 50
Princesse Byzantine, in-8 carré. . . . . 5 fr. »
La Bataille d'Uhde, 1 vol. gr. in-18 jésus. . . 3 fr. 50
Les Images Sentimentales. . . . . 3 fr. 50
La Parade Amoureuse. . . . . 3 fr. 50
Le Mystère des Foules, 2 vol. gr. in-18 jésus, chaque vol. . . . . 3 fr. 50
L'Année de Clarisse, 1 vol. gr. in-18 jésus . . 3 fr. 50
Le Vice Filial . . . . . 3 fr. 50
Robes Rouges . . . . . 3 fr. 50
Cœurs Nouveaux. . . . . 3 fr. 50
Critiques des Mœurs. . . . . 3 fr. 50
Les Cœurs Utilés. . . . . 3 fr. 50
Les Tentatives Passionnées. . . . . 3 fr. 50

THÉATRE

Le Cuivre, drame en trois actes (en collaboration avec André Picard).
L'Automne, drame en trois actes (en collaboration avec Gabriel Mourey).

En préparation :

Bazile et Sophia.
Le Temps et la Vie.

A1956t

PAUL ADAM

Le Triomphe des Médiocres

58109
6/10/01

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1898

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2152
A32T68

LES MÉDIOCRES

Si l'on admire, dans Haarlem, les portraits de corporations que peignit Franz Hals, la surprise est merveilleuse d'y reconnaître, par dessus la collerette et la fraise, des physionomies que sans cesse, aujourd'hui, nous saluons.

C'est, aux yeux, le même pétillement de curiosité; c'est, aux lèvres, le même sourire de grave scepticisme; c'est, aux mains, l'inquiétude du même énervement. Ces gens semblent produire une vitalité pareille à la nôtre, une même force d'esprit exprimée par les mêmes attitudes des visages. Lui-même, l'uniforme pourpoint de sombre étoffe rappelle nos costumes, au noir desquels, dans une assemblée compacte, disparaissent les postures individuelles des corps, pour laisser en vision exclusive les aspects des figures, comme si la vie cérébrale seule méritait l'attention.

L'éclat des couleurs, des ornements aux habits de solennels personnages à perruques, sous le Roi-Soleil, la poudre et les diamants habituels aux philosophes qui préparèrent la Révolution par la fanfaronnade du vice, marquent l'importance du corps. Mais, dans la première partie du XVIIe siècle, comme à présent, tout le culte des modes viriles se consacre à la pensée.

Le prestige de la gloire se perdit en 1815; celui de la naissance signifie à peine un souvenir; la richesse reste décriée. Seule l'intelligence attire les âmes. Pourquoi?

L'empire romain, vaincu depuis dix-huit cents années par les barbares, mène ceux-ci au gré du code Justinien, de la philosophie platonicienne, et de la morale stoïque christianisée. Morte, Byzance gouverne toujours le monde et régit ses envahisseurs. Devant ses icones, les Russes tâchent de penser. Ses lois ordonnent depuis Brest jusqu'à Novgorod, du Caire à Christiania. A quoi donc servit la Force des victorieux Germains, Goths, Huns, Borusses et Saxons?... A rien. L'intelligence gréco-latine soumit la victoire.

La Force vaut peu contre l'Esprit. Au lendemain de la Renaissance, les personnages de Franz Hals pouvaient-ils ne point concevoir cela? La Renaissance, c'est l'idée byzantine chassée par les Arabes de Constantinople et qui, réfugiée en Italie, va refleurir aux âmes du monde barbare.

A notre époque, les savants triomphent partout de la mort. Dans les grandes villes, l'hygiène, la prophylaxie, réduisent d'un tiers les décès, depuis cinquante ans. Voici venir l'ère où les gardiens de la vie l'emporteront en popularité sur les héros pourvoyeurs de la mort. Les romanciers documentent afin d'améliorer. Les philosophes vont découvrir l'harmonie générale des phénomènes. L'idée triomphe, illumine. Elle veut resplendir, Messie, pour le rachat de nos douleurs. Encore un pas : les sciences et les arts font à nos descendants l'existence rêvée des anciens pour leurs dieux. Selon la parole de Prométhée, l'homme asservit la foudre.

Tout à l'heure, il s'élèvera dans les airs; et des

machines créées à l'image de l'être cultiveront pour lui les étendues des continents nouveaux. Telle une forte bête, la locomotive mange son charbon, l'assimile, produit la force, se meut, vit, rugit et court. A un signe, la lumière jaillit de l'ombre. Le troupeau des forces se rassemble sous la main pastorale du savant.

Qui s'opposera donc au prochain Bonheur ?

Tous.

Les Médiocres.

Chacun. Lui.

Issu du suffrage universel, le médiocre triomphe, barbare suprême, contre la lumière de l'Idée.

Parmi la masse humaine, un élément, d'époques en époques, se garde rebelle à tout progrès, à tout savoir, à tout esprit. C'est le paysan. On noterait des différences minimes entre un laboureur breton et le rustre de Phrygie occupé, il y a trois mille ans, à écorcher la terre par le moyen d'un bâton ferré. Ni la paix, ni la guerre, ni le joug des races ne l'instruisirent. De religion, il ne comprend que le trafic du châtiment et du péché. De politique, il n'admet que la vente de son suffrage au pourvoyeur de ses intérêts immédiats. De la famille, il tire des domestiques auxquels il ne doit nul gage, car la loi l'autorise à exploiter impunément la faiblesse. De la civilisation, il choisit l'alcool. Il respecte le fort et écrase le chétif. Il craint le riche, il hait le pauvre. Chaque minute de sa vie est un crime naïf contre les choses, la beauté. Aucune révolte ne l'exalte. Patriote par servilisme, il marche en troupeau sous l'injure du sergent ; incapable de concevoir la raison des guerres ni les causes de la paix.

En Europe, ces sortes de brutes constituent le corps électoral. Elles disent qui doit conduire le

destin de la race, celui dont la bassesse les flatte, dont la sottise les relève, ou dont la richesse les étonne. Le médiocre qui s'abaisse jusque leur stupidité devient le maître.

Fort de leur nombre, il commande, il impose. La foule applaudit.

Car, pour elle, le mérite ou le savoir paraissent vains auprès du succès des vantardises adroites, du titre, des relations décoratives, des façons insinuantes.

Or, l'esprit robuste passe son temps à créer, à penser, à écrire. Il ne paraît pas aux cérémonies publiques. Il ne multiplie pas les visites. Il dédaigne de faire sa cour aux personnalités influentes. Aucune amitié de grand ne protège son orgueil. On ne cite pas son affabilité ni son indulgence. Il n'est le complice d'aucune coterie. Le temps lui manque pour s'enliser dans les méandres de l'intrigue.

Au contraire, le médiocre excelle en cela. Enterrements, mariages, banquets professionnels, galas publics l'attirent. Il pose à tous les coins de cheminée, chez les vieilles dames tenant salon de politique ou de littérature. Militaire, il danse chez la générale, chante chez la colonelle, joue chez la commandante, chevauche avec le lieutenant ami des princes. Ce ne sont pas les ouvrages de stratégie qui le sollicitent, mais les tapis des antichambres. A celui-ci tout sait échoir. On le chosit pour les faciles expéditions coloniales. On le promeut. On le marie avec l'héritière. Il sera général. Il conduira d'autres armées françaises à de nouveaux Sedans, avec grâce et courage, mais avec l'ignorance parfaite qui voue aux désastres. Sans doute, il arrivera sans tête, au galop de son cheval, contre les batteries ennemies. Mais cela suffit-il pour sauver le sort de la nation ?

Tous les Français devraient acheter et lire l'ouvrage du commandant Rousset sur la guerre franco-allemande. Peut-être, en suivant, au cours de ces six volumes, l'histoire de l'épopée lamentable, l'amour du pays pour les médiocres s'atténuerait-il. On pèserait les résultats de cette passion : le brave Mac-Mahon, magnifique soldat d'ailleurs, piteux général, retranchant son armée, à Frœschviller, derrière un cours d'eau dont il oublie seulement de faire sauter les ponts, puis conduisant de Châlons à Sedan, par une absurde marche de flanc qu'il néglige de faire couvrir par la cavalerie, une immense armée surprise à Beaumont lorsque les chevaux descendent à l'abreuvoir, comme elle avait été surprise à Wœrth lorsque les soldats faisaient sécher leurs uniformes ; on verrait le maréchal Bazaine poussant de Borny à Rezonville une colonne de 150,000 hommes, qu'il croit capable de parvenir en huit heures, alors que trois jours sont nécessaires pour son écoulement vers Mars-la-Tour, où elle arrive exténuée, en pleine bataille, sans pouvoir déboucher, les chemins étant comblés par les convois de vivres auxquels il faudra mettre le feu. On comparerait à cette impéritie, à cette médiocrité chérie de la cour impériale, de l'opinion, des Chambres, la froide et sûre méthode de l'état-major allemand qui accomplit point à point le plan médité par la science de M. de Molke, afin de rejeter sur la frontière belge nos généraux pleins de bravoure et de sottise. Jules Favre, lui-même, désigna Bazaine comme sauveur, dans une séance orageuse du Parlement. C'est au médiocre Trochu que revient la gloire de défendre Paris ; au médiocre d'Aurelle celle de protéger Orléans. Le triomphe du médiocre est partout. Dira-t-on que nous ne possédions pas d'hommes supé-

rieurs ? Au matin de Sedan, les généraux Douay, Ducrot avertirent Mac-Mahon de la catastrophe, lui en démontrèrent l'imminence. Il ne comprit pas. Type du médiocre ambitieux, Bazaine laisse écraser Canrobert à Saint-Privat pour diminuer le prestige d'un émule. Il s'enferme dans Metz au lieu de percer les lignes prussiennes, afin de garder intacte une force qui, la paix faite, jetterait à bas du pouvoir les hommes du 4 Septembre et lui donnerait la gloire d'un Monck ramenant Napoléon ou Philippe d'Orléans sur le trône des Tuileries. Le médiocre aime les réceptions officielles.

Ni Sedan, ni Metz, ni Paris, ni tant de désastres ne nous instruisirent. Toujours le médiocre et l'intrigant sont acclamés. Le suffrage universel veut des hommes choyés des grands, amis des forts, des courtisans, par suite des âmes inférieures, plates. Que l'un se retranche, solitaire, travaille, loin du monde, accumule les œuvres. Cela n'est rien. Il ne coudoie pas les ministres. Maurice Barrès se présente au suffrage des électeurs de Boulogne avec l'appoint de ses fortes connaissances, justifiées cependant par l'opinion manifestée de toute l'élite ; on lui préfère d'improbables Lefoulon, la niaiserie d'un Sautumier, la richesse de M. Rigaud ! Jaurès donne au socialisme l'éloquence, le savoir, le travail. Immédiatement on l'éloigne. Jules Guesde, le borné et le piètre Chauvin règnent à la *Petite République*, aux applaudissements de comités ivrognes que ravit cette substitution du médiocre au fort. Naguère, M. Berthelot avisait la diplomatie anglaise de sa forfaiture dans la question d'Égypte. Ce savant épris de nette logique n'admet point les contes de vieilles femmes acceptés par la naïveté de notre diplomatie. Aussitôt, ses collègues du ministère lui demandent sa démission. Le savant cède, aux

bravos d'imbéciles innombrables ; et l'Angleterre tranquille fait dire à la *Chambre des Communes*, par son chancelier de l'Echiquier, qu'en dépit de nous, l'occupation de l'Egypte se perpétuera. Nous applaudissons M. Hanotaux.

Les médiocres de la marine constituent une flotte qui ne parviendrait même pas à défendre les côtes d'un bombardement d'escadre, en cas de conflit contre les Anglais. Depuis dix ans, M. Lockroy, cent autres protestent. Nos gouvernements de médiocres excusent, soutiennent, protègent la médiocrité des amiraux et des ingénieurs incapables, ceux-ci, de mettre à la mer un vaisseau dont les tubes de chaudières puissent réussir à ne pas éclater.

En art, le médiocre est dieu. Qui loue suffisamment le génie d'Elemir Bourges, parmi tant de romanciers chers à la niaiserie des lectrices? Les dames veulent l'adultère, de l'adultère, de l'adultère, de l'adultère sans philosophie, sans décor. Les préliminaires sociaux de la fornication semblent à la majorité du public le seul prétexte acceptable de l'art. Pour vivre, les écrivains doivent se faire les rivaux des tenanciers de lupanars. La bourgeoisie admire l'ignorance qui applaudit aux seuls drames assez simples pour ne nécessiter nul effort d'esprit. A l'exemple de ce succès, les médiocres s'efforcent d'abaisser au plus bas l'esprit national, de le détourner de ce qui pourrait relever son jugement ou l'instruire.

Ah! qu'on y songe ! L'ignorance des de Failly, des Bazaine, du haut commandement a perdu le pays en 1870, parce que l'ignoble médiocrité des Edmond About, des Feuillet, des Bouguereau, des Cabanel, des Augier avait préparé l'âme des classes bourgeoises, puis l'élite des fonctionnaires à

choisir le médiocre seulement. A l'époque du second Empire, si la gloire avait atteint Flaubert, Baudelaire, Goncourt, et non Alexandre Dumas, les de Failly, les Bazaine, les Trochu n'eussent pas emporté le choix de la cour contre l'intelligence de Canrobert et de ses pareils.

Espérons que la guerre n'ensanglantera plus les annales du siècle qui va finir. Néanmoins, il se peut que l'alliance russe vers laquelle on se précipita oblige à des devoirs bien lourds l'amitié française. Hier ne l'obligeait-elle pas à récompenser le sultan pour le massacre de trois cent mille Arméniens, en forçant la Grèce vaincue à lui payer un tribut de guerre ? Vers quelles autres hontes, vers quels autres périls nous entraînera l'Alliance ? Il convient donc de souhaiter qu'une énergie véritable épure de ses vieillards médiocres le commandement de la marine, des armées. Les officiers que l'on interroge disent trop qu'il en serait aujourd'hui comme jadis, que les généraux séniles placés à la fête des corps manquent des vertus indispensables pour la guerre nouvelle ; que si nous atteignons le développement militaire obtenu par les Allemands en 1870, ceux-ci, depuis la date de Francfort, progressèrent d'une façon ininterrompue, et qu'entre eux et nous ils gardent l'avance.

Une énergie ! S'il en surgissait une, nous rencontrerions le médiocre général Boulanger aussitôt frôleur de jupes héraldiques et désireux de dîner à des tables princières. Le peuple de France ne s'enthousiasme que pour l'homme médiocre.

Parfois, autour de l'intrigant choisi par le suffrage, des protestations s'élèvent entre ceux qui connaissent son insuffisance. On accuse de ce méfait l'envie, la jalousie. Il y a de cela. Il y a souvent aussi la rage d'hommes à l'esprit robuste,

énervés de voir la nation s'offrir obstinément à des faibles, à des sots, à des serviles.

Le protectionnisme nous ruine. L'alcool tue nos races. Les arts entremetteurs émiettent les énergies [1]. L'ignorance dompte le savoir. Le commerce lui-même, cette occupation du médiocre, décline. Nous envoyons 24 vaisseaux marchands dans les mers orientales où les Anglais en comptent mille, et les Allemands quatre centaines.

---

1. Il faut lire les deux tomes dus à Catulle Mendès sur l'*Art au Théâtre*. Y étudier c'est apprendre nos mœurs de gens médiocres et bestiaux. Quiconque veut s'instruire sur la décadence de l'esprit national, doit méditer ces livres; comme il doit méditer l'ouvrage effroyable du commandant Rousset sur la guerre de 1870; et celui de M. Duquet sur le Siège de Paris.

Car il est temps de comprendre que la sottise artistique et la sottise politique d'un peuple préparent ses désastres militaires, sa décadence matérielle. Le capitaine Foucart, le stratégiste qui écrivit sur la campagne de Prusse de 1806, a pu dire lui-même : « Il est trop vrai qu'en 1870 la France n'avait pas de grands généraux... Les Prussiens furent vainqueurs surtout par notre défaut d'organisation et notre défaut de commandement » c'est-à-dire par le défaut d'intelligence.

On amenderait sans doute l'ignorance inhérente aux parlementaires élus par le suffrage absurde des rustres en créant *la Centurie*, ou assemblée de cent personnes choisies parmi celles qui prouvèrent, au moyen d'une œuvre, d'un acte, l'évidence de leur mérite social. Constituée au premier jour par le suffrage de tous les bacheliers, des artistes, des professeurs et des écrivains, ou par décret, la Centurie remplacerait le conseil des ministres actuel, et nommerait ceux-ci parmi ses membres. Elle désignerait le Président de la République et les ambassadeurs auprès des grandes puissances, personnalités qui devraient appartenir toujours à l'Institut de France. De la sorte le prestige du savoir, rendrait supérieurs aux souverains, les premiers mandataires de la République. Enfin le sénat élu par tous les bacheliers de France comprendrait cent magistrats, cent officiers

Et le Médiocre satisfait, charmant, triomphe en guêtres blanches sur le pavois du suffrage universel, suffrage de tous les médiocres, de toute cette France qui déteste avec force l'intelligence et le savoir.

---

d'état-major, et cent docteurs. L'Institut, Le Sénat et La Centurie formeraient donc un corps gouvernemental capable de réglementer les impudences et les trafics dus aux Représentants des rustres.

On conçoit facilement une Centurie composée de la façon suivante, par exemple.

Vingtaine politique : MM. Drumont, Rochefort, Clémenceau, Waldeck-Rousseau, Poincaré, Casimir Périer, Deschanel, Léveillé, Jaurès, Millerand, Guesde, Gérault-Richard, Sébastien Faure, Elisée Reclus, Félix Fénéon, Me Pognon, Mézières, Millevoye, de Mun, Cassagnac.

Vingtaine des relations extérieures. MM. Borgnis-Desbordes, Brazza, Monteil, Ct Rousset, Duquet, Laroche, Bonvalot, Galliéni, Cambon, Boisdeffre, Dybowski, Chailley-Bert, Saissy, Seignobos, de Béhagle, Lockroy, Ollendorff, Potin, Jaluzot.

Plus trois vingtaines. Artistes, Savants, Financiers.

CONTRE LE RIRE

Rire est hideux.

Subitement enfouis aux brusques rides plissées vers les paupières, les yeux luisent comme les deux clous infâmes du pilori auquel pend la hideur gonflée de la face rouge, du front ligotté de veines grossies, du nez aplati, des narines évasées entre les ballons des joues et surplombant le gouffre visqueux de la bouche, l'absurde clavier des dents unies par des fils de salive.

De toute la personne en joie, cela seul paraît. Le seul masque d'abomination retient la vue tandis que, pour un instant, s'efface l'entière harmonie du corps humain.

Ni le grave agonisant dont se tordent les lèvres vertes, ni celui qu'étrangle une main scélérate, et dont la terreur traduite par l'angoisse des pupilles saillies offre la beauté d'une peur solennelle, n'égalent la laideur ignoble du rieur.

Il serait d'ailleurs sans justice, le reproche que l'on adresserait à la nature d'avoir mal conformé ainsi l'expression de la joie. En presque chaque cas, l'hilarité trahit des sentiments barbares et atroces.

La populace s'égaie surtout du malheur advenu

à autrui. Dans les rues, les gaillards sanglotent de gaieté parce que l'un d'eux a encouru une mésaventure, subi une injure inattendue et blessante, ou conté le mal dont il assaillit tel homme, à telle femme.

Le rire suit la moquerie et l'outrage. Il affirme le triomphe brutal du fort sur le faible. Il salue la révélation d'une incongruité animale. Il insulte à la sottise, à l'erreur, à la misère, à la pauvreté d'esprit.

Après un voyage en Angleterre ou en Espagne (patries d'hommes graves et nobles) lorsque l'on touche la terre française, cette habitude populaire nous choque de se réjouir hautement si le vieillard est tombé, si le boiteux tangue de la hanche, si la pauvresse ou la bourgeoise n'ont su se vêtir avec grâce. On ne plaint pas, on ne conseille pas, on ne secourt pas : on rit d'abord.

*
* *

Le rire est le propre de la méchanceté.

Nous rions parce que Polichinelle rosse ; parce qu'il y a une victime. Nous rions encore chaque fois que la bête triomphe de notre apparence polie, chaque fois que l'instinct domine, chaque fois que nous asservissent les nécessités animales.

Défions-nous de notre joie et de la belle gaieté française. Elles applaudissent le plus souvent à la bestialité reparue.

Les annalistes rapportent comment les soldats du premier Brenn qui fit capituler Rome trouvèrent, assis au seuil des maisons patriciennes, sur l'ivoire des chaises curules, les sénateurs en laticlave et aux blanches barbes majestueuses. Les Barbares, nos

pères, ne conçurent pas la splendeur de cette attitude civique. Que des vieillards illustres ayant consumé leur vie pour anoblir l'Etat selon leurs croyances s'offrissent en holocauste à la fureur étrangère, afin de venger sur soi leur imprévoyance de la défaite, cela n'émut point les pillards. Mais ils s'accroupirent sur leurs jarrets, se tinrent le ventre avec le geste de nos galants de barrière, et ils rirent démesurément de l'outrage fait par leur présence à l'admirable labeur de l'intelligence romaine.

Le rire roula dans la sonorité des rues montantes, le long des larges dalles ajustées aux voies militaires, et par les échos des vestibules ombreux établis sur leurs colonnes trapues. Le rire barbare souilla les ornements rougeâtres des linteaux, les théories vagues sculptées dans les frises, le silence nouveau de Subure, le froid des pierres. Il s'engouffra dans les carrefours, gronda entre les flancs des sept collines. Il remplit le Forum désert. Il enlaça les colonnades des temples clairs construits par belles lignes, au milieu des cèdres pesants.

Depuis lors, notre joie gauloise s'éploie par l'histoire pour moquer les tentatives de beauté. Le rire des ancêtres accueille, à travers les temps, les découvertes des sages et les essais des novateurs. Pas une science, pas un art qui n'ait d'abord suscité la joie mauvaise de la foule. Il est banal de le dire : la plupart des grandes inventions nées de notre élite furent appliquées par l'esprit des races étrangères, tant la médiocrité de la multitude réussit à compromettre l'œuvre capable d'élever au-dessus d'elle un génie. En ce siècle seul, le rire absurde accueillit tour à tour le romantisme, le naturalisme et le symbolisme qui valurent à notre

race de demeurer la première par l'idée, alors que l'impéritie de ses généraux et les concussions de ses rhéteurs la mettaient au plus bas devant la justice des peuples. Grande par ceux qu'elle raille, faible par ceux qu'elle admire, la France parcourt l'époque, telle qu'un corps ivre content de son ignominie.

*
* *

Il n'est pas de rire innocent.

Celui que suscitent les farces de Molière procède toujours de la méchanceté. Nous jouissons parce que Scapin, enfermant au fond d'un sac le père soucieux de ne pas servir la débauche d'un fils, le meurtrit de coups. Il nous plaît que ce vieillard résistant à la bassesse des instincts éclos en sa progéniture soit, pour sa vertu et sa prévoyance, bâtonné.

Avec le tapissier Poquelin, nous nous moquons des jeunes savantes, quand elles veulent conquérir une âme et sortir de l'ignoble matérialité que prône le bonhomme Chrysale. Nos espoirs aussi souhaitent un pot-au-feu délectable et d'adroites reprises à nos chausses. Si le bourgeois-gentilhomme tente d'affiner ses manières, d'anoblir son geste et ses habitudes, Molière l'offre encore à notre dérision. Que le marchand s'occupe de drap et qu'il se ravale aux goûts de sa servante! ou nous rirons.

Agnès, de sa fenêtre, voit passer un imbécile en falbalas qui la salue. Elle descend, comme une gourgandine, au deuxième appel. C'est charmant. Le tuteur survient pour réprimander. Tenez donc votre joie, si c'est possible! L'étonnant ridicule, celui de cet homme pour qui l'instinct ne semble

pas admirable, et que révolte le fait de s'unir comme les chats, les pigeons et les chiens, au hasard de la rencontre !

Suivons, au cours de l'œuvre, la morale admise par ce fabricant de parades foraines : il nous convie pour les bravos lorsque l'épouse manque à la parole du mariage. Il bafoue Sganarelle, comme si la honte et le ridicule n'étaient pas pour échoir à celle qui se dément afin de satisfaire une convoitise animale. Et nous rions du mari confiant, parce qu'il a respecté sa femme, au point de la croire pourvue de noblesse et de loyauté. La pensée splendide du mariage, cet idéal de recréer un seul être avec deux formes en harmonie, il la voue à notre rire de barbares.

Alceste a tort devant Célimène. Au délicieux sonnet d'Oronte, il oppose le refrain d'une niaise chanson populaire, comme type de l'art : « J'aime mieux ma mie ! » Splendide opinion, ma foi !

L'admirable n'est pas uniquement que l'adulateur de Louis XIV ait promulgué de pareilles sottises. Mœurs de courtisan et théories de baladin appartenaient bien à sa profession. Que la Cour grossière du Roi-Soleil, dont Saint-Simon nous dit la puante haleine, la saleté corporelle et les habitudes militaires, se soit délectée, avec la Ville, de ces brutalités, cela n'étonne point le lecteur de Mémoires. Mais il est merveilleux que notre Université conseille à l'adolescence de connaître l'œuvre de Molière.

On y apprend à rire de tout effort pour s'instruire ou anoblir l'âme. Manger et boire copieusement, pécher ignoblement, satisfaire l'instinct aux dépens de l'esprit et de la loyauté, railler qui tente de savoir ou de vaincre l'abjection des sens : voilà

ce que vante, dans son ensemble, le labeur illustre du tapissier royal.

Ni philosophie, ni prestige de langage ne relèvent l'abomination. Les qualités littéraires y semblent plutôt médiocres, en un siècle où vécurent Racine, Pascal, La Bruyère et Fénelon. Rien pour l'idée pure ! Aucune métaphysique, aucune déduction ! Son *Tartufe*, loué par l'athéisme électoral des marchands de vin, ne devait pas, comme ils l'imaginent, revendiquer la licence de penser librement. Molière écrivit ce pamphlet contre les jansénistes de Port-Royal, alors dispersés et vaincus, au bénéfice du clergé indulgent, des Jésuites triomphateurs. Par son moyen, les prêtres de cour, qui absolvaient l'existence de corps de garde menée par les courtisans de Versailles, rendirent définitivement odieux les penseurs exclus de Port-Royal, les Arnauld, les Nicole, les Sacy, les Pascal.

*
* *

Pour cela, on a déclaré Poquelin poète classique. Les parents conduisent à la Comédie-Française leurs filles et leurs fils en vacances. La tradition du rire barbare se perpétue.

Cependant Flaubert, ayant voulu que madame Bovary mourût de désespoir, passe pour un auteur dangereux ; et l'on offre aux jeunes gens le théâtre de Molière, alors qu'on ne se permettrait pas de leur présenter *Salammbô*.

En vérité, le rire nous perd. Le temps est venu d'apprendre à sourire, seulement, vers la Beauté et l'Harmonie.

DU NAPOLÉONISME

L'usage déjà périmé des robes Directoire, des meubles empire raviva étrangement le culte de Bonaparte. Par le soin littéraire ou dramatique de certains, l'idolâtrie propre aux premiers jours du siècle ressuscite. Voici que la légende de l'aigle plane à nouveau sur notre avenir.

D'une part, la médiocrité tenace des politiciens cause, dans les esprits vigoureux, ce regain d'impérialisme. Le suffrage universel a mis le choix des ministres aux mains des paysans; et la bassesse de l'âme rurale se manifeste par l'action parlementaire. Pour cette valetaille on requiert un maître.

Il faut le dire aussi : malgré notre sûre haine de la guerre, l'attente maintenue depuis vingt-trois années excite obscurément l'instinct batailleur de la race. L'épée prête et luisante échauffe les mains gauloises. A travers le passage des bataillons, quoi d'étonnant si l'inquiétude de notre regard cherche l'homme qui mènerait?

Le génie militaire de Napoléon est un cliché trop impressionnant pour ne pas emporter la faveur française. En tous pays les soldats de nom acquiescent à cette gloire. L'alexandrin et le mot historique l'ont à jamais inscrite.

Aux cœurs de la foule, donc, l'enthousiasme brûle

pour le conquérant. L'élite se passionne pour le parvenu. La prodigieuse étoile du cadet de Brienne excite les âmes impatientes. Rêvant de conduire des multitudes en armes, de distribuer effroyablement la mort, et de paraître ensuite parmi les acclamations d'un populaire ivre, la jeunesse bourgeoise s'apprête à hausser jusqu'au type de la perfection humaine ce tueur.

La consultation de l'histoire peut en effet apprendre que le génie seul ne commença point la fortune de Bonaparte. Les premiers moyens de son succès demeurent à la portée de quiconque. S'il sut flatter Barras au siège de Toulon et se vouer en apparence à la fortune du conventionnel, cela ne dépasse point le talent illustre de Saint-Arnaud.

Il y a des analogies entre les deux militaires. A mieux connaître le capitaine d'artillerie, Barras comprit cette sorte de Mazarin corse, cauteleux et bourru, épris de la parade et chargé d'une famille coûteuse. Il le jugea capable de sombres besognes, même de meurtres opportuns. Le sbire lui parut un instrument déterminé à servir, pour soi-même, la hâte de la fortune.

Après Thermidor, ce genre de sectaires manqua. Le fonctionnement de la guillotine avait lassé le monde. On se dégoûtait de l'abattoir. Il ne subsistait plus guère de biens que l'on pût encore acquérir à vil prix en les déclarant nationaux par la proscription de leurs détenteurs. La vogue n'allait plus à Marat ni à Santerre. La réprobation des massacreurs devenait le propos commun. Cette allure de l'esprit public donna une force énorme à la réaction royaliste. Le Pouvoir regretta bientôt la manière brusque de Chaumette.

Dans l'entourage de Barras, personne ne se disait dispos à rouvrir les écluses de sang. Lui-même

prévoyait trop l'indignation que susciterait l'exécuteur nouveau. Général de l'Intérieur, il prétendit se démettre de son titre et passer la main à un bourreau secondaire qu'on pourrait, dans la suite, renier, au besoin punir.

Le Corse obscur et prêt à tout crime pour ne point garder une vie médiocre parut apte à l'œuvre. Aussi, en deux ans, sans aucun exploit qui méritât une telle grâce, Bonaparte emporta le grade de général.

A la première occasion, Barras l'impose à ses collègues pour l'Intérieur. Ils se récrient sur le sort du soldat de vingt-six ans. On s'explique. Le gaillard assume la tâche décriée. Sait-on quelque part un serviteur aussi dur? Qu'on le montre, et Barras retire sa motion. Non. Alors que l'on nomme Bonaparte. Si peu connu, il deviendra facile de le supprimer, le péril royaliste aboli.

Cependant le héros hésite. A tuer? Non pas. Mais la réaction semble presque aussi forte que le Pouvoir. Sous quels emblèmes vaut-il mieux besogner? Il se décide néanmoins. Le massacre de Vendémiaire satisfait ses maîtres.

La chose fut si terrible, inattendue que pas une protestation ne s'éleva. On croyait close la Terreur. Soudain, l'ère sanglante se rouvrait par la main d'un ouvrier autrement habile que Samson.

Le Directoire triomphe et le jeune général fréquente dans les salons de son protecteur où il étonne par une allure étriquée, un regard vindicatif, « des oreilles de chien » hors de mesure.

Joséphine Beauharnais passait alors pour la maîtresse de Barras, maîtresse un peu lassante, dont la jeunesse faiblissait. Ses désordres compromettaient fort l'amant. On jasait partout. Barras eût bien voulu qu'on le débarrassât, pas tout à fait

peut-être ; mais il souhaitait un mari complaisant, bon à couvrir les choses d'une sorte de nom, et qui, les noces conclues, partirait au loin. On le fit entendre au général de l'Intérieur. Le titre convenait après tout à une pérsonne ambitieuse, veuve de guillotiné.

Le Corse joua la passion méridionale, pour cette femme sensuelle et molle qui succomba vite. Barras feignit de tout découvrir. Bonaparte répara. Douze jours après la nuit nuptiale, il gagnait la frontière d'Italie, avec une armée, le commandement en chef, prix de services intimes.

Le gouvernement lui confia des troupes impossibles et vingt mauvais canons pour combattre trois armées victorieuses, parfaitement approvisionnées, munies de soixante bouches à feu. Ainsi, on espérait, que vaincu par les Autrichiens, taré à Paris, l'homme de Vendémiaire disparaîtrait du temps.

Bonaparte trouva le moyen d'élever des mauvaises troupes à l'héroïsme en les invitant au pillage de la Lombardie. On sait les termes de cette proclamation étonnante, ne cachant même pas d'une hypocrisie verbale le banditisme de la chose.

La fortune choya le ruffian. Il réussit à organiser sa conquête, il prit des initiatives. Ses qualités réelles d'administrateur et de soldat se manifestèrent devant les hommes ahuris du Directoire dont il ne lisait déjà plus les ordres.

Cependant, le bonheur de cette campagne l'exaltait. Naguère il avait songé à se mettre au service du grand Turc pour restaurer le prestige de l'Islam. Attiré par ce vieux rêve, il réfléchit à l'annexion de l'Egypte, plan préparé depuis longtemps dans les bureaux. Des navires partis de la Mer Rouge, devenue française, iraient ensuite couper la route aux bâtiments britanniques ayant doublé le cap de

Bonne-Espérance pour se rendre aux Indes. Ainsi l'œuvre des La Bourdonnais, des Dupleix et des Lally serait fructueusement reprise.

La grandeur du plan dépassait les forces de la République. Mais Bonaparte tenait Barras par l'influence de Joséphine, non oublieuse du jeune époux brun. Elle comptait six ans de plus que lui. Il ne la négligea point. Des lettres soignées la maintinrent à sa dévotion. A son retour il l'eut toute.

Elle s'éloigna de Barras pour un peu de temps. Habitué à certaines tendresses, l'amant ne tarda point à souffrir. Il la sollicita de céder encore. Elle consentit contre l'assurance de la campagne d'Egypte offerte au commandement de Bonaparte.

On conte que, pendant l'heure du rendez-vous, le mari se promenait de long en large dans une petite chambre louée en face de l'appartement choisi par le couple. Sa botte impatiente martela le parquet pendant qu'il attendait, l'œil anxieux, que sur la fenêtre voisine en lumières, les rideaux vinssent à retomber, signal de deux victoires différentes. Ils tombèrent enfin, et Napoléon prépara l'empire.

Pour vulgaires et connues que soient de si pauvres histoires, le soin de les redire se justifie parce qu'on les propose avec des admirations étonnantes en exemple d'une jeunesse glorieuse. On accède à ces éloges singuliers; et l'époque va s'avilir jusqu'au vœu d'acheter l'espoir de vivre remarquablement, par une ignominie pareille.

Ces misères compteraient peu, si Bonaparte eût vraiment porté en soi une pensée. Encore qu'elle excuse toute espèce de forban, la théorie se peut soutenir : pour un but immense, le sage que l'étoile guide, peut momentanément consentir au sacrifice de sa dignité personnelle. Des saints péchèrent pour sauver des méchants. Par charité suprême, ils

donnèrent leur âme afin qu'une autre devînt élue.

En 1804, Napoléon se trouve nanti d'un pouvoir tel qu'aucun autre empereur des temps modernes n'en détint d'égal. Il peut réaliser. Son cerveau reste vacant de desseins.

L'œuvre de parfaire la restauration romaine entreprise par les jacobins le contente. Ceux-ci imitèrent Brutus et Cicéron. Il ne pense qu'à répéter le rôle d'Auguste; et quand le pape murmure, pendant une colère folle du condottiere, le seul mot de *tragediante*, voilà tout jugé l'ami de Talma.

L'ordonnance des cérémonies impériales, la diffusion des aigles, le décor intérieur des palais et des villas occupent Napoléon mieux que le plan des batailles célèbres. Pour la réfection du code, il imite l'attitude de Justinien.

Là, vraiment, était la tâche. Avant la révolution, on avait parlé tout de même socialement. Au XVIIIe siècle Voltaire, et Diderot avaient écrit. Il suffisait d'ouvrir l'Encyclopédie, de lire les espoirs altruistes, inclus dans les pages du livre, lire et appliquer le remède à la Douleur Humaine.

Etait-ce pour rien que les siècles avaient réfléchi, que le peuple avait parlé, que la guillotine avait fonctionné, illuminant l'histoire d'un drapeau de pourpre?

Napoléon ne comprit rien à sa gloire. L'Encyclopédie resta lettre close ; et nous en sommes, cent ans plus tard, à souhaiter un nouveau maître qui lise, celui qui supprimera l'injustice de la guerre et l'injustice de la propriété, cause de celle-là.

Alors pourquoi le soudard a-t-il ensanglanté le monde? Que venait-il faire sur la planète en gésine d'une idée neuve puisque le fer qu'il mit à la matrice tua l'enfant viable?

Si nos pères combattirent et moururent en tant

de plaines, était-ce pour qu'un ruffian se parât d'une couronne de théâtre et récitât des rôles barbares aux bravos épouvantés des foules ?

Depuis le XIVe siècle le peuple de France méditait le règne de l'amour. D'états généraux en états généraux, de parlements en parlements, de révolutions en révolutions, le désir s'affirmait. Enfin 1789 luit. Le dernier Capétien laisse choir sa tête dans le son, vieux pain du pauvre qui le mendiait depuis des siècles. Le sang se mêle au son afin que soit pétrie la miche nouvelle et que la plèbe soit rassasiée. « Mangez, ceci est mon corps.. » Le mystère de la Rédemption se signale pour la seconde fois. On lui met l'œuvre aux mains. Un vent de stupidité passe alors sur les yeux du héros dérisoire, inapte à saisir l'évidence du sort.

En 1804, Napoléon fait assassiner le duc d'Enghien. Hoche, Moreau avaient précédé dans la série des vengeances. Barras, le protecteur qui aida l'effort de Brumaire, vit en exil. Il n'évoquera plus devant Bonaparte le souvenir fâcheux des origines. En 1804, à l'heure de la réalisation, l'homme assassine, à l'encontre de toutes les lois, de tous les droits ; et, par là, il scelle pour l'histoire son inutile épopée de terreur.

N'avoir rien vu, rien senti, rien entendu des souhaits séculaires que le râle de cent mille hommes lui chantait, aux soirs des batailles ; rien senti, rien entendu.

A partir de 1804, l'aventure de Napoléon se confondrait avec celle du plus ridicule parvenu. Il pourvoit sa famille de trônes ; il étend au loin les fils de la toile impériale et ne s'aperçoit même point que la solidité de la trame ainsi étirée va s'amoindrir.

Son génie s'occupe à constituer une noblesse pa-

reille à celle d'autrefois, à l'établir sur le même principe de victoire brutale. Le fait de massacrer vaut fief, ainsi qu'aux périodes mérovingiennes. Puis, sa vision se limite encore : elle se fixe au projet de répudier la catin qui lui valut bravement l'empire. Le bourreau de Vendémiaire souhaite, dans son lit, une fille des rois.

Marqué pour répandre à travers les nations les germes du nouvel avenir, les idées de l'amour, le héros ne profite de la puissance qu'au bénéfice de l'antique mort. Ayant eu la fortune de grandir avec l'essor de la fraternité, il résiste ; il nie le rythme des races et la chose préparée divinement. Il s'asservit aux principes anciens de la force. Vers ceux qui descendent des conquérants barbares, il se tourne et leur dit : « Je vous imiterai, je distribuerai des terres aussi à mes compagnons d'armes, comme vous l'enseignâtes autrefois. Que des fiançailles consacrent mon obéissance filiale. »

Afin de s'anoblir par de telles noces, il encourt des affronts grandioses. Ces affronts à venger le mènent vers la fin. Le feu de Moscou est le rideau de la comédie qui dérobe enfin au monde le triste ramasseur de masques.

Cependant les peuples se ruent à la mort, pour sauver son seul orgueil. La misère de sa vanité est trop sinistre. Il dégoûte de soi la nigaude Marie-Louise, qui, éduquée du moins noblement, ne prisa point ce jeu maladroit. Elle le trompa de tout son cœur avec les brutes qu'il imitait seulement.

Cet homme qui ne conquit point, après le triomphe, le sens d'être une idée, ni lui-même, redevient, à présent, l'idole d'un culte. Les meilleurs de nos écrivains proposent en type celui qui ne se libéra jamais de soi-même, sans l'excuse d'une œuvre pour justifier la honte irrémédiable de ses débuts.

N'avoir compris ni son temps ni le rythme des foules qu'il commanda vingt années, cela prouve-t-il le génie ?

Il importe que nous ne laissions pas leurrer nos esprits par des paroles faciles.

Le culte de Bonaparte est au juste le culte du succès.

On salue en son effigie le héros de la chance.

Le général qui fit couvrir de fumier la route passant sous les feux du fort de Bard et, par là, réussit à écouler secrètement son artillerie, dut s'étonner du bonheur qui sauva cette farce d'acrobate. Quand le brouillard, au matin d'Austerlitz, lui permit de pousser invisiblement ses colonnes d'assaut vers l'abrupt plateau du Pratzen, il dut aussi saluer bien gaiement la chance. Ces deux faits de l'histoire ne doivent-ils pas nous garantir contre notre foi gratuite au génie militaire de Napoléon ? Qu'une sentinelle de Bard eût eu l'oreille attentive, que le brouillard se fût dissipé quelques instants plus tôt au matin d'Austerlitz, et la légende se fût modifiée. Il y a bien 1814. Mais si Bonaparte n'avait conduit que cette campagne, sa réputation l'eût-elle autant glorifié ?

Vraiment, les Beylistes abusent de notre badauderie. Il n'est de grand dans Napoléon que sa chance. Il reste le plus étonnant parvenu que l'on citera. Aussi devait-il acquérir l'éloge de ceux pour qui le moyen de parvenir demeure la directrice de vie, par dessus la beauté des actes et celle des songes.

Ils savent le Rouge et le Noir; ces commentateurs de Stendhal, mais il leur manque d'avoir compris les dernières pages du livre. Julien Sorel assassine la femme qui l'aima, et tire par derrière au moment où elle s'élève vers la contemplation de l'amour

absolu. Le symbolisme du chapitre eût pu les mieux frapper, car la vie de Napoléon s'y résume. La créature qui baisera la tête du décapité, Stendhal la nommait sans doute en lui-même comme la pensée française [1].

---

1. La vie du roman politique de Georges Lecomte, *Les Valets*, explique la misère morale du parlementarisme. En comparant cette observation littéraire aux tableaux de la vie rurale que Zola donne dans *La Terre*, et aux philosophies ingénieuses dont Barres aime nantir les « arrivistes » des *Déracinés*, on acquiert la notion des trois castes : les électeurs, les élus, les bénéficiaires. Elles sont ignobles ; mais Bonaparte les exploita selon leur âme même, la sienne.

PHYSIONOMIE DES GRANDS

Contre une maisonnette portant écrit sur la traverse de sa porte à claire-voie le nom de *Bijou-Cottage*, l'église de Saint-Raphaël, minuscule, s'élève en forme de croix, construction recouverte de tuiles roses noircies. Son clocher n'a guère d'importance entre les arbres environnants. Et c'est autour d'elle, dans la petite ville de Kingston, sorte de Saint-Cloud ou de Bougival, que, chaque dimanche, les commis de Londres, les soldats cambrés dans leurs tuniques écarlates viennent avec leurs maigres amoureuses vêtues de corsages blancs, parées, sous le chapeau d'homme en paille, de lourds chignons. Les cyclistes aussi viennent déjeuner, par bandes, de salades arrangées avec des tomates et du fromage de Chester. Un jour, la princesse Hélène d'Orléans s'y mariait avec le duc d'Aoste.

La ville de banlieue arborait les drapeaux italiens et français à tous ses windows. De faîte à faîte, des cordes retenaient les couleurs flottantes de pavillons divers. D'innombrables jeunes filles en blanc, accoudées aux fenêtres ou assises dans les vitrines des boutiques pour attendre le passage des princes, tendaient de petites figures blanches et roussottes, aux dents proéminentes, en riant vers ceux du cortège.

Par la rue poudreuse défilèrent, à pied d'abord, les royalistes venus par les trains spéciaux organisés à la gare de Waterloo. Il y eut des hommes grisonnants, au retour de la vie, abîmés par la défaite de leurs espérances. Sans doute, beaucoup quittaient des provinces françaises lointaines. Leurs redingotes élimées les habillaient d'une apparence de vertu traditionnelle. Ils haussaient des fronts nobles, des tailles cavalières, des nez d'aigle. Ils s'admiraient évidemment pour leur constance. Ils luttaient encore, en eux, contre la malice incomprise du Temps Positif. Trop simples pour acquérir de la science, en vieillissant, ils restent navrés de reconnaître que rien ne répond plus dans les cœurs des hommes nouveaux à ce qu'ils entendent soupirer dans les leurs, d'auguste et de suranné.

Vraiment, ce sont des hommes de foi, ces hobereaux grands et secs, pauvrement vêtus, qui, dès la grille de Saint-Raphaël, ne se fâchèrent pas des regards sévères et méprisants dont les jugeaient les jeunes hommes du service privé. Royalistes, ceux-ci, parce qu'il convient de l'être pour compléter le prestige d'une existence prise par le jeu de polo, l'écurie de courses, le bac, et les rivalités du Jockey-Club.

Vu la circonstance, on avait vêtu quelques-uns de ces gentilshommes d'habits bleu sombre à revers de moire azur et à boutons d'or frappés d'armoiries qui les assimilaient aux domestiques ordinaires du duc d'Orléans. Sa livrée est pareille, sauf le criard désaccord des teintes mises aux revers du drap. Sans se méfier de cette royale insolence, les gentilshommes de service se pavanaient avec importance, s'affairaient, essuyaient la sueur qui abîmait leurs fronts, très à l'aise, en plein or-

gueil, sous la bache à grosses raies rouges couvrant l'allée qui, de la grille extérieure fermant le square de l'église, mène au seuil. Autour d'eux, et timides, comme une foule maintenue par des surveillants, une trentaine de clubmen, gantés de blanc, bottés de vernis, le chapeau haussé sur la canne pour le préserver des coudes, se tenaient sages et muets; et puis, dans l'église pâle, entre les stalles de bois vernis, usées par bien des mains prolétaires, de claires toilettes en soies presque unies, lumineuses, des figures de dames cavalières sous les fleurs des tout petits chapeaux surmontant les ondes douces des chevelures, des lueurs venues des vitraux pour tomber en éclats de feu sur les cassures des moires, pour se jouer sur les peaux orangées des jeunes filles blondes.

A leurs bancs, les ambassadeurs plastronnés de croix, de chamarrures, le bicorne sous le bras, vieux, gibbeux, accablés de leur gloire, de leurs habits pesamment brodés d'or, de leurs épées malencontreuses pour leurs mains inhabituées à s'en servir. Parmi les princes, des têtes jeunes et pâles, peignées, traversées par une raie de nuque entre des cheveux collés à la pommade. Il s'y rencontre des lanciers, des hussards, des hommes à casques, à schapskas, à colbacks. Tous les uniformes du temps jadis, avec leurs plumets propres à terrifier un ennemi naïf. Les cous sont sertis de cols d'or, les bras sont chargés d'épaulettes dont les crépines métalliques se prolongent jusqu'aux coudes parmi les trèfles d'or enlacés aux manches des dolmans et des tuniques. Timides, roses, naïfs, avec l'air de collégiens émus dans un si beau monde, ils se tiennent sages devant l'autel, sans oser trop regarder, par l'intervalle des feuillages de palmiers, si vient, enfin, la princesse Hélène, l'attendue.

Cependant, sous les drapeaux verts et blancs, et rouges, et tricolores, sous les banderoles bleues où paraît la harpe héraldique des bardes du pays de Galles, sous les lions armoriaux dressés dans le champ d'azur des bannières, sous le pavoisement des banderoles agencées à des cordes tendues, de faîte à faîte, les petites maisons de Kingston sont lumineuses de jeunes visages penchés à tous les windows, par toutes les fenêtres à guillotine, et saluant de clameurs la daumont du prince de Galles, aux postillons bleus que précède un piqueur à l'habit écarlate, au chapeau de haute forme galonné d'un or large.

Dans la poudre du chemin, l'attelage court, suivi d'une file d'autres. Au bas des maisons gentilles, fleuries d'espaliers de roses et de glycines, il se presse des rangées d'enfants, de jeunes filles, de cockneys en chemise de flanelle, en bas d'Ecosse, en culottes, qui lancent le « hurrah ». Tout noirs, les policemen, calmes sous leurs casques de drap, et dont la jugulaire souligne la moustache, poussent doucement, avec des « please, sir », ceux qui envahissent la chaussée.

Au trot de leurs attelages souples, les landaus se succèdent. Ce sont les voitures de la famille royale d'Angleterre en demi gala, cocher rouge, valet de pied écarlate... Les policemen, à cheval, galopent. Les petits garçons jettent leurs casquettes. La Tamise rampe sous sa peau grise entre les herbes et les embarcadères de bois ciré.

Les pompiers de Kingston, montés sur leurs échelles de sauvetage, leurs grandes échelles rouges, ont salué la file des voitures, comme en une fête de village français. Les boutiques exhibent, derrière les vitres de la devanture, des familles anglaises; des mères grasses et lourdes, des filles

plates, des messieurs minces dont le nez bourgeonne au-dessus de la moustache étroite et qui tombe comme pour cacher, par pudeur, l'obscénité de la lèvre.

La première voiture du cortège arrive à l'église. Le duc de Teck en descend, beau monsieur barbu, habillé en volontaire de la Reine, avec une tunique rouge, une casquette d'or. Dans un bruit de soie, les femmes de sa famille le suivent. Puis, c'est le prince de Galles, lourd, aimable, bon enfant, avec sa grosse face sanguine poilue de blond, et sa calvitie, et son dos énorme dans la tunique écarlate. Il salue, rit, serre des mains, enfonce dans l'humanité des clubmen son dos énorme, traversé par le ruban bleu de la Jarretière. Belle et fine, et paisible, la princesse de Galles, en robe légère rayée de noir et de blanc, descend parmi les gentilshommes de service, qui, après des courbettes, lui baisent la main. Et, de la petite somme de gens massés là, les regards se concentrent vers celui de la princesse, pour être reconnus. Si elle avance une main, dix s'offrent ; si elle tente l'essai d'un sourire, tous sourient. De la consternation blêmit le visage de ceux qu'elle ne remarqua point. Les autres exultent. Les jeunes princesses de Galles, admirables et blanches, ont des cous frêles, qu'on dirait exsangues, comme des tiges de fleurs, dans les cols gemmés des robes en clarté.

Et les landaus défilent, dégorgent le duc de Connaught, solide Anglais impérieux ; le duc de Cambridge, vieux, dont les viscères et le ventre flottent au large parmi sa tunique de général anglais, comme ses yeux dans la peau flasque des paupières ; la duchesse de Saxe-Cobourg, grande femme à bajoues violacées, mal attifée d'une robe très belle ; l'ambassadeur d'Italie, des jeunes filles ro-

ses, timides, exquises, insexuées dans leurs fourreaux de soies étincelantes et qui n'osent avancer parmi ces regards, ces hommages, se heurtent aux pieds, aux marches, manquent de choir et vont s'évanouir. Voici l'ambassadeur d'Allemagne, le torse traversé d'un grand cordon jaune ; et ceux du Portugal, olivâtres, avec des bicornes à plumes blanches ; la duchesse de Connaught, en toilette rigide et rose. Cela continue, escorte illuminante de hautes femmes nobles, mais viriles et laides de visage, qui entraînent après soi les plis des soies vers la toute petite chapelle encombrée de palmiers et de guirlandes de feuillages où paraissent des roses fortes. On aperçoit des déesses sculpturales, et de grosses dames qu'on eût dites enluminées dans les charcuteries. Enfin, la comtesse de Paris descend, en costume de veuve, crêpe gris clair, avec un chapeau à brides, d'où tombe le voile gris. De son grand nez qu'elle abaisse, qu'elle lève, elle signifie, à l'un, à l'autre, sa prédilection. Difficilement, sous les baisers aspirant à sa main, elle gagne la chapelle ; derrière, la princesse Hélène d'Orléans, grande et aux longues joues. De ses grosses mains enfilées dans des gants blancs à manchette, la fiancée retient son bouquet. Haute, robuste, le sourire anglais, elle semble très satisfaite, et va s'agenouiller en haut à côté du duc d'Aoste voûté, jaune, bien coiffé de ses cheveux noirs, graissés.

Car il semble bien, à voir ces personnages illustres réunis dans les stalles en bois ciré de la médiocre chapelle, que rien n'est plus de la royauté que l'étiquette et les préséances. La fortune elle-même a fui. On note des uniformes dévorés, des plumes émoussées sur les bicornes des ambassadeurs ; et les hurrahs du peuple massé sur la route, on sait trop que c'est là le seul plaisir de

crier avec le libre jeu des poumons. Trop de fois l'acclamation a salué la tête tombée sous l'arme du bourreau.

Aussi, par les pelouses étriquées entourant l'église, les invités de moindre rang prennent des allures de gentlemen inoffensifs assemblés pour une sorte de garden-party. Les élégances sont favorables, les guêtres blanches éclatent sur les bottines vernies. Les monocles se balancent au bout des cordons de moire. Les jeunes filles blanches se courbent dans les robes de soie pâle. On échange des sourires d'indulgence et de bienvenue.

Dans l'église, au bout des colonnes à filets bleus et roses, après les vitraux mesquins de verre dépoli, et de verre coloré alternatifs, le prêtre irlandais, Morlez, vieillard en extase, officie.

La princesse Hélène, courbée dans les cassures de sa robe blanche, supplie instamment le ciel. De quoi ?

Après les chœurs, les harpistes, l'élévation pour laquelle s'agenouillent les gentlemen des pelouses et les hobereaux élimés, le cortège se reforme, quitte le chœur, l'église, passe entre deux rangs de fillettes voilées de gaze, et qui sèment, sous les pas des mariés, des roses. L'une, petite fille pâle, émaciée, a des lunettes.

Le duc d'Aoste est en pleine lumière : c'est un garçon malingre, habillé en militaire italien. Le front est ridé, le teint bilieux. Ses dents mordent la lèvre inférieure. Il redoute les marches et craint de tomber. A son bras, la princesse Hélène, rose, contente, sourit, sans s'apercevoir de sa grosse main blanche sur l'uniforme noirâtre.

Le premier, il se met en voiture, de par l'étiquette, malaisément. La princessè le rejoint. Les portières claquent. Le valet de pied bleu de roi,

le cœur fleuri d'orchidées blanches, grimpe sur le siège. Et tous les gens suivant, font escorte.

Après, c'est le duc d'Orléans, porté sur sa chaise par des hommes en livrée bleue; lui, fort gaillard, calme, à la courte chevelure dorée, à la barbe soyeuse sur les joues purpurines. Il sourit de droite et de gauche. Avec peine, près de la voiture, on lui glisse un pardessus sans qu'il puisse quitter la chaise-lit. On le hisse, on le pousse ; il grimace. Le duc de Luynes le tire en ajustant aussi son paletot. Du fond des pelouses, les vieillards sont accourus, vieux hobereaux titubants, sourds et goutteux, clubmen bien peignés, dames en atours de soie pâle. Et tous les regards se lèvent, se dardent, doublent de feu dans les yeux ternes des vieillards, pour admirer cet être humain qu'on pousse, qu'on installe, qu'on hisse, celui qui ne peut plus marcher sans souffrance, ce symbole réel et vivant de la royauté française.

Dehors, attendant le prince de Galles, le peuple anglais acclame.

Au long des routes blondes que bordent les cottages rouges, habillés, pour la façade principale, de lierre sombre, les habitants de ces jolies maisons de plaisance agitent, au passage des landaus emmenant la noce vers Orléans-House, leurs mouchoirs blancs. Contre une barrière de sapin verni, toute une école de petites filles, en tabliers de batiste écourtée, se perche, en cambrant des corps frêles, en riant de leurs bouches rondes armées de dentures fraîches.

Nous avons quitté Kingston, et ses oriflammes nombreuses. Nous avons laissé son arc de triomphe suprême qui porte, sur une surface de toile, en lettres rouges : « *God bless the royal pair*; Dieu bénisse le couple royal. »

Le soleil alourdit les feuillages drus de noyers; il rend plus blême, sous la chaleur, le prince de Naples, pâle, mourant, écrasé par le casque de cuir que noient les plumes blanches d'un immense panache pleureur.

Chargés de broderies de métal, les lanciers, les hussards, que sont les princes, semblent dans les voitures de grands oiseaux accablés par leurs plumes et les dorures extérieures de leurs habits. Les splendides uniformes anglais excitent plus particulièrement la voix enthousiaste des misses en corsages blancs serrés par des ceintures de cuir. Les hurrahs bordent le chemin poudreux. Et ce n'est pas une foule agitée ni fougueuse, ni pauvre, mais cette habituelle multitude de personnes simples, à l'aise, portant une apparence de médiocrité tranquille, de vêtements propres, de teints lavés, de peaux tendues et nettes. Elle crie : « Hurrah! » par sport.

Des gentlemen âgés, en pantalon et chemise de flanelle blanche, le monocle à l'œil, saluent la suite du prince de Galles.

Twickenham, comme Kingston, est pavoisé de drapeaux anglais, italiens et aux couleurs françaises. Les jeunes filles rient : une barre de porcelaine blanche entre les ourlets rosâtres des lèvres courtes.

Et le long de ces maisons garnies de fleurs, entourées de sentes de sable rouge bien ratissé, tendues de rideaux pâles, fleuries, aux fenêtres en guillotine, de plantes grasses, nous atteignons le parc d'Orléans-House. Les policemen arrêtent les voitures à la grille. On leur montre le carton gris qui porte les armes de Savoie et d'Orléans en relief d'argent.

Après les courbures des gazons roussâtres et

quelques bosquets aux encoignures des boulingrins, l'on atteint cette demeure de la famille royale qu'elle ne possède plus. Pauvres, ils vivent chez autrui, reçoivent en garni et à l'hôtel. Orléans-House appartient à un entrepreneur de navigations. C'est une grande maison rectangulaire, habillée de lierre, comme ses voisines minuscules, et qui acquiert une allure de grandeur à cause de l'étendue des pelouses vallonnées, s'illimitant jusque à l'horizon des bois.

Au seuil de cette simple maison de campagne, dès le vestibule, les chamarrures des ambassadeurs, les casques des officiers italiens, les toilettes mauves, héliotrope, gris-perle, vert-d'eau, des hautes dames accueillent le regard. Entre les crédences, les domestiques anglais se roidissent, et tout de suite on est poussé vers des salles unies, nouvellement tapissées de papier liberty bleuâtre, où des tables dressées le long des murailles offrent aux visiteurs des volailles froides, des pâtés, des monts de fraises, des bouteilles de champagne. Les grandes dames cavalières mangent debout, en vis-à-vis avec les laquais qui ne se pressent point de satisfaire cette centaine de personnes altérées par la chaleur de la chapelle étroite où l'on maria.

Des messieurs conquièrent les assiettes et les coupes, sans lâcher leurs chapeaux mis à bout de cannes et que rebroussèrent, malgré tout, les coudes, que recouvrit aussi la poussière. Par les baies du plafond le soleil insiste sur les têtes. Il y a, aux murs, de laides peintures bourgeoises, dues au pinceau d'amateurs sans dextérité; et, sous les vitrines, d'humbles assiettes à filet d'or, à bordures pourpres; enfin, dans les cartouches, au plafond d'une rotonde médiane, cette devise sage : « J'attendrai. »

Les messieurs s'inclinent, se montrent, bombent le torse. Les dames jasent, se reconnaissent et se présentent. Une toilette de moire verte, en cloche, cerclée par des zones de soie blanche où des bouquets pompadour saillissent, recouvre une dame quadragénaire qui s'empresse. Une autre personne vive, le visage déformé comme si l'idée d'un veau eût inquiété sa mère grosse, demande à tous venants son mari chargé d'une commission pour le duc d'Aumale. Elle s'ébroue dans sa robe d'acier; elle clame de son verbe impérieux. Madame d'Albyville qui tint, avec mademoiselle Appert, la traîne de la mariée, se poste au milieu de la rotonde et reçoit, plus reine que toutes, dans sa toilette rigide et ample d'orfroi mauve, les hommages innombrables. C'est une tête aquiline, un peu virile, plate de joues, à la lèvre légèrement ombrée, une face volontaire et majestueuse d'impératrice byzantine; et ses mains, grandes, gantées de blanc, se ploient contre la taille, avec des souplesses rares. Et M. Hervé passe, oublié, poussiéreux, apôtre méconnu de toute cette horde somptueuse dont il dit la beauté, sa vie durant, aux peuples. La valeur de l'esprit ni le dévouement ne comptent devant ces oiseaux caqueteurs.

Comme on les gêne en les regardant, un valet tire devant la table des ambassadeurs le double rideau bleu qui les dérobe aux indiscrétions. On ne voit plus le grand ministre de Danemark, en tunique écarlate, ni Rusten-Pacha, l'octogénaire galant, courbé, blagueur cependant, coiffé d'un fez, et dont il est dit que, chaque soir, il interrompt son agonie, pour paraître dans le monde.

Au mi-chemin de la serre, tour à tour, chacun vient apercevoir, de loin, la table des princes, le dos du petit Montpensier, collégien sage, à grand

col, et qui n'ose manger, de peur de répandre les sauces, devant les princes des nations.

Soudain, les trois centaines de personnes s'écoulent sur les pelouses du parc. Les tziganes jouent l'air national italien, le *God save the Queen, Vive Henri IV*, des gavottes.

Et, cependant que sous les ombrages des grands frênes s'éventent les dames, la comtesse de Paris se montre au haut d'un escalier de pierre. Affable, dans sa même toilette de crêpon gris pâle, la face forte serrée par les brides du bonnet de veuve, elle tend une main gantée de gris que viennent baiser les aides de camp italiens du duc d'Aoste. Ils tiennent au bras leurs casques à grandes plumes rouges, ils se courbent dans leurs pantalons gris, et agitent toute leur ferblanterie de mauvais goût.

Alors, la veuve descend le long des balustres, véritable reine.

De marche en marche, les somptueuses dames s'inclinent par retraits du buste dans les moires de leurs vêtements qui se cassent au soleil; elles se baissent pour mettre sur le gant gris le pieux souffle de leurs lèvres émues. C'est l'antique baise-mains des cours.

Les fleurs éclatent sur les courbes illimitées des pelouses; les lis saillissent des parterres de roses rouges. La maison verdoyante s'illumine de tout le soleil. Cuirassés de décorations, de brandebourgs d'or, étreints par l'écarlate, le bleu, le vert, le noir des habits guerriers, des jeunes gens blonds, élancés, timides, piétinent, avec la peur évidente de manquer de tact. Et de cela, pareils aux jeunes filles, ils rougissent en se pressant parmi les cloches frêles des robes vers le couple ducal maintenant apparu au bas des balustres de pierre.

Gracieuse, aisée, la princesse Hélène, plus haute

que son mari, offre la main aux courbettes des ambassadeurs présentés. Il y a une cohue de splendeurs, une touffe de chapeaux de fleurs autour d'elle. De ses joues lourdes, un peu longues, elle sourit facilement, montre de belles dents fortes, entraîne les longs plis blancs de sa robe sur le gazon. A côté d'elle, le duc d'Aoste, vert et sec, brun, bien coiffé, semble un collégien en effroi de cette première sortie, au grand jour de la popularité. Il relève mécaniquement, à chaque salut, sa lèvre supérieure sur les dents jaunes. Son schako armé d'un long plumet droit et blanc, le gêne. Il a des papiers dans sa main, il court presque après les shake-hand, pour rejoindre sa haute épouse indépendante, qui va, maîtresse, volontaire, heureuse. Lui, soumis, semble rancunier déjà de se savoir tel.

Maintenant, ce sont les préséances et l'étiquette; des inclinaisons de personnes heureuses pour se voir reconnues, et que la princesse salue en camarades.

Comme une vaste corbeille de toilettes se forme autour du couple nouveau qui s'avance, à petits pas, vers l'horizon merveilleux, au son d'airs anciens.

Le prince de Galles, gros, lourd, bon enfant, entouré de diplomates, portant en sautoir la bande bleue de la Jarretière, converse gaiement avec le duc d'Aumale, fatigué, courbé, blanchi, en habit noir ouvert sur la trace rouge du grand cordon de la Légion d'honneur. En plaisantant, ils remontent les escaliers, et ce sont deux dos considérables, l'un rouge, large, fort, sous le bicorne qui incline, l'autre noir, étriqué, bossu, supportant une tête de vieil oiseau au duvet rare.

Loin, dans l'étendue des parcs, les invités,

nu-tête, ne bougent, admirent, se félicitent en soi de leurs attitudes, de leurs guêtres blanches, de leurs monocles suspendus au ruban de moire, de leurs filles pures et belles, chefs-d'œuvre de la vie entreprise.

Le duc d'Orléans et la comtesse de Paris reçurent, à l'hôtel, le soir de la noce.

Qu'on imagine une lourde bâtisse noire, dont les fenêtres ouvrent sur le cours jaunâtre et vaste de la Tamise. Ainsi qu'au Continental de Paris, les banquets corporatifs et les fêtes d'association se donnent là. Le prétendant y campe avec sa suite. Autour des tables arrangées pour satisfaire l'œil par toutes les magnificences, par l'éclat léger des fleurs rares piquées à profusion entre les vaisselles, les invités se retrouvèrent, dans les mêmes uniformes feuillus d'or, et les mêmes toilettes simples, parfaites. Quelques millions de pierreries luisaient au cou des femmes. La chaise roulante du jeune prince passait entre les rangs des hobereaux, hâlés par le soleil des Sologines, des Poitous, musclés par la vie saine des campagnes et par les chasses.

A toutes les faces s'épanouissait la même puérile satisfaction de se rencontrer là, « d'en être ». Et la fête entière laisse à l'esprit l'impression d'une assemblée de snobs, dépourvus de force politique, ou d'âme militante pour la plupart, mais enchantés, à cause de motifs mondains, par cet exil du roi, à côté de qui, seuls, les gens de vieille famille et quelques fournisseurs à larges crédits, se peuvent mettre en décor de noblesse.

Jeunes filles timides, petits militaires rougissants, vieilles dames arrogantes, quinquagénaires solides se contant tout bas des plaisanteries de bons garçons. Triomphe de l'œuvre des modistes parisiennes, des couturiers, des coiffeurs. Paroles niaises,

vaines. Et tous s'arrogent, malgré le vide de leur vie, une importance excessive. A l'exemple du duc, connu seulement pour d'amusantes frasques, ils se ravissent du luxe de leurs allures et de l'arrangement de leur société. C'est un salon, non pas une cour.

Ils assurent que ce jour de mardi datera dans les fastes d'une renaissance royaliste. Le parti serait réorganisé bientôt. Tout le jeune mouvement que mènent le duc de Luynes et le marquis de Bonneval l'emporterait sur la temporisation des anciens fidèles du comte de Paris. On tenterait de reconquérir la France.

Les Anglais sourient d'entendre ces espérances. Ils ne croient pas à l'avenir de leurs hôtes. La haute aristocratie, si formaliste, se choque de l'existence un peu bohême du duc. Dans son empressement vers lui, elle ne fait que suivre le prince de Galles, ami de cœur.

« C'est un milieu amusant », disait, à la suite des cérémonies dernières, un lord du premier rang politique. Voilà le ton exact de l'opinion à Londres. Les princes en exil distraient. Ils offrent à la curiosité un peu plus qu'un ballet de l'Alhambra ou de l'Empire. On aime retrouver dans leurs réceptions la manière de Watteau, le sens français du XVIIIe siècle. Ils le possèdent parfois, en effet. Le baise-mains de Twickenham offrit un divertissement de goût exquis.

A cette fête, les Anglais furent les plus nombreux. « J'aime voir que nous sommes du moins quelques-uns ici, après toutes nos espérances renversées », disait mélancoliquement un vieillard français, au seuil de Saint-Raphaël. Autour de lui approuvaient les messieurs à mines de militaires navrés qui souffrirent de passe-droits.

Au contraire, les jeunes gens de famille française ne montraient pas cette tristesse. Ils acceptent de n'être qu'une assemblée de personnes à traditions élégantes, à fracs bien mesurés. Certains, durant la soirée, s'entraînaient dans les coins. Avec des gestes de demoiselles, ils s'arrangeaient mutuellement la raie défaite et la cravate froissée. L'un essuyait le visage de l'autre d'un mouchoir de soie pour effacer une poussière.

Ils ne voyaient point leur maigre nombre, ni la tristesse des pères aux favoris forts. Ils s'enchantaient de se dire aux côtés du Roi, ce gros duc blond, jovial, qui avait du mal à ne pas détruire par des gaietés l'apparat de l'heure.

Les merveilleuses adolescentes et ces délicieux jeunes hommes comptaient bien la royauté de France pour ce qu'elle devient, dans cette famille bourgeoise, évidemment économe. Tout cela est mûr pour la matière d'un roman de Daudet.

Au retour, sur le bateau de Folkestone, les mêmes hobereaux, élimés, se félicitant avec la jeunesse en complets suaves, parlaient du triomphe que l'orfèvrerie française remporte, pour avoir fourni les joyaux de la corbeille ducale, sur les fournisseurs italiens et anglais. La façon de ceux-ci est complètement inférieure. Dans leurs paroles, nos royalistes donnaient à cette réussite de l'industrie l'importance de la victoire de Rocroy. Ils s'exaltaient sur la vertu des pierres, en s'étourdissant de mots exagérés.

La mer d'argent et bleuissante enchantait les yeux. Les cordes blanchies du bateau, les planches cirées, les peintures fraîches donnaient un décor net aux gestes convenables, aux paroles gravement quelconques. La côte pâle d'Angleterre s'embruma dans le lointain, qui reculait.

Quand le soleil intense empêcha de voir encore la ligne de la terre d'exil, tout ce monde, s'étant assemblé, parla plus passionnément d'un cheval de course[1].

---

1. Henri Lavedan, Gyp aussi, dans des dialogues parfaits, firent échanger leurs goûts à ces jeunes seigneurs. Toute la littérature en cette seconde part du siècle, documentera merveilleusement l'histoire sur les castes, leurs travers, leurs ridicules, surtout leur insuffisance.

DE L'ARISTOCRATIE

L'usurière qui, prête à escompter pour le bénéfice de M. de Talleyrand-Périgord un effet Lebaudy de cent mille francs, réclama vérification par expert de l'écriture offerte, ne manquait aucunement de sens historique, car elle ne s'étonna point de voir aussitôt le gentilhomme se ruer sur la paperasse et dire avec le ton joli d'un aïeul plaisantant, à l'Œil-de-Bœuf, l'attente du petit lever : « N'en faites rien, baronne : elle est fricotée, la traite ! »

D'autres mœurs dépareraient ces familles qui acquirent leurs armoiries, soit par la prostitution de leurs épouses aux désirs des cours, soit en saignant avec héroïsme les gens dont les biens valaient qu'on les convoitât. Et c'est de très petits esprits qui jugèrent sévèrement l'acte tout naturel de M. de Talleyrand-Périgord. Il est de race.

Le pavé de l'histoire pullule de récits analogues, d'ailleurs glorifiés. Les paladins des poèmes massacrent à l'aise, ayant par avance plongé leur corps dans de chimiques préparatifs (styx ou sang de dragon) propres à les cuirasser contre les blessures. On les qualifie avec pompe devant les écoliers. Ainsi, par astuce, on enseigne la logique ; sinon les âmes jeunes jugeraient mal ces hommes d'abattoir. Ils risquaient moins pour tuer que ceux invités aux

épopées cynégétiques de M. de Rothschild, ceux déchargeant avec précipitation des fusils qu'on leur passe sur des oiseaux poussés en foule contre leurs yeux par des traqueurs vêtus à l'avance comme des marmitons.

Cependant il nous égaie de savoir que mille hordes de travailleurs peinèrent, des générations durant, pour la prospérité d'une raffinerie, que leurs femmes enfantèrent parmi la saleté des mansardes, sans joie et sans avenir, et qu'un jour, en résultante de tant d'agonies, un Max, spécialement habile à dénuder les catins ou à faire le palefrenier, tripotait avec le grand noble susdit, des affaires louches, idoines à garnir les prisons de gens aux mains propres, si les juges voulaient consentir à un peu d'honnêteté professionnelle.

Chaque fois que des esclaves industriels, lassés de pâtir dans leur raffinerie du Petit-Sucrier, tentaient la grève, on leur envoyait incontinent des militaires. L'expérience acquise des fusillades célèbres contraignait à l'ordre les troupeaux des travailleurs sans armes bousculés par nos belles troupes invulnérables. L'éternel paladin besognait.

Les mêmes coutumes de meurtre alliaient déjà ces illustres familles. Il eût été fâcheux qu'elles ne pussent s'apprécier également dans la pratique du dol. Le soin pareil de contempler le crottin des chevaux et le chanfrein des filles n'était pas pour les différencier.

Ces acoquinements de noblesse à roture féconderont ce siècle d'admirable sorte. Ils enseignent aux foules que les âmes dirigeantes s'égalent dans l'intelligence et la vertu.

Jamais, au reste, malgré qu'on en croie, elles ne se distinguèrent les unes des autres par leur enveloppe physique. Nous avons tous vu lors des fêtes

foraines, sur le tréteau des roulottes, l'ossature, efflanquée de la comtesse de Paris. Ses cheveux flasques et coupés à la chienne décorent le front blême des somnambules racolant servantes et crémières pour des prédictions à deux sous.

Il n'existe pas de rue qui ne recèle, derrière le comptoir de sa plus obscure boutique, un bonnetier tout pareil à Monsieur Philippe de France. La même barbe pointue les ornait du même air sot et capable.

Les princes de Galles encombrent les brasseries de leur avachissement blond, de leurs ventres tachés par le sucre des consommations ou la salive de la pipe, de leur calvitie due aux remèdes honteux, de leurs yeux aux poches aqueuses, guettant, par les vitraux d'un héraldisme obligé, les jambes maigres des écolières en sarrau noir.

Maint commissionnaire médaillé nous offre, en face des assommoirs, les moustaches indicibles du roi Humbert et sa barbiche à tirebouchons. C'est par politique qu'il manque, aux lobes des oreilles souveraines, le petit cercle d'or, insigne de modeste aisance.

Des cuisinières identiques à l'impératrice d'Allemagne soignent nos sauces. Les garçons bouchers arborent, pour nous porter le rosbif quotidien, le masque et la plastique dont s'enorgueillissent le jeune duc d'Orléans et celui de Bragance.

Aux « lavatorys » les Léopolds nous tendent le peignoir en agitant leurs barbes considérables, propres à compenser pour l'œil du client la rareté d'une chevelure amoindrie par les lotions, les crèmes, les élixirs.

Mon vendeur de cravates est évidemment le frère hasardé du Kaiser Guillaume II. Sans connaître, hors la photographie, ce militaire, je crois cepen-

dant qu'il ne surpasse point mon fournisseur par l'élégance des manières, les prévenances, la délicatesse de la diction, la sobriété des gestes, l'exquise correction des jaquettes, ni même par le bandeau blond de la coiffure.

Le promeneur qui s'attarde, désireux de solitude, dans les salles du Louvre où s'alignent les bustes antiques des impératrices romaines, s'étonne des profils habituels aux fillettes qui, tous les lundis, se chargent la hanche de paniers à linge. L'époque des Antonins fut certes propice au couronnement de jeunes personnes douées de cous de cigogne, de nez avides de pluie, et de petits mentons rigolos. La jeune Belleville se fige là, en marbre, en pierre, en porphyre, sur des colonnes de malachite.

Leur descendante directe, par Byzance, notre petite mère, la tzarine, trotte sous l'alpaga de toutes les apprenties qui gardent sur l'épaule des bouts de fil à bâtir.

Il fatiguerait de poursuivre ces analogies. La mémoire, aisément, les complétera :

Ni par la vertu, ni par la prestance, ni par l'histoire, ces gens de belle famille ne l'emportent sur les goujats.

Dans leur home on nous les a décrits. Les précieux livres de M. Robert Scheffer qui fréquenta les cours de l'Europe orientale nous dénudent ces hommes faibles de leur apparat traditionnel. Ils font peine ; ils grelottent au vent doux de la niaiserie.

Leurs modestes budgets s'équilibrent mal. Ils courent, plus âpres que le bohême, la pièce de cent mille francs.

Entre eux ils s'accablent des soucis mêmes qui mettent en querelle les familles de notre moyenne bourgeoisie.

Les farces coûteuses des jeunes princes, la mauvaise tenue des petites princesses curieuses du vice; le scandale des adultères intéressés, les haines des susceptibilités antagonistes, les froissements et les rivalités pour des préséances à table, au passage d'une porte; les plus graves affaires d'Etat conclues selon le caprice d'un instant passionnel; voilà ce qui les agite et ce qui mène les peuples.

La *Misère Royale* et *l'Idylle d'un prince* nous instruisirent exactement de ces hontes, comme *les Rois en exil, le Crépuscule des Dieux, les Rois;* et avec plus de réalité sans doute.

Malgré le prestige que leur prêtent encore les naïfs, les souverains s'éclairent d'un jour dur où leur splendeur minime s'éteint.

On se tromperait en imaginant que ces minuscules appétits caractérisent les seules cours d'importance secondaire. Les échéances affolent Guillaume II. La reine d'Angleterre peine afin que ses petites-filles jouissent d'un revenu dont ne voudrait pas le moindre de nos honorables faillis retirés dans les villas de Bois-Colombes.

Après tant d'évidence sur la vulgarité des princes, on s'explique mal la sottise de Napoléon sacrifiant tout au besoin d'épouser une fille de sang royal, ou celle du général Boulanger renonçant au pouvoir par peur d'avoir à s'abstenir, en prison, des caresses que dispensait une main à bague héraldique.

L'immortel Michelet a seul compris la réalité de l'histoire. Il a cherché dans les alcôves des grands les causes de la douleur sociale des guerres. Nul jour ne s'achève à présent encore qui n'apporte à cette méthode, pour romanesque qu'on la juge, l'assentiment d'une constatation nouvelle.

L'expédition du Tonkin fut résolue à la suite d'une pîtrerie de la même sorte.

Lorsque M. Dupuy, ce négociant qui avait colporté ses pacotilles le long du Fleuve Rouge, revint en France avec des documents sur la richesse des contrées riveraines, il ne trouva dans aucun ministère l'accueil de ses mémoires, de ses plans, de ses études. Après avoir épuisé la série des démarches inutiles, il avertit de son déboire un monsieur qui persistait à se dire par dilettantisme l'amant d'une très vieille et très riche courtisane connue sous le nom de Valtesse.

La sorcière apprit de cet homme le malheur de M. Dupuy. Elle connut par le hasard des conversations les travaux de l'explorateur et les approuva.

Les amants promirent la réussite si on les intéressait avantageusement dans l'affaire. Ils eurent la part léonine, par avance.

Immédiatement la vieille dame écrivit à Gambetta des lettres chaudes, décorées d'un paraphe encadrant un faux nom : comtesse de la Bigne.

Le seul prestige du titre exalta l'épicier de Cahors. Il répondit, en dédaignant de s'informer. Après échange de missives où la passion se pimentait de politique, rendez-vous fut pris. La comtesse de la Bigne succomba.

Aussitôt la *République française* commençait une campagne en faveur des idées propres à Jean Dupuy et que s'assimilaient pour la partie financière Bavier-Chauffour et les parents de Jules Ferry. Par des intermédiaires, Valtesse et ses amis transmettaient à bon prix leurs avantages.

Jusqu'à la mort de Gambetta, ce journal excitait l'esprit des politiciens à l'expédition de 1883. Le tribun périt prématurément, sous la colère d'une autre amante, sans savoir qu'il avait possédé pour

le mince prix de quelques milliers de vies humaines, la plus antique catin de Paris, celle dont la couche avait charrié la fête parisienne depuis soixante ans. Il avait cru séduire une descendante de Dupleix, et devoir à cette noble passionnée le plan même transmis en héritage par le premier colonisateur des Indes.

La foi des républicains est petite pour qu'ils aient toujours requis, avec une admiration humble, la sympathie de la particule. Ce singulier goût pour ceux dont la force brutale désigna les ancêtres à la renommée s'explique mal en des consciences qui se targuent d'espoirs vers la bonté universelle.

A peine saurait-on dire que les races affinées depuis longtemps par l'usage des luxes doivent jouir d'une certitude presque parfaite dans le choix des sentiments délicats et des arts heureux.

Mais la plus superficielle expérience dément cette affirmation. La palefrenerie est le seul art qui les passionne; celui même des vieux barbares courant le monde, et honorant l'aide divinisée des précieux quadrupèdes qui portaient l'homme.

Il n'est point là d'affinement. Leurs prédilections pour l'art sont en général fort médiocres; leur morale fournit pour Gyp ou Lavedan le sujet de plaisantes polissonneries.

A la longue on se lassera de frayer avec madame de La Bigne[1] et M. de Talleyrand-Périgord; et nous nous anoblirons par le mépris de la noblesse.

L'excellent encyclopédiste, Edmond Lepelletier pouvait écrire, récemment : « Elle est instructive, la nomenclature, que donnait la *Revue des revues*,

---

1. La dame voilée que révéla, dans l'affaire Dreyfus, certain militaire haut gradé, dut jouer un rôle aussi près de l'histoire. Par elle sans doute il adviendra que les combinaisons de nos états majors seront renversées.

des mariages mixtes où l'on voit le dieu Dollar unir les descendants des preux de Bouvines avec les héritières des marchands de cochons de Cincinnati.

On y trouve, avec le chiffre des dots, des noms magnifiques : Le comte de Castellane est l'heureux possesseur d'un sac de 15 millions de dollars, miss Anna Gould, saluez, la dynastie du roi de l'or ! Le duc de Choiseul-Praslin a le portefeuille de miss Forbes, un million de dollars, également superbe. Un autre Choiseul, le marquis, s'est contenté des 250,000 dollars de miss Clara Coudert, presque une pauvresse avec son million et quart ! La cote se relève avec le comte de Pourtalès et miss Isabella Andrews, 800,000 dollars. Voici tout à fait du grand style matrimonial : le marquis de Breteuil, remarquable époux des 4 millions de dollars de miss Litta Gartner. Le comte Auguste de Rohan-Chabot, l'un des plus grands noms de France, homme modeste, s'est tenu pour satisfait avec les 200,000 dollars de mistress Herbert Gallatin. Le baron Raymond Seillière a épousé aussi une veuve transatlantique, mistress Livermore, mais du poids de un million de dollars. Le marquis de Chasseloup-Laubat, le baron de Brémont, le baron Erlanger, le comte de Sartiges, le vicomte d'Aigremont, le comte de Belleroche, le comte d'Avenel, le comte de Chabot, le comte de Montaubon, le comte de la Bassetière, le comte de Meffray, le marquis de Valori, le baron de la Tournelle, et le prince Charles Poniatowski se sont pareillement accommodés des héritières de 200,000 dollars.

On voit par cette sommaire nomenclature que la noblesse française est très demandée sur le marché américain. »

DES COURS

Jadis, les nouvellistes nous renseignèrent par des indiscrétions singulièrement suggestives sur les mièvreries diplomatiques de mademoiselle Vacaresco, cette fille d'honneur dont le rêve la fiança à un prince.

Nous avons appris des conteurs les histoires où les magiciennes se travestissent en vierges et séduisent par leurs philtres, leurs évocations, l'amour suprême des rois. Mademoiselle Vacaresco ne s'est pas autrement manifestée que ces créatures des splendides légendes. On prétend qu'elle sut faire dire aux esprits, appelés dans une table, des choses étonnantes et prophétiques. Au moins l'un de ces êtres surnaturels parla-t-il à la reine en prenant la voix d'un jeune enfant fort aimé qu'elle avait perdu. Comme cette souveraine vivait dans la douleur et le regret d'une telle mort, elle fut vivement frappée par les paroles. L'esprit insista. Il affirma que sa présence était coutumière dans le palais, autour de la reine, et qu'il lui vouait toute la tendresse méritée par l'affection maternelle durant sa courte existence. Il écartait d'elle les influences néfastes. Il inspirait la sympathie, le dévouement aux personnes de son entourage, et plutôt aimait-il agir en cette forme de jeune fille toujours empressée

auprès de sa mère. A ce moment de la révélation, mademoiselle Vacaresco témoigna d'un grand trouble. En effet, il lui avait paru, maintes fois, dit-elle, qu'une douce voix d'enfant toute pareille à celle-ci lui conseillait des actions propres à ravir la reine. Elle en rappela telle et telle.

De ce jour la souveraine dispensa toutes ses grâces en faveur de sa confidente. Elle lui fut une mère aimable et soigneuse, une amie ardente, une puissante protectrice.

Or il arriva qu'à un bal de la cour, mademoiselle Vacaresco se trouva prise d'une violente crise nerveuse. Elle était sujette à ces accidents. On s'empressa. Sa bouche proférait des mots sans suite qui bientôt toutefois se lièrent, devint l'aveu public de son amour pour le prince héritier.

La reine de Roumanie est une femme de lettres au talent simple. Le commerce qu'elle entretenait avec les meilleurs esprits, ceux des hommes et ceux des livres, a depuis longtemps énervé son âme sensible. Une si forte passion proclamée dans la douleur, le désespoir que la jeune fille sut ensuite en marquer comme d'un espoir impossible, l'affection précédente, l'intimité de la vie et des sentiments, tout cela ne tarda point à séduire complètement l'imagination poétique de la reine. Elle conçut la chose comme un livret d'opéra. Son fils ne serait-il pas le Lohengrin de cette subite Elsa? Elle s'employa pour réussir au triomphe du duo.

Ainsi que sur la scène l'action se déroula. Il y eut le chœur des diplomates, celui des filles d'honneur. La basse chantante du roi intervint. La prima dona ne ménagea point sa voix, ses attitudes ou le jeu de son délire. La dugazon royale fut tour à tour implorante, digne et sévère. Au second acte, le ténor expédié par ses parents pour un lointain

voyage, mademoiselle Vacaresco eut son grand air de la désolation. Au trois, la reine et sa confidente s'éplorent dans un décor vénitien. La basse survient, gronde. La dugazon croit en mourir et lance son adieu à la vie en mi bémol. Elle guérit cependant et la demoiselle d'honneur définitivement arrachée aux grandeurs de la cour voit la défaveur de ses vieux parents dépouillés de leurs honneurs, et l'indifférence du jeune premier rêvant à des unions plus hautaines.

Récemment on annonçait qu'un prince de la famille byzantine des Cantacuzène allait offrir sa foi et sa couronne à la charmante délaissée. D'autres gazettes démentirent, et mademoiselle Vacaresco n'a plus qu'à s'enfermer dans une tour élevée au bord de la mer, pendant que ses doigts aristocratiques feront vibrer les cordes de la harpe qui chantera sa douleur, par les nuits d'étoiles, aux oreilles émerveillées des matelots en vigie sur les hunes.

Cette manière de jouer à la poésie n'est point particulière à la cour de Bucharest. Partout où des trônes s'élèvent, où les traditions souveraines survivent, après les misères des vaines fièvres politiques qui animèrent l'erreur de ce siècle, partout où paradent des uniformes et frissonnent les traînes des robes de gala, les âmes dépourvues d'espoirs politiques et de rêves glorieux tentent l'aventure romanesque.

Il y a quelques années, nous connûmes la tragédie de Meyerlinck et les amours sanglants de l'archiduc Rodolphe. C'était une singulière figure noble et cruelle, que celle de ce prince. L'expérience des cours où il avait été élevé lui ôta l'illusion de croire aux réalités de la Puissance. S'il nourrit des idées de réforme sociale, il dut se heurter de bonne heure aux infinies stupidités des parlementaires de

son pays, ces politiciens de métier qui pullulent maintenaut chez toutes les nations prétendues libres. Comment pourrait agir un monarque éclairé sur les nécessités économiques de sa patrie, alors qu'un quelconque Méline peut faire proclamer le plus inepte des principes pour le seul motif de s'attirer la faveur des voix rustiques, et d'assurer au nombre parlementaire la certitude de la réélection.

Les essais misérables de notre époque libertaire, la constatation cruelle que tant de bruit, d'exécutions et de guerres ne firent que substituer l'autorité de l'argent à l'autorité de la force, et réduire le peuple au salariat infiniment moins satisfaisant pour la sécurité de la vie que l'esclavage antique ; toutes ces déconvenues ne sont pas encourageantes pour qui se voit appelé à assumer le devoir d'un gouvernement. L'archiduc Rodolphe l'avait prévu. Il interrogea les philosophies et les littératures, dégoûté par avance du métier de pasteur pour les troupeaux d'anthropoides. De ses articles furent insérés au *Figaro*, dans des revues européennes, eù il prit coutume de collaborer sous pseudonymes.

Sans doute connut-il bientôt que les tristes bassesses des âmes artistes et philosophiques ne le cèdent en rien aux sottises des ambitions nobiliaires. Ce milieu lui répugna comme le premier ; et il vécut longtemps dans une misanthropie. Certain jour une jeune fille de beauté rare lui déclara son amour. La baronne de Vescera s'était charmée à voir ce prince si au-dessus des autres seigneurs. Lui, crut à des sensations nouvelles, inouïes. Il pensa que l'heure était venue où il connaîtrait enfin une âme prête au sacrifice des choses extérieures et désireuse de vivre dans une création sentimentale, tout animique. Il se voua à cette passion.

Comme la politique, la grandeur, la science et

l'art, l'amour lui souffla son mensonge à la face.

On dit que, dans un banquet offert un soir à ses amis, un soir de chasse, il se leva tout à coup et, sortant un revolver, abattit d'un coup de feu la jeune fille qui présidait devant lui au festin. Un moment la stupeur immobilisa les convives. Lui, souriait froidement, pareil au tireur qui vient de faire mouche dans la poupée, et content d'avoir détruit l'image trompeuse où sa faiblesse et sa candeur, encore une fois, s'étaient prises. Il reniait ainsi l'apparence même du monde, tout ce prestige mauvais de la vie, le mirage du bonheur qui trompe, dont la désillusion désespère.

Cependant les convives, revenus de leur effroi, sentirent l'indignation les saisir. Il y eut un seul mouvement de haine contre cet homme, qui niait la vie. Tous se précipitèrent, se ruèrent, l'écharpèrent. Il périt sous les coups de ceux qui s'en voulaient tenir au mensonge et l'adorer.

Nul n'ignore l'existence de Louis II de Bavière, qui, déçu lui aussi de toute grandeur, pressurait les finances nationales pour mettre en représentation l'œuvre de Wagner, dont le génie l'hallucinait. Les ministres, épouvantés de ce qu'il préférait la contemplation de la beauté mère aux soucis des politiques le firent jeter à l'eau par un médecin soudoyé.

Et cet autre archiduc, Jean Orth, comme il se faisait nommer, qui laissant là ce monde, partit un jour avec sa maîtresse sur son yacht, et poussa droit devant lui, dans la mer, vers le ciel. Nul ne sait son sort.

Guillaume II, pendant son voyage en Norwège, ordonnait aux matelots de quitter la timonerie, sûr qu'il était que Dieu seul guiderait le navire vers le port du salut. Revêtu des ornements pontificaux,

l'Evangile à la main, il prétendait que le ciel menait sa barque.

Il fallut qu'on le ligotât et qu'on le descendît dans sa cabine.

L'impératrice d'Autriche vit avec les fantômes, les esprits de l'air. Elle converse avec eux, sans qu'on puisse entendre le sens mystérieux de ses paroles. Dans de folles chevauchées, elle parcourt au galop la campagne et agit comme si une brillante cavalcade la suivait toujours : la nuit elle erre dans les couloirs du palais, appelant les âmes ; et ses pleurs retentissent.

Voici maintenant un autre être qui symbolise des forces bien différentes : ce Stambouloff, premier ministre de Ferdinand de Bulgarie, et qui, ancien chef du parti radical, tenta tout simplement de paraître le tyran des petites républiques de la Renaissance. Il fit enfermer dans des cachots affreux les adversaires qu'il soupçonnait. Ou les y torturait à mort. La trahison l'environna. On le poursuivit par le fer et le poison. Les émigrés s'armèrent et conspirèrent sur les frontières. Dans sa voiture même, les pistolets partent et le blessent. Il ne marche qu'au milieu de gardes. Des journaux ont publié sa figure bestiale et sinistre, portant les marques d'une obstination paysanne. Le souverain lui demanda de démissionner. Il ne craignit point d'opposer un refus formel. Le prince Ferdinand de Bulgarie parla d'abdiquer afin de ne plus vivre avec son ministre, que d'honnêtes gens tuèrent à la fin.

Ce qui s'accomplit lentement dans les nations plus grandes se réalise déjà tout à fait dans les principautés Balkaniques. N'y aurait-il pas un singulier rapprochement à faire entre ce Stambouloff et certains de nos ministres français que l'opinion

accuse de tous les crimes, meurtres, empoisonnements, concussions, et qui, outrecuidants magnifiques, refusent de s'en laver, repoussent les jugements offerts, battent en pleine assemblée du peuple les adversaires prêts à demander justice [1] ?

Les rois et les grands se désintéressent du pouvoir, des troupeaux à conduire. Ils cherchent un refuge dans l'au delà et marchent fièrement vers la mort qui peut y mener.

Les élus des peuples se fondent sur la sottise électorale pour ressaisir l'intégrité de la puissance que les autres leur abandonnent. Le suffrage universel, le parlementarisme préparent la plus formidable des tyrannies, parce qu'elle semble s'appuyer sur la volonté même des citoyens.

En sorte que nous ne tarderons pas à revenir aux monarchies que nos pères voulurent abattre, et cela par les principes qu'ils invoquaient en leur besogne.

Quoi qu'il fasse et où qu'il peine, l'homme se heurte aux plus étranges contradictions, aux plus fous mensonges. Il est le désir éternel que chaque réalisation déçoit et renverse. Croyant conquérir la liberté, il érige la tyrannie; et ceux qui goûtèrent à tous les fruits de l'Eden, grandeur, science, art et amour, s'en vont, comme l'archiduc Rodolphe, briser brutalement l'illusion du bonheur, ou, comme Jean Orth, partent un beau jour pour le verso de l'univers, dont le recto les attriste. Ennuyés du monde, ils tournent la page.

---

1. M. Constans. Un fonctionnaire qui revenait de Cochinchine ayant annoncé qu'il rapportait certains documents funestes à ce ministre mourut tout à coup pendant la traversée, sans qu'aucun autre cas de fièvre jaune eût été constaté nulle part. Sous prétexte de désinfection, on brûla les papiers de M. Richaud avant le retour.

DU MONDE

Le désir de paraître dans des milieux mondains et d'y faire figure importante fut prêté avec insistance par Balzac, aux artistes, aux politiciens, aux savants, dont ses œuvres étudièrent les vies. Lui-même décrit avec une vénération particulière les salons des personnages titrés, et s'il mêle à son jugement de sourdes impertinences, il n'en demeure pas moins dévot au prestige du nom.

La noblesse, en son temps, revenait couronnée par l'épreuve des terres d'exil. Elle ressuscitait du suaire de sang. On ne voulait plus savoir les sottises, les escroqueries et les divers crimes qui illustrèrent l'histoire de ses blasons. Le malheur avait tout lavé. La charte aussi la parait de justice, de clémence.

Au faubourg Saint-Germain et dans ses annexes s'ouvrirent les meilleures boutiques d'honneur. On rappela trop les misérables débuts de Bonaparte entremettant les charmes de Joséphine pour allier Barras à ses ambitions ; on feignit une parfaite ignorance des filouteries de La Motte et du Cardinal de Rohan. La ruée des jacobins sur les biens nationaux, leur avidité ignoble, dégoûtaient encore les honnêtes gens. On voyait les bourreaux de la veille s'installer dans les finances avec les fortu-

nes des décapités. Cela puait à l'âme. Les esprits délicats allèrent à des races plus anciennes dans le crime, vêtues au moins décemment de la patine historique.

Cette impression persista malgré le lancement habile et réussi de l'Honnêteté Bourgeoise qui s'imposa, comme une vérité définitive à l'ombre du parapluie de Louis-Philippe. Le bonnet à poil du garde national réhabilita, par son apparence de bonhomie morale, l'esprit jacobin incarné dans le commerce, la banque, le fonctionnarisme. Sous le second Empire cependant, la cour rechercha encore les nobles d'authentique origine. Le neveu de Bonaparte souhaita une savonnette à vilain. Et les écrivains d'alors, du moins les plus serviles, les About, les Albéric Second et leur clientèle firent toutes les bassesses afin de pénétrer dans le monde d'armoiries qui les laissa devant la porte.

En cela la noblesse montrait du flair. Elle prévoyait que, du jour où son prestige cesserait d'être occulte, elle perdrait la vénération des hommes. Ce lui advint en effet.

Si minime que fût le nombre des expériences offertes, elle se déconsidéra dans les dix occasions où elle consentit à frayer avec les comtes, les princes et les ducs de l'Empire.

Les observateurs du monde reconnurent que la nouvelle couche valait l'ancienne. Même certains des personnages les plus hautement titrés manquèrent de tradition.

Dès lors on commença de prétendre qu'une certaine éducation, un peu de fortune, l'amour des chevaux et l'acquêt de flegme britannique formaient la seule vertu du sang bleu. Bien des maquignons pouvaient offrir ces allures à leurs fils, en y mettant de la patience, de la témérité et de l'argent.

La pénurie d'âme, chez les nobles, se manifesta surtout par le phénomène social du parlementarisme. Cette réunion de génies médiocres, choisis en toutes les castes par le goût du vulgaire fut marquée par l'insuffisance et l'insignifiance des talents monarchistes. Les ministres de la Restauration donnèrent le meilleur de leur effort, et ce fut très piteux. Ils perdirent à se commettre ainsi dans la lutte politique, leur réputation de pasteurs d'hommes.

Pour la vertu, on la leur a niée de tout temps. Point de roman qui n'ait conté l'adultère de grandes dames, en la première moitié de ce siècle. La narration du péché bourgeois ne vint que plus tard, et l'on sent que ce fut constater le talent d'imitation de la femme sans titre, avide de s'égaler à la duchesse par le plus facile de ses caractères : le mensonge et la licence.

Aujourd'hui, les écrivains qui pénètrent le monde noble, qui y vivent, en disent peu de bien. Le Sâr Peladan a, seul, des indulgences. Il aime qu'autour de son tréteau, les hommes de nom étalent les orviétans et fassent passer la muscade. Il partage avec les fondateurs de banque cette croyance à l'efficacité de la particule pour arrêter les badauds et alléger les escarcelles. La cymbale résonne mieux, pense-t-il, en se choquant contre des couronnes et des tortils.

Pour les autres, une fois passé l'étonnement de l'illusion qui croule, ils ont réfléchi que ce goût exagéré du cheval caractérisant les porteurs de noms devait bien être atavique. Apparemment maint et maint palefrenier, élu pour le caprice d'un instant dans les alcôves à merlettes et à licornes, s'y oublia jusqu'à imprimer son seing sur la descendance des croisés. De là si peu de vertus parmi

tant de sinople et d'azur. L'âme du bas peuple s'est immiscée dans les hautes allures des leudes.

Et comment s'expliquerait-il que des races maintenues pures de contacts hétérogènes se soient affinées et développées au cours de quelque mille ans, pour réussir à mettre au monde, en notre époque, une quinzaine d'âmes d'élite à peine.

Que l'on cite le marquis Stanislas de Guaita, Henri de Régnier, François de Nion, M. de Montesquiou, le comte Antoine de la Rochefoucauld, M. de Mun, Edmond de Goncourt, M. de Heredia, le vicomte Melchior de Vogüé, et l'on aura reconnu les seuls nobles dignes de la tradition, véritablement légataires de race ayant acquis siècle à siècle, une part de l'âme divine. Le reste est cohue, soudards et fêteurs de parade obligeant leur titre à couvrir des existences banales et instinctives, des satisfactions publiques plus ou moins somptueuses, des appétits de portefaix : filles, chasses, courses, aventures de cabinets particuliers, culbutes sur la banquette irlandaise et procès scandaleux.

Depuis qu'ils sont dénués de pouvoir, rien ne les distingue du riche marchand, du mercanti en opulence. Et cela se marque très bien dans la littérature analytique et documentaire de notre temps.

M. Marcel Prévost publiait une excellente étude sentimentale, *L'automne d'une femme*, où il contait les amours d'une dame noble et un peu mûre, très belle encore, avec un jeune homme de sa caste à l'imagination fine et voyante. L'auteur est aimé du monde. Il sort beaucoup. On avait chance de sentir traduites en ces pages du romancier les sensations directes fournies par le milieu où il charme. De la grandeur eût pu émaner des personnages, quelque chose y paraître de ce que

les âmes armoriées gardent en soi depuis les origines, le trésor d'une observation exercée de siècle en siècle sur l'univers et transmise avec le sang après s'être enrichi dans les meilleures conditions de liberté et d'autorité, de dignité humaines.

Ce n'est certes point l'art de l'écrivain qui a failli. On a comparé l'ouvrage à l'*Adolphe* de B. Constant. A mon sens la comparaison est injuste pour notre contemporain. M. Prévost a façonné un amoureux d'une subtilité beaucoup plus curieuse, dépourvu des humbles calculs d'intérêt qui flétrissent les tergiversations égoïstes d'Adolphe. Pour se redonner de l'amour, sentant qu'il diminue en lui et que sa maîtresse en va souffrir, le parfait amant de M. Prévost fuit en Allemagne, avec le vague espoir que la solitude lui fera souhaiter la présence de sa maîtresse, qu'il la désirera de nouveau éperdûment. Il part, il traverse les plaines germaniques, il y attend le désir. Les étapes de cette attente sont fort heureusement jalonnées par des impressions mentales rares, des douleurs merveilleuses et compliquées, des désespoirs et des spleens terriblement pitoyables, des regrets, des appels, des impatiences notés selon une science complète du cœur. J'affirme que B. Constant n'eût pas réussi une pareille auscultation de l'âme. Enfin la maîtresse désirée arrive. Les êtres s'étreignent. Et sur cette terre ennemie, ils se sentent la patrie même, en exil mais vivante, mais existant en eux.

Le sentiment de la patrie éveillé par la puissance de leur passion est tout ce qui se manifeste en ce livre de la race et de ses combativités anciennes. Il ne se particularise pas autrement. N'importe quel homme ou quelle femme de France, des classes intelligentes et chauvines, le pourraient ressentir sous les mêmes formes. Le sentiment n'est point spécial.

A la fin de ce livre documentaire, si l'amante unit, dans un dur renoncement, son ami à la jeune fille qu'il recherche, le sacrifice n'est pas noble. La femme sent trop sa vieillesse venue. Elle accomplit l'œuvre de dévouement, parce qu'elle prévoit combien plus amère pour elle serait la tristesse du jeune homme lié à sa vie par des serments, mais délié par la mort de sa passion.

Ce manque de noblesse en des personnages nobles d'apparence n'est pas imputable à l'auteur. Sincère, il a exprimé sincèrement des situations et des caractères réels. Le désir de plaire l'emportant chez lui sur le désir d'absolu, M. Marcel Prévost repousse de son art l'invention métaphysique. Il écrit des histoires d'amour sans vouloir y mettre mieux que des émotions, et c'est plutôt la recherche de celles-ci qui l'attire, parce que les gens aiment à pleurer ou à rire, non à s'appliquer au pénible examen d'une juxtaposition nouvelle d'idées abstraites.

M. Prévost ne compose pas des paraboles sous lesquelles un dogme se révèlerait; il conte très habilement des peines ou des joies fines, heureux s'il suscite par son récit l'humidité des yeux naïfs. Et pour cela, il faut « qu'on puisse croire que c'est arrivé ».

L'automne d'une femme est donc aussi l'automne d'une caste. La noblesse a pris son droit de bourgeoisie dans la République. Rien ne la distingue plus du marchand, ni privilèges, ni pouvoir, ni allures, ni pensées. Le « Monde » ne signifie plus une société de personnes triées parmi la masse selon les conditions de leur naissance. Sous ce nom se groupent les gens suffisamment riches pour se pourvoir de manières, d'élégances, chez les pères maristes et les tailleurs londoniens. Lire son

opinion du jour dans les gazettes recommandées, parler des choses selon ce qu'en propagent le chroniqueur et le reporter, savoir, en visite, tenir d'une seule main son chapeau, ses gants, sa canne et la soucoupe de la tasse à thé, assister aux spectacles, à tous sans douleur, connaître le favori de chaque course et les péripéties secrètes du dernier adultère, composent le savoir d'un homme mondain, noble, qu'il soit le duc de Luynes ou M. Ménier, celui du chocolat. Qui les discernerait serait bien habile. Et, de fait, ils ne paraissent pas dissemblables. Ils fraternisent dans l'ignorance et la stupidité; ils s'étreignent dans le vice.

Le monde laissera un quadruple portrait de lui dans l'œuvre de quatre écrivains qui fixèrent pour immuablement la nullité de son effort.

M. Bourget semble l'avoir vu de l'office. Il connaît les amours des dames par des renseignements ancillaires. Ses documents ont été recueillis sur la banquette du coffre à bois; et il enseigne ce que chaque faute a valu de bien-être ou de nécessité, d'économie dans le budget de la cuisine. Néanmoins, il garde en ces rapports la tenue impeccable d'un maître d'hôtel à deux mille quatre. Il sert de l'indulgence et de la compassion. Il conte les chutes comme un qui attend qu'on le sonne pour le rince-bouche. Tant d'ablutions et de linges le remplissent de respect, de tristesse aussi. Et il a, de chapitre en chapitre, le lugubre d'un croque-mort qu'on aurait embauché à titre de serveur.

Ces carnets du bon domestique seront précieux. On y lit de la franchise. Il eût tant voulu pouvoir dire du bien de ses maîtres, les montrer dignes de lui! Quelle disgrâce; rien que des femmes qui se prostituent pour l'argent, la vanité, où l'instinct, des hommes qui se congestionnent, halètent devant

chaque pan de peau mis en évidence, et qui, afin de s'y ruer, mettent bas leur esprit et leur honneur, leur fortune même.

Des quatre qui notèrent sur le monde, M. Bourget a le plus donné à l'imagination des gens observés. Il leur prête de la dialectique et de la sensiblerie. Mais les trois autres témoins infirment cette déposition de M. Bourget. Ils déclarent les gens du monde tout à fait idiots. Le littérateur de *Mensonges* a eu la chance de tomber dans des maisons où on avait lu *Adolphe* et *Le grand homme de province de Paris*, *Armance* également. Cet *Adolphe* est une nourriture spirituelle bien remarquable. Grâce à elle le miracle des Evangiles se perpétue. Le Christ rassasia, dit-on, quatre mille personnes avec cinq pains et trois poissons. Il y a bien quarante littérateurs en renom qui vivent de la marée mélancolique encaquée dans le volume de B. Constant.

M. Lavedan a vu les hommes du monde sous leur livrée de fête. Ils se sont ouverts à lui dans la garçonnière et devant le marbre du bar, chez le coiffeur. Excellemment ce délicat écrivain a montré l'immensité de leur sottise, la perfection de leur égoïsme. Ces dialogues stupéfient. On en nierait l'exactitude si nous n'avions les uns et les autres, surpris ces monstrueuses imbécillités sur les lèvres du monsieur en frac qui se cambre au dossier d'un tête-à-tête, ou s'affale sur le divan horizontal d'un boudoir. L'admirable c'est que dans ces endroits de demi-tenue, nulle convenance ne les force à éteindre leurs facultés, ni à restreindre le jeu de leur encéphale. Fatuitement ils jugent et se prélassent selon des phrases chères à leurs cœurs. « Nous sommes là, dit tout à coup l'un après la plus saugrenue des dissertations sur l'amour, nous sommes là à remuer un tas d'idées... » M. Lavedan

écrivit en cette ligne une satire entière, et c'est un chef-d'œuvre d'esprit que d'avoir saisi ce mot prononcé à coup sûr, de l'avoir fixé.

Tout le monde a lu dans le *Figaro* les interviews de M. Huret sur le socialisme. Ces articles, dans leur impartialité muette et qui étalent simplement l'âme vile expérimentée seront, au siècle prochain, le document d'histoire. Jamais on ne livra mieux l'ignominie des âmes dirigeantes à la malice du spectateur. Car, la fiction a été écartée de l'écrit. Là, les princes, les banquiers, les politiciens parlent eux-mêmes, et sans retouche à leurs paroles. Ils montrent avec orgueil leur ignorance et leur cruauté. Ils piétinent paisiblement dans les entrailles du peuple éventré, pareils à ces colosses assyriens des monuments, que l'on regarde barbus et mitrés, le sceptre en main avec des faces de bêtes mauvaises, et assis sur des corps humains en agonie, tandis que des femmes leur offrent les prémices du butin, ou pincent des cordes de harpes.

La brute, en ces articles, rayonne dans la magnificence de sa goinfrerie apaisée.

M. Paul Hervieu a publié, en outre, *Peints par Eux-mêmes*, un beau livre depuis l'œuvre de Flaubert. Là, les gens du monde sont pris dans leur vie de chaque jour, au fil de leurs appétits, de leurs misères, de leurs ambitions sinistrement minuscules. Admirerons-nous assez la passion animale de madame de Trémeur pour l'ignoble de Hinglé, son « gléglé », la canaillerie outrecuidante du prince de Caréan, et la philosophie admirable de ce Münstein ; il professe que le seul agrément de l'amour est de voir une femme, fardée, de tenue et d'honneur dans les apparences de la vie, passer soudain à l'état de bacchante ; que la surprise du changement à vue ne séduit pas moins si la dame s'anime par

fureur de soulager obigatoirement un vieillard odieux et dispensateur du nécessaire.

Et cela est décrit sans diatribes, dans l'épouvantable froideur d'un roman épistolaire. Ils terrifient les tours de phrase et de sentiments où peinent ces êtres pour se dissimuler à leurs oreilles (non plus loin) la réelle sonnerie de leurs âmes atroces et bestiales.

Hé quoi, sept ou huit mille années de développements historiques valurent-ils à l'élite humaine ce seul, ce pauvre petit pouvoir de masquer d'une feuille de vigne sentimentale, la honte de l'appétit sexuel. L'Adam-Kadmon ne dépassera-t-il pas, ayant goûté la science, cette pauvre invention de la ceinture autour de ses reins omnipotents. Et quelle triste élite celle qui confesse à chaque détour de vie sa turpitude et sa fureur phallique.

En vérité le prestige du monde s'efface devant les générations montantes.

Et, nous autres, qui reconnaissons enfin sa pénurie d'âme, nous nous demandons avec horreur s'il ne convient pas d'admettre cette formule.

Faudra-t il devant l'examen de tant de hontes, avouer que le servilisme et la lâcheté du peuple justifient toutes les exploitations dont il souffre [1].

---

1. *Les Mauvais Bergers*. Le drame robuste d'Octave Mirbeau présente une thèse d'émancipation défavorable aux politiciens. Il faut l'admettre par théorie. Mais la nation molle et lâche pourrait-elle jamais sortir de sa servilité si une élite, pour piteuse qu'elle se prouve, ne l'entraîne dans ses ambitions.

L'AMANT DES FOULES

Des femmes, des filles, des écolières et des bourgeoises venues des faubourgs, dans leurs robes les plus fraîches; partout, il s'en épanouit qui attendent, en portant aux lèvres le sourire, et, aux yeux, cette indicible lueur que, seules, ont les amantes accourues au rendez-vous espéré.

Et comme, autour des fleurs éclatantes se rangent, en un bouquet de fête, les corolles plus sombres, ce sont les pères, les maris et les fils qui se groupent autour d'elles, eux moins hardis, dans ce bouquet offert à Rochefort : l'amour réel de la Ville.

A mesure que s'avance l'heure du retour, le bouquet grossit. Les touffes de foule se rapprochent, s'unissent, battent les bases des maisons immenses, sous la gloire des enseignes d'or. Les gerbes s'attachent, se lient et s'étendent, champ, moisson de têtes enthousiastes, rieuses, pleines du délire de s'offrir.

Au bout des bras, et sur les épaules, les tout petits enfants sont haussés pour qu'ils voient, celui qui incarne l'âme vraie de Paris, l'âme gouailleuse et indépendante, pas trop logique, ni savante, mais franche devant ses instincts et son obscure passion de justice.

Des femmes, de jeunes mères surtout, dont l'es-

prit de race s'éveilla en sentant tressaillir en elles la descendance qui va souffrir. Des adolescentes, que les coiffures compliquées parent ainsi que des tiares, et qui aiment l'audace : des fillettes à la natte frétillante, et qui sautent de joie, et de bonnes femmes un peu lourdes, arrière-petites-filles de celles qui marchèrent sur Versailles, il y a plus d'un siècle, et commencèrent, par bonté, la Révolution.

Dans cette moisson de peuple tassée, vers quatre heures, depuis la gare du Nord jusqu'à l'Opéra, pour attendre le cortège des landaus, le sentiment nerveux des femmes dominait. Les hommes ne furent que le nombre.

Ce n'était point, à vrai dire, la masse prolétaire, hâve et loqueteuse, que la revendication blêmit, ni que minent les émulations entre Syndicats ou les rivalités de sectes socialistes. Beaucoup semblaient des hommes de trente ans, solides, à l'aise dans une honnête vie, acceptée, et que les méfaits du Pouvoir indignent. Les paletots, soigneusement rebordés, les feutres très propres, les joues rasées fraîchement, ne firent évoquer que les petits intérieurs minutieux de commis probes. Le devoir les asservit. Ils acceptent la vie dure pour s'enorgueillir devant leur conscience, et quiconque veut forfaire aux principes honnêtes outrage la foi de leur existence, tout eux-mêmes. Pour cela, ils se proclamèrent revisionnistes, en espérant qu'on nettoierait. Ils le demeurent, en demandant qu'on nettoie.

Il ne manquait pas cependant de mains noircies par les travaux du fer, outre celles agriffées aux grilles closes de la gare du Nord Les travailleurs de l'industrie formaient une bonne part de cette multitude qui frémissait d'attendre. Ils étaient la voix, comme les autres étaient le nombre fort et comme les femmes étaient le cœur vif de la foule.

A l'intérieur de la gare, dans cet espace de fer et de verre, œuvre de leurs bras, une autre foule astucieuse pour la police, se faufilait entre les files de wagons. Les trains venus des banlieues dégorgeaient des essaims d'enthousiastes divers se rappelant l'ivresse de 1889, la parade du cheval noir, et tout un élan magnifique. Ils esquivaient la poigne des agents, d'ailleurs plus bénévoles qu'à l'ordinaire. Ils venaient voir le groupe de journalistes et de politiciens qui s'assemblait en belles fourrures, devant la voie de Calais. L'œillet rouge piqué à la boutonnière de quelques fidèles posthumes leur valut de l'admiration.

Au cadran, l'heure tourne. M. Gérault-Richard, gras, court, désinvolte, entouré de messieurs luisants, exprime sa bonne humeur, les mains derrière le dos. M. Barrès, portant la tête imitée de Bonaparte au pont d'Arcole, conférencie du haut de sa taille avantageuse. Les correspondants de toutes les nations se drapent dans leurs pelisses, arborent leurs faces soignées sur des cols d'astrakan, et se remémorent les incidents du boulangisme, avec le ton de soiristes qui diraient leurs souvenirs d'une première représentation ancienne, le jour de la reprise.

Quelques interprètes ont disparu. Feu le premier rôle appartient désormais à ce genre de légende qu'exploitent les librettistes d'opéra. Le mélodrame d'Ixelles est plaisanté un peu méchamment. Mais l'on revient au sérieux en regardant ces lignes de têtes prolétaires, pâlies d'émotion, et qui se collent contre les grilles extérieures, qui paraissent au-dessus de toutes les chaînes, entre les képis de la police et les interstices des wagons, figures anxieuses dont les yeux dépolis marquent l'angoisse de craindre que l'Attendu n'arrive pas.

Au bout, après les perspectives de fer courbe, et les verrières en triangle, Paris paraît, par delà les disques, les signaux blancs et rouges. Paris rosé par le soleil d'hiver, avec ses ruches humaines hautes comme de clairs donjons, ses ponts de métal lancés sur l'abîme de la voie où courent les lueurs parallèles des rails, Paris et sa rumeur d'amour qu'on entend geindre doucement.

Les escouades d'agents se précipitent. Elles bousculent les députés socialistes barbus, malingres et myopes, qui, timidement, défilent en de ternes macfarlanes selon l'allure de moines ascètes flétris par le jeûne et la méditation. Les essaims de foule traversent les voies, courent. Des apprentis, déjà grimpés au faîte des wagons, y gambadent, maigres silhouettes contre les nuages de vapeur qui s'élèvent dans l'immensité de la toiture angulaire.

Des femmes encore en chapeaux fleuris se hâtent sous les pans de soleil et fuient rieuses les menaces des agents dont les bottes sonnent sur l'asphalte.

La gaieté du soleil couvre malgré le fer et le verre la joie de la foule. Entre les longs serpents des trains, l'assistance se masse, brune et agitée, se coule, envahit les wagons stationnaires. Et soudain la clameur de liesse emplit la gare, s'élance des grilles, franchit les chaînes, effleure le groupe des messieurs en fourrures qui frisonne et se tasse.

Du faubourg, encadré par les arcatures, le train de l'exilé glisse vers la gare, rapide, dans la blancheur des fumées, la stridence des sifflets et la lueur radieuse de l'astre accueillant.

Sur les toitures des wagons, les files de gamins se pressent, les bras maigres se projettent, les bouches acclament : « Vive Rochefort ! » En bas, c'est une nuée d'hommes, riches, médiocres et pauvres,

une joie de femmes retroussant les voilettes et agitant les manchons. Du monstre de fer arrêté sur ses pattes basses, haletant et soufflant sa vapeur, bondit un groupe de messieurs, où la tête éclairante de Rochefort apparaît. C'est le Rochefort toujours jeune, le même. Parmi l'onde sombre de la cohue qui l'entraîne, sa figure illumine en blancheur, réel miracle. Fine et grave, cette fois, très pâle, couronnée d'une chevelure droite comme un casque de neige, la face de l'Amant des foules resplendit d'une sorte étrange sur la terneur des êtres.

Elle émerge de toute la poussée de l'amante qui l'étreint, le porte, le hausse, le baise de sa clameur éperdue. Les chapeaux volent. Il salue, remercie, échappe mal au courant du fleuve issu de partout et qui l'a saisi.

Dans la cour fermée de la gare, les landaus attendent, et, au bout, une marée de peuple déferle contre la grille, une marée brune qui se gonfle entre les barreaux, hausse son écume échevelée de têtes humaines.

La ville aime éperdument. Aux balcons que bandent les enseignes, à toutes les ouvertures des ruches de pierre, les mains saluent et applaudissent. Des marmitons, du haut des marquises, jettent leur bravo blanc.

Les attelages ne pourront jamais fendre l'océan des hommes. Déjà les grilles ont cédé. Mille ouvriers blêmes, découverts, forcent la résistance molle des agents, repoussent les pèlerines numérotées, s'élancent, nombreux, vers le landau où Rochefort, à demi mort d'émotion, pantelle entre les mains de ses amis. Au bout des bras tendus, il s'élève des enfants qui crient. Les remous de foule ondoient et s'écrasent. Les chevaux épeurés caracolent, couverts de mousse. Cent personnes sont

aux traits, aux brides, aux portières et acclament. Rochefort s'est repris. Il salue, il remercie... Son landau flotte sur une nappe de têtes jaunes, plutôt qu'il n'avance. Jusqu'au bout des perspectives, dans l'évasure des rues bleuâtres, le peuple, au loin, moutonne. Les femmes défaillantes, étouffées, rient et crient; les vieillards se haussent, un peu larmoyants... « Vive Rochefort! » En vain, dans les voitures de la suite, les députés de gauche profèrent : « Vive la Sociale. » L'abstraction séduit moins que l'homme le sentiment du peuple. Personne ne répond.

Le ciel est toujours rose, et les femmes innombrables.

Le cortège s'éloigne doucement dans les flots de vies hurlantes. L'amour de la Ville se manifeste à l'infini pour celui créé à l'image de son âme.

C'est l'amour un peu fou du peuple Porte-Lumières qui, depuis cent ans, ne s'arrête pas dans l'histoire. Il fut la foule irréductible qui marcha sur Versailles en 1789 et sur l'Europe en 1792. Dès lors, il ne cesse plus d'offrir ses membres en holocauste pour que l'Etat se conforme à la philosophie de ses espoirs. En 1830, il saigne pour la liberté de conscience; en 1848, pour l'égalité électorale; en 1851, pour la permanence de son vœu; en 1871, pour l'individualité de la commune et le droit des minorités devant le nombre brutal. D'un trait rouge il raye le passé de son sillage de sang.

En 1889, il se donne à un militaire qui, misérablement, oublie le devoir social proposé par l'esprit de la France, et soumet tout au désir absurde de fraterniser avec les snobs de la noblesse, pour périr enfin de luxure contre une tombe armoriée.

Mais qu'importent à ce peuple les trahisons de ses idoles ou les brisures des outils imparfaits.

Il ressurgit de toutes ses défaites. Il refleurit de toutes les pourritures et de toutes les morts. L'Idée le mène et hurle par sa grande voix la nécessité d'un sort nouveau [1].

Et il peut se fier à son âme perspicace. Depuis 1889, la honte du Parlement s'est accrue bien au delà de ce qu'annoncèrent, dans leur pessimisme éclairé, les prédicateurs du Parti national. Ce que nous requérions de justice en ce temps devient, pour les adversaires mêmes, une évidence imminente à réaliser.

A l'amour de la Ville, Rochefort rapportait, avec le souvenir d'une belle ivresse, ce jour-là, l'espoir d'une autre qu'on n'attend plus, espoir définitivement démenti naguère par l'attitude sinistre de l'*Amant des Foules*, devenu, en janvier 1898, le soutien des généraux, des cours martiales, des bouchers antisémites, et des états-majors barbares.

---

1. Le peuple de Paris est une élite ; il n'a rien de commun avec la masse rustique de la nation qui réélit Wilson et les hommes du Panama.

LES

AVENTURES DE ROCHEFORT

Je n'oublierai pas avant la mort l'évidente joie dont se parait la figure à l'ordinaire morose et luthérienne de mon père, les soirs où il rapportait à la maison, vers la fin du second Empire, la copie clandestine des numéros de la *Lanterne*. Fonctionnaire, il écrivait sur les registres administratifs la prose interdite de Rochefort. De toute sa vie sévère, ces heures-là furent à peu près les seules qui lui valurent de s'égayer. Très enfant, j'eus pour cet écrivain, qui déridait notre vie familiale, un enthousiasme étonné d'une telle chance.

Mon père, cependant, ne partageait aucune des croyances défendues par Rochefort. Il mourut dans l'admiration de M. Thiers et de Napoléon Ier, sans que les massacres prescrits par la gloire de celui-ci et la vengeance de celui-là, l'eussent impressionné défavorablement. Mais il aimait cette verve parce qu'elle malmenait les intrigues immorales des Tuileries. Sa vertu rigoureuse se délectait à lire la brochure rouge.

Je crois bien que, vue autrement, la même qualité nous ravissait encore. Le courage moral de Rochefort fut extrême. Il aima, malgré tout obstacle de force

ou de sentiment. la vérité, qui nous approche de la justice. Vieillard, seulement, il s'est contredit.

Depuis la *Lanterne*, maint et maint imitèrent cette audace, qui le desservit même jusqu'auprès de ses amis voués au sort de la Commune. Mais aucun ne réussit avec un bonheur égal; car aucun ne souffrit avec autant de sincérité manifeste devant l'incohérence des faits produite par le mensonge perpétuel des gouvenements à l'égard de leurs principes.

Dans les *Aventures de ma vie*, ce courage moral illumine chaque page. Il ne cesse point, maintenant, sa querelle, parce que le pavillon « République » a remplacé, pour couvrir les malfaiteurs, le pavillon de l' « Empire ». J'ai entendu bien des imbéciles prétendre que c'était un homme à foi variable, en évoquant, pour cette opinion, la continuité de ses attaques contre le Pouvoir, après le 4 Septembre. Au contraire, on peut dire de lui qu'il demeura le plus ferme dans sa ténacité d'esprit. Toujours pour le faible contre le fort, quel que fût ce faible et quel que fût ce fort, toujours pour les misérables contre les puissants, il ne cessa point de pourfendre la fourberie.

Certes sa logique est immédiate. Il ne s'intéresse pas aux idées générales. Mais il tâte merveilleusement le pouls du peuple. Il sait en quoi le mensonge l'indigne; et les menteurs n'échappent point à sa violence.

Il faut lire ces *Aventures de ma vie*. On verra comment le fougueux publiciste, par la plume et par l'épée, mit à mal la force de Napoléon III. Pareil aux héros du vieux Dumas, il apparaît plus épique, de chapitre en chapitre, malgré la sécheresse voulue de ses récits et le dur cliquetis du style. C'est le combat d'un seul homme contre un souverain qu'acclame le peuple rural le plus « troupeau » qui soit au monde.

Certes, il ne conviendrait pas de s'imaginer que Rochefort eût renversé l'empire, si la date de Sedan ne s'était marquée plus tard au cadran du siècle. Les cent vingt mille exemplaires de la *Lanterne* trouvaient pour acquéreurs ceux mêmes des grandes villes qui lisent aujourd'hui les journaux indépendants. Mais peu avant la guerre de 1870, les « saines populations » agricoles et provinciales donnaient à Napoléon III la preuve plébiscitaire d'un enthousiasme fervent, comme elles la donnèrent en 1889 et en 1893, à la République, comme elles la donneraient, demain, si le socialisme saisissait le pouvoir, ou bien encore au duc d'Orléans, si un accident offrait à ce piètre cavalier l'occasion de chevaucher sur nos destins.

Le premier, Rochefort attaqua la stupidité du suffrage universel, bonne pour soutenir avec vigueur tout pouvoir établi et pour lui conférer de la sorte, quels que puissent être sa sottise ou ses crimes, l'attestation d'une confiance que rien n'ébranle, sinon l'insuccès des maîtres, dans le fait le plus bêtement matériel, et qui dépend le moins de leur génie.

Et il enthousiasma la nombreuse élite des boulevardiers, des artistes, des ouvriers intelligents, des fonctionnaires déçus, de toute la petite bourgeoisie fière de son honneur intime, dédaigneuse de l'argent, et sceptique devant les périodes oratoires.

Rochefort dressa sur un socle définitif cette vérité contredisant celle pensée par la province, à savoir que les personnes en situation n'y sont pas essentiellement parvenues par l'art de vertus manifestes, mais souvent par celui de vices adroits. En sorte que les grands furent depuis lors, jugés comme des hommes ordinaires, au lieu de l'être avec le respect de leur apparence officielle.

A lire ce premier volume des *Aventures*, on ne voit pas que l'Empire fût un régime extraordinairement abominable. Les petits trucs de la censure pour garantir d'insinuations fâcheuses la vie privée des personnages en vedette aux Tuileries, étaient plus maladroits qu'efficaces. Les procédés du juge Delesvaux, du ministre Pinard, semblent de bénins enfantillages auprès de ceux habituels au magistrat contemporain qui arrête sans preuve de culpabilité des citoyens connus, les incarcère, laisse échapper les coquins selon les ordres de ministres redoutant des révélations désobligeantes, ou refuse de poursuivre les coupables quand ceux-ci sont de force à leur nuire ensuite, ou condamne séance tenante, comme aux grèves du Nord, les témoins à décharge pour avoir contredit le gendarme. Dans ce résumé de la lutte la plus fougueuse contre l'Empire, rien n'apparaît d'aussi monstrueusement injuste que le procès des Trente. Des hommes presque célèbres furent mêlés à des cambrioleurs par l'acte d'accusation, afin de déshonorer un parti de théoriciens économistes.

Les *Aventures de ma vie* laissent concevoir la clique des Tuileries comme une simple bande de fêtards, pas méchante, désireuse de s'amuser sans qu'on mît le nez dans son opérette. Rochefort, lui, contait tout. Les bons Jœker et l'expédition du Mexique donnent exactement les prémisses de ce qui nous mena aux entreprises coloniales, conseillées toutes par les intérêts de finances particulières.

Si on eut alors le 2 décembre et La Ricamarie, nous connûmes la Semaine Sanglante et Fourmies. Mais l'Empire était plus pimpant. Le livre de Rochefort donne des regrets.

A combattre un tel régime, l'écrivain acquit cette bonne humeur spirituelle dont nous nous réjouis-

sons toujours. Apprenez cet épisode de la lutte :

« Un article où à propos d'une chasse impériale à Compiègne, je racontais comment on plaçait, à huit mètres devant l'empereur, un lapin savant qui faisait semblant d'être atteint par son coup de fusil et reparaissait cinq minutes après pour recommencer la scène, fit, non pas seulement déborder, mais éclater le vase qui chauffait à mon intention.

» Pietri cita de nouveau Villemessant à comparaître dans son bureau préfectoral, et lui démontra ce qu'il y avait d'injurieux pour la majesté du trône à prétendre que les trois cent cinquante lapins inscrits au tableau se composaient en tout et pour tout d'un seul, toujours le même, qui se contentait de faire le mort et rentrait ensuite dans la coulisse pour en ressortir presque aussitôt, comme les figurants des pièces militaires. »

Là-dessus, on contraignit le directeur du *Figaro* à congédier Rochefort. Et bientôt paraît le premier numéro de la *Lanterne* hebdomadaire, ainsi appelée « parce qu'une *Lanterne* peut servir à la fois à éclairer les honnêtes gens et à pendre les malfaiteurs ».

On s'amusa. L'empereur ne sortait plus sans l'enveloppe rouge de la brochure dépassant la poche de son pardessus.

Tout le monde, à la cour, tenait Rochefort pour sympathique. Bazaine le lui fit apprendre par son neveu. De ceux même que le pamphlétaire révélait vicieux, voleurs, criminels et bêtes, avec sa gaie virulence, d'une logique précise, l'admiration lui vint, après celle de Paris et de l'élite éduquée.

Car, la vision de son courage moral emportait l'assentiment. Il ne craignit jamais d'être Le Seul. La sincérité de sa révolte ne compta ni avec la puissance des situations acquises, ni avec celle de l'autorité impériale, ni, plus tard, avec le désir de

s'installer au triomphe des républicains, ni avec la crainte de briser des alliances utiles, de rompre, si elles devenaient contraires à sa foi, des amitiés efficaces. Il combattit l'empire en ce que le pouvoir eut d'opposé à son principe, l'honneur, et la République en ce qu'elle montra d'opposé à son principe, la vertu.

Ni chef, ni suivant, ni admirateur, ni maître, il est resté longtemps, lui, Le Seul.

Ce courage moral eut une grandeur.

La voilà flétrie.

IMPRESSIONS DE CONGRÈS

A un crépuscule du mois de juin, et comme dans le ciel vert-rose, les lueurs dernières du jour allaient s'affaiblir, un escadron de cuirassiers envahit soudain l'avenue du Bois, pleine de voitures, où des dames en mousselines claires paradaient selon l'usage de cette heure. Les sergents de ville se ruèrent, s'échelonnèrent le long des pelouses; enjoignirent aux équipages de s'aligner vers les bordures des trottoirs. Le nouvel élu du Congrès passerait là, seul point que n'eussent pas indiqué les gazettes pour le retour de Versailles.

Et, bientôt une ligne d'hommes louches, montés sur des bicyclettes, s'élança entre les haies d'équipages. Un galop de cuirassiers suivit, en acier terne, le revolver au poing. Masse sonore et formidable, dans une nue de poussière, la cavalerie retentit... Au centre de ces hommes d'armes, disposés en damier, pour qu'aucun téméraire ne pût franchir le rang ou voir, le landau présidentiel, perdu, plus bas que les croupes des chevaux, filait, contenant le monstrueux Dupuy et un monsieur plus haut, qui se découvrait pour saluer les queues des montures de l'escorte.

Car le silence était absolu dans les voitures, le long des pelouses où les élégants ne se levaient

même pas des chaises. M. Casimir Perier saluait le sourire un peu méprisant pour cette peur officielle, que marquaient les lèvres peintes des femmes allongées au hasard des coussins, dans les victorias.

Une ligne de mouchards encore en bicyclette succéda au sourd fracas de la cavalerie masquant les landaus de la suite...

Ce galop d'hommes d'armes entraînant le premier citoyen de l'État et sa frayeur, nous nous le rappelions, plus tard, lorsque nous remarquions, par les vasistas du train qui nous emmenait à Versailles, les soldats du génie, ficelés dans leurs jugulaires, garrottés de cuir, et gardant la voie contre un attentat imaginaire, aux endroits précis où jamais lanceur de bombe ne se fût posté. En revanche, lorsque les bois déserts et leurs taillis favorables à l'embuscade se révélèrent dans les vitres, nul militaire n'était plus en parade. Tout de même, les rois ne se rendaient pas ainsi jadis de Paris à Versailles. Ils redoutaient moins. Et vraiment, de toute cette agitation éphémère du Congrès, une seule impression demeure : la petitesse des maîtres actuels devant ceux d'autrefois.

Versailles la ville muette et noble, avec ses vieilles maisons un peu lépreuses, sa banlieue forestière, sa place d'Armes énorme, qu'enserrent les constructions rouges et blanches du palais, semble un décor trop spécial pour que les parleurs de brasserie en barbe à pointe et en bords-plats s'y puissent assimiler heureusement. Les paletots moussus y sont piteux, parce qu'on pense à l'habit bleu de la maison du roi, aux feutres garnis de plumes blanches, aux gros chevaux des mousquetaires et aux gentilshommes qui partaient de là pour charger avec la canne les redoutables bataillons espagnols.

C'est misère de voir se répandre derrière les hautes grilles, entre les admirables dessins de l'architecture, cette séquelle de pions étriqués, myopes, et qui s'agitent.

Le wagon qui nous amena contenait quatre sénateurs d'une niaiserie finie. L'un, affligé de couperose boutonneuse, mal assis à cause du ventre déformé, se pénétrait en phrases diplomatiques, de son importance. Il parlait avec des réticences, des périphrases : « Peut-être... il y a-t-il encore, pour cette démission, des motifs intimes... » et il se penchait à l'oreille du voisin afin de lui réciter, sur le ton d'un secret, l'article du *Figaro;* et puis, fermant les paupières, il croisait les mains, en hochant la tête, comme un qui en sait long.

L'autre, gentil, évidemment riche, poupard malgré ses soixante ans, gras et sceptique, égrenait le chapelet des journaux, en haussant les épaules à chaque opinion lue, très satisfait surtout de ses gants neufs, de ses favoris blancs coupés plats, de toute une carrure à l'aise et farceuse. D'ailleurs, il ne comptait guère sur son initiative, car il tranquillisait en ces termes un ami : « A l'Hôtel des Réservoirs, nous saurons tout de suite pour qui voter, quoique nous ayons manqué la séance des groupes. » Et ils parlèrent de leurs parentes que l'on mariait.

Il y avait encore un vieillard triste, engoncé dans sa pelisse. Il regrettait M. Thiers. Il voulait « une poigne ». Il énonçait cela d'une lippe, en ramenant sur son squelette la fourrure précieuse du manteau, comme si son pauvre reste de vie devait reprendre de la vigueur au spectacle utile du sang versé.

Aux Réservoirs, on mangea de coin, en plein encombrement, sous les bras chargés des maîtres

d'hôtel. Les nuages couraient contre la ville et assombrissaient encore les taches des murs.

En clignotant de toutes leurs rides derrière le lorgnon, les parlementaires continuaient de se suivre par les rues, le long des boutiques déteintes, emplies de marchandises mesquines et surannées. Sans sympathie, ceux du peuple examinaient les figures des honorables. Même, certains gaillards en bourgeron dévisageaient les plus cossus avec des mines furieuses. Les législateurs ne semblèrent reprendre une aise que loin de leurs mandants, à l'abri des baïonnettes et des grilles, dans les couloirs de pierre pâle, où ils se rencontrèrent, se serrèrent les mains. Là, leurs huissiers en gilet amarante les prirent sans façon aux épaules, les poussèrent dans les galeries, avec des mots paternels et des tapes de reconnaissance, gens à qui toute cette parade n'en impose guère, tels les infirmiers rigoleurs d'un hospice de déments.

Alors, le piétinement commmença de cette foule minime qui pronostiqua, paria, s'amusa. Aux Réservoirs, on annonçait l'élection certaine de M. Waldeck-Rousseau. Cependant, au dessert, cette certitude s'ébranla. Dans les couloirs, elle ne valait plus rien. L'élire, n'était-ce pas reprendre le problème des Conventions de Chemin de Fer avant l'arrêt du Conseil d'Etat? Au même titre que M. Casimir Perier, il se trouvait compromis par une complicité avec M. Raynal.

La candidature Brisson monta. On s'adossait aux pilastres. Les chapeaux noirs, lumineux ou hérissés, branlaient sur ces têtes rieuses, dépourvues de sérieux. Dans la grande salle du vote, luxueuse par ses colonnes, les représentants du peuple se succédèrent à la tribune, un peu ahuris, un peu solennels, un peu dignes. Des vociférations pre-

naient leur essor, de l'extrême-gauche, à l'appel de Mirman, retenu à la caserne, et de Gérault-Richard, en prison. Les cheveux de M. Guesde bouclaient.

Avec des effets de crinoline, M. Dupuy se courbe et salue, gras du mollet, du cou, de la main. Il pousse la candidature Brisson dans l'espoir de reconquérir, lui, la présidence de la Chambre. Rouvier, grand, voûté sous le poids fictif d'une balle de coltineur, les mains derrière le dos et le visage huileux, déplore les choses à côté de messieurs secs, grisons et minuscules. Arago, haut personnage, promène sa figure réellement violette et ses mains bénissantes de groupe en groupe. Les gilets amarante des huissiers repassent. Leurs mains écartent et tapent, leurs bouches gouaillent. Ils ont l'air de geôliers bons enfants, traitent sans façon leur chiourme : chevaliers de la Légion d'honneur et officiers d'Académie. Ils vont, repoussent la crinoline de Dupuy, et les mains bénissantes d'Arago. Ils se faufilent hors de la salle, bousculent les parlementaires qui se rallient dans l'escalier; n'ont pas d'obséquiosité même pour les membres aux chapeaux en miroirs, aux gants jaunes, aux pardessus britanniques.

Dans la galerie d'attente, un dessinateur fixe sur le papier la silhouette en œuf de Pâques de M. de Blowitz, qui s'est assis sur une banquette et dont les petites jambes ne touchent pas à terre, mais se croisent pudiquement, ainsi que des mains de jeune fille. Le dessinateur reste à côté du journaliste anglais qui, sans paraître l'apercevoir, garde sa position de profil, prolongée par un gros cigare issu des favoris.

L'impression est d'une foire, d'une Bourse, de quelque officine financière où une émission va être

lancée. On fume, on crache, on s'amuse à prétendre que l'extrême-droite s'abstiendra de voter pour M. Félix Faure, parce qu'il appartiendrait à la religion protestante. Le premier article du Concordat exige, en effet, que le chef de l'Etat soit catholique.

Et tout à coup, M. Félix Faure accapare l'importance des conversations. On se conte qu'il fut armateur, qu'il s'habille bien, que sa fille écrit ses lettres et lui communique des pensées fortes, qu'il est un médiocre, un terne, un homme à phrases profondes, et qu'on votera pour lui.

Alors, c'est la détente. On s'étire dans les jaquettes. La cohue des médiocres redoutait une élection qui signifiât un mouvement, une chose positive. Brisson c'était l'action, et Waldeck-Rousseau la réaction. Ils n'osèrent se décider.

En ce même Versailles, le médiocre Louis XVI ainsi tergiversa. Il ne sut prendre parti ni pour la Révolution ni pour la tradition. Il sombra. Voici que les huit cents souverains de la République contemporaine, comme lui tergiversent et ne savent. Le temps aussi gronde.

La souveraineté collective a la même âme que la monarchie de droit divin. Elle chancelle, en s'ignorant.

Et la voilà qui s'applaudit de ne pas avoir de volonté.

Enfin, l'homme incolore s'est trouvé. Il ne devinera pas les turpitudes, ne remuera de nul crochet la fange, ni l'ordure. Il prononcera des phrases parlementaires et vides, invoquera les principes, la Constitution, les justes lois. Il étendra le pompeux manteau du néant officiel sur les trafics louches et les loyales concurrences.

Ça y est, les mains se serrent. Il se presse dans les couloirs de sincères républicains en habit de serveur.

Un général passe en bottes, parmi son état-major, lui un peu timide entre tous ces gens qui s'offrent des cigarettes, époussètent leurs chapeaux et s'écroulent sur les banquettes, en soufflant. Dehors, du soleil est apparu.

On quitte ce lieu qui sent le chien humide, on esquive les félicitations mutuelles des parlementaires. Ils tiennent leur homme, le Carnot honnête, parfait, peut-être populaire, qui couvrira de son intégrité admise, en saluant le peuple de son geste en bois, toutes les conventions scélérates, les panamas, les trafics, la protection, et qui promulguera comme essentielle gloire de la France les idées générales des bouilleurs de cru.

Dehors, derrière les baïonnettes, une foule béante admire les malins, ces vieillards proprets, replets, sautillants et satisfaits de soi, qui viennent de lui donner le soliveau pacifique. Les méprisant, elle les envie ; elle les souhaite pour modèles à l'avenir de ses enfants.

La bouche ouverte déjà, elle apprête son acclamation, sans savoir au juste en faveur de qui, parce que la joie publique la récompense de son attente et des impôts.

THERMIDOR

Les nobles de l'époque considéraient l'État comme le bien du roi, bien acquis jadis par ses ancêtres à la faveur des batailles. Que l'opinion fût en elle-même discutable, on n'y saurait contredire. Elle l'était non moins que celle, aujourd'hui en faveur, qui concède le pouvoir au plus riche, parce qu'il achète directement ou indirectement les suffrages des rustres. Mais cette opinion, implantée dans les esprits depuis l'origine du monde historique, avait pris forme de droit, le droit n'étant que la sanction des coutumes. Ils défendaient donc un droit ancien contre un droit nouveau. Ils étaient logiques avec soi, et leur patrie pouvait bien leur paraître aux mains de spoliateurs, puisque l'emblème même de cette patrie, le drapeau, changeait d'insignes. Qu'ils péchassent, en refusant de reconnaître le principe de la nouvelle justice comme supérieur au principe de l'ancienne, — peut-être. Toutefois, il faut bien concéder que les hommes de 1793 avaient une manière de présenter la justice nouvelle qui n'engageait guère à l'admettre, surtout pour ceux qui devaient tout y perdre, même la vie.

Le seul argument du bloc n'eut pas valu à M. Clémenceau le succès qu'on lui fit. Il ne soute-

nait pas l'examen. On lui sut gré surtout d'avoir vraiment pris la responsabilité des crimes passés, alors que la famille républicaine tergiversait pour cacher le cadavre que toute fortune, selon le dicton, a dans son origine.

Le cadavre de la Terreur n'en est pas moins un, et qui eut trois mille têtes coupées. Rien ne justifiait au reste ce luxe de guillotinades, sinon le désir, à Paris, de supprimer des contradicteurs politiques gênants, et, en province, de faire baisser le prix de revient des domaines et de les mettre à la portée des petites bourses, comme disent encore aujourd'hui les promesses alléchantes de nos bazars. Si les principes de la Révolution furent grands, les moyens d'action furent honteux. Tous ces gaillards des Jacobins, des Cordeliers et de la Convention, qu'on voudrait nous faire prendre pour des colosses, avaient l'esprit bien misérable. Pendant que les volontaires de 1792 se faisaient glorieusement tuer aux frontières, eux ne s'attachaient qu'à leurs tristes querelles, tout occupés à se décréter d'accusation les uns les autres, tremblant de peur devant le brasseur Santerre ou tel boutiquier en goguette, qui traînait de cabaret en cabaret des goujats ivres armés de piques.

Si l'on examine l'envers de ce mélodrame de carrefour, si l'on passe derrière la toile, du côté des ficelles qui meuvent les trucs, et des quinquets qui jouent le soleil, la sottise de la mascarade apparaît aussitôt.

Ainsi pourquoi s'opposer à la fuite de Louis XVI, et le réserver pour une décapitation solennelle? — Homme pieux, l'âme un peu niaise, il avait résisté à sa femme, une assez folle tête, qui l'engageait à fuir vers les frontières au temps où on le pouvait encore faire. Il n'avait pas consenti à prendre la

tête des troupes alliées contre la patrie gauloise qui se dérobait, après douze cents ans, au joug de la conquête franque. Marie-Antoinette, logique en ses avis, raisonnait suivant le droit de la force, par lequel ils régnaient. Louis XVI fut un révolutionnaire attiédi par sa famille. Ayant consenti en principe la restitution de la patrie aux premiers occupants gallo-romains, il n'avait plus qu'à partir avec ses leudes, et cela, le lendemain du 4 août 1789. Ayant rendu les clefs de la maison, rien n'était qui dût l'y retenir encore.

Quand il se décida enfin, les sots ambitieux de la Convention avaient pris le temps de réfléchir. Si le roi partait ainsi simplement, laissant la place au peuple, que devenaient-ils ? De simples mandataires dont les services déplairaient sans doute un jour. L'exemple de Cromwel les tenta. Ils méditèrent la mort du roi afin d'occuper le trône, en changeant le nom et les signes du pouvoir.

Dieu voulut que Robespierre et Danton travaillassent ainsi pour un autre. Bonaparte, à son bénéfice, réalisa l'espoir qu'il leur avait vu rêver. Telle se termina l'évolution de vieux rythme gallo-romain dont les forces latentes, pendant toute la première moitié du moyen-âge, sous la féodalité de l'occupation franque, avaient commencé d'agir avec les tentatives des Communes, continué la lutte de revanche aux diverses dates des états généraux, réimposant peu à peu le Code de Justinien à la valeur des barons, créant le pouvoir de l'argent, enveloppant la royauté de ses aides usuraires, l'endormant, la flattant, la soutenant jusqu'au jour où l'homme des colonies phocéennes-romaines, Mirabeau, la jeta par terre pour lui découvrir tout à coup le droit du peuple, la force réelle du vaincu dressée contre la faiblesse des anciens vainqueurs.

Et ce fut le sol italique, la Corse, qui enfanta le triste César de cette revanche romaine. Revanche que consacrait déjà l'art précurseur de David, rénovant l'architecture du Forum, couvrant les murs de quirites, de matrones et de centurions, élevant les édifices sur les colonnes de la Grèce, la plus chère conquête dont s'étaient honorés les Manlius, dont s'étaient nourries les âmes des Sénèques et des Catons.

Du coup Paris eut ses Catilinas, ses Syllas, et même ses Marius, ces tristes Girondins sacrifiés.

Nous sommes au moment où l'ennemi presse la France de toutes parts, où les fournisseurs s'enrichissent, où Marat excite la boutique contre le peuple, où le suffrage censitaire triomphe. Le peuple continue de jeûner comme sous Choiseul et Brienne. Les gens meurent de faim dans les campagnes. Que fait la Convention?

Elle ne s'intéresse qu'à la lutte des Jacobins contre les Cordeliers, des Hébertistes et des Dantonistes contre Robespierre; car il importe de savoir à qui il faudra demain faire sa cour. Camille Desmoulins, âme simple et jeune, dénonce les furieux appétits de dictature qui brûlent les chefs. Les Hébertistes périssent. Robespierre s'élève par dessus cette fauchée rouge. Pour s'assurer la fidélité des principales gens de son club, il les envoie dans les villes capitales comme représentants du peuple. Investis du pouvoir sans limites, ils créent des héritages, en province, ils ouvrent la succession des émigrants, ils moissonnent les têtes. Partout les Jacobins ont des succursales. A l'aurore de 1794, il ne faudrait qu'un signe pour que ces gérants du meurtre légal, détenteurs de la guillotine, fissent proclamer enfin la dictature de Robespierre.

Danton périt. Robespierre règne. Il ne lui manque plus que le titre.

Mais la Convention s'éveille. Elle craint que ce cuistre à l'esprit étroit et méthodique n'exige un nouveau sacrifice humain pour consacrer son avénement, et, sûre de sa fin, elle préfère mourir en attaquant. Thermidor se prépare.

Rien de plus burlesque en somme que cette affaire du 9. C'est le suprême de la sottise et de la peur dans leurs très ridicules manifestations. Toute la Révolution de 90-93 se symbolise dans l'affolement de cette journée.

La Commune délivre Robespierre malgré lui et l'emmène à l'hôtel de ville parmi ses amis. Lui récrimine, n'ose bouger. Que va décider la Convention dont il est le prisonnier réfractaire insurgé, contre le pouvoir au nom duquel, si longtemps, il agit, il parla?

A la Convention Collot d'Herbois préside. Il ouvre la séance par ces mots : « Citoyens, voici le moment de mourir à votre poste. » Les assistants de tribunes se sauvent. La garde nationale, au soir, va se coucher indécise, ne tenant pour personne, par peur de se compromettre, de subir des représailles. De qui? on ne sait encore. Et les deux partis, Commune et Convention, grelottant de peur, attendent réciproquement les valets du bourreau.

En réalité ni les uns ni les autres n'avaient gardé de partisans. Tout le monde abandonnait les scélérats des deux bandes. Pas un Parisien qui voulût risquer d'agir en leur faveur. En sorte que les personnages de la Convention se voyant seuls dans leurs salles désertes, s'imaginaient que la foule préparait leur massacre sous les ordres de la Commune, et que les hommes de la Commune aban-

donnés croyaient entendre les sections en armes marcher contre eux avec les Conventionnels.

Cependant, un homme de l'Assemblée, rentrant chez lui, trouve sa section tout inquiète. On lui demande des nouvelles. Il n'en sait pas. La foule s'indigne. Les voisins l'entraînent bon gré, mal gré. On l'oblige à aller chercher des renseignements. Les voilà en route pour l'hôtel de ville, lui convaincu de marcher au trépas. En route, des badauds, des passants suivent la cohorte. On arrive à l'hôtel de ville. Personne n'ose monter. Un jeune gendarme, plus hardi, se dévoue. Il gravit les escaliers, ne rencontre nulle résistance, à peine quelques protestations des huissiers qu'il bouscule à coups de coude. Il entre, et, apercevant Robespierre effaré, défait, dans un fauteuil, lui donne du pistolet dans la mâchoire.

A la nouvelle de ce haut fait, la Convention reprit ses sens. La réaction commença.

Voilà le récit tout nu. L'admirable Michelet a beau s'efforcer de grandir cela, il n'y réussit point. On le voit s'essouffler en vain de phrase en phrase, retenir malaisément son dégoût, son rire.

Si les hommes de la troisième République jugent magnifique cette sanglante pitrerie, c'est affaire de goût. On ne peut empêcher les gens de trouver plaisir aux rixes d'ivrognes qui emplissent les colonnes des faits divers.

Mais ils se trompent trop facilement, quand ils soutiennent que les actes de la Convention exprimaient et sanctionnaient la volonté du peuple. Vouloir rendre le peuple complice de cette bande de spéculateurs en délire de meurtre, est chose odieuse. Sur 700,000 habitants de Paris, on n'en relève pas 5,000 s'occupant de politique pendant la période ardente de la Terreur. La garde nationale contraint

les citoyens à voter par force. La Commune d'alors s'appuyait sur un ivrogne, Henriot, qui sabrait tout indistinctement. Certains indigents recevaient quinze sols par jour à condition de servir la République. On leur distribuait des piques, des sabres. Ainsi travestis, ivres toujours, ils terrifiaient pour le compte de Robespierre. Ce ramassis de camelots à quinze sous organisait les émeutes sur commande, tantôt pour tel club, tantôt pour tel autre. Ce n'était pas ça le peuple. Où était-il?

Depuis 1789, on chômait généralement dans les villes. La campagne, seule, retenait encore ses travailleurs. Les artisans des cités, dénués de tout, répugnés de la sauvagerie des gouvernants, s'en allaient. Le peuple, de ce temps, se battait aux frontières.

Hoche va de son corps d'armée à la prison, quitte la prison pour rejoindre son corps. Au 9 thermidor, il était au cachot. Il voit Saint-Just entrer dans la cellule voisine. « Bon, se dit-il, me voici bientôt redevenu soldat! »

Soldat! Soldats sans souliers, sans habits, ni armes ni argent. Hébert puisait à même le Trésor sans rendre des comptes parce que, vers un moment donné, il pouvait lancer les 600,000 numéros du *Père Duchêne* avec un article pour ou contre Robespierre. Qu'importaient, auprès de cela, la faim, les munitions des soldats?

Jamais plus grande immoralité gouvernementale.

Quand Robespierre voulut perdre Fabre d'Églantine, il l'accusa de faux, et le faux n'existant point, on ne montra pas les pièces au jury.

Thermidor marqua la fin de ces manières au moins saugrenues. En usant contre M. Sardou de prohibitions plus autoritaires que celles propres

au second Empire, nos modernes conventionnels semblèrent assez maladroitement regretter ces historiques exemples sans doute commodes pour leur conscience; et cela fut vilain.

Quand M. Coppée évoqua dans une pièce, *Le Pater*, un autre souvenir de notre glorieuse Révolution continuée, la censure imposa son *veto* comme pour *Thermidor*. « Ne touchez pas à la hache[1] ! »

---

1. M. Clémenceau, s'il a cru devoir, parlant aux sous-vétérinaires de la Chambre, soutenir la théorie du Bloc, n'en a pas moins écrit deux livres : *La Mêlée Sociale* et *Le Grand Pan* qui devraient servir de bréviaire à chaque esprit soucieux de vivre en beauté.

LES DEUX PONTS

A Saint-Sébastien, devant la mer qui bat de lames énormes la montagne verte où s'étagent de plaisantes maisons, devant la ville aussi, et ses quartiers rectangulaires par où courent les attelages à grelots, par où serpente, sous le soleil, la marche silencieuse d'une foule colorée, la villa Triana hausse les parures blanches de sa façade.

Là, réside M. Castelar, dans la belle saison; là, s'agite cet homme énergique et trapu. Sa moustache grise en tombant, lui prête une allure de martialité conforme à l'histoire d'une existence révolutionnaire qui valut au peuple espagnol presque toutes les libertés nominales dont s'enorgueillit notre République. Par le contraste, son embonpoint marque mieux une activité qui s'en accommode, pour gesticuler, au large, selon les besoins du discours. Sans cesse, à mesure que s'animent les métaphores, les manchettes outrepassent la redingote d'alpaga et recouvrent les doigts agiles de deux cornets à l'empois.

Ce n'empêche point l'index de cerner les montagnes en les désignant, ni d'envelopper la ligne de la mer jusqu'au large.

Dans leurs cornets blancs, les mains de prélat montent et descendent, s'attardent et s'étalent. Elles

désignent le zénith et l'idéal des formules républicaines, la terre et les lacunes lamentables du budget. Elles pointent le ciel, et c'est l'avenir de la prospérité parlementaire. Elles passent, en arrière, par dessus l'épaule, et c'est le règne passé de toutes les réactions. Par moments, elles se rejoignent derrière la taille: voilà l'évidence des résolutions viriles, radicales, indispensables à la fortune des Castillans et des Andalous.

Du perron de la villa qui couronne la colline revêtue d'un somptueux jardin, ces mains illustres montrent fréquemment, sans intention peut-être bien précise, les deux ponts qui franchissent l'eau. L'un, en bois, mène des quartiers pauvres à la gare; l'autre, en pierre, continue les larges voies alignées depuis la plage et le château de la reine. Par le premier, défilent les colporteurs, les maçons, les ouvriers de tout état, et les femmes en cheveux, qui se garent contre le soleil avec un coin d'éventail de papier. Par le second, les équipages attelés de coûteuses mules noires, ou de chevaux en paires entraînent les baigneurs riches, à l'heure du lunch, vers ce pittoresque décor de Passajes que la mer vient fendre en un fond de hauts rocs distillant l'eau de sources suintantes, nées aux cimes. Ainsi la villa s'élève sur un terrain situé juste entre le pont des pauvres et le pont des riches.

Et ce doit être là une des raisons occultes pour lesquelles M. Castelar se plaît en ce lieu. Toute sa vie, il fut l'homme dont les beaux gestes cherchèrant à lier entre elles les castes extrêmes. Maintenant que lui, que ses amis, y réussissent à peu près, ce séjour annuel de la villa Triana lui donne le charme de contempler les deux courants humains dont il associa les destinées, au petit bonheur des émeutes, et des constitutions.

Vraiment, sa tâche ne manqua point d'obstacles méritoires à renverser. Et de tant de luttes, de tant d'opiniâtretés, difficiles, le champion du radicalisme espagnol, aujourd'hui loyaliste de la reine régente, s'est empreint de cette allure exacte propre aux colonels d'infanterie qui dirigèrent, en maintes batailles, les opérations d'avant-garde. Tour à tour, son œil fouille l'horizon et la conscience de son interlocuteur. Il épie la question. Il veille aux embuscades des propos. Il se méfie et il dissimule. Il développe un optimisme de parade, comme ces lignes de troupes démonstratives, derrière lesquelles on masque les mouvements d'artillerie et les marches de concentration. Avec des regards au ciel, des mains jointes ou écartées en aveu de franchise, celui que ses adversaires surnommnient *le Rossignol* lance imperturbablement ses trilles de rhétorique adroite.

Dans la blancheur des manchettes, les doigts disparaissent et ressurgissent. Ils vont au pont des pauvres, évoquent ce peuple fier, plein de sentiments d'honneur, et de volonté efficace. Ils viennent au pont des riches, à cette noblesse courageuse, bonne pour la guerre, à cette armée réunissant les diverses qualités belliqueuses des autres races, à cette reine respectueuse de la Constitution, si intelligemment impersonnelle, qui élit, par alternatives, au pouvoir, les partis adversaires, selon l'occurrence où les vertus de chacun deviendront utilisables.

L'insurrection à Cuba ? Moins que rien. Les prétentions du parti militaire ? Chaque fois qu'il a tenu le pouvoir, les généraux gouvernèrent selon les préceptes des civils. Mélilla et le Maroc ? Une grande manœuvre. La renaissance de l'autorité ecclésiastique ? L'agitation carliste et le fédéra-

lisme des fueros? Allons donc, il n'y a pas de pays où, moins qu'en Espagne, l'on ne soit clérical, fédéraliste et bourbonnien. Le socialisme? Un rêve allemand. L'anarchie? Crimes isolés.

Cependant, la plèbe agile et silencieuse continue de franchir le pont de bois. Ce sont, sur les figures rasées, des énergies manifestes, des plissures cruelles, celles des aficionados des places de soleil, réclamant des chevaux pour le plaisir de contempler l'agonie. Le rire déforme rarement les visages graves. Les toucheurs de bœufs marchent devant leurs attelages, en appuyant leurs deux mains aux extrémités de l'aiguillon posé sur la nuque. Ils ne s'interpellent pas entre eux. Ils vont en solennité. Les bêtes blondes suivent avec le chariot aux roues primitives de bois plein. Elles suivent, lentes, traînant une toute petite charge arrimée sur la poutre que supporte l'essieu criard ; et, autour, les promeneurs en bérets s'écoulent au pas mou de leurs espadrilles.

Tout ce peuple garde à la figure l'ombre d'un immense regret historique. Fait pour combattre, vaincre et commander, il ne peut vivre que de guerre et de gloire, de périls et de triomphe. Le travail industriel le séduit mal. Il attend toujours ses galions d'Amérique, et se chagrine de ce qu'ils s'attardent. Il lui faudrait la conquête, des esclaves, des fiefs, la fortune de Cortez, pour régner noblement. A Munda, il a menacé le sort de César, et, à Bailen, il a détruit le prestige de Napoléon. Le siècle du fer, de la houille et des rivalités économiques, ne lui convient guère. L'époque le dépayse. C'est un peuple en deuil de son épopée.

Peut-être, après bien des efforts pour en faire

une âme moderne, parlementaire, économiste et pacifique, M. Castelar a-t-il reconnu, maintenant la difficulté de l'entreprise.

Le loyalisme, proclamé envers la monarchie, autrefois combattue par son ardeur radicale, cette constatation qu'une royauté démocratique peut aussi bien satisfaire la liberté qu'une république apparente, sont-ils seulement l'aveu d'un état intellectuel commun à beaucoup d'étrangers libertaires, venus en France pour admirer nos institutions dernières, et retournés chez eux, avec de judicieuses sympathies en faveur de la méthode monarchique ?

On se le demande, devant ce politicien martial, énervé, à chaque mouvement, par la vigueur de race que l'on sent latente sous toute la tristesse espagnole. On se le demande encore mieux, lorsque l'orateur populaire déclare, les manchettes sur la conscience : « On me dit l'adversaire de l'armée ; mais, monsieur, c'est moi qui, au pouvoir, ai rétabli la peine de mort, parce que, sans peine de mort, il n'y a pas d'armée ! »

Pour affirmer cette énergie, il n'a point changé de voix, ni pris de précautions oratoires. Il lui semble courageux que sa signature ait remis dans les Espagnes, les bourreaux en honneur.

Campé dans sa redingote, la moustache au vent, le torse comme une cuirasse, M. Castelar s'affirme sans doutes et sans regret. Les voitures luxueuses passent sur le pont des riches.

A côté de lui c'est l'arrangement parfait de la villa Triana, ce vestibule plein d'hortensias bleus qui s'arrondissent entre leurs feuillages sur leurs caisses de céramique. En légère robe jaune, la dame de la maison s'évente au fond du fauteuil. En fraîche toilette rose, la jeune fille laisse les paupières

de ses yeux cubains battre ainsi que les ailes d'un papillon orange et noir.

On passe dans la salle à manger. Parmi les hôtes de la villa, réunis autour des cristaux, le maître, un jeune député espagnol, ami politique du leader, se plaint de l'attitude française dans la question de Cuba, et reproche à notre presse de désirer là-bas l'établissement d'une république analogue à celle de Haïti. M. Castelar critique notre alliance imprudente avec la Russie, qui nous entraînera fatalement aux aventures balkaniques et orientales, pour le seul bénéfice du tsar.

Au milieu du repas servi à l'espagnole, alors que d'exquises charcuteries sont offertes, les dames content l'histoire de la chute du duc d'Orléans à Séville. Elles s'amusent de ce qu'il portait en croupe une Anglaise, qui le sauva du péril. Bientôt, toutes protestent qu'elles n'assistent jamais aux courses de taureaux. C'est trop brutal. La reine, non plus, ne les aime pas. Cette sauvagerie perd son attrait pour la haute classe. Les propos reviennent au duc d'Orléans, dont elles dénigrent les triviales équipées, la rupture peu galante de son mariage avec la princesse Marguerite et ses projets d'économie.

Les domestiques secouent dans les coupes les bouteilles de champagne frappé au point que seule une neige en tombe. Bientôt cette mousse fond. Le vin se libère des petits cristaux et pétille, délicieusement frais.

Heredia et Victor Hugo sont des poètes espagnols, le cœur et l'âme de l'Espagne. Les hôtes de la villa Triana l'affirment et apportent des raisons convaincantes. Nous devons à leur patrie les deux excellents poètes. Ils s'enorgueillissent de le constater. « Le socialisme encore, c'est du rêve, de la poésie. En Espagne, et cela montre la force de sa volonté

pratique, il n'y a pas un député vraiment socialiste ! »

On achève de goûter des fruits merveilleux. On se lève de table. Sous la tente de coutil à raies rouges qui couvre le perron, M. Castelar s'installe. La sévérité nationale ressaisit les visages, malgré le parfum du café et tout ce luxe provenu des forces de l'Amérique conquise.

Derrière ses manchettes et sa moustache, la voix martiale du leader lance des phrases définitives, des axiomes : « Chez nous, on préfère se battre à coups d'épée qu'à coups de bulletins... »

Et sans cesse, l'instinct, conquistador et torero, regagne de la sorte sur les théories humanitaires du radical revenu de bien des expériences.

Le peuple aussi, toute la nation espagnole, semble en proie à ce regret d'une autre forme de sa force. L'essai parlementaire et républicain lui a valu plus de fatigue que d'aide.

La vieille Espagne se réveille. Elle s'étire hors du cauchemar moderniste. Don Quichotte se lasse des proverbes de Sancho. Et il étonnerait peu la perspicacité de certaines gens, ce bouleversement patriotique qui, après les déboires à Cuba, évoquerait une restauration des anciennes justices.

L'esprit industriel de Barcelone, de Bilbao, de Cadix et de Xérès, n'a pas envahi les Castilles, ni la Navarre, ni le pays basque, ni l'Andalousie, ni la Galice.

Et dans ces régions, il commence à paraître que les ailes des vieux moulins illusoires tournent encore pour la convoitise des chevaliers de la Triste-Figure.

A nos pieds, Saint-Sébastien, dans sa poussière et son soleil, étincelait fervemment. Les oriflammes jaunes et rouges ondoyaient sur l'octroi, et,

comme le jour baissait, ceux du pont des riches et ceux du pont des pauvres se réunirent dans la ville pour aller jusque la splendeur de la mer qui les mena jadis, avec leurs épées lourdes, vers les trésors faciles des Eldorados.

DES BASQUES

Le paquebot franchit la passe entre les écueils. Il entre avec la mer par une fente qui partage la montagne aiguë. Aussitôt, le bâtiment glisse dans une ombre, dans une fraîcheur. Les taillis surgissent du sol rose. Du haut des cimes, les cascades dégringolent, se perdent, suintent et reparaissent, finissent, en tombant, par trouer la houle qui danse au fond du précipice lumineux. C'est une lame bondissante venue de la mer troublée que plissent de grandes vagues creuses. La fureur de l'eau court encore, s'excite, blanchit, escalade, s'élance en fusées d'écume neigeuse contre les schistes des rives jusqu'à ce qu'elle assaille, au bout du goulet, la vieille forteresse, dont les murailles crénelées se collent au flanc du mont, et munissent de chemins de ronde les étages de rochers.

Au ciel, les sommets sont d'un rose cru sous l'incandescence de midi. Il faut, pour les apercevoir, rejeter fort en arrière la tête. Avec les chèvres, les gamins y grimpent.

Par une artillerie, la forteresse commanderait le chenal qui ouvre le lac uni du port, où se bercent déjà d'autres navires près des wagons de marchandises en file, sur le quai. Et voici, pendues aux deux rives, les petites maisons vêtues de filets de

pêche. Ils sèchent le long des poutres soutenant la saillie des toits et des balcons qui surplombent la mer. Des familles accroupies y cuisinent, y lavent, y paressent à l'ombre de la montagne. Derrière la forteresse en ruine, la ville étroite, acculée entre les eaux et la hauteur droite du mont, enferme des sonneries d'église. C'est Pasages, port de la province de Guipuzcoa.

Le lieu est tout de sauvagerie ensoleillée. Au quai de la gare, les batelières tricotent dans l'attente du touriste, du marchand. Vieilles femmes barbues, ou fortes filles calmes, elles rameront depuis la gare jusque la mer, emportant sur leurs bachots une cargaison de passagers. Des militaires à la petite pèlerine bleue, au béret rouge, causent avec elles qui, de temps en temps, lâchent les aiguilles pour agiter l'éventail de papier d'argent. Les grelots lointains des mules attelées au tramvia égaient l'air. Grises à la base, roses au faîte, les Pyrénées ferment partout le pays.

Au seuil des petites maisons le flot clapote, balance les barques liées à des poteaux, lèche par instants le plancher de la salle basse.

En toute époque, la ville et son port abrité dans la cuve de montagnes furent l'inexpugnable repaire des marins basques.

Malgré bien des disputes savantes, on ignore l'origine de cette admirable race brune, svelte, souple. Soldats merveilleux, pêcheurs téméraires courant à la surface du golfe océanique sur leurs canots légers, citoyens indépendants qui échappèrent aux lois de tous les civilisateurs phéniciens, carthaginois, romains, goths et maures, ils semblent évidemment issus de cette légendaire population de l'Atlantide dont l'esprit élabora sans doute la première forme de société, avant que le cataclysme

appelé « déluge » ne l'enfouît sous les eaux. Des ethnographes ingénieux apparentent les caractères du type basque à ceux du type indien, à ceux de l'Inca. Des missionnaires prétendent que la langue japonaise contient une part des dialectes usités par ce peuple aux attitudes nobles, dialectes jusqu'à présent conservés sans rapports avec les langues originelles reconnues.

Le bouvier a la marche royale, dans ses espadrilles, assourdissant encore la présence légère de son pas. Avec l'aiguillon, il touche l'attelage d'un beau geste hiératique. Sa figure rasée, ses jambes hautes, son doux mépris impressionnent. Il n'a point la vulgarité de rire. Sans crainte, sans effort, la veste à l'épaule, le carrier glisse dans les ravines de la montagne avec la glaise qui s'éboule, sûr d'arriver plus rapidement, au bas de la pente, parmi l'avalanche de pierres.

Le parti carliste recruta ses milices dans le pays. La guerre fut cruelle, longue. On aperçoit toujours, aux pointes de la montagne, les courtes tours de pierres, construites pour guetter l'ennemi et rallier l'ami. Personne ne les dégrade. On attend une reprise de lutte ; elles pourraient servir.

Le goût de cette mer qui recouvre peut-être les villes des ancêtres, et les trésors de leurs sciences entraîne beaucoup de Basques jusque l'Amérique latine. Au Chili même, ils se retrouvent, s'unissent et prospèrent. Ils ont le sentiment de vivre sur une très ancienne patrie que l'Océan divisa. L'attraction de la terre d'origine les y mène.

En tous lieux, ils emportent leur beauté corporelle, le noble silence de leurs lèvres, et l'amour du jeu de paume, de la *pelota*. Point de village qui ne possède un grand mur élevé spécialement pour cet usage, au bout d'une arène plate. La main gan-

tée d'une sorte de rigole courbe en osier, le joueur y reçoit la balle que renvoie le mur, et la rejette contre lui. Le partner court, se cambre, la rattrape dans son essor, la relance. C'est une ardeur. La sueur coule du béret bleu. Les hommes bondissent. De jeunes prêtres se mêlent à l'essaim des joueurs. Sans quitter la soutane, ils galopent pour l'attention des spectateurs, gravement assis sur les gradins. Les places valent jusque trois francs, aux jours de match entre Espagnols et Français. Il se parie beaucoup d'or, car les Basques sont volontiers magnifiques, comme s'ils descendaient d'une race fastueuse. Tout, dans le pays, coûte cher. Le champ de maïs que l'on marchande pour y bâtir devant la mer ne leur paraît pas mériter un prix moindre que celui des villas sises aux alentours des grandes capitales. Ils préfèrent le garder avec son petit rendement rural, plutôt que de le vendre à l'étranger incapable de payer l'honneur du voisinage.

L'hôtesse de l'auberge ne tente pas de vous retenir. Elle reçoit à sa table, comme maîtresse de maison. Si le voyageur ne lui plaît pas, elle l'éconduit, majestueuse et froide, et se remet, en joli costume pimpant, sur le seuil, les bras croisés contre son corsage rose, le profil altier sous le casque de cheveux noirs.

Des traditions assurent que cet orgueil fut longtemps maintenu par la facilité avec laquelle leurs marins, partis des ports profonds comme celui de Pasages, conquéraient sur la côte africaine les biens de la Mauritaine. Leurs pirates aussi se disaient rois de la mer. Montant de longues barques, colorées en bleu, et que poussaient des rangs de rames noires, ils doublaient le cap Finistère, descendaient le long des côtes celtiques vers les colon-

nes d'Hercule, puis rançonnaient les colonies phéniciennes blotties dans les baies ibériques, gauloises, ou sur la côte septentrionale de l'Afrique. Ils capturaient aussi les navires d'Egypte se hasardant dans les mers occidentales. Des siècles, ils fermèrent l'accès de l'Océan aux efforts des navigateurs partis de Carthage, de Tyr, du delta du Nil. Ils enfermèrent dans la Méditerranée la lumière d'Orient, fille sans doute, de celle née chez leurs ancêtres Atlantes, après des évolutions d'époques, lors de la préhistoire.

Aujourd'hui, les Basques du Guipuzcoa forment une race très à part, la plus énergique, qui garde toujours intangible le privilège de ses *fueros*. Elle ne se mêle pas. Elle n'aliène pas ses domaines, sa terre. Elle reste dominatrice sur les sommets et dans les creux de ses montagnes où broutent les moutons à museau noir.

En Catalogne, aussi, la race différente de la majorité du peuple espagnol se conserve intégrale. L'indolence arabe ne l'a pas non plus affadie. Sa langue reste particulière. Son énergie, plus tumultueuse que celle du Basque, donne de la crainte au pouvoir centralisateur.

Cependant, lorsque le réveil de l'Espagne surviendra, c'est que lès Basques ou les Catalans, peut-être les uns et les autres, auront pris l'influence. Le salut de la nation surgira du Nord.

L'APOTRE DU TEMPS POSITIF

Le XVIIIe siècle étala gaiement ses misères morales. Il prit de la nature ce qu'elle offrait de plaisant pour les joies du corps. Par tactique d'opposition, les conventionnels affichèrent l'amour de la vertu, et ils séduisirent ainsi le peuple jaloux des voluptés que les grands prétendaient connaître avec exagération. Les phrases déclamatoires acquirent autant le petit commerce de province que les guillotinades et les proscriptions, si favorables à ses économies utilisées dès lors pour l'achat des biens nationaux.

La liesse de la réaction thermidorienne et les lascivités martiales de l'Empire n'empêchèrent point qu'il s'accomplît en France, vers ce temps, un phénomène social de moralité; nous assistons à ses phases dernières.

On sentit que l'œuvre de la Révolution prenait une forme définitive. Les Gallo-Romains avaient décidément récupéré leur sol et leurs droits sur les envahisseurs Francs des siècles anciens. Partout s'édifièrent des temples d'architecture gréco-latine. On imita pour l'ameublement et le costume les modèles de l'art originel. Ce fut la résurrection. La colonie romaine triompha, après une si longue servitude sous la féodalité franque. Comme au forum, les rhéteurs s'exaspérèrent.

Les résultats de la nouvelle conquête éblouirent les citoyens. Ils se glorifièrent. Après la chute du gouvernement de La Restauration, ce fut en eux, un second émerveillement. Etonnée de soi, la bourgeoisie s'alloua toutes les qualités. On prêcha tant la vertu, on proclama si haut son règne, que la nation entière réussit à s'estimer. Elle affecta une tenue en accord avec son principe nominal. Une honnêteté d'apparence se prépara. Le Code était neuf. On ignorait presque les malices qui permettent de mystifier la Loi. La bourgeoisie respectait admirativement son effort. Afin de ne pas ternir ce prestige, elle feignit de ne jamais admettre que sa conscience pût déchoir. Les défaillances du cœur et de la loyauté furent soigneusement cachées. Les erreurs humaines demeurèrent secrètes.

Dès lors, l'esprit d'indulgence constitua le fond même de l'âme nationale. La peur du scandale fut proposée comme le principe de la sagesse. Chaque fois que le péché se révéla, on s'entendit pour ne le point voir. De cette entente naquit l'apparence de vertu propre au règne de Louis-Philippe, exaltée en 1848, et qui, comparée à notre besoin de dénonciation, forme un contraste propre à ravaler le temps présent.

L'esprit d'indulgence commença, vers le second Empire, à recevoir de rudes atteintes, dès que l'opposition se manifesta sous des apparences un peu brusques. Le monde se choqua fort des audaces qui découvraient les faiblesses intimes de la Cour. Il comprit que ces audaces ne tarderaient pas à l'assaillir lui-même. Il se défendit. Les manigances des opposants obtinrent un succès médiocre en somme. Les plébiscites s'élevèrent contre elles. Si les catastrophes de 1870 n'étaient survenues, l'âme nationale n'eût pas donné sa foi à ceux qui la dé-

paraient brutalement de ses masques de vertu.

De bonne heure, les plus astucieux républicains reconnurent ce péril de leurs thèses. La crainte d'échouer par la violence leur fit accueillir avec un enthousiasme très vif l'athéisme équivoque de Renan, qui tapotait tout bonnement sur la joue du Christ et l'excusait d'un sourire ecclésiastique, pour l'espièglerie d'avoir été Dieu.

Cette allure finement sournoise, attira les cœurs voués à la dissimulation. L'indulgence du Sulpicien pour le Seigneur enchanta. On comprit qu'il se montrerait de pareil accommodement pour toutes les misères de l'esprit, du corps. Il se laissa deviner immédiatement comme capable d'écrire un jour! « ... Le péché?... Mon Dieu, je crois que je le supprime... Je ne comprends rien à ses dogmes tristes. Je vous l'avoue, plus je réfléchis, plus je trouve que toute la philosophie se résume dans la bonne humeur. »

Et de fait, son indulgence envers soi ne fut pas moindre que celle témoignée à Jésus, au monde. Il ne composa point de sa vie, une ligne qui n'en préparât la louange. Avec une assurance pleine de naïve bonhomie, il se déclara le brave homme, l'honnête savant, le cœur sincère. On le crut volontiers. L'esprit était en lui, et par conséquent la vertu, telle que l'entendaient les contemporains. Le Parlement a statué sur sa gloire et fait mener son corps en grand appareil dans les caveaux du Panthéon. La vertu mérite bien de telles pompes.

L'exemple qu'on nous offre en lui de l'âme parfaite nous doit vraiment intéresser. Rien de plus séduisant, n'est-ce pas, que de connaître la route du Bien; et pour nous instruire en cela, il conviendrait sans doute de refaire avec des souvenirs le chemin parcouru par Renan, de l'humanité à la vertu.

L'existence précaire de sa famille l'avait rendu réfléchi tout enfant. Ce lui donna de la timidité. Il s'habitua vite à esquiver les heurts et les luttes, ce pourquoi il se connaissait faible. Sortant de l'école, il prenait par les rues détournées et fuyait avec horreur ce qu'il pouvait y avoir de viril dans les jeux des camarades. Le besoin de prendre la responsabilité de ses actes ne l'attirait point. Affirmer en face lui déplaisait déjà; et ce l'effrayait de soutenir du poing ou du pied une opinion nette sur les billes ou la toupie. Il se plut davantage parmi les petites filles. Sa cautèle, ses insinuations, ses pensées hésitantes y furent gracieusement admises. Il dut ressentir des joies extrêmes à goûter leurs menus mensonges, leurs tracasseries minutieuses, leurs affections aigre-douces. Parmi elles, il affina facilement cet art de la dissimulation qui, selon les paroles de l'abbé Siard, était la dominante de sa personnalité.

L'aversion pour les jeunes gens, le penchant pour la société des femmes, pour la tranquillité des propos, le désignaient évidemment à la prêtrise. Il vivait dans ce milieu dévot de petite ville bretonne où les abbés règnent, avec sa sœur Henriette, personne très intelligente et nantie d'un sérieux savoir. Elle ne fut pas sans pressentir le discrédit où tomberait bientôt la foi catholique. Les fautes de la Restauration avaient nui plus au Christianisme que toutes les diatribes des voltairiens. En Bretagne, les prêtres fréquentant la famille parlaient avec épouvante de l'athéisme, de sa croissance inéluctable. Le frère et la sœur conçurent très bien que l'avenir appartiendrait aux démolisseurs du dogme. Leur rêve d'ambition se créa sur cette apparence.

A peine le jeune homme eut-il connu la cellule,

sa sœur aussitôt le travailla. D'Allemagne où elle habitait, institutrice, elle lui écrivit ses découvertes sur l'exégèse germanique. Ses lettres apportèrent des enseignements précieux et elles révélèrent à Renan la source de son originalité. Leur dessein fraternel d'abolir le christianisme s'affermit alors complètement.

Il se mit à suivre les leçons de langue hébraïque, et ne tarda point à tenir, parmi ses condisciples la bonne place. L'abbé Garnier, son maître, le récompensa par de la confiance.

Aussitôt sa réputation de science s'établit. Elle lui paraissait justement indispensable. Par elle seule, il pouvait assumer une grande allure, se dire le champion du temps positif devant l'erreur des vieux rêves. Mais il importait que l'apôtre fût revêtu de titres officiels. Les diplômes conféreraient à sa parole une autorité plus incontestable. Jusqu'en 1848 le soin de les obtenir l'occupa.

La révolution de février lui parut un moment propice pour lancer son idée. On le connaissait déjà dans les cercles de jeunes professeurs pour son adroite apostasie. Le soin de n'en pas parler bruyamment prêtait à cette savante aventure un grand air de sincérité. L'heure ne sonnait-elle pas de paraître dans la mêlée? En hâte il rédigea cet *Avenir de la science*, destiné à offrir au public « la foi nouvelle remplaçant le catholicisme ruiné. » Rien que pour le savoir en posture de publier de telles choses, on lui donna une mission en Italie.

Au retour, comme il avait aperçu que les doctrines rudes risquaient de se perdre parmi toutes les violences du temps, il résolut de surseoir à la publication. Jouant la modestie, il fut consulter de ci, de là, et M. de Sacy, parmi d'autres, ce politicien mystique.

Le merveilleux de son plan, fut de concevoir comme ses attaques athéistes porteraient davantage s'il paraissait retenir les affections catholiques. Ce lui donnerait un caractère de bonne foi évidente. Les adversaires de son choix le respectant, l'aimant, proclamant sa sincérité, n'était-ce pas la plus belle arme dont il se pût défendre? Il les toucha par ses aveux, les maintint en bienveillance à son égard. « Je suis toujours des vôtres ; à peine un dissident... Eclairez-moi! » La vanité de ceux qu'il étonna par cette astuce le servit à merveille. Ils lui dispensèrent les avis sages. La souplesse de Renan sut les flatter à propos. Et les républicains disaient : « Voilà l'apôtre fort, le clergé lui-même doit le reconnaître saint et probe. Que direz-vous, bons croyants ? » Son habileté alla jusque vilipender dans les articles d'alors la civilisation moderne, la révolution, jusqu'à vanter le système féodal comme le meilleur état politique connu du monde. L'église eut la simplicité d'en paraître ravie.

Quant aux démocrates, enchantés de son athéisme, ils ne voulaient point voir l'esprit réactionnaire de ses écrits; plutôt y sentaient-ils une attaque indirecte et fine au pouvoir qui se réclamait des principes de 1789.

Renan, à cette époque, perçut une certaine surprise de la naïveté des hommes. Eh quoi, d'aussi frustes malices réussissaient à les vaincre! Il multiplia ses témérités. Les acrobaties de son imagination concilièrent sur son talent les opinions les plus diverses. Les inconséquences outrageantes de ses raisonnements passèrent pour de l'impartialité. Le monde s'engouait de lui.

Il le vit bien lorsque le Pouvoir lui fit des ouvertures. Ce fut d'abord un poste recherché à la Bibliothèque Nationale et qu'on ne donnait qu'à des

esprits autorisés. L'empereur ensuite le voulut voir. De cette audience, il résulta la mission de Phénicie. Elle coûta 70.000 francs pris sur la cassette impériale, non sur les fonds du ministère. Sa femme et sa sœur accompagnèrent l'exégète. Henriette fut à la gloire comme elle avait été à la peine. Le général commandant l'armée de Syrie mit, par ordre, des soldats à leur disposition. Renan adressait les rapports directement à l'Empereur. Jamais les universitaires, de qui il dépendait par hiérarchie, n'en eurent la connaissance immédiate.

Sans aucune gêne, Renan accepta la chaire d'hébreu au Collège de France, de la main du potentat. Le Pouvoir, après tant de faveurs, comptait sur le dévouement de son protégé.

Mais la première hardiesse de Renan, si heureuse pour sa situation, lui avait fait connaître comme le loyalisme importe peu aux hommes pour la considération qu'on leur demande. Il regarda autour de lui. L'empire était dans sa période de force. La Chambre restait muette, la presse rigoureusement « disciplinée. » Nulle voix ne pouvait surgir contre l'ordre des choses. Seule, l'administration échappait à la main souveraine. On la croyait acquise par les bienfaits du trône.

Renan, avec sa remarquable perspicacité, imagina tout de suite le prestige qu'acquerrait l'homme capable de prendre la parole contre les doctrines du pouvoir, au milieu d'un pareil silence, et quel retentissement aurait une telle intervention. Sa *Vie de Jésus*, écrite presque entièrement pendant le voyage de Syrie était prête. Jusque la mort, sa sœur l'avait soutenu en cette tâche, de son savoir. Il portait à la main une arme formidable. Chevalier de la Légion d'henneur, titulaire de la chaire d'hébreu au Collège de France, au comble de la faveur

impériale, il allait pouvoir dire encore : « Je doute ; pardonnez-moi. Je vous laisse. » Et la badauderie des hommes applaudirait à son indépendance. Il joua. La *Vie de Jésus* remporta le triomphe ; et il fut permis dorénavant au gentleman politicien d'afficher son athéisme électoral tout comme le cabaretier du coin. Renan avait créé le dilettantisme de la médiocrité.

Depuis le celte obstiné a crû en grandeur et en gloire. Pour avoir vaincu ses scrupules, il a été le prototype de l'homme honnête et sincère. A en croire cet exemple, l'honnêteté est simplement l'art de parvenir, et le renanisme l'art de se faire indulgent à ses effronteries. Le Panthéon consacra ce double adage.

Nous savons désormais que la vertu c'est l'esprit d'indulgence et Renan, sans le savoir, a confirmé par sa vie la tendance séculaire de la race.

Vilipender les mœurs de notre temps est devenu l'habitude des propos actuels. Dans l'ordre sentimental, les révélations navrantes du naturalisme, et, dans l'ordre politique, celles plus navrantes encore du boulangisme, du pananisme ont dénué de leurs allures bienséantes l'âme contemporaine. Les esprits avisés se désistent de croire au désintéressement des parlementaires comme à la vertu des philosophes. Les théoriciens de l'anarchie dénoncent le servilisme et la jobardise du peuple.

A tout prendre, ce n'est pas que nos mœurs vaillent moins aujourd'hui. Toutes les époques donnèrent du découragement aux sages. Que l'on relise les annales de l'humanité, on y constatera les mêmes vices en épanouissement. La vanité, la concussion et la débauche fleurirent en chaque siècle avec une intensité à peu près égale.

Seulement il y eut des périodes de tenue, d'au-

tres de cynisme ; les malveillants disent, d'hypocrisie et de franchise.

M Renan a été comme un fait de l'histoire. Son esprit représente celui d'un temps, toute une allure de l'âme nationale, ce qu'elle parut en ce siècle aux peuples.

La *Vie de Jésus* emporta l'assentiment du monde, parce que ce livre permit aux gens de vilipender Dieu sans bassesse. Avant lui l'irréligion appartenait au brutal. Après lui, elle s'acclimata dans les intelligences de finesse. On cessa de n'en point parler pour en jaser avec enjouement. On tira des Ecritures quelques motifs de féeries et des propos de table. Les hommes ambitieux purent spéculer sur la fougue anticléricale de la plèbe sans encourir le reproche de vulgarité. Ils furent soutenus du peuple ravi de voir sauter le joug imposé à ses instincts par la vertu des Evangiles. Ils réussirent par là leurs affaires ; et on souffrit qu'ils en parlassent au salon.

En cela réside tout le secret d'une si haute gloire. M. Renan a fourni de la délicatesse et de l'élégance à l'athéisme. Il a préparé les dialogues de nos ministres et l'atmosphère intellectuelle de leurs réceptions; il fut le décorateur des âmes républicaines, plutôt même le chambellan apte à prévenir les incartades des *Masanielli* contemporains et à leur valoir une sorte d'esprit de cour. Son rôle fut plus d'un politicien que d'un littérateur.

Au demeurant, il n'eut guère de mérite autre. Longtemps, ses ouvrages firent la joie des exégètes germains qui en relevèrent les inexactitudes. Mais en France il répondait au vœu du peuple en lui offrant la dérision du dieu. La science importe moins dans ces sortes de compositions souhaitées à l'avance. Tout de suite, son âme fut jugée charmante;

et l'on goûta la malice de faire paraître les récits des Evangiles sous les couleurs d'une campagne électorale racontée.

Grâce à ses soins littéraires, Jésus offusqua moins de sa supériorité divine les députés et les chefs de bureau. On se complut à lire que l'Homme-Dieu avait conduit sur les bords du Jourdain une petite manigance politique, et que Pilate, fonctionnaire romain, la fit habilement échouer en excitant, avec la passion de la foule, l'émulation du grand-prêtre Caïphe. Les apôtres se travestirent, pour la joie publique, en membres diligents d'un comité local. Le sermon sur la montagne fut tenu pour une réunion publique à succès. Le miracle des cinq pains multipliés excita le sourire des citoyens édifiés sur les largesses habituelles aux candidats.

Dès lors, maint de nos parlementaires se sentit prêt à devenir Dieu, comme cet empereur romain au moment de la mort. Ils modifièrent leur attitude envers le Christ. Leur hostilité première se marqua moins. Même leur goût confraternel se décida tout à fait pour ce prophète démocrate et mondain invité chez Cana. Le roman de Magdeleine leur donna de l'attendrissement Il les séduisit de répéter que Jésus se laissait chérir par les femmes. M. Renan avait mis tant de grâce à le faire voir beau, doux, un peu flirteur!

On s'enthousiasma donc. La *Vie de Jésus* ne pouvait choquer un peuple capable d'applaudir *Orphée aux Enfers* et la *Belle Hélène*.

L'œuvre de M. Renan, malgré tout le talent qu'il y dépensa, n'est point celle d'un grand esprit. Il n'appartenait pas à une âme compréhensive de réduire la légende chrétienne jusqu'à l'opérette. Gustave Flaubert, quand il traita la tentation de saint Antoine, sut au contraire masser en un défilé de mira-

cles toutes les merveilles de la conception humaine avide d'incognoscible et s'enivrant à créer ses mondes illusoires. Wagner, quand il reprit les Sagas, ne tenta que de mener aux plus larges synthèses le développement de la mentalité. Ils nous guidèrent, l'un et l'autre, de symboles en symboles, à travers des routes d'art, vers la science de l'Absolu. M. Renan a mis l'Absolu au niveau des électeurs.

Aussi, son action sur le vulgaire fut-elle immense. A cet humoriste sentimental, la foule a concédé du génie; et, dans le domaine de la pratique, son influence a passé la mesure des influences les plus efficaces. Elle ne se borna point, en effet, à aider un mouvement politique considérable. Il advint que les prêtres eux-mêmes subirent les atteintes de telles dissertations. Le Christ, dans les discours de la chaire, a perdu peu à peu, depuis, le titre de Notre-Seigneur. On le nomme plus volontiers Jésus; on dirait aussi bien Roméo. Les prédicateurs, désireux d'une clientèle brillante, savent saisir ainsi la faveur de l'auditoire. Le plus singulier de tous, le plus hardi, imagina un Jésus-Christ tout pareil aux inventions du Collège de France. Le Père Didon a introduit le renanisme dans l'Eglise, et avec beaucoup de bonheur. Voici que la divinité du Christ se fond tout à fait devant le sourire indulgent du monde, devant la mine avisée des personnes qui assistent à la messe pour l'encens, les orgues et l'apparat du décor.

A Rome même, il est des cardinaux qui plaisantent l'Evangile et s'égaient des paraboles; et le pape, accédant aux formes républicaines, répudiant la politique ancienne des pontifes, a moins agi en maître qu'en serviteur de l'opinion.

L'œuvre du mort a donc une portée historique

incomparable. Depuis trente ans, elle nourrit les esprits moyens des hautes castes et les revêt de leur allure; elle a facilité la révolution du 4 Septembre et séduit les imaginations les plus sèches des jeunes littérateurs. Le renaniste a remplacé le voltairien. Il lui succède avec plus de douceur et de persiflage; il en garde le sourire un peu banal et le scepticisme un peu simple. Les sensations immédiates l'attachent surtout, et il prête mal son enthousiasme aux spéculations métaphysiques. Il se moque avec indulgence et aménité.

Cette manière d'indulgence attira bien des âmes élégantes vers les livres de M. Renan. Il leur parut qu'il y avait beaucoup de subtilité dans un genre de raisonnements qui concède tout d'abord à l'adversaire ses vœux pour les renverser ensuite par de malicieuses incidences. Au lieu de la lutte ouverte et brusque, de l'affirmation nette, l'auteur dérobe son avis derrière les phrases hésitantes; il s'attendrit sur ce qu'il attaque; il se passionne pour ce qu'il abat ; il pleure sur ce qu'il détruit, et le lecteur, simple, finit par croire à une réelle bonne foi, même à de la justice.

Mais M. Renan fut-il toujours sincère, et sa vision des choses dut-elle le rendre content de soi? On en douterait, bien qu'il ait pris une attitude satisfaite et qu'il se flattât avec bruit de sa félicité intime.

L'*Histoire d'Israël*, dont la composition occupa une partie notable de son existence, semble construite selon des procédés trop rudimentaires pour avoir valu de grandes joies d'exécution. Comme la *Vie de Jésus*, elle est surtout une critique. Le souci de réduire au médiocre les types illustres de la légende biblique y domine en tous les chapitres, et

ce souci pousse parfois l'écrivain à de tristes aventures d'esprit. Parlant quelque part de David, ne découvre-t-il pas que si ce pâtre brusque eût vécu de nos jours, il eût, pour tels et tels méfaits de rapines et de rixes, passé en police correctionnelle ! Vraiment, l'observation est misérable. M. Renan semble s'en vanter et sourire avec triomphe. Il faut qu'il se soit laissé, sur ce point, éblouir par son acharnement à dégrader la légende. Son âme nous paraît trop vaste pour avoir joui de pareilles trouvailles. Et, cependant, il faut bien avouer que ce cas d'argumentation est le procédé le plus ordinaire des études sur le geste d'Israël.

Il nous tenterait presque de dire, à relever ces petitesses, que M. Renan engagea la lutte contre l'Absolue après une querelle personnelle où il se trouva molesté. Il grossit trop ses modestes avantages ; il traite, avec une évidence malséante, les personnages symboliques comme des enfants tapageurs, dont son indulgence tapote la joue en feu. Ce souci de considérer pour rien leurs exploits, est une chose très singulière. Verrait-on, sans surprise, un écrivain, doué, ainsi que M. Renan, de science, de style et d'ingéniosité, dresser un réquisitoire contre les crimes d'Alexandre et le vouer à la sévérité de nos cours d'assises ?

Le malheur est qu'il gagna la gloire par ces misères-là. Les descriptions parfaites de la Galilée et de la Palestine, les impressions rares et pénétrantes traduites dans les *Souvenirs d'enfance* lui acquirent moins d'admiration que le tour parfois grossier de ses raisonnements. Il plaît surtout à la foule pour ce qu'il lui montra d'inférieur et de vulgaire, pour ce besoin d'avilir les idées — propre à la populace, et qu'il réhabilita.

Aussi l'aimons-nous moins que nous le voudrions.

Il nous attriste par ce côté de politique basse. Maintes de ses pages révèlent un esprit plein de la connaissance des hommes, capable aussi de grands essors. Nous les avons toujours attendus. M. Renan n'a pas composé l'œuvre qu'il devait entreprendre. Et cela nous désole, parce qu'elle eût été belle.

L'erreur de M. Renan fut de ne point se séparer des choses qu'il écrivit. Il demeura en gestation perpétuelle sans que le terme advînt. Ses essais d'exégèse, ses travaux d'histoire, trop empreints de préoccupations passagères, vaudront dans l'avenir pour la curiosité. Il a été l'écrivain d'un parti, et la réputation qui lui échut, pour avoir servi un nombre raisonnable d'ambitions parvenues au pouvoir, ne se justifia peut-être point assez sur d'uniques raisons d'art.

Son style vanté est, en somme, pauvre de vocabulaire ; il doit sa plus manifeste originalité à l'emploi constant de l'auxiliaire *être*, mis en toutes les places du discours. Seulement, il eut un sens admirable de l'incidente, et tout son génie repose en cela.

Voilà que le temps est passé sur lui. Il nous restera longtemps dans la mémoire comme un prélat schismatique des vieux âges, dressant son Eglise devant l'Eglise et tâchant d'attirer les fidèles par la réclame de ses vertus personnelles, par sa mansuétude envers le Dieu qu'il renia, par ses prédictions contre le péril de s'exalter dans la foi.

Il a par dessus le monde annoncé l'inutilité de croire et déchiré le rêve. En cette époque positive et médiocre il a été le grand stérilisateur des enthousiasmes. Avec moins de talent et d'à-propos, il eût été un simple apôtre du Bon-Sens.

DE L'ÉGLISE

Récemment des conflits se sont élevés que la prudence diocésaine a dû taire. Sous signatures ecclésiastiques parurent des ouvrages dont se révolta l'orthodoxie intransigeante des évêques. Or ces écrits trouvèrent plus de mansuétude auprès du Vatican. Par un silence très commenté, la Curie s'abstint de soutenir la sévérité du pouvoir diocésain et les interdits qu'il prononça ne semblèrent pas avoir plu à l'autorité suprême. Un abbé connu pour ses livres de politique indépendante professe qu'il a découvert le vrai sens purement social du christianisme. Aucun avertissement de Rome ne prohibe ses imprimés, c'est à peine si l'on ratifie l'interdiction épiscopale qui le contraint de séparer sa propagande des pratiques religieuses usuelles.

Forts de pareils exemples maints prêtres essayent de répandre la prophétie d'une ère près de s'ouvrir, où vont se modifier les rapports des classes et les systèmes politiques. A coups d'arguments subtils, au moyen de raisons dogmatiques, ils attaquent avec une vigueur inouïe les scrupules des ultramontains. Le césarisme, prétendent-ils, qu'il soit personnel ou qu'il offre la forme d'oligarchies républicaines, touche au déclin. La suite des guerres nationales, des querelles civiles, des calamités pu-

bliques enregistrées par l'histoire depuis quatre mille ans, cette période documentaire, volontiers qualifiée par eux de « nemrodisme », en souvenir du brutal chasseur biblique, blesse le sentiment universel de justice. Si la révolte de ce sentiment ne s'exprima que par de rares et brèves séditions, c'est la peur et l'intérêt particuliers qui empêchèrent la multitude de s'insurger définitivement contre les pouvoirs. Mais qu'un personnage d'autorité soutienne l'idée latente qui menace d'évoluer jusqu'au conflit, et les peuples répondront, unanimes, à la voix de salut.

On ne peut se défendre d'avouer que de sérieuses déductions confirment ces espoirs audacieux. Dénuée du temporel, reléguée par le césarisme en triomphe dans les parcs du Vatican, la papauté ne semble-t-elle pas solidaire de l'humanité souffrante plus encore aujourd'hui que jamais ? Ainsi la Providence, dit le jeune clergé, a-t-elle voulu montrer comme l'alliance séculaire des Césars et de Rome était une duperie pour les successeurs de saint Pierre. Le royaume du Christ devient manifestement et exclusivement celui des pauvres, des opprimés de toutes castes. Ses droits et ses privilèges, César les piétine « en bon Pharisien qu'il fut toujours ». Pourquoi dès lors le Pontife hésiterait-il à pousser le grand cri de charité que lui commande le dogme et qu'attend le monde chrétien en agonie ?

En outre, des preuves s'accumulent, fournies par l'érudition. Nul de ces jeunes clercs ne craint d'évoquer le caractère de socialisme phalanstérien que gardèrent les communautés primitives lorsque l'Eglise des Gaules s'installa sur le sol désolé par les invasions et entreprit l'admirable tâche de civiliser les hordes mérovingiennes et de reconstituer la richesse du territoire.

Seule, une constitution adaptée put permettre aux monastères de mettre en culture le tiers de la glèbe et de faire édifier sous leur influence les trois huitièmes des villes et des bourgs ; et cette constitution, la science solide du clergé le prouve, présentait touts les signes d'un communisme précis.

L'Eglise du VIe siècle, en effet, porta partout, au moyen des colonies monastiques, la première formule socialiste de la propriété. Légendes et chronique établissent que tel devient propriétaire qui a défriché et ensemencé un sol inculte : son labeur vaut titre. Rudes défricheurs, les moines de ce temps disaient : « le champ au laboureur », ainsi que nos socialistes actuels : « la mine au mineur. »

Le rachat des esclaves, leur affranchissement immédiat, l'accueil des proscrits au droit d'asile, l'adjonction des frères lais et convers chargés plutôt des besognes industrielles, augmentèrent vite les populations des moustiers. Tout ce monde travaillait de concert à des tâches communes, et chacun recevait sa part de nourriture, de vêtements, de soins médicaux. On produisait beaucoup et l'on consommait peu. Pourtant, point de chômage : les pauvres, les infirmes, les vieillards et les hôtes aidaient l'absorption de l'excès de produits, réservé encore pour les époques de guerre et de famine.

Ces convers, ces lais formèrent les fameuses corporations que supprima la Révolution et que nos Syndicats actuels reconstituent. L'idée du Syndicat ouvrier germa donc à l'entour des cloîtres et se réalisa dans les murs du couvent. Bétail et moissons venaient au trésor commun, la *grange*. Fréquemment les chroniques mentionnent ces granges cisterciennes qui préservaient de la faim des provinces entières, après la désolation des batailles.

Agissant avec l'approbation papale, les fondateurs d'ordres visaient à multiplier les succursales des maisons-mères, piqués d'émulation pour couvrir de ces phalanstères tout le pays de France, dès lors nourri et gardé de nécessités matérielles par la *Charte de Charité*.

Saint Bernard fonde Cîteaux. Le couvent s'entoure bientôt de quatre succursales, « les quatre filles de Cîteaux ». A la mort du saint, ces filles fécondes ont engendré cinq cents fois, et cinq cents maisons nouvelles ouvrent leur asile, leur école gratuite, leurs ateliers, lancent sur le monde leurs syndicats corporatifs.

Cet immense essor du socialisme ecclésiastique fut anéanti par les invasions anglaises. Les phalanstères monastiques détruits, les granges cisterciennes pillées, le voyageur ne rencontra plus sur sa route l'abbaye de prévoyance où il recevait sa part d'aliments et un denier au matin du départ. Le césarisme se jouait des vies humaines pour des querelles de murs mitoyens.

Par de telles preuves, le jeune esprit du clergé moderne démontre le bien-fondé de ses espérances. De même que beaucoup de politiciens habiles, il prévoit l'heure du soulèvement des laborieux contre l'indifférence des possesseurs. Il voudrait éviter le conflit terrible, et il pense que ce serait une sublime résurrection du catholicisme délaissé que prendre en mains l'intérêt des humbles, qu'assumer l'œuvre pacificatrice de charité. Il supplie : « Saint-Père, levez-vous, proclamez la charité du dogme et sa réalisation par des applications sociales ! Ce que l'Eglise protégeait dès le VIe siècle n'a pu devenir impie au XIXe. »

Ces prêtres érudits rappellent avec enthousiasme la majesté des triomphes ecclésiastiques, qui signa-

lèrent les temps de charité sociale. Les princes et les grands se venaient démettre de leur pouvoir devant le miracle de la fraternité accomplie. C'est Carloman, frère de Pépin, qui veut, au monastère du Mont-Cassin, garder les oies. Quelques instants d'inattention, et le loup enlève un des volatiles : « O Seigneur, s'écrie le moine princier, comment pourrais-je conduire et sauver les peuples, moi qui ne sais seulement soustraire un troupeau d'oies à la dent vorace du loup ! »

Le farouche Chilpéric s'incline quand le moine Arédius brûle en public les rôles des contributions exorbitantes imposées par le Palais.

L'église des temps carlovingiens s'occupait donc à traduire, dans la vie, les Evangiles. Elle se donnait aux pauvres et aux pécheurs. Elle relevait, consolait et nourrissait.

Voici qu'après tant de siècles de tradition merveilleuse, elle a subitement changé. Elle a pris le manteau du pharisien et l'ostensoir de la piété opulente et recommence à jouer le rôle de ces princes des prêtres qui dressaient des embûches au Sauveur du monde et reniaient le Messie, parce qu'au lieu du roi triomphant attendu par leur rêve, ils ne voyaient qu'un Galiléen entouré de matelots et de laborieux. L'Eglise *se rallie* au Pouvoir de l'Argent.

Le jeune esprit du clergé s'élève contre cette politique de saint Pierre, et rappelle les traditions de l'Eglise carlovingienne. Déjà il a vaincu ces détracteurs de la Foi qui ne se donnaient même plus le scrupule de laisser la livrée de l'Eglise pour piétiner la figure humaine de La Cause. Sous le froc du moine ceux-ci opéraient aux applaudissements d'une presse commanditée par les banques. Les Didon professaient le mépris du Christ à livre ou-

vert. Ils firent couvrir l'exergue de leurs pamphlets par des signatures ecclésiastiques; et le nombre des *mille* inscrit sur la couverture du livre indiqua ce que valent aujourd'hui les trente deniers de la Passion.

De l'autre côté de la mer, le cardinal Lavigerie qu'on nous offrait avant qu'il mourût, comme le probable successeur de Léon XIII fit adhésion au gouvernement de l'aventure panamique. Ce cardinal, sollicitant *le Pouvoir* de soutenir son entreprise africaine, et qui osait affirmer en pleine chaire de Saint-Sulpice ses sympathies pour les protestants d'outre-Manche, flattait l'orgueil des loges maçonniques afin d'obtenir, sans doute, l'aide diplomatique et pécuniaire qu'appellaient ses vœux d'exportation.

A Rome, nul ne protesta quand les gazettes contèrent que Mgr Lavigerie avait parlé selon un accord avec la Curie, ou si elles insinuaient qu'une entente allait se conclure entre M. Constans et le Vatican.

En France, la majorité de la droite ainsi prévenue rechercha l'alliance des marchands du centre pour enrayer le mouvement de charité chrétienne qui portait certaines âmes à revendiquer au nom de la douleur humaine. Laïques et ecclésiastiques se lèvent ensemble pour combattre le Christ et défendre l'idole du trafic menacée.

Car il est impossible de séparer la cause du Pauvre de la cause de Dieu. Nul système, avant les Evangiles, ne promulgua les formules d'un socialisme sincère.

Le Christ social, dont tous les pauvres sont les membres, continue de paraître dans notre siècle. Il va prêchant, par le monde, la bonne nouvelle de charité et d'amour. Et les pharisiens du nouveau

temps, épouvantés de la faveur que lui accorde le peuple, s'apprêtent à recommencer la crucifixion.

La voix du Galiléen souffle puissamment sur les républiques et les empires. Le cadavre du Golgotha palpite et s'éveille... La douleur humaine, le calice des Oliviers se dresse avec toute son amertume devant le peuple-christ.

Et on s'obstine à ne pas entendre, à ne pas voir, justifiant la prophétie : « Ils ont des oreilles et n'entendent pas... »

Au moment où certains des plus autorisés serviteurs de l'Eglise finissent de s'allier avec les hommes d'argent et de pouvoir, il était nécessaire qu'ils eussent leur blasphémateur pour sceller le premier baiser du pacte.

On s'entendit dans les deux camps, celui du veau d'or et celui des princes ecclésiastiques.

La même semaine, le même jour presque, parurent le dernier livre de M. Renan et le *Jèsus-Christ* du père Didon.

Le lecteur non prévenu qui feuilleterait les deux livres pourrait indistinctement passer de l'un à l'autre sans se choquer de la transition. Le même style, le même esprit, une pareille haine du mystère une semblable cécité devant la symbolique existence humaine du Seigneur en forment le fonds commun. Evidemment l'un a copié l'autre. Et dans notre bonne foi nous sommes contraints de croire que le dernier venu plagia.

Si l'on se souvient scrupuleusement de l'époque où la *Vie de Jésus* connut le jour des librairies, on remarque que cette date précède de bien peu les premières hurlées de l'anticléricalisme naissant.

A cette page de l'histoire contemporaine, la bour-

geoisie, affolée par la prévision du mouvement socialiste, s'efforce de détourner la juste colère du peuple; elle se sent sous la menace d'une formidable ruée de travailleurs prêts à réclamer leur part au bénéfice industriel. Par une ruse digne du Malin que représentent les légendes anciennes, elle défigura l'Eglise, la ridiculisa, la rendit odieuse, la présenta comme l'ennemie naturelle de la Chair, à qui les misérables aiment s'asservir avec le vain espoir de trouver dans les délires du corps l'apaisement de leurs tortures spirituelles. Si malignement prêchèrent ses orateurs et ses tribuns, si habilement ils calomnièrent que le peuple abusé se rua aux trousses de l'Eglise. Ils hypnotisèrent toute la rancœur prolétaire vers cet unique but de leur haine. Le peuple se leurra, et la bourgeoisie, agitant ce fantôme du cléricalisme à la face des électeurs, réussit à détourner de soi la fureur sociale.

Ainsi, l'on put, durant près de vingt années, ne résoudre aucun des problèmes difficiles suscités par les revendications du Capital-Travail. Les financiers besognèrent à l'aise; les krachs se succédèrent; les impôts s'accumulèrent; les sinécures furent exploitées. A part quelques grèves où certains esclaves montrèrent de la mauvaise volonté à se laisser tuer, les choses furent au mieux pour la haute banque et ses entretenus.

M. Renan prépara les esprits à cette exploitation de l'ignorance. Les sectaires de la république bourgeoise répandirent son livre à profusion et en achetèrent des éditions nombreuses.

Une génération de jeunes hommes est survenue qui imite sa technique de vie et cultive, sur son exemple, le moyen de parvenir. Il est des Renans timides qui sourient sobrement à toutes les tenta-

tives de grandeur, des Renans audacieux qui forcent la fortune en louant à l'extrême les renommées reconnues, en vantant les hommes en place. Il est des Renans plus Renans que nature, comme disait le glorieux Villiers de l'Isle-Adam, qui poussent à l'hyperbole le scepticisme du maître et s'en font un ton d'indépendance dont s'accommode la couardise commune.

Si l'on veut essayer de soumettre à la critique les productions de l'écrivain, on découvrira que toute sa méthode d'exégèse consiste en deux subterfuges.

Par le premier, il prend un personnage biblique, le transporte dans notre milieu moderne, et il nous montre comment les arsouilles de notre capitale s'étonneraient et se scandaliseraient à sa fréquentation. Si c'est David qu'il feint d'étudier, il déclare, en un clin d'œil de clown malicieux, que nos juges correctionnels l'auraient condamné pour vagabondage.

Cette interprétation des textes a pu cependant trouver crédit devant la politique de cette fin de siècle, encore que Béranger, Nadaud et tous les cancres du Caveau dont le gâtisme jovial réjouit les huissiers de province eussent, bien avant Renan, découvert ce genre de facétie. Je ne sais quel Hégésippe Moreau rima jadis une saleté graveleuse intitulée les *Noces de Cana*, qui résume en ses refrains de caserne toute la méthode.

Le deuxième subterfuge, quoique moins naïf, peine encore mieux l'esprit. Renan procède par insinuations équivoques, qu'il prend grand soin de ne pas préciser. On sent que M. Renan, à force de servir la discipline des loges maçonniques, s'est imprégné de leur âme. S'il vient à parler des saintes femmes, il sait exciter le soupçon dans

l'intelligence. En traitant de la religion, il s'attarde au décor, amollit la situation, et après un laborieux travail, il parvient à laisser au lecteur l'impression d'un opéra sacrilège, qui aurait le Christ pour ténor, la Palestine en toile de fond et les saintes pour ballerines.

Durant sa vieillesse, retranché dans son fief de Bretagne, cet insulteur du mystère jouait au patriarche bienveillant; il conseilla les passants et se vanta de finesse. Enfin, il peignit dans l'abbesse de Jouarre une religieuse qui se prépare à la mort par le stupre et un noble qui l'aide à consommer cet étrange *in extremis*.

Pas plus que M. Renan, le R. P. Didon ne semble s'être douté de ce que renferme la Genèse, du triple sens hermétique de ses versets, des significations humaines, morales et cosmogoniques des Ecritures. Ce sont de bien méprisables exégètes auxquels il ne manque que d'avoir approfondi, dans l'œuvre de Fabre d'Olivet, les significations réelles du Sepher Bereschit et de la Langue Hébraïque restituée.

Comme des étourneaux, ils ont abordé cette étude qui demandait au savant téméraire plus qu'une ironie pour reporters radicaux et au prêtre une dialectique inébranlable, austère, incapable de compromissions.

Le moindre tort du R. P. Didon est d'avoir voulu ratiociner sur des articles de Foi. Suivre M. Renan sur le terrain de ces doutes et parmi les cahots de sa critique, avilissait une besogne d'homme marqué par le signe de l'Eglise.

Toute la période évangélique est traitée par ce dominicain selon une allure de publiciste contant la campagne électorale d'un député légitimiste. Il s'ingénie pour prêter au Sauveur des opinions et des tactiques dont la bassesse choque l'honnê-

teté. Pour un peu il s'étonnerait qu'Il ne pèche pas. Il s'en étonne même et constate avec une merveilleuse niaiserie que Jésus resta la plus innocente personne du monde.

Si par hasard le mot Dieu surgit là, il surprend. On s'effare. On ne s'attendait pas à pareille évocation dans ce fatras profane, évidemment composé pour distraire des auditoires galants et mondains.

Le maigre souffle de l'écrivain, s'il s'élève parfois, traite en un plagiat audacieux du style de Renan, les campagnes de la Palestine; mais quand il s'agit de révéler le sens des symboles, il retombe sans force.

La matière semble lui faillir et ne pas valoir un élan.

L'immense chagrin qu'impose une semblable lecture à des cœurs chrétiens vient de la crainte que véritablement le Père Didon ne soit pas le seul à penser ainsi dans le clergé moderne. Pour que cette œuvre n'ait pas soulevé, à son apparition, la colère indignée des orthodoxes, il faut que la lassitude de la lutte se soit emparée de bien des âmes catholiques.

Aux siècles de foi, un prompt tribunal de la Sainte-Inquisition eût prescrit une pénitence sévère à ce moine affolé de réclame, envieux des éloges dispensés aux courtisanes et aux pitres par une presse indigne de sa mission. En nos temps d'erreur et d'ignominie, il reste permis au Père Didon de recevoir des deux mains les louanges de la critique publicaine et l'approbation indulgente de collègues ecclésiastiques.

Il existe une pierre de touche infaillible pour connaître si toute œuvre traitant de Dieu sert l'Eglise et la Chrétienté ou leur est adversaire. Comme M. Drumont le démontra naguère dans ses

ouvrages de combat, l'opinion publique est suggérée par une presse presque entièrement vénale. Le député républicain banqueroutier Mary Reynaud, qui s'enfuit avec la caisse de la Banque d'Etat, montrait quelques jours avant son départ les offres des divers administrateurs des grands journaux de Paris. Moyennant une somme de huit cent mille francs, la presse importante déclarait Mary Reynaud honnête homme et eût pesé de toute son influence sur les actes de la commission chargée de contrôler le résultat électoral de Saint-Flour. La foule croit difficilement à la corruption des dirigeants; et si Mary Reynaud avait versé les huit cent mille francs, il escroquait, grâce à sa validation politique, des sommes encore plus considérables à la petite épargne.

Chaque fois que la presse importante de Paris loue une œuvre traitant la Divinité, on peut nourrir en soi-même la conviction que les trafiquants protègent, recommandent cette œuvre, la lancent et l'achètent pour le plus grand dam de l'esprit chrétien.

Ainsi en fût-il de la *Vie de Jésus* de M. Renan ; ainsi en est-il du *Jésus-Christ* du R. P. Didon.

L'un et l'autre s'astreignirent à insister sur le rôle de l'apparence humaine revêtue par le Fils afin d'omettre le caractère métaphysique de sa mission. L'un et l'autre démontrèrent le mécanisme de la politique locale, décrivirent l'ondulation des collines et l'ombre des vallées pour faire du Christ la résultante des forces naturelles et des forces politiques ambiantes pour obscurcir ainsi la mémoire du Sauveur, comme si la Sainte Face n'avait eu par Elle seule le pouvoir de resplendir selon les décrets de la Providence, ainsi qu'il convenait au salut des hommes.

M. Renan s'occupe davantage des vallées et des

collines. Le R. P. Didon traite plutôt des publicains, des pharisiens, des esséniens, du parti romain, de leurs querelles, de leur politique locale. Cela surtout l'intéresse et le prend. On sent comme ce dominicain ambitieux regrette les tristes manœuvres électorales, la faveur des comités, les bariolages des affiches et les tréteaux de réunion publique. La majeure partie de son volume sert à montrer en l'auteur une rare habileté à comprendre les machinations des visées ambitieuses dans une province, fût-elle de l'époque romaine; et il ne nous surprendrait pas que ce fût là presque un gage d'utilité individuelle offert par le R. P. qui doit, en sourdine, tendre à égaler en importance effective Mgr Lavigerie et à gagner la bataille parlementaire.

S'il s'enthousiasme, dans certains moments, pour le Christ, c'est lorsque la logique divine terrasse les sophismes des politiciens... Souvent même, le révérend s'oublie; il revêt le Christ de sa chair pécheresse et lui prête des sentiments de combativité immédiate, des ruses et des raisonnements sur la parfaite loyauté desquels maint et maint n'oseraient juger. Témoin ce passage si caractéristique de l'œuvre entière :

Une députation de prêtres, de scribes et d'anciens s'approcha et lui demanda compte de la mission qu'il s'arrogeait :

— De quel droit fais-tu ces choses? Et ce droit, qui te l'a donné?

C'est le rôle même de Jésus qui est mis en suspicion. Les émissaires ne se méprennent pas sur les prétentions du Prophète. Dès son avènement, il n'a cessé de les affirmer. Depuis trois jours, il se laisse acclamer, comme Messie, par la foule de ses partisans; il est entré au Temple en réformateur, il y agit et enseigne

en maître. De quel droit? Il n'a point reçu le mandat du pouvoir; c'est donc un usurpateur, un perturbateur, un novateur.

En lui demandant ses titres, les ennemis de Jésus ne cherchaient point la lumière; ils voulaient de lui un mot qui pût le perdre et servir de base à l'accusation projetée. Evidemment ils attendaient l'aveu formel de sa messianité et de sa filiation divine. Une telle déclaration n'était point nouvelle dans la bouche de Jésus. Ses discours, depuis la fête des Tentes à Jérusalem et en plein Temple, en étaient le commentaire et la démonstration. Les Sanhédrites avaient dû les entendre aussi bien que la foule. Ils savaient donc sur quoi Jésus fondait sa mission et de quelle manière il comprenait le règne messianique et son titre de Messie.

Jésus refusa de répondre. A quoi bon livrer la vérité aux perfides? Ils méritent plutôt d'être confondus et démasqués!

— Je vous ferai moi aussi, dit-il à ses interrogateurs en présence de la foule, une demande. Si vous y répondez, je vous dirai, alors, de quel droit j'agis. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes? Répondez-moi.

La question était embarrassante. S'ils répondaient : Du ciel, — ils se condamnaient eux-mêmes, et Jésus leur eût dit, à eux qui avaient refusé le baptême : « Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru? Mais si, pour justifier leur incrédulité, ils répondaient : — Des hommes — la foule qui était là les eût lapidés, car tous tenaient Jean pour un prophète.

Devant cette alternative, les envoyés du Sanhédrin se taisaient. Ils n'eurent même pas le courage de leur conviction.

— Nous ne savons pas, dirent-ils, aimant mieux se déclarer ignorants, incompétents, que d'affronter la colère du peuple ou de reconnaître la sagesse de Jésus.

— Alors, répondit Jésus, ni moi non plus, je ne vous dirai par quelle puissance j'agis.

Imaginer une seconde que Jésus, eût spéculé sur la haine de la foule pour confondre les adversaires de la vérité et, tel un meneur de grève, excité le populaire contre les hommes du Sanhédrin, c'est commettre un blasphème triste qui souille à jamais la robe sainte dont ce Père indigne s'est revêtu. Renan attaquait au moins en adversaire. Celui-ci se dérobe sous le froc pour décocher des traits plus sûrs et mieux empoisonner les âmes malades de doute.

Voilà qui révèle la connexité des deux exégètes. L'un comme l'autre, ils s'évertuèrent pour faire du Christ un paradoxal aimable, capable de partager avec M. Coquelin et mademoiselle de Mérode les hommages des chroniqueurs. Naguère on mit la divinité sur la scène afin d'aider la confusion, d'affirmer définitivement que le Christ est un personnage de drame qui a droit à toutes nos sympathies. Certains déclarent qu'ils le considèrent comme le premier des républicains et lui offrent une place entre MM. Constans et Reinach dans le tabernacle opportuniste.

Aussi laisse-t-on courir le bruit affriolant que R. P. Didon est un excellent écrivain. Il faut à tout prix qu'on lise ce livre qui ravale le Christ, afin que l'Argent triomphe et s'exalte. Le capital peine, travaille, potine, excite l'un et l'autre en multipliant les éloges, en faisant la vogue et la mode autour du moine.

Je me permettrai de citer ici une seule proposition du R. P. en honneur :

«... Une petite plaine qui fait le fond verdoyant de la coupe *au dedans de laquelle* Nazareth est assise. »

Cet exemple, cueilli entre cent, indiquera au dilettanti à quoi se peut jauger la valeur littéraire de

ce mauvais disciple qui copie l'exégèse de Renan en style de concierge.

Quand la Papauté aura cessé d'être fine pour devenir simplement forte, les R. P. Didon quittant les tréteaux de la réclame iront, pour le rachat de la faute, mourir le cilice au corps, au fond d'un in pace en suppliant la tardive mais inévitable Justice de Dieu.

LE SENS DES PROCESSIONS

Sans intelligence ni vénération pour la pensée libre, des athées manifestèrent devant la statue d'Etienne Dolet, supplicié jadis par le soin de quelques sorbonnistes. Ce bruit fut fait en manière de protestation contre la renaissance de fêtes extérieures que l'Eglise tente d'offrir au peuple. On sait que, grâce à une sorte de referendum municipal, tout une ville de province demanda le rétablissement des processions. Des socialistes, amants de la liberté, comme ils le proclament, voudraient que le Pouvoir interdît politiquement les cortèges liturgiques. En cela, les révolutionnaires ne semblent pas abuser moins que les sorbonnistes de l'autorité obtuse. Il faut s'en indigner. Car, s'ils visent simplement à remplacer un système arbitraire, par leur tyrannie propre, ce devient un devoir de les combattre.

Que des jeunes gens avinés couvrent d'injures des catholiques unis en procession, ou qu'une police brutale se rue sur les cortèges allant rendre hommage à la mémoire des fédérés morts pour leur idéal, que des fils de famille envahissent les salles du Congrès féministe et y chantent des choses obscènes, ou que les sergents de ville crossent les manifestants désireux de prouver leur culte envers Jeanne d'Arc, ces attentats à la libre manifesta-

tion de l'idée paraissent également dignes de barbares.

Il est admirable qu'après un siècle de formules républicaines, la France ne puisse imposer à chaque citoyen le respect de l'esprit adversaire. Ce besoin d'insulter et d'assommer quiconque manifeste l'adoration d'une idée différente de la nôtre, appartiendrait plutôt à ces sauvages d'Afrique vers lesquels nous allons porter à grand fracas de canonnade les bienfaits de la civilisation. Qui donc peut se dire certain de sa foi, sinon l'imbécile ? Il faut ne jamais avoir rien lu de sa vie, pas même les journaux, pour ignorer que tout principe réunit en équivalence des objections négatives contre sa vérité, et des arguments affirmatifs de sa puissance. Les découvertes de la science démentent, chaque jour, la certitude d'hier. Il devient honteux que dans ce grand pays, la tolérance ne domine pas mieux les élans des sectaires.

Très récemment, dans un discours partout reproduit, M. Waldeck-Rousseau déclarait, en ces termes, vouloir reprendre le politique du tribun que Sedan et la chute consécutive de l'Empire mirent au but de ses ambitions : « Gambetta disait d'abord : « La République sera *éducatrice.* » Et il ne parlait pas seulement, par là, des lois scolaires, de l'instruction technique de l'enfance ; il entendait que la République doit aux générations nouvelles l'enseignement à la fois moral et pratique de la science de la vie, de ses droits, mais aussi de ses devoirs, du but auquel doivent tendre les démocraties, des épreuves auxquelles elles doivent se préparer, des remèdes qu'elles comportent, et qui dépendent avant tout de l'initiative et de la sagesse des individus. »

Malgré l'horrible style de cette éloquence foraine,

il appert que l'orateur vise à instruire l'esprit public. Et cependant, je me souviens avoir vu cet homme, demander, des heures durant, au milieu du tumulte de la Chambre, et parmi les exclamations puériles des courtiers en sucre, des avocats, des médecins de campagne, le vote d'une loi contre les emblèmes séditieux. Sa voix pleurante rapportait la néfaste promenade de quelques jeunes gens royalistes ayant mis, à la boutonnière, dans une ville du Centre, des fleurs blanches. Sur ce mot de fleurs blanches, la Chambre entière éclata de rire, ravie de vouer à une parole imprévue le double sens d'une grivoiserie sotte. Vers cette époque, on ne comptait guère de socialistes dans le Parlement. Le centre et la droite les remplaçaient fort bien pour la grossièreté de l'esprit.

Donc, cet éducateur du peuple prétendait d'abord lui offrir l'occasion de basses vengeances contre les partis vaincus, et le spectacle d'une police en délire cognant des faibles. M. Waldeck-Rousseau parvint à faire accepter cette loi.

J'ignore quel plan nouveau l'intelligence d'un pareil politicien médite pour instruire les foules. Il est à craindre que sans impartialité, il leur enseigne simplement la haine de ceux qui gênent la politique de son parti. Mais le temps n'est-il pas venu de souhaiter, après vingt ans d'inepte anticléricalisme, qu'un gouvernement prenne l'initiative d'éclairer les imbéciles sur ce que fut la religion chrétienne, en attendant qu'il éclaire aussi sur l'héroïsme de martyrs morts en 1871, pendant la semaine de Mai, pour la défense des libertés communales de Paris.

Il conviendrait, enfin, de dire au peuple ceci : « Certes, pendant la seconde moitié de ce siècle, des hommes illustres vous montrèrent le péril de laisser le pouvoir venir aux mains d'un clergé, qui,

ayant perdu le sens des hautes traditions religieuses, faisait de la crainte de Dieu un moyen de chantage pour arracher aux vieillards peureux des donations, et à l'électeur naïf les suffrages promettant la conquête du pouvoir. Aujourd'hui, le péril écarté, il ne faudrait point prendre à la lettre les diatribes absurdes dont, au temps de lutte, on nourrit votre énergie.

Jésus vivait en un siècle et dans un pays où les philosophes esséniens, tels que nos anarchistes modernes, enseignaient l'horreur de la servitude et de la guerre, prêchaient le communisme des biens, l'altruisme ou amour du prochain, et niaient, comme les philosophies les plus neuves de ce siècle-ci, le libre-arbitre. Le Christ ayant propagé ces doctrines contraires aux intérêts des riches et du gouvernement, ceux-ci le livrèrent à une foule excitée, et déclarèrent, pour le perdre devant les sots, qu'il blasphémait, se disant Dieu. On le mit à mort.

A la suite de cet incident, les idées esséniennes prirent un essor considérable. Le sang est toujours fertile. De plus les conquêtes entreprises à la fin de la République avaient ouvert les esprits latins au sens des philosophies d'Orient.

Les vaincus absorbaient le vainqueur, comme plus tard l'esprit de Byzance absorba l'âme des Barbares.

Avec le triomphe du christianisme, une religion se forma qui, fondée sur la philosophie d'Orient, en accueillit les dogmes principaux, puis adopta les rites et les symboles des croyances d'origine védique. Elles-mêmes cachaient sous des fables ou paraboles, des vérités métaphysiques, scientifiques d'un sens très précis.

Depuis Strauss et Renan, on sait plus ou moins cela. Par conséquent, il est tout à fait imbécile de

soutenir, et criminel de laisser soutenir, que la Vierge ayant commis un adultère, fit accroire à saint Joseph impuissant qu'un pigeon l'avait engrossée. Le mystère de l'incarnation signifie des idées autrement complètes.

La Vierge-Mère, c'est le principe de l'identité des contraires. Le oui et le non sont équivalents. On peut nier et affirmer tout. Or vierge et mère se contredisent si on les considère, disent les philosophes, dans le même temps et sous le même rapport, soit dans le même être, dans une femme. Elle engendre l'absolu, ou Dieu, le Messie, le Fils, parce que l'homme futur qui pourra concevoir le phénomène pur en dehors de ses formes affirmatives ou négatives aura fait un pas immense dans l'évolution psychique. Le scepticisme, en annonçant que la certitude n'existe pas, que le oui et le non se prouvent également bien sur toutes choses, prépare l'esprit à cette conception future de l'absolu, pour laquelle nos intelligences encore trop frustes demeurent impropres.

Je demande bien pardon aux lecteurs de ce livre pour cette explication. Je les avertis, en outre, que ces opinions-là ne sont pas très admises. Mais il devient révoltant de voir les socialistes, plus intelligents que les hommes des autres partis, exciter la populace contre les manifestations religieuses, contre la symbolique des Idées les plus admirables entre toutes les philosophies.

On croirait avec autant de sottise que l'hostie est un pain à cacheter dans lequel la religion prétend qu'un vieillard à barbe blanche, Dieu, se cache lorsqu'on communie. L'hostie ronde est le cercle éternel, l'emblème du mouvement elliptique propre aux astres, aux soleils, aux planètes en marche autour d'un centre inconnu. L'hostie, c'est l'em-

blème du mouvement universel, des Forces universelles, de l'ensemble de ces forces, par conséquent de Dieu, si l'on entend par ce nom ce que les Hébreux entendent par le pluriel Ælohim, Lui-les-Dieux, l'Ensemble des Forces inconnues. Ce mouvement met en branle la matière subtile, l'éther, qui, sous certaines conditions, s'échauffe, s'enflamme, tourne fragmentairement par tourbillons, dont quelques-uns sont nommés nébuleuses, soleils, étoiles, planètes. Le mouvement engendre la chaleur, le feu, d'où dépend toute vie végétale et animale, et même la maturité du froment qui sert à fabriquer l'hostie. Le communiant mange donc le monde et la présence Réelle de Dieu, puisque ce résidu de froment est une résultante du mouvement de l'Ensemble des Forces Inconnues, d'Ælohim, de Dieu. Voilà pourquoi Jésus dit, avant que la simplification catholique eût substitué l'hostie au pain et au vin : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang! » Avec la faculté de généralisation que possèdent les Orientaux, il se prétendait de même essence que le pain, le vin, la création et l'Ensemble des Forces ou Dieu. C'est une affirmation du déterminisme panthéistique professé par les sectes analogues à l'essénienne, plus tard et autrement par Spinoza.

Quand, sous son dais de pourpre, le prêtre passe au milieu de la procession, en élevant l'ostensoir, il invite le peuple à l'adoration de l'Harmonie universelle, à la contemplation de cette Beauté, à la pensée des mondes. Donc, il est déplorable que l'avis d'un maire illettré suffise pour interdire cet utile moment de réflexion, et que le caprice de gaillards non moins stupides qu'athées s'y oppose avec succès.

Certainement, les prêtres n'enseignent point cet

ésotérisme des mystères. La religion s'écroule pour n'avoir point voulu le révéler. Les hérésiarques des premiers siècles chrétiens tentèrent cette révélation. On les extermina. Mais aux premiers siècles, et il faut en tenir compte, les prêtres, les évêques s'adressaient à des barbares sans instruction qui n'auraient rien compris à l'identité des contraires, ni à la signification cosmogonique de l'hostie ; tandis que le miracle les intéressait. D'ailleurs, ce mode d'initiation par degrés fut toujours celui des religions orientales. Ainsi la légende d'Abel et Caïn comporte plusieurs sens. A l'initié rustique, on dit : « Ne tue pas le faible, parce que la loi le venge. » Plus tard, on lui découvrira qu'Abel est la force centrifuge, et Caïn la force centripète ; qu'Abel est la vaporisation (la fumée du sacrifice monte au ciel) et Caïn la solidification de la matière ; qu'Abel est l'affirmation, la pensée métaphysique, l'abstraction qui s'élève jusqu'à concevoir l'absolu, et Caïn la négation, la pensée positive, le concret, le phénomène de la vie pratique. Ils sont fils d'Adam, parce que la race humaine née de la Terre rouge, de la terre échauffée, finit pour engendrer l'intelligence, sous ses deux formes affirmative et négative.

On pourrait ainsi expliquer sans fin le symbolisme de la Bible et des Evangiles. Les paraboles couvrent les idées admirables. Il conviendrait que chaque homme intelligent le démontrât autour de lui, et réussît à convaincre les perturbateurs de processions. L'intelligence générale s'accroîtrait, partant la tolérance, l'indulgence, la bonté.

Si les prêtres ont perdu le sens de leur religion, il ne s'ensuit pas qu'il faille le nier, et s'en tenir à la niaiserie de leurs sermons.

Evidemment, lorsqu'ils revêtent la chasuble,

bien peu d'officiants s'imaginent que l'agneau couché parmi des rayons au centre du vêtement liturgique, représente l'Agni, le grand feu védique des Hindous, qui engendre les astres, les planètes, la terre, ses végétaux, ses animaux, et le petit mouton couché sur le livre clos de la Science. Ils ne se rappellent pas mieux, quand ils combattent les partis révolutionnaires, comment les moines établirent le communisme, autrefois, ni comment ces rudes défricheurs de la Gaule et de l'Angleterre, créateurs de notre prospérité nationale, appliquèrent d'abord chez eux la théorie de Proudhon, treize siècles avant sa naissance; puis, héritiers sincères des Esséniens, créèrent contre la brutalité de la guerre triomphante, le droit d'asile, la trêve de Dieu, les hospices, l'amour du faible.

Pour tant de souvenirs, l'homme juste doit réclamer des barbares moins d'insolence, lorsque la procession défile.

NOUVEAU CATÉCHISME

D. — Qu'est-ce que Dieu ?

R. — C'est l'ensemble des Forces.

D. — Qu'est-ce qu'une force ?

R. — Ce qui crée le mouvement, la chaleur, l'électricité, tous les états et les aspects de la nature, par conséquent, les lois physiques universelles, les rapports attractifs des astres, les nébuleuses, les soleils, les planètes, les vapeurs, les mers, les eaux, les végétations, les cellules plasmatiques, les mollusques, les poissons, les amphibies, les quadrupèdes, et l'homme.

D. — Dieu a donc créé l'homme ?

R. — Oui, à travers les séries des trois règnes et pour que l'homme à son tour, après l'évolution des races, le connaisse et adore l'harmonie des Forces.

P. — Que savez-vous sur Adam et Eve ?

R. — Adam, c'est la terre rouge, la terre incandescente avant le refroidissement graduel de la planète. Eve, c'est Aïscha, ou la faculté volitive, l'énergie qui permet l'évolution de la vie, depuis l'humble cellule de plasma végétal, jusqu'au savant et au héros. A cause de cela, les prêtres enseignèrent qu'Eve fut tirée de la côte d'Adam, c'est-à-dire que l'intelligence humaine fut tirée par évolution de la matière refroidie.

D. — Adam et Eve sont donc les origines, ou les

parents de toute l'humanité ? Dites-nous comment ils furent chassés de l'Eden ?

R. — Adam et Eve vécurent en béatitude tant qu'ils ne s'inquiétèrent pas de juger. Ils acceptaient comme une splendeur l'équilibre entre la vie et la mort qui engendre la vie de sa corruption fertile. Ils admiraient et adoraient. Mais le serpent Nakasch, leur instinct, conseilla la volonté d'Eve, et lui vanta la précellence de la vie sur la mort. « Car, disait-il, en prolongeant la vie individuelle, Eve et Adam prolongeront la jouissance égoïste ; et la vie sera le bien, et la mort sera le mal. » Adam et Eve perdirent toute confiance dans la mort, quands ils eurent goûté le fruit offert par le mensonge du serpent, leur instinct. Ils méconnurent aussitôt le bonheur d'admirer l'Harmonie du Monde. Ils restreignirent à eux leurs vues, leurs admirations, et leurs soins. Ils s'aperçurent de leur réalité chétive, de leur nudité, de leur faiblesse ; et ils se cachèrent avec des feuilles de figuier, pour que les autres Forces ne leur fissent pas honte. La préoccupation d'exister longuement comme individus leur fit perdre le sens de la vie éternelle et divine où les forces s'entrecroisent, se heurtent, se transforment et périssent sans jamais mourir. Pour défendre leurs vies, ils admirent la haine. Ils distinguèrent le Bien du Mal : ce qui les aidait de ce qui leur nuisait. Adam et Eve perdirent la félicité du paradis.

D. — Ne faut-il pas craindre la mort ?

R. — Il ne faut pas craindre la mort.

D. — Pourquoi ne faut-il pas craindre la mort ?

R. — Il ne faut pas craindre la mort, parce que l'idée est immortelle, et que notre conscience faite d'idées unies est immortelle.

D. — L'âme est donc immortelle ?

R. — L'âme de l'humanité est immortelle.

D. —. Comment expliquez-vous que l'idée est immortelle ?

R. — Les positivistes de notre temps continuent seulement l'évolutionnisme des sages d'Ionie, *le perpétuel devenir* des Grecs. A travers les races, les idées grandissent, de siècle en siècle. Elles s'expriment par la bouche de l'Homme, par le développement des cités, par l'amour social qui multiplie la présence des hommes dans les villes, par les raisons des guerres, par celles du conflit social.

D. — Qu'est-le Père ?

R. — Le Père est la cause inconnue des causes, l'œuf des lois universelles, le centre qui se développe jusqu'aux limites infinies de la sphère. Il est le centre et la périphérie, le commencement et la fin.

D. — Qu'est-ce que le Fils ?

R. — Le Fils est la reconnaissance de Dieu dans l'âme humaine après les péripéties de l'évolution planétaire. Aussi il s'engendra de la race de David, qui descendait d'Adam, terre rouge, comme le disent les Ecritures.

D. — Connaissez-vous plusieurs incarnations du Fils ?

R. — Tous les Dieux de toutes les religions. Le Fils est le Verbe ; la parole du monde.

D. — Le Verbe est-il Dieu ?

R. — Oui ; car le *Mot seul est réel.* Nous ignorons si les vocables correspondent à des réalités. Par exemple, la mère qualifie rouge, devant son rejeton, un objet que celui-ci voit peut-être vert. Au cours de toute sa vie, cet enfant nommera rouges des choses perçues vertes par son organe. Nul ne le détrompera. En effet, les autres disciples s'ils perçoivent jaune l'objet que qualifia rouge l'éducateur, ou s'ils le perçoivent noir, ou bleu l'appelleront tous rouge, comme leur indiqua l'autorité du maître. Depuis les

origines peut-être, nul ne perçoit les couleurs de façon pareille à celle d'autrui ; mais par tradition tous nomment d'un même mot des sensations contraires. Le daltonisme prouve que certains ne distinguent pas les cerises du feuillage par la couleur. Les erreurs de sens sont innombrables, que révèle la science. Le proverbe dit : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter », tant il semble vrai que mon âme connaît le monde spécialement. L'univers de chacun diffère ; et les philosophies des époques indiquent l'incertitude des rapports entre les noms et les objets. Aucune philosophie ne peut dire si le monde extérieur correspond à ce que nous pensons de lui. L'homme vit dans la prison des sens. Il suit aveuglément la fatalité du Verbe. Le Verbe est Dieu.

D. — La Cause, le Verbe et l'Idée sont-ils les trois personnes distinctes du seul Dieu, Un et Triple ?

R. — Un est le centre ; deux est la périphérie de la sphère ; trois est le rapport entre le cercle et le centre. Un est le Père. Deux est le Verbe. Trois est l'Evolution, l'Esprit qui rayonne du Père au Fils ; de la Force Originelle à l'être humain qui La reconnaît.

D. — Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

R. — Ainsi soit-il.

D. — Exprimez votre méditation devant le Crucifix :

R. — La face du Christ s'agrandit, oscillante et vaporeuse. Les cheveux roux s'épanouissent dans toute la largeur de la muraille, plus loin encore, au delà des fenêtres, jusque les rousseurs de l'aube devenue elle-même la vraie chevelure de Dieu.

Ses paupières mortes tremblent : Telle l'eau violette des mers nocturnes.

Les rides du front se joignent en ellipses sidérales, où les gouttes sanglantes des épines flamboient tournent : soleils.

Et chaque cheveu de l'Hostie Sainte étiré du circulus d'ellipses, s'irradie avec la promptitude de la lumière, ondoie dans l'espace ébloui, décrit un cycle universel troublant les mondes, puis revient graviter au gouffre rouge de la bouche rédemptrice, centre de l'essor des Rythmes.

De cette bouche, il s'exhale l'indicible musique du chœur des sphères.

Spirales ascendantes des harmonies mères qui enlèvent l'esprit en râles et en spasmes jusque l'intersection des angles infinis, des courbes stellaires croisées, virant par vitesse de foudre parmi la poudre des nébuleuses.

Les Lèvres. — *Notre Père qui êtes aux cieux !*

L'Esprit. — Les courbes émanent de la bouche de Dieu. Et leur trace dans l'éther développe d'immenses ailes de vapeur blanche : vapeur onduleuse, incurve tantôt cave comme le cteis, et passive de l'impulsion acquise, tantôt infrangible comme le jod, active de bonds nouveaux et productrice des forces.

A cette double nature l'esprit connaît les anges, les êtres messagers porteurs de l'essence créatrice au monde. Les anges ! le mouvement !

La mélodie de leur vitesse met l'éther en vibration, et ces vibrations, modifiant la nature de l'essence émue, leur font un sillage de créatures sonores, brûlantes, lumineuses diaprées de sept couleurs, condensées en gaz ardents, noyaux des planètes. A leur passage, les astres s'allument, les arcs-en-ciel flambent, les nébuleuses se liquéfient, les soleils refroidis s'animent de leur androgynat,

antagonisme des forces actives et passives : les eaux fécondent les rocs. Les Anges ! le mouvement !

Les Lèvres. — *Que votre nom soit sanctifié !*

L'Esprit. — Ainsi les courbes séraphiques parcourent les cycles de l'infini.

Et puis elles reviennent vers la bouche de Dieu, source attractive des forces. Et de grandes rumeurs tournent dans l'abîme de la source.

Les comètes partent sur l'élan des anges pour des centaines de siècles.

Des nébuleuses naissent de leur semence, de leur trace.

Elles s'allument à la ride dernière d'une lointaine vibration projetée par un chéroub.

Elles brûlent.

Elles se rétrécissent.

Elles couvrent leur feu intérieur d'une croûte fervente dont la chaleur condense les gaz qui choient en pluie sur elle, la délaye, la féconde.

Les végétaux paraissent, les coquillages, les reptiles, les animaux, les hommes.

Les hordes marchent, les républiques s'instituent, les empires guerroient. Les tyrans inventent des supplices. Les femmes abâtardissent les races. Les plèbes admirent les vainqueurs. Les martyrs saignent dans les criques, dans les carrefours, dans les mansardes.

Et puis la comète revient.

Elle passe.

Attirées dans son action, les planètes, ses filles, y volent. Une étincelle pétille sur l'écrasement.

D'autres mondes renaissent.

Les Lèvres. — *Que votre règne arrive !*

L'esprit. — Heureux de palpiter à la seule harmonie des sphères courantes, des cataractes d'étoiles pleuvant en musiques inconnues : orgues et voix,

cloches et cris de fête, tocsins et galops des déroutes, harpes et lamentations.

Et du murmure douloureux des mondes défaillants, les suaves gerbes de prières jaillies se fondent à l'immédiate attraction d'un chéroub, à la mélodie de son vol incendiaire vité résorbé dans la bouche du Christ.

Cependant les cheveux de flamme bondissent en trombes par l'infini d'ambre, et leurs effluves lumineux font sourdre des mondes imbus de leur vigueur.

Or les étoiles omises par leurs spires demeurent atones comme les corps morts, flottent dans l'éther bleu, blêmes cadavres célestes, passifs réflecteurs des éclats de passade.

Et des autres astres, les mers lèvent leurs ondes vers cette sécheresse ; et des terrasses des temples les femmes lèvent leurs oraisons à cette stérilité des lunes.

Car les terres pourvues du feu divin fleurissent à toutes corolles, à toutes humanités, à toute vie.

Les Lèvres. — *Que votre volonté soit faite !*

Avec le suc des plantes, la chair des bêtes, les odeurs de l'air, la douceur des eaux, le corps humain absorbe la vigueur divine incluse.

Et toutes reconnaissantes de la vie, toutes terrifiées de la mort, les races regardent leurs cœurs.

Elles y voient l'image de Dieu.

Les autels s'élèvent, les victimes s'offrent au couteau des sacrifices.

Et dans les entrailles, les augures déchiffrent les présages lisibles.

L'encens fume sur le sang.

Alors les siècles partent à la découverte de l'essence mère. Ils la demandent aux pompes du ciel,

à la pureté du feu, à l'ardeur du soleil, à la fécondité de la forme, à la sagesse, à la science.

Astarté brille sur la proue des galères. Molock dévore les fils de Carthage. Phébus parle dans les oracles, Vénus parfume les eaux de sa naissance éternelle. Vichnou s'assied sur le lotus. Isis se voile au fond des déserts.

Or ainsi que ces ancêtres un pécheur s'interroge l'âme. Il s'aperçoit qu'elle contient l'essence de tous les dieux.

Et le fils de l'homme paraît à sa Foi. Car l'œuvre conçue d'après un principe reproduit ce principe même.

Les Lèvres. — *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !*

L'Esprit. — Je vis dans ma prière toutes ces vies de peuple, tous ces désirs de siècles. J'ai l'extase des triomphes accrue par la vigueur des luttes successives.

Des angoisses grandioses me surprennent à prévoir l'influence des courbes séraphiques approchantes et qui, d'un rythme contraire au progrès de la race élue vont par l'espace, semant leur pollen de créatures brillantes. Je suis dans le corps des prophètes l'annonciateur des ruines et des défaites. Je chante bien avant leur venue la chute des Sodomes et des Salymes.

Bien avant leur venue je prédis aux peuples les eurythmies de l'avenir, les mélodies d'efforts à atteindre. Et les peuples me lapident, et les aristocrates me vouent aux bêtes, et le prince des prêtres me lie sur les bûchers de justice. Mais les villes s'écroulent, mais les eurythmies sonnent, et les générations suivantes bénissent les noms de mes formes humaines.

Je suis aussi dans le corps du coupable, le triste

jouet des chéroubim adversaires conquérants de son esprit déchu enivré. Je connais les fautes du mal exemple qui arrêtent des ans et des ans l'œuvre de la race leurrée.

Et je souffre les tortures, l'impatience des retards pour l'élan cyclique, la tristesse des essors rompus, et toute la géhenne infernale.

Les Lèvres. — *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !*

L'Esprit. — Même je revis la mort du péché, la débauche dispersive qui soumet aux caprices de tous les anges.

Je vois mourir dans les âmes des peuples pollués la volonté créatrice qui révèle à la vertu des séraphins, et retourner à la matière des feux intérieurs l'essence astrale des cheveux du Christ.

Car ce rythme divin inclus dans le temple de la forme virile, l'homme, par l'amour, le transporte au temple de la forme féminine et l'y adore, l'y magnifie dans l'apothéose de ses élans passionnels. Or afin que la passion jaillisse plus forte contre la résistance des antagonismes, les peuples, sous l'influence des vigueurs astrales édifient les lois sociales qui restreignent sa liberté.

Ce qui donne aux êtres imbus de fluide passionnel une puissance attractive énorme où doivent se combiner toutes formes du désir, saisies par le flux des ondes magnétiques émises. Parfois même chez les âmes élues, la passion, dédaigneuse des formes tangibles, cherche en elle-même le Temple et l'Idole : toutes contingences abolies par sa volonté robuste, elle trouve Dieu, vit à sa face, communie de son essence, dans la béatitude de la grâce.

Ainsi armée de vertus formidables, elle subjugue le passage des chéroubim en elle, leur imprime son scel, les unit en sa cohésion et quand le corps hu-

main se désagrège aux fermentations de la mort, les rythmes maintenus par cette forme infrangible se vont joindre aux courbes sidérales et à la nature de l'ange, avec la conscience humaine de leur splendeur et de leur immortalité.

Mais souvent la folie des races nie la puissance de l'effort vers l'extase qui affranchit des nécessités vitales. A toutes les débauches, à toutes les vanités elle laisse couler et s'éperdre sa vigueur,

Tant qu'après sa mort les rythmes désagrégés, repris par les essences génératrices, n'emportent point avec eux le sceau de l'âme défunte et livrée à l'horreur éternelle d'obscures métempsycoses.

Et de cette grande douleur évoquée, je ressurgis vers la contemplation lumineuse, à la face oscillante et vaporeuse, aux grands cheveux roux épanouis dans l'infini, à la bouche exhalant l'indicible musique du cœur des sphères, aux ailes blanches des anges incurves envolés de leur sillage de créatures sonores, lumineuses, diaprées des sept couleurs, condensées en ardents noyaux planétaires, semées en poussière sidérale dans l'espace d'ambre.

Les Lèvres. — *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

L'Esprit. — La beauté du miracle, l'odeur de l'harmonie céleste suffoque mon corps secoué comme une mer émue des approches électriques.

L'âme part en pâmoison avec l'onde ultime d'une trace d'ange ascensionnel ; puis à sentir de trop puissants bonheurs, défaille la chair chétive.

Les Lèvres. — *Je vous salue, Marie.*

L'Esprit. — Me voici devant vous Immensités des apparences sensibles ; astres ; mers ! Espoirs des continents nouveaux ; forêts, cascades, grèves et sables ; vous dont la contemplation engendre la connaissance des phénomènes naturels, des forces, des

lois, de l'ensemble des forces, de l'Inconnu, lui Le Fils spirituel !

Les Lèvres. — *Pleine de grâce.*

L'Esprit. — Marie, visage de l'univers! Les beautés remplissent votre Face. L'océan est votre robe changeante, et les profondeurs du ciel teignent l'azur de votre voile. Les vents portent le souffle de votre parole.

Vos yeux sont le scintillement de nuits pures.

Les Lèvres. — *Le Seigneur est avec vous.*

L'Esprit. — Le brin d'herbe qui plie sous l'ascension de la bestiole, la goutte d'eau où naissent, aiment et meurent des myriades de monstres dans l'espace d'un éclair, la tragédie des orages, les attractions passionnelles des êtres, les marches des peuples envahisseurs, les influences des climats qui rendent les nations nomades, farouches, cruelles, dévotes pacifiques, industrieuses, riches et triomphantes. Toutes les lois obscures qui tressaillent en votre visage. Marie ce sont Lui-les-Forces, Lui-les-Causes, Lui-les-Justices.

Les Lèvres. — *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

L'Esprit. — Aux yeux émus des amantes si mon image humaine a tremblé, en se mirant, c'est qu'elle reconnut l'imitation, par leur beauté, de votre Harmonie, mère des idées et des formes ; Marie, qui transparaissez en chacune.

Les Lèvres. — *Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.*

L'Esprit. — L'ivresse heureuse de mon âme bénit l'idée des forces née de votre aspect, Nature et Normes, mon âme embrasse l'univers, l'effet et la cause, dans un amour sans nom. Je me disperse aux confins des connaissances, je me rassemble au cœur essentiel de la science entrevue.

Et ce double mouvement de ma totale expansion,

de ma plus vigoureuse crispation spirituelle, donne à cet instant de ma vie le délire de toutes joies !

Les Lèvres. — *Sainte Marie, mère de Dieu.*

L'Esprit. — Marie sainte ! Aspect du monde, terre qui engendras les eaux, l'air, les plantes, les poissons, les reptiles, les quadrupèdes, les oiseaux, les hommes pour te penser, et enfanter, de leurs cerveaux l'idée de ton créateur, de Dieu, ton Fils, et ton Père, Marie mère de la connaissance, signes de la Cause.

Marie évidente et mystérieuse !

Les Lèvres. — *Priez pour nous, pauvres pécheurs.*

L'Esprit. — Que la splendeur de votre harmonie soutienne la témérité de notre faiblesse, Marie ! La peur des gouffres nous tentera, la chaleur des saisons nous détournera de la tempérance. Les parures des chétifs solliciteront l'avidité des forts. Nous envierons la richesse des puissants. Notre courroux châtiera les imprudences. Nous nous alanguirons peut-être dans les villes de fête, parmi les ribaudes, en exprimant le jus des fruits nouveaux dans nos coupes.

Priez pour nous, Mère de Dieu ! Car nous affronterons bien des périls afin de soulever un des plis qui voilent votre sainte face, mère de Douleur ! Priez pour eux, priez pour nous ; nommez votre fils afin que l'espoir de joindre une connaissance à la connaissance du Verbe saint, rachète notre peine et notre honte.

Les Lèvres. — *Maintenant et à l'heure de notre mort.*

L'Esprit. — Marie, à l'heure de notre mort reçois notre dépouille lassée. Mère des Douleurs, active la désagrégation des formes. Alors de nous, les forces renaîtront dans les couleurs de l'herbe, la vie des insectes, l'éclat des fleurs écloses sur nos tombeaux, ou le pullulement nacré des bêtes de la mer. Nous ne serons plus et nous serons encore, Vierge-

Mère ; affirmant et niant à la fois notre vie dans le même temps, sous le même rapport, comme vous niez et affirmez à la fois ces deux contraires : Vierge, mère, parce que vous promettez ainsi l'état futur de l'homme, digne de percevoir la Pureté de l'Etre en dehors de ses modes transitoires d'affirmation et de négation.

La Pureté de l'Etre, du Verbe, ton fils, mère de Dieu.

Les Lèvres. — *Ainsi soit-il.*

L'Esprit. — Nous ne mourrons pas, nous nous élargirons en vous, sainte Marie, Face de l'univers. Nous participerons à votre sainteté, par l'Esprit qui conçut en vous la réalité du Verbe, sainte Marie, mère de Dieu.

L'ENNEMI DE BAUDELAIRE

L'âme très savante de M. Brunetière fut, à une heure, malheureuse. On prétendit élever une statue à Baudelaire. Depuis quelques années déjà, il s'évertuait à dire que ce poète manque de génie. La manifestation que préparait un comité aux noms illustres, indiqua trop nettement combien les avis de la *Revue des Deux Mondes* et de son critique influencent l'esprit littéraire. Evidemment, ils ne persuadent pas tout le monde. Ces sortes de constatations vexent ; et M. Brunetière en ressentit de l'amertume. Il le laissa voir dans un article publié au *Figaro*. Voulant morigéner les gens, il donna le spectacle d'une fureur, qui mordrait aveuglément les loques à sa portée, croyant meurtrir la chair. On dirait l'indignation d'un écolier soumis aux huées de ses condisciples.

En effet, on le blâmait fort en ces temps-là pour les erreurs qu'il a tenté de redire à propos des *Fleurs du Mal*. Il soutient des choses énormes et douteuses avec un aplomb universitaire que rien ne détourne ; et cela parce qu'il pense tenir sous sa chaire quelques bancs de disciples contraints de lui fournir de l'approbation, sous peine de disciplines variées. Il se trouve que les gens de lettres ne redoutent pas sa férule et se rient de son cours.

Le voilà qui brutalement s'exaspère, au lieu de demeurer ferme et digne en son opinion. Pour un homme si docte et si disert, il se montra malavisé.

Il faut dire que le cas de ce critique est spécial. Il eut tout d'abord une âme fruste et patiente, docile aux maîtres, soumise à l'autorité, respectueuse de l'enseignement officiel et des opinions académiques. Sur les bancs du collège, il apprit à peu près que la littérature française n'existait pas avant Henri IV et qu'elle déclinait depuis la mort de Louis XIV. La peur des pensums lui persuada d'adopter cette opinion. Elle lui demeure encore en apparence.

Avec ce bagage, il se lança dans le monde, et se valut cette originalité de n'en pas avoir du tout et de nier celles qui pourraient paraître. Comme il affirmait brutalement, les esprits timides aimèrent le croire. Il ne tarda point à prospérer; car ceux-là réussissent sur tous qui savent restreindre le cycle du savoir et faciliter l'ignorance aux hommes.

Seul parmi les écrivains de son âge, il osa soutenir ce paradoxe que les farces du tapissier Poquelin et les galas rimés par Racine à l'occasion des fêtes de Versailles prédominaient en art sur le reste des lettres françaises. Les gens des salons furent ravis de prendre ce goût. Selon une telle doctrine on possédait au sortir du collège ou du couvent la littérature nécessaire pour faire figure. Plus rien à lire ni à connaître. Même il y avait de l'élégance à insinuer que les imaginations des auteurs récents étaient *à priori* contenues dans *Andromaque*. Cela dit finement avec le secours d'un sourire malicieux, on pouvait rire à l'aise, vaquer à ses affaires, consulter la cote ou visiter sa maîtresse. On savait tout par la récitation classique.

Ainsi il emporta la vogue avec l'estime des pro-

fesseurs trop fatigués de leurs cours pour vouloir apprendre plus que les matières recommandées par les programmes.

Alors, et bien qu'arrivé au but de ses ambitions juvéniles, il s'aperçut qu'il manquait quelque chose à son bonheur. Les artistes ne l'estimaient point pour ses articles. Il se mit à lire. Son obstination taciturne aborda l'inconnu des livres; et son âme peu à peu se dégrossit devant la splendeur de certaines esthétiques qu'il avait consciencieusement abhorrées. Cela lui donna beaucoup de tristesse. Il prit un teint plus vert et se voûta. Ses lunettes d'or qu'il portait naïvement comme le signe de sa gravité littéraire ne suffirent pas à éblouir la honte de son orgueil.

Il s'était trompé, abominablement trompé. L'erreur habitait en lui. Quoi qu'il voulût prétendre pour sa justification intime, il lui fallut reconnaître devant lui-même que ses opinions d'apparat culbutaient.

Se désavouer et revenir sur ses jugements antérieurs, M. Brunetière n'en eut pas l'inconvenance. Le souci de conserver sa situation le lui interdit. Son humeur se fit plus chagrine encore. Le remords lui dévora le foie. Il souffrit ; et bientôt une haine énorme lui naquit contre ceux qui l'avaient, sans le savoir, dépourvu de sa sérénité première.

Pour s'être arrêté au milieu du temps il lui fallut s'obstiner.

Dès lors on fréquenta un étrange esprit, éveillé tard, incapable d'avouer son sommeil par peur de la férule publique. On assiste maintenant à l'effort considérable d'un écrivain devenu subtil à la longue et qui tente de racheter la faiblesse des idées obligatoires par les acrobaties des commentaires.

Car M. Sarcey, par exemple, préconise à peu près

les mêmes avis. Il le fait en toute bonhomie, selon un désir sincère, personnel et dénué de fard. M. Brunetière se vexerait qu'on le prît pour son égal. Il écrit des horreurs aussi formidables sur les lettres contemporaines, mais il s'épuise à inventer des raisons ingénieuses et paradoxales qui, pour les badauds, expliqueraient, pense-t-il, son béotisme, et, pour les artistes, rachèteraient sa dépendance.

Cette manière de juger les œuvres est évidemment fausse. Il y a là beaucoup de politique. On lui a donné, pour cette attitude, la croix d'honneur et une chaire dans la rue d'Ulm. Que désirerait-il encore? Qu'on l'approuvât! Voilà une grosse ambition.

Les hommes de ce siècle eurent de bonne heure le mépris des imaginations serviles. Nous chérissons mal ceux qui se recommandent de théories autres que les leurs. Il nous plaît de voir se révéler l'individu pensant; qu'il se meuve dans la politique, les lettres ou les arts. M. Brunetière imite les critiques qui le précédèrent. En outre, il se leurre lui-même, ce qui est pis que d'en faire accroire au monde.

Aujourd'hui la querelle est sur Baudelaire. M. Sarcey et M. Th. de Wyzewa partagent à peu près seuls dans les lettres l'opinion défavorable au poète. Le mort a ses fanatiques et des admirateurs plus tièdes. Mais on se garde de le décrier. De fait, il fut le premier dans le siècle, et peut-être dans toute l'époque moderne qui conçut et traduisit sous des symboles saisissants le dogme fort ancien, mais oublié de l'identité des contraires. L'idée maîtresse de l'œuvre baudelairienne mène sans cesse à la contemplation de la mort et de l'amour accouplés. Elle engage le lecteur à concevoir dans son immensité terrifiante le rythme qui guide les transfor-

mations de l'être à travers le poudroiement des mondes. Ainsi que Flaubert, mais avec beaucoup moins de génie, Baudelaire a introduit dans la pensée contemporaine le mode le plus spacieux, pour ainsi dire, de sensation.

M. Brunetière qui, au fond de soi, n'est pas un médiocre, doit fort bien comprendre la grandeur d'une telle œuvre et sa portée. La pénurie des arguments qu'il invoque pour blâmer les *Fleurs du Mal*, annonce sa détresse mentale. Il souffre de ne point établir une dissertation qui prêterait quelque fard de vérité à sa diatribe. Il se reconnaît par avance impuissant devant la tâche dérisoire qu'il s'impose ; et cela seul explique ses emportements singuliers, les bonds qu'il fait hors de la mesure habituelle, toute la série des amertumes extérieures étalées dans les publications.

Il ne peut se méconnaître jusqu'à se croire sincère quand il affirme que « l'une des principales nouveautés de Baudelaire a consisté à dégrader au moyen de mots sales et bas des idées d'ailleurs souvent banales ? Relisez là-dessus, ajoute-t-il, *une charogne.* »

Je crois avoir suffisamment répondu à la première partie de cette proposition. La poésie baudelairienne a vulgarisé le dogme de l'identité des contraires. Personne ne pensera que les classiques aient eu jamais cette envergure de pensée, eux qui s'en tinrent, dans leurs méchantes adaptations des drames grecs ou espagnols, à faire osciller lentement des âmes par trop naïves entre la passion et le devoir, éternelle danse d'oursons psychologiques. Musset, ce chantre de la jupe à trousser et de la pastille à offrir, George Sand, la pauvre dame, l'admirable Vigny lui-même conçurent-ils jamais sous cette ampleur l'harmonie des forces universel-

les, la parenté de la mort féconde et de l'amour fécond? Baudelaire a introduit daus l'âme de notre âge les visiteurs des autres mondes. Il fut le chambellan de l'Inconnaissable, de l'Indicible. Au chapitre de nos concepts il intronisa tout ce qui se perçoit de subtil et d'inexprimable sous les sensations excessives. Il sut rétablir les données des impressions qui mènent vers le mystère, et par elles évoquer ce qui, dans la vie, décèle le contraire du connu, le subtil émoi gagnant l'âme ébahie prête à se croire parvenue au terme de l'impression et soudain avertie de nouvelles existences sérielles, insaisissables, celles qui émanent de la fleur tranchée, du cadavre encore en beauté, de l'inassouvissement d'un amour rassasié.

Toute la tentation de l'Au Delà qui attire l'homme et le penche vers Ailleurs, Baudelaire l'a révélée. Nous lui devons de connaître le seuil des autres vies.

Voilà par où il enchanta les recherches de notre jeunesse et pourquoi il inventa plus que des mots sales et bas.

Ils sont d'ailleurs peu fréquents dans l'œuvre de Baudelaire, les vocables dont s'outragerait M. Brunetière. La pièce de *la Charogne*, qui n'est pas des meilleures, ne pouvait point subir un autre vocabulaire. L'horreur à inspirer devant le plus immonde des aspects, exigeait du poète qu'il atteignît d'atroces sensations précisément amenées par la hideur des images latentes sous les mots. Sur cette brutalité extérieure, première, la pièce repose toute. De là, se lève cette mélancolie, cette essence de douleur, pour ainsi dire, qui s'hyperbolise vers les derniers vers lorsqu'il promet à la beauté et à l'amour, les apparences inéluctables de la transformation des êtres. Quelle horreur aussi grande se fut traduite par des mots amènes et doucereux? Quel-

les périphrases eussent même fait concevoir la pourriture de la mort engendrant les nouvelles existences comme les engendre le baiser. La sublime beauté de cet acte d'amour, la sublime ignominie de cet acte de mort, devaient bien, aux deux termes de l'antithèse, se rendre par les plus hideux et les plus tristes des mots.

Ces choses-là sont de l'art littéraire, et M. Brunetière ne l'ignore pas. Le fond de toute sa mauvaise humeur tient à l'ennui qu'il a de ne pouvoir vanter Baudelaire devant la clientèle de sa revue. Les personnes aux allures mondaines qui s'abonnent afin d'avoir sur leur table cette publication qui leur dicte leur intelligence ne consentiraient pas à comprendre Baudelaire et s'effaroucheraient. Elles le jugeraient indigne de leur commerce austère. La haute bourgeoisie, on le sait, détient le monopole de la vertu, et personne jamais ne s'y laisse aller à déchoir. Si par hasard un procès adventice amène le flambeau de Thémis à luire sur ces intérieurs rigoristes, les vices les plus saugrenus se révèlent généralement à la barre des témoins et par leurs dépositions. Ce monde, là excuse le crime qui se cache et s'accomplit. Il ne pardonne point au poète d'enclore sous le symbole du vice humain imaginé les révélations les plus hautaines de l'esprit. Nous autres écrivains ou philosophes, nous n'avons que faire de ces considérations-là, et c'est tant pis pour M. Brunetière si le soin de son esprit le force à s'y attarder.

Comme il se voue à l'art utilitaire qui flatte l'hypocrisie sentimentale de la société et se débite dans les familles, le critique blâme le poète d'avoir préconisé la théorie de l'art pour l'art, d'avoir dédaigné d'écrire pour la famille. Paraîtrait-il bien audacieux de dire que Baudelaire ne se livra pas

exclusivement à l'art pour l'art, puisque l'ensemble de ses poèmes représente une œuvre considérable de vulgarisation philosophique? Que cette vulgarisation n'atteigne qu'un nombre plutôt restreint d'esprits préparés; cela doit-il surprendre?

Pourquoi reprocher à l'écrivain un genre littéraire susceptible d'affecter très peu d'âmes, si l'on ne reproche pas à Kant aussi ou à Spinoza d'avoir négligé de penser pour fournir des propos aux censeurs du five o'clock?

Il existe au monde quatre ou cinq mathématiciens d'une force sans égale. Ils recherchent la solution de problèmes compréhensibles pour leurs quatre ou cinq intelligences seules. Ils s'écrivent leurs essais. Ils combinent leurs démonstrations. Mais nul savant ne saurait saisir leurs idées. M. Brunetière voudra-t-il prétendre que l'œuvre de ces quatre ou cinq mathématiciens est absurde, inutile, nuisible? Il ne le saurait faire sensément. Au contraire, il conçoit à merveille que les problèmes une fois résolus, ces mathématiciens en appliquent aussitôt les formules découvertes à des systèmes plus simples et, par là, aident puissamment la science des nombres.

Ainsi en advient-il de l'œuvre des écrivains qui aimèrent l'art pour l'art. Le cénacle d'abord petit qui les entoure promulgue les formules esthétiques par ses brochures et par ses livres. Peu à peu l'idée se vulgarise, se répand, court le monde, passe dans la vie, influence les êtres et les actes. L'œuvre s'accomplit tout entier. Les trois quarts des volumes qui paraissent à présent vivent sur les idées promues au jour par Baudelaire, et immiscent dans le monde l'âme immortelle du poète. Ceux qui pratiquent l'art pour l'art se pourraient définir aussi bien des littérateurs pour littérateurs. On ne

les confondrait point avec les littérateurs pour public; ce qui est incontestablement une fonction inférieure à la première.

Le suprême grief allégué par M. Brunetière contre la gloire du poète se propose en ces termes : « L'individualisme désordonné, l'égoïsme morbide, l'adoration pathologique de soi-même, dont Baudelaire demeure toujours le principal représentant, sont coupables, antisociaux et antihumains. Je m'adresse, dit-il, à tous ceux qui savent la crise que traverse aujourd'hui la morale, et que le premier article du véritable socialisme est le détachement de soi. »

La crise que traverse aujourd'hui la morale, pour parler comme M. Brunetière nous affecte fort peu, je pense. Evidemment, nous ne sommes pas des ascètes ni des saints. Mais, j'imagine qu'à toute époque la morale fut à peu près dans l'état où nous la connaissons maintenant. Sans doute même, trouverait-on plus difficilement, de nos jours, un prélat pour porter officiellement les billets galants adressés par le chef du pouvoir à sa maîtresse. Ainsi cependant fit Bossuet, en ce grand siècle que chérit M. Brunetière et qu'il propose généralement pour exemple à notre temps de décadence. L'archevêque de Paris accepterait-il de jouer le Mercure galant entre M. Félix Faure et Cléo de Mérode ? Qui l'affirmerait ?

Il est une chose réelle. Les masques tombent vite à notre époque. L'humanité se dévoile de son travesti vertueux. Le mouvement naturaliste a beaucoup fait pour cela. Il a ébranlé l'hypocrisie publique. Chacun crie sans vergogne ce qu'il voit de la nudité des cœurs. Est-ce un mal, et ne peut-on pas espérer qu'une vertu réelle va renaître, aujourd'hui qu'on ôte les paravents et qu'on montre les actes

aux badauds? En tout cas, on sera moins trompé sur les hommes, et le mensonge s'écroulera plus vite. Ce sera toujours du gain.

Baudelaire, l'un des premiers, a décelé tout son être. Il l'a étendu sur la table d'anatomie; et, devant nous, a levé la chair, mis à nu le jeu des muscles, des fibres, le battement des vésicules. Les contemplateurs de soi accomplissent tous des besognes d'anatomistes. Leur œuvre s'assimilerait bien à celle du chirurgien. Ils opèrent sur eux-mêmes et nous enseignent ainsi à voir en nous. C'est de la médecine psychique dont ils ouvrent des cours publics. Nous devons en bénéficier. Nous en bénéficions sûrement. Leur individualisme est une manière d'altruisme assez efficace. Ils nous apprennent à nous connaître et nous guident dans la science du moi. Comme ils demandent peu pour ces leçons, on ne conviendrait pas facilement, selon la demande M. Brunetière, qu'ils accomplissent une œuvre antisociale et antihumaine. La plupart même, en se regardant la conscience, y découvrent le monde, la représentation qu'ils en ont, et, par là, nous apprennent des choses sur tout. Ce genre d'égoïsme n'a rien qui puisse raisonnablement nous effrayer. Il n'incite même pas ses théoriciens à la jouissance et à l'épicurisme. Car, de coutume, les anatomistes psychologistes vantent le culte de la douleur comme le seul stimulant de la volonté, Baudelaire d'abord. C'est de la morale assez haute et qui vaut bien celle des salons où le flirt prospère et l'adultère fleurit, moralement.

Voilà résolus peut-être, les gros problèmes que suscitait en l'intelligence émue de M. Brunetière la question d'une statue édifiable à Baudelaire. Il ne nous a point dissuadés.

DU GÉNIE LATIN

En notre France qui semble reprendre, après Rome, le prestige d'attirer vers son cœur les intelligences du monde, de les y heurter les unes aux autres afin que la lumière jaillisse de leurs pôles, trois hommes de la génération 1860 manifestèrent, sous la forme poétique, des génies éclatants mais divers par les origines naturelles.

M. Gustave Kahn dont l'Orient ancestral inspira *les Palais Nomades* et *les Chansons d'Amant*, apporta le souvenir du soleil mystique, du grand Agna, en l'espoir duquel les lentes caravanes se déploient sur le désert, bercées par des voix religieuses, imprécises et immenses qui annoncent à tout instant de vie l'éternité du chemin et la douceur d'attendre en contemplant la divinité du désir.

La mémoire de cette beauté mère trop splendide pour qu'on s'attachât à espérer de la traduire exactement, trahit ce poète qui tenta de la dire. Ayant essayé des rythmes et des images il se tut tout à coup, pris de stupeur religieuse à la compréhension de l'œuvre. Il s'assit au bord du chemin de vie, croisa ses jambes, et regarda en lui-même, dédaigneux de ses ébauches, tout ébloui par la merveille intérieure que nous restitua *Le Livre d'Images*.

Mais comme la civilisation première des vieux

cultes venue d'Orient, avec des formes imparfaites, jusque l'Atlantide, se trempa définitivement chez les druides occidentaux pour retourner, avec la conquête de Ram, dans l'Inde même, et s'y établir selon les lois de perfection mères de notre monde historique ; ainsi, tout effort se reproduisant selon son principe, la tentative du sémite Gustave Kahn devait atteindre une autre réalisation excellente dans l'œuvre du Saxon Francis Vielé Griffin, dont les veines gardent un dixième de sang de cette race rouge des Atlantes qui, avant les cataclysmes physiques du déluge, portèrent la science de vivre à un degré pour nous encore inaccessible.

Jadis, la force latine avait sculpté dans l'intelligence humaine des symboles qui la synthétisent et en montrent immédiatement la grandeur. Ce que l'Oriental aperçoit comme en mirage, et ce que l'homme du Nord réalise dans un esprit de pure perfection rythmique (les Sagas, Wagner) le latin le précise, l'adorne, le charge de joyaux et en fait une parure, bonne à porter. Il saisit l'univers, le synthétise, la réduit en un symbole concret ; il le montre au détour du chemin, au fronton d'un monument, dans l'apparence belle d'une créature. Il étreint les firmaments et en fait un saphir pour les couronnes. Il conquiert les peuples et les unit à Rome. Il enferme l'univers total sous un signe et la religion au cœur de l'ostensoir.

Le spectacle curieux du rythme qui mène l'âme des races, le devait compléter, en cette simple phase de la poésie contemporaine, par le triomphe de l'effort latin. M. Henri de Regnier fut le créateur qui, du fond du creuset, où dansaient les essences, sertit la pierre brillante et philosophale.

Très heureusement Velasquez eût peint ce seigneur dont la moustache raidie en longues pointes

tombe aux angles d'un haut menton mieux fait que sa grande taille même pour élever une noble face par dessus la stature des foules.

L'amour que marquait déjà pour les parcs de Versailles l'auteur très jeune des *Lendemains*, le désignait comme un dévot des choses que le siècle de Louis XIV nous laissa. Il disait fréquemment comme l'enchantaient les pelouses royales, les charmilles puissantes alignées au cordeau, les pièces d'eau reflétant des frontons purs et des escaliers propres aux évolutions des cortèges.

En effet, le temps de Corneille, de Racine, de Fénelon, de La Bruyère fut ce que la Renaissance, ayant abouti, donna pour la France, de plus strictement gréco-latin. Ces grands auteurs classiques eurent moins d'originalité que de mémoire. Ils écrivaient pour rappeler Rome, mettant dans la bouche des héros telles allocutions composées par Tite Live, par Tacite, ou dramatisant avec une pompe augustale des chapitres de Suétone.

Fils des Quirites qui surent tirer leur art de la Grèce et le transcrire habilement selon leurs coutumes et langage, La Bruyère et ses contemporains empruntèrent aux Grecs les formes de leurs chefs-d'œuvre, et l'on pourrait dire, sans paradoxe, que ce siècle du Roi Soleil, fut une résurrection admirable de la littérature gréco-romaine se réveillant après quinze siècles d'oppression barbare.

En sorte qu'on reprocherait injustement aux classiques d'avoir manqué de génie particulier. En réalité, cette mémoire de la race était tout leur génie propre. La Gaule ne cessa jamais de se dire latine, tant aux époques franques, où l'Eglise la manifesta si forte contre la conquête, qu'à l'ère formidable de la Révolution, où la plèbe se para des noms en honneur au forum, où le talent de David garnit les

monuments républicains de faisceaux de licteurs pour préparer les meubles à colonnes et à aigles, les coiffures à la Titus, et les tuniques grecques de la période impériale.

Le succès du grand siècle tient justement à ceci, que l'on y retrouva l'âme perdue des ancêtres, et si vingt auteurs d'un talent plus certain que celui des classiques n'atteignirent pas cette gloire, il en faut imputer la cause à l'esprit national ravi de se revoir tel qu'à sa jeunesse florissante dans le miroir des tragédies cornéliennes.

M. Henri de Regnier eut sur les classiques l'avantage de venir deux cents ans plus tard. Kant, Gœthe, Hegel, Flaubert, Darwin, Hugo et Baudelaire avaient parlé depuis la mort de Louis XIV. L'érudition du monde se complète singulièrement. L'art se fortifie par les découvertes scientifiques et la ratiocination expérimentale. A l'humble mémoire du XVIIe siècle, des connaissances autrement larges, synthétiques, se sont ajoutées. On a relevé le prestige littéraire de Montaigne, on a salué l'impeccable phrase et la science encyclopédique de Rabelais, on a lu les chansons de Geste et le *Roman de la Rose*.

Le jardin des Hespérides a vu, sous ses antiques pommes d'or, fleurir la rose emblématique du chevalier Bel-Accueil; Hercule, au détour de Roncevaux, a rencontré Roland, et voici qu'Achille s'étonne de ce que surgit devant sa lance le cygne éblouissant qui porte Lohengrin.

En même temps le cycle se ferme. Les vieilles religions s'expliquent. On découvre dans la Genèse un exposé exact des théories évolutionnistes. Adam n'est plus seulement l'homme endormi, dont Dieu tira une côte pour fabriquer l'épouse, il devient la cellule primitive et protoplasmique que la force divine de la vie dédouble par scissiparité. La science,

ramenant tout phénomène à la vibration, au mouvement, au rythme, a retrouvé le Dieu Un, le Jehovah jaloux et terrible, plein de desseins indiscernables et dont la foudre demeure la plus proche, la plus mystérieuse manifestation.

Les légendes se révèlent sous la visière des chevaliers; l'or du Rhin tinte et, pour cette folle apparence, les hommes perdent leur vie, sans voir reluire le Graal à la cime du Mont-Salvat. Le sang de Sigurd coule. Swanhilde, la vierge de beauté harmonieuse, qui se donne au vieux roi pour assurer la paix, engendre, par son cœur fatal la haine, le meurtre et la guerre parce que, en toute harmonie, les contraires s'équivalent, selon que le traça naguère, dans un symbole parfait, M. Francis Vielé-Griffin.

L'enseignement divin des légendes, qui contient la science entière, tenta l'esprit de M. Henri de Regnier. Ses poèmes se peuplent de héros clos dans des armures illustrées de ces légendes mêmes et qui parlent mieux que les philosophes des histoires. Les Armides tissent au haut des tours leurs vies de rêves. Les princesses agitent à leurs terrasses « des mains qui n'ont jamais filé » pour poser aux passants le problème de l'inutile effort. Il y a des enfants qui jouent avec des glaives, car le caprice d'une créature futile entraîne, d'un regard ou d'un geste, la mort des rivaux. Les galères d'or glissant sur les anses parmi les battements de pourpre de leurs pavillons apportent les illusions des apparences aux mains tendues des adolescents, et puis repartent ayant vidé les cœurs et grossi de souffrances veuves leurs lourdes cargaisons.

L'oiseau ornant le cimier du casque éploie soudain ses ailes, il quitte le guerrier à la lisière du bois mystérieux. Aux ténèbres dures de la forêt,

parmi les épines et les lianes, les embûches et les combats, comment l'espoir étincelant pourrait-il suivre le chevalier surpris de voir l'oiseau s'enfuir.

Le vent voyage dans la nuit, heurte aux portes, secoue sur les places le sable de ses sandales, cogne du bâton contre les dalles et gourmande la mort qui ne se hâte pas. L'effroi du mystère, la crainte des forces devinées ont traversé la ville, les hommes. *Les Episodes* me parurent toujours un commentaire exquis du *Triomphe de Flore.* Le tableau de Poussin, dans la salle du Louvre, donne à ce peintre, mauvais en tant d'autres choses, sublime en celle-ci, sa parenté réelle avec les maîtres frères de Sandro Botticelli.

Les Poèmes anciens et romanesques séduisent en ce qu'ils offrent de l'âme propre aux vieux tisseurs des hautes lices où de galants Achilles parés d'armure renaissance relèvent avec des révérences les nymphes endormies sous les bois bleus. Mais *le Salut à l'Étrangère* évoquerait-il moins ces villes dont Claude Gelée peignit les ports éblouissants dans leurs crépuscules religieux d'or rose ?

Aucun autre écrivain n'a mieux dit les phrases nécessaires à l'intelligence des somptueuses images peintes par Gustave Moreau. Ce sont les mêmes héros ornés de splendeurs sombres et dont l'éclat se recule ; les mêmes femmes au visage de sourire qui distille le sang d'une blessure cachée entre l'émail de la royale parure.

Une Grèce adornée par des artistes italiens, Agamemnon revêtu d'une armure que Benvenuto eût ciselée, Plotin pensé par Le Tasse et qui déambulerait dans les jardins de Lenôtre si pareils à ceux des grandes villas de Rome ; voilà les prestiges que le poète de *Tel qu'en songe* sut évoquer, ré-

sumant ainsi, sous des symboles fixes, les merveilles mentales accumulées, d'époque en époque, par le génie latin.

Autant conviendrait-il de dire que le génie de toutes les races, M. de Regnier l'exposa sous les symboles précieux de ses poèmes, s'il ne s'attachait plus à suggérer par les apparences décoratives qu'à exprimer le sens profond des philosophies.

Le tempérament métaphysique des peuples septentrionaux, précis en ses fatalités fabuleuses, échappé à sa vision, comme aussi le sentiment d'attente, l'agnosticisme heureux de l'Orient extrême. Il ne semble point attardé par le spectacle des Walkyries emportant dans le tourbillon rythmique d'un galop les formes mortes des humains, par cette course irrévocable des planètes à travers l'espace où notre effort douloureux meurt sans cesse, renaît et s'exténue vers l'indicible.

Son génie, plus méditerranéen, se rappelle Atys et Xerxès. Les héros ont rapporté des satrapies bien des draps riches, bien des couronnes, et leur science assez concrète est celle de ces chevaliers du Temple faiseurs d'or et adorateurs des dieux puniques.

Le plus récent de ses livres : *La Canne de Jaspe* écrit en prose, nous renseigne à merveille sur cet état.

Avec *le Dixième Mariage de Barbe bleue*, le poète narre la suprême aventure de ce seigneur légendaire. Ses cinq épouses ont tenté de le séduire par la beauté de leurs atours, par leurs robes. Ces fragiles apparences ont vite chu sur la pauvre nudité des âmes ; les falbalas de mensonge ont dégoûté le sire de ses femmes et il les a, tour à tour, supprimées de sa vie.

Mais une, simple d'âme et pauvre d'habits, pour

séduire son seigneur, au jour des noces, se dépouille de toutes hardes, les indignes, et se pare de sa seule nudité, de la vérité de son être. Le maître la mène ainsi avec un brillant cortège jusqu'à l'église, l'épouse et la laisse lui survivre.

Cette fiction adorable, propre à symboliser la recherche de son *idéal réel* poursuivi par l'homme à travers ses amours, enchante aussi par la merveille du style. La phrase longue contient des incidentes qui seraient de nouveaux livres, des manuels entiers de philosophie à développer en mille pages et dont le mot exact évoque, entre deux virgules du récit, les prémisses et la conclusion. Quant aux finesses de la sensation rendue, il semble que l'on puisse dire qu'aucun auteur, en aucune littérature, atteignît jamais à cette science de la langue.

« Le soir était venu moins peut-être que je n'étais allé vers lui, dit-il. » Voici encore :

« La langoureuse rivière ne coulait pas et s'étendait entre les quais et les arbres, puis elle tournait avec lenteur, attentive et engourdie, à pleins bords, au ras de l'herbe d'une prairie que dominait, au loin, une ombre forestière sur un ciel nuancé déjà de crépuscule. »

L'orchestration de la phrase déroulée comme le fleuve lui-même n'est-elle point d'autant plus parfaite que simple. L'épithète *attentive* n'exprime-t-elle pas, mieux que toute description complexe, l'eau couleur d'yeux, animée peut-être, et qui ne bouge, sous son regard fixe...

La Visite au château de Lucile renferme des merveilles de paysage nocturne Chaque incident et chaque lueur possédant un sens moral très étudié mis en valeur par le mot.

Les Soirs intimes et mondains sont fleuris de ces merveilles. Ce sont de précieuses agrafes pour un

idéal manteau qui serait tissé des seules sensations rares et royales de la vie, de chagrins orgueilleux et reclus, de passions trompeuses.

Le Combat dans la forêt marque la haine inéluctable qui sépare les amants après le premier baiser, lorsqu'ils se cherchent anxieusement à travers les paysages de la vie, les armures des caractères, les fleurs de leurs poitrines ; et de qui la passion meurt, à la minute où enfin ils se reconnaissent.

Hermogène est le symbole de la vie méditative, de l'expérience qui n'enseigne rien en somme et n'empêche même pas la partie adolescente de l'âme dans la folie de chercher encore ses nouvelles voies, pour trompeuses qu'elle les sache prévoir.

Ces inimitables allégories se complètent par l'histoire du *Chevalier qui dormit dans la neige*, image altière du poète lui-même, auréolé par un espoir de rédemption.

Pour construire ces pièces de littératures dignes, ainsi que de beaux vases ou des armures travaillées, d'orner les vitrines de quelque musée futur, M. Henri de Regnier épuisa le trésor d'un vocabulaire unique. Les joyaux montés sur ces fables étonnent moins par leur éclat que par les lueurs secondes, les eaux révélatrices, dissimulées sous la lumière des vocables. Citons :

« Et partout, parmi le soleil se croisaient des papillons vacillants, des abeilles directes et brèves. »

«... La vie qu'on y menait était bavarde, emphatique et frivole ; le soleil inutile.

«... Au surplus elle offrait le souvenir de tous les paysages où s'efforce et s'exténue ce que nos sentiments y retrouvent de leur image. »

«... Ses mains fleurissaient les horizons dont ses gestes traçaient les lignes flexibles. »

Rien, depuis les poèmes en prose de Baudelaire, ne valut, peut-être, le livre d'allégories ; et son apparition dans le firmament de la littérature se marquerait d'une même importance, si la phrase longue, et diserte, ne s'embarrassait parfois, comme un bel arbre qu'on n'émonda point et dont les branches tortes s'entrelacent, se nuisent, avec l'impression offerte, malgré la magnificence des fruits, que la récolte eût doublé à la suite d'une taille adroite.

Mais n'est-ce point là le défaut même de nos classiques et des Latins célèbres. Qu'on se rappelle les périodes de Cicéron, de Sénèque où le génie oratoire souffle de page en page, déduisant et dissertant sans qu'un repos trace, parmi l'armée des propositions et des figures, des limites nettes, ni jalonne autrement l'abondance du discours.

Il eût été étrange que M. Henri de Regnier échappât à ce défaut caractéristique. Le génie latin fleurit sur sa bouche, et, entre tous, cet auteur semble élu pour offrir au monde des lettres la tragédie puissante que l'on attend depuis deux cents années. Déjà M. Brunetière a reconnu très justement, en lui, le poète de la Tradition française. Il nous appartient seulement d'applaudir à cet avis, qui donnerait la royauté littéraire au seul contemporain dont la physique soit aussi d'un roi.

DU BONHEUR

A lire les ouvrages de M. Maizeroy, on acquiert la certitude que du bonheur entier peut fleurir certaines des heures humaines. Peut-être demeure-t-il le seul artiste qui livrât sincèrement son lyrisme hymnaire à la puissance des voluptés sexuelles. Traitant le même sujet, les autres écrivains se lamentent. Aux cheveux des maîtresses, ils goûtent l'amertume des algues mouillées par la fatalité meurtrière de la mer. S'il en paraît qui décrivent des félicités véritables obtenues par l'amour, ils ne les attribuent point aux délices de l'étreinte, ni au maniérisme élégant de la poupée. Ce sont des poètes. L'univers, les cosmogonies, les philosophies, le Rien et le Tout, ce qu'ils croient contempler de leurs conceptions métaphysiques, excitent, à travers le fantôme diaphane de l'amoureuse, leur enthousiasme cérébral. Ils trichent avec la passion. En dehors d'elle, ils cherchent des motifs abstraits de la chérir. Mais elle contribue pour la moindre part à leur fièvre, et le bonheur qu'ils expliquent ainsi dépend d'un gros orgueil mental, non de l'attouchement.

Au contraire, M. Maizeroy exprime des joies prises immédiatement à l'épiderme. Il applique

sur l'homme une femme palpitante. Cet emplâtre guérit, à l'entendre, de tout pessimisme.

Vraiment, il a découvert d'indicibles joies, le conteur qui s'extasie selon ces phrases heureuses :

... Les mains tremblantes de fièvre, je lui ai écrit ce billet pour qu'elle le lise quand elle se réveillera.

« Mon amour, ma Suzette adorée, je veux te répéter avec des mots qui te caresseront comme mes lèvres, qui t'apporteront de nouvelles ivresses, combien je suis heureux et combien je t'aime. Que pourrai-je faire, que pourrai-je imaginer pour te rendre le bonheur infini dont tu m'as comblé, pour être digne d'une telle tendresse? Je t'appartenais déjà corps et âme, depuis que tes regards, ta voix, ton odeur m'avaient pris, asservi comme des mains dominatrices et conquérantes dont on ne peut éviter le joug. Et à présent, il me semble que je ne suis plus rien, que mon être en ce flot de baisers s'est anéanti dans ton être, que tu penses, que tu existes, que tu rêves pour moi et qu'il en sera ainsi désormais non seulement dans cette vie, mais dans l'autre.

O ma tendresse, ô ma jolie, ô ma câline, ô ma blonde, du fond de mon cœur je te remercie. »

Du même jour.

... La femme de chambre est venue me chercher dans le salon où je feuilletais, sans le regarder, un album de photographies.

Suzette était encore au lit, les cheveux épars, alanguie, transfigurée. Dans la cabine imprégnée de son parfum on se serait cru en un verger fleuri, au mois de mai. Elle m'enveloppa de ses bras et, silencieusement, nos bouches, assoiffées l'une de l'autre, se retrouvèrent en un baiser triomphal. Puis, d'une voix lointaine et vague, sans desserrer le doux collier qui me retenait contre sa gorge palpitante, la chère aimée s'écria : « Que c'est bon de s'adorer ! » Et elle continua : « Pourquoi m'avez-vous laissée toute seule, pourquoi vous êtes-vous sauvé, méchant?... J'aurais été si heureuse de

me réveiller peu à peu dans tes bras, de te voir à côté de moi, ma tendresse, quand mes paupières se sont entr'ouvertes... Trouveriez-vous donc déjà le temps long et vous ennuyez-vous auprès de votre petite femme? — et comme j'allais lui répondre, elle ajouta : — Je suis bien sûre que tu m'aimes moins, chéri, voilà plus d'une minute que tu ne m'as pas embrassée! »

De cela qui n'est ni analytique, ni descriptif, ni synthèse de sensations, mais peut-être seul cri de sincérité reconnaissante, émane la forte évidence du bonheur connu.

Et on se laisse tenter. On désire une telle heure. Cependant quels sont les éléments de cette satisfaction?

Mettons à part la vanité grossière de conquérir la vertu d'une femme et cette autre qui n'est que le premier orgueil, l'instinctif, celui du lutteur faisant toucher le sol aux épaules de l'adversaire, lui dessus. Comme éléments de plaisir, il faut compter la secousse nerveuse, les douceurs du tact, la saveur de la peau caressée, mordue, l'imprévue délicatesse d'un enlacement, la raucité d'un sanglot de joie, la beauté d'une figure qui s'empourpre, d'yeux qui pétillent, de cheveux qui ondoient, la transfiguration de l'être redevenu soudain une enfant sauvage, maligne et prête à des cruautés de bête agriffante. Ce passage brusque à la haine animale que dénonce le corps de l'amante à l'instant de la pâmoison, offre sans doute le spectacle d'une magnificence unique, comme si, en cette seconde, la créature de nos civilisations dogmatiques retournait à l'origine de la vie sociale, aux rencontres de défiance entre le mâle bramant près de la source et la femelle tourmentée par une vigueur qui la pousse à fuir, devant lui, entre les roseaux, bien qu'elle le craigne, le désirant.

En effet, il semble que l'apogée de la béatitude humaine soit une constatation des forces de la nature. Reposer, étendu sur un gazon, en regardant fuir les nuées blanches, alors que le soleil tiédit nos membres et que murmure, non loin, la mer sans limites, cela, en toutes les littératures, s'appelle bonheur. Le bruissement d'un bois qu'évente la brise, le bouillon de l'eau écrasée contre les rocs à la fin de la cascade, le calme du lac, le bleu des monts valent encore la même joie intense, occulte. Le voyageur couché entre les herbes sous la lumière du ciel, communie vraiment de toute sa chair alanguie avec la puissance de la terre féconde. L'amour donne du bonheur parce qu'il dépouille d'apparences civilisées les partners, et les ramène à la première beauté d'animaux émus par des forces dont ils se sentent consciemment inconscients.

En sorte que, par évidence, le bonheur consiste à se rapprocher des bêtes, des végétaux, des pierres, de participer indistinctement à l'harmonie universelle, infinie, peu concevable par d'obscures sensations immédiates.

Si l'on goûte le *Journal d'une Rupture*, de M. Maizeroy, aussi bien que les autres ouvrages de cet artiste, il faut admirer le sens merveilleux du bonheur qu'il a su rendre. En ce tome récent, l'amante, après s'être dévêtue des conventions sociales, reprend un à un, les tuniques, les propos et les sentiments de l'époque. Nous assistons à la résurrection du contrat aboli dans un temps passager de passion. Le bonheur s'éteint pour celui qui l'a contemplé. Elle rejouera le même drame de se dévêtir, de s'offrir en ingénuité, de remonter le cours de l'histoire, puis de se revêtir en désespérant.

Dans le *Journal d'une Rupture*, celui qu'elle a laissé trouve une femme encore, la même et l'autre,

qui se refuse ; mais, accouchée des œuvres d'un mari, elle se dit heureuse parce que l'enfant a les yeux de l'ami qui l'impressionna. De cette fin, M. Maizeroy marque excellemment l'influence des forces physiques vouées à la perpétuation des races, Elles seules mènent la passion, elles l'enchantent du spectacle de leur harmonie perpétuelle. C'est la sorte la plus vantée du bonheur.

En contant l'histoire de *Charlie*, M. Vandérem propose une façon différente de gagner de la satisfaction. La méthode précédente convient plutôt à des âmes passives et capables d'admirer sans lassitude des formes ou des décors. Celle-ci, par contre, enseigne aux esprits actifs des choix de lutte pour étudier les soubresauts du cœur pendant la bataille, et s'enorgueillir ensuite de sa volonté.

Le premier mode séduira les femmes, le second charmera les jeunes hommes, fiers de leurs qualités. Quand Charlie s'aperçoit de la liaison qui compromet madame Lahonce et son ami Favières, il lui faut, étant admis le milieu social et les préceptes de l'éducation renforcés par la puissance du concept atavique, un courage vraiment hautain pour, à l'encontre des préjugés, vouloir faciliter à sa mère le retour vers l'amant, pour accomplir cette bonté que le père, le monde, les moralistes et les badauds jugeront interlope.

Lui, le dandy délicat, épris de toutes les propretés physiques, de toutes les tenues, va-t-il encourir le blâme des autres et de soi, de son moi éduqué, verni par les maximes fondamentales? Le livre entier traite de ce combat contre la force des axiomes sociaux. C'est une œuvre nouvelle en ceci. La beauté du conflit intérieur s'amplifie par l'idée que Charlie n'en tirera aucun avantage personnel. Au cours des thèses ordinairement écrites sur l'adul-

tère, l'union libre ou le mariage d'amour, les héros, pour sympathiques qu'on les peigne, restent trop intéressés à la réalisation de leur désir illicite. Ils s'excusent afin de pécher agréablement. Charlie renverse l'édifice moral au bénéfice d'une seule idée d'indulgence et de douceur. Il le fait par théorie, sans que l'usage des hommes ou de la vie aient pu l'avertir encore des raisons que l'on a de faillir, malgré toute sagesse.

Aidant les pauvres amours de madame de Lahonce et de Favières, il agit pour triompher en soi de ce qu'y mirent tumultueusement de solennelles traditions. La thèse eût gagné à ce que le père n'y parût pas aussi quelconque. Plus admirable eût été le conflit des motifs, si ce Lahonce avait acquis d'abord l'amitié de son fils et du lecteur. Aux plateaux de la balance les poids sont inégaux et les complices emportent avec trop peu de peine notre inclination.

Cependant il faut se dire que le triomphe de Charlie sur son âme éduquée est une des formes du bonheur les plus tangibles pour les esprits ingénieux du temps. A l'époque présente, le nombre semble fort petit de ceux qui pourraient se complaire à la félicité dont M. Maizeroy loue délicieusement les apparences. Pour les actifs, il faut des raisons de combattre, des querelles, des émotions, des victoires où leur personnalité se détermine davantage. En continuant de sa technique sûre l'œuvre de Maupassant, M. Vandérem augmentera nos motifs de bonheur. Car c'en doit être un extrême, pour Charlie, que de se sentir bien seul à connaître son acte. Ni sa mère, ni l'amant ne lui sauront gré. Ils le redouteront comme un indiscret malin, et sa bonté ils l'estimeront hypocrisie, immoralité, bêtise.

Le sacrifice en vue de la beauté exclusive du sacrifice, sans récompense, afin de voir sa volonté sagace terrasser en son âme ce que les siècles antécédents y firent naître de contraire aux idées chères; puis se complaire à ce spectacle de l'ovation intérieure, c'est la forme de bonheur actif tel que les contingences de la vie contemporaine le préparent.

La troisième méthode d'acquérir du bonheur, M. Camille Mauclair l'enseigne au cours du très beau livre : *Couronne de clarté*.

Elle consiste à créer en soi des décors d'idées. Alors nous demeurons dans le ravissement perpétuel de les voir. C'est le bonheur contemplatif. Le fakir, installé au bord de la route, lui rigide, immobile, une main tendue si obstinément que les muscles se durcissent, cessent de se replier et que les oiseaux y reviennent, à chaque printemps, établir un nid, cet homme, s'étant séparé de la nature, jouit de ce qu'il admire en son cerveau. Il regarde Dieu.

L'imagination est vraiment efficace pour rendre heureux. Par elle, le bonheur ne dépend plus des hommes, ni des choses, ni du temps. Il appartient au créateur de pensées, dès l'heure où il lui plaît de l'obtenir. C'est le seul bonheur sûr, et qui ne faillit point devant la lassitude d'une femme, la répétition des drames sociaux et la banalité des incidents quotidiens.

Le difficile, en ceci, est de conquérir la force suffisante pour se retrancher des soucis du monde. A qui ne peut devenir l'ascète, le stylite ou le fakir, les bienfaits d'une imagination opulente ne donnent que des raisons de contraste pour se lamenter à propos des algarades.

Le subjectif de l'esprit lutte contre l'objectif des

forces concurrentes, et le bonheur de contempler se ramène au second cas : le bonheur d'agir [1]. On ne tient pas la félicité avant que se constate en vous la suprématie de l'idée ayant aboli toute la puissance réelle du fait.

A la passion, à l'action, à la contemplation se ramènent toutes les formes du bonheur. On subit l'amour, on agit contre les préjugés des hommes, on contemple des mirages d'idées décoratives.

Mais, ces trois modes de jouir, à être employés seuls, ne satisfont pas entièrement, car ils donnent, chacun, le regret ou le désir de ne pas connaître les deux autres. La somme de ces expériences mènerait à la théorie de la félicité, si, dans le même temps, et sous le même rapport, elles pouvaient être conçues.

Nous attendons encore les littératures ou les arts qui approcheront notre vie d'une telle lumière.

---

1. M. Camille Mauclair dans *l'Orient Vierge* vient d'accroître encore notablement la méthode pour acquérir la félicité spirituelle. C'est une miraculeuse évocation du futur.

UNE

PATHOLOGIE DES PEUPLES

Après le règne de la force, de la féodalité, de la noblesse, et celui du troc, le prestige de l'intellectualité conduira seul, bientôt le destin des peuples.

Ainsi fut-il prévu, sous la présidence de M. Kovalewski, dont les ouvrages éclaircissant les origines de la famille et du droit, préparent une révolution rationnelle et plus grave que celles annoncées par les protagonistes des sectes politiciennes.

La sociologie est une connaissance récente. M. Eugène de Roberty, publia un volume portant ce titre de *Sociologie*, il y a quelque vingt ans au plus. La théorie générale y fut établie avec sûreté. Naguère, un de nos professeurs, M. Izoulet, vulgarisa, dans un livre traitant de la cité future, les doctrines de M. de Roberty, qui avaient mis tout ce temps à illuminer les esprits trop peu hâtifs de notre université française.

Disciple ancien d'Auguste Comte et de Littré, M. de Roberty trouva sans doute le point initial de ses recherches dans l'idée positiviste de la synthèse des sciences, qui doit donner aux hommes une méthode pour approcher la certitude. En fait, le cal-

cul positiviste menait seulement à une métaphysique aussi transcendantale que celle de Kant, de Hegel, des criticistes.

Il n'en demeure pas moins acquis que grâce aux efforts de la pensée russe manifestés par MM. Kovalewski, Lilienfeld, Novicow, puis augmentés par l'apport de MM. de Lestrade, Monin, Goldberg, Coste, Limousin et bien d'autres, une science rationnelle du gouvernement, pourrait bien, en une saison prochaine, apparaître tout à coup, sans que ces chercheurs aient eu pour but de la créer directement, car chacun spécialisa ses tentatives dans des visées de déductions abstraites. Mais il se révélera sans doute, à l'exemple de M. Izoulet, un compilateur érudit pratique et doué d'une énergie mentale suffisante pour classer les notions, les assembler, les comparer, les distinguer, les unir en séries, les réduire les unes aux autres, formuler les lois nettes de leur enchaînement, poser des principes, des axiomes et des maximes.

Ce jour-là, il ne sera plus besoin de parlementarisme, d'autorité, ni de suffrage populaire. Considérée, par rapport à la masse de la planète, comme les cellules cérébrales par rapport à l'individu, l'humanité, cerveau de la terre, deviendra l'objet d'une thérapeutique définie et précise.

Tels que les simples organismes, on le sait, l'intelligence des peuples connut des périodes de santé fougueuse (barbarie), d'autres d'innervation extérieure (fanatisme religieux), d'autres d'activité interne, méditative, raisonnante (civilisation, science, mysticisme), d'autres de pléthore et de consomption (décadence). Chacune de ces phases de la croissance ou de la sénilité des nations, reste constatée par tous les documents de la géologie, des légendes, de l'histoire. C'est une banalité de le dire,

puisque les métaphores usuelles consacrent cette façon de penser, depuis des siècles.

Or, voici que les études des sociologues parviennent à des résultats surprenants. De ces phénomènes principaux, leur minutieuse investigation a su découvrir les causes lointaines. Les climats et la configuration physique des patries créent, selon les nécessités vitales du lieu, le caractère de race. Par des altérations successives, les coutumes d'abord utilitaires deviennent traditionnelles, religieuses, ou simplement légales. La horde vénère la force, en premier lieu, pour résister, ensuite pour vaincre et conquérir. Puisque cette force est le don de la nature, l'homme se voue à l'adoration des puissances naturelles, à la peur de l'ouragan, au culte du soleil, au respect des ancêtres qui canalisèrent cette énergie de la planète jusqu'au bras du fils. La religion et la famille émanent de ce respect envers la force physique, présent divin, qui deviendra le droit divin, le droit établi par les puissances naturelles, occultes et inconnaissables.

Très diverse, aux temps de jadis, la famille fut le plus souvent le patriarcat, la *gens* romaine, reposant sur le droit absolu du père, dont la victoire asservit la faiblesse de l'épouse, ou des épouses, à ses besoins de sécurité et de triomphe. Faible, et périodiquement maladive, la femme fut la première esclave de l'homme robuste. Tel en conquit deux, trois, dix, les associait à ses travaux, à ses luttes, les défendait contre toute attaque, puisque leurs vigueurs personnelles le servaient. Il y eut ainsi possession, fidélité, mariage. Quand on se fut aperçu que dès quinze ou seize ans les fils, à leur tour, luttaient, chassaient, défendaient, chaque homme voulut procréer beaucoup. De là le rite de polygamie.

En d'autres cas, bien plus rares, la mère régit la famille. On a merveilleusement étudié le matriarcat, ses raisons, ses causes, sa puissance. Le matriarcat dut peut-être ses origines à des coalitions de femmes repoussant l'esclavage que voulaient prescrire des mâles moins nombreux. La légende des amazones pare cette théorie. Aux régions de la Caspienne et du Caucase, vers l'ancienne Scythie, elle prévalut. Entraînés par leurs grandes chasses et les expéditions lointaines, n'ayant point l'habitude du foyer, décimés par les guerres et les intempéries, les hommes n'étaient que des passants.

La femme sédentaire formait la partie permanente et certaine du peuple. A des époques, la séparation fut entière. Penthésilée vint au secours de Priam suivie par la multitude armée de ses concitoyennes. Elle mourut de la main d'Achille, bien avant que Thalestris voulût visiter Alexandre.

Par cette différence des constatations savantes sur les origines de la famille, — à l'image de quoi fut faite la société où après tant de siècles, nous mouvons notre existence, — l'on peut prévoir la multiplicité infinie des causes qui influencent l'évolution des coutumes.

La nouvelle science créera une pathologie des peuples. Les maladies de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr et de la sénilité des races seront connues avec exactitude. On établira des diagnostics. On composera des remèdes. A la saignée des guerres, à la purge des épidémies, des médications plus douces succéderont.

L'on conçoit aisément que, dès lors, pour exposer ces diagnostics, traiter les maladies selon les tempéraments des générations, soulager ou guérir, tel militaire plein de bravoure, ou tel avocat à fa-

conde illustre sera dépourvu de l'instruction indispensable.

Le parlementarisme qui agonise dans la corruption, va périr de la science. De ce mal, on opérera l'humanité avant peu de lustres.

Jusqu'à ce siècle, les sociétés ont acquis l'intensité de leur vigueur par la foi vouée à des individus, héros, chefs, rois; à des dieux; à elles-mêmes, comme Rome. Elles dépérirent dès que le sens critique et l'accroissement de la science supprimèrent cette foi.

L'homme courageux est un simple. Pourvu d'une vanité excessive, il n'imagine pas avec sincérité le possible d'une foi meilleure capable de l'abattre. Il se rue au combat, sûr de vaincre.

La légende d'Achille trempé dans l'eau du Styx et rendu de la sorte invulnérable, celle du héros germain baigné dans le sang du dragon où sa peau acquiert la vertu de n'être plus entamée par le fer, marquent bien cette idée initiale de l'homme courageux.

Ainsi prémunis contre la mort ou les blessures, ils assommeront, sans péril, l'ennemi. Et leur gloire n'en sera point entachée.

Très tardivement se manifesta le sens de l'honneur. La vulnérabilité du talon d'Achille fut sans doute une circonstance interpolée par les rhapsodes longtemps après la première version.

Aux premiers groupements, cette foi naïve dans la vigueur immédiate du bras passa de l'individu à la horde.

Au temps social, ayant passé de la horde aux foules, elle constitue la valeur des armées, le patriotisme, la *furia francese*, le courage.

Par contre, le civilisé, qu'instruisit l'expérience des histoires, des littératures, des dogmes, ne pos-

sède plus cet orgueil ingénu. L'énergie l'abandonne parce qu'il ne croit plus en l'infaillibilité de sa force. Certes il demeure capable de sacrifier sa vie, pour un idéal de convenances, mais ce sacrifice indique la faiblesse consentie et l'acceptation de la défaite. Ce n'est plus le courage des époques héroïques.

De l'individu d'élite, cette conviction passe au peuple entier. Voici venue la décadence, la consomption et la sénilité des races. L'Europe en est là. Elle prend la langueur de Byzance dont les armées continrent tant de héros mais toujours dispersés et battus par les Barbares.

Seulement, de nos jours, les Barbares ne sont plus. Notre connaissance totale du globe les ignore.

D'une civilisation plus ancienne que la nôtre, les Jaunes du Céleste Empire conçoivent mieux l'absurdité du courage et l'inutilité des guerres. Leur sens critique a précédé notre philosophie décadente. Le Chinois dédaigne de se battre. Il préfère céder au brutal effort d'un envahisseur, sachant comme l'influence de son nombre et de sa politique habile luttera suffisamment contre l'esprit intrus, pour se dérober à un servage autre que le nominal.

Ces circonstances tout à fait nouvelles dans l'histoire du monde justifient la tâche des sociologues. Pour passagères que puissent surgir encore deux ou trois guerres partielles, il n'en reste pas moins sûr que, dès cette fin de siècle, l'esprit de combativité dépérit. Nous pouvons nous laisser prendre par le charme décadent de ratiociner. Aucun Barbare ne menace réellement le futur.

D'ici à cent ans, les chemins de fer, les télégraphes, les usines, les exploitations mécaniques auront tellement assimilé le souple esprit asiatique à nos habitudes européennes que la pacification

définitive existera par le seul intérêt économique. De Brest à Pékin, les mêmes opinions de gazettes mèneront l'âme de la terre. Les conflits ne surgiront plus que de caste à caste, de travailleurs à capitalistes, et la victoire évidemment probable des premiers fera céder par anticipation la minorité résistante, mais sage.

Le corps social sera devenu exempt à jamais de ces promptes apoplexies : migrations barbares et invasions militaires. La diffusion des produits permettra partout les mêmes plaisirs. Nul ne nourrira la convoitise de risquer son existence pour la conquête d'une proie dont il aura l'usage, à portée de son geste.

Enfin les idées du monde, les peuples, se seront classés. Une harmonie s'établira entre les éléments de la pensée planétaire.

Nous pouvons nous dire à la veille séculaire de cet apaisement.

L'œuvre des sociologues doit le préparer. Munis de leur thérapeutique, ils pourront soigner les parties encore malades de l'humanité. Il faut croire à leurs promesses de guérir.

Le difficile sera certainement de contraindre les foules à l'acceptation de l'intelligence pour reine.

A cette heure, elles se livrent au médiocre. La faconde du médiocre les enivre. Sa confiance est en celui qui s'affirme, non par des œuvres, mais par des discours, du batelage et l'amitié des grands.

En déclarant que la puissance doit échoir aux intellectuels, dès le temps prochain, le Congrès de sociologie a lancé une affirmation audacieuse.

Comment, en outre, se distingue l'intelligent du médiocre ?

En philosophie déjà, Cousin ne l'a-t-il pas emporté sur Comte, Janet sur Renouvier ?

Très probablement les inventeurs de génie restent inconnus de nous, niés par les savants officiels.

Les audacieux, dans les congrès de sociologie, prétendirent que les littérateurs prendraient le pouvoir, parce que leur métier, les écartant de la spécialisation expérimentale, leur vaut des vues générales indispensables au gouvernement [1].

Or les écrivains, pour complaire à l'abominable public qui, sans cela, les ignorerait d'ailleurs, se bornent à décrire exclusivement les petites misères de la fonction sexuelle. Certains le font avec un talent heureux. Mais, en tant que spécialisation obtuse de métier, il semble bien que l'hypnotisme exercé par le bas-ventre des femmes sur le cerveau des poètes ou des romanciers offre un mince gage de leur entente générale.

Il faut espérer mieux. De la sociologie, une science va naître, que les philosophes et les historiens conduiront à l'adolescence ; et, durant qu'elle se développera, des intelligences s'adapteront à sa théorie pour la réaliser efficacement.

Il siérait que les jeunes gens fissent moins de vers et donnassent plus à la méditation sur le sort des races. Maeterlinck, par ses belles études concernant les métaphysiciens, montre la route au nouvel effort. Que la jeunesse laisse cette besogne d'entremetteur, d'excitation au coït sentimental que couvrent les différents masques de l'art contemporain.

Il reste de plus nobles tâches pour l'espoir d'un esthète, et où l'habileté d'une plume diserte saurait aussi bien paraître.

---

1. *La Psychologie des Foules*, qu'écrivit M. Le Bon vaut d'être lue, à ce sujet; comme les excellentes études de M. Tarde.

DES

SOUHAITS ANARCHISTES

I

Les incidents d'Espagne, les épopées de Vaillant, d'Emile Henry, d'autres compagnons avertissent les Pouvoirs du Monde que les Réfractaires ne céderont point devant les lois et leurs sanctions. Pour Pallas fusillé, sept cents victimes de la dynamite, une ville en feu, des populations folles fuyant par les campagnes, voilà ce qui pesait sur l'autre plateau de la Justice, le plateau du peuple.

Il faut admirer l'insolence des récriminations prodiguées par les gazettes féales des gouvernants. On s'apitoie sur la jeune fille du Licéo tuée dans l'apparat de ses bijoux, à la veille de noces légitimes; et sur l'innocence des autres. Les 90.000 pauvres qui périrent l'an passé, en France, de faim ou de désespoir, n'étaient-ils donc pas aussi des innocents?

Qu'on le constate enfin : nous vivons en état de guerre. Une partie de la société affame l'autre, la contraint par la misère au suicide ou à la douleur sans merci. Le travailleur, devant le seuil de la mort, s'exaspère, se rebiffe, s'arme et se venge. Les anarchistes manifestent la vengeance de la multi-

tude obscure qui ne sent en soi ni l'intelligence de raisonner, ni le courage de combattre. Ce sont les soldats du malheur.

Vraiment il sied mal à ceux de la vie joyeuse, de juger avec rigueur les hommes de misère. Pallas travailla toute sa vie, selon les préceptes. Il fut bon ouvrier, bon époux, bon père d'après les prêches de morale que la bourgeoisie enseigne aux esclaves comme voie sûre du bonheur. Pourquoi ne l'avait-il pas rencontré, ce bonheur? Pourquoi dut-il constater que toutes les promesses des hommes mentaient à son effort?

Sans doute la fiancée du Licéo avait reçu une éducation catholique. Les Evangiles ne l'avaient-ils pas avertie, bien avant la catastrophe? Le Christ voulut mourir afin que son enseignement se fécondât dans le sang et devînt la lumière des peuples. « Aimez-vous les uns les autres... » N'avait-elle pas lu aussi, la douce fille, lu d'un œil ennuyé, entre un écho de fiançailles royales et les péripéties du feuilleton, les lamentables faits divers relatant la fin des vieux dans les mansardes, au bord des routes? N'avait-elle pas su qu'une partie de son luxe avait coûté la valeur d'une vie au moins parmi ceux qu'empoisonnent les miasmes des ateliers ou qu'anémient les privations? Avait-elle écouté la voix du Christ lui criant la pitié par toutes les agonies?

Ah! on veut rester les pharisiens, et se frapper commodément la poitrine à travers des hardes précieuses. Voilà que les anges exterminateurs se lèvent et que les trompettes du jugement commencent à retentir. Vous avez enlevé au peuple sa foi en Dieu, l'unique bonheur d'espérer; il exige le paiement immédiat, et qu'on lui compte incontinent sa part d'enfer voluptueux. Depuis dix-huit

cents ans, le mauvais larron ricanait du haut de sa croix! Fini de rire à présent!

S'il reste une chose étrange, c'est la rareté de pareilles révoltes. Pense-t-on qu'il existe en notre seul pays dix-huit millions d'ouvriers agricoles dont la vie se consomme sinistrement?

Ils quittent leur litière avant les lueurs de l'aube; ils vont avec les bêtes dans les champs. Là, courbés sur la charrue, ils accomplissent un travail idiot et monotone, pendant que cingle la bise, ou que le soleil rissole, ou que la pluie crible. Leur seul langage, jurons et cris inarticulés, s'adresse au bétail qui tire la machine. Ils s'absorbent dans la besogne de tracer les sillons égaux, de la plaine au ciel, ou bien ils jettent le grain, d'un geste mille fois répété.

Or l'orage fond et les perce. Leur peau se gerce, leurs mains deviennent des moignons informes, crevassés, lézardés. Les rides résillent leur visage contraint à d'ignobles grimaces pour résister au vent, au soleil, à l'averse.

Vers le milieu du jour, ils tirent de leur sac un pain fade et mal cuit, une pomme tombée de l'arbre avant d'avoir mûri et habitée par les vers. Les bons fruits vont au maître ou au marché. Le soir, ils partagent avec les autres esclaves d'immondes salades de haricots durs, de lentilles irréductibles, à peine relevées par le goût fumeux du lard.

La nuit ils couchent à l'étable, entre quatre planches suspendues sur des perches, afin que leur œil mi clos surveille encore les bêtes. Les rats grouillent dans leurs paillasses et les grignotent. J'en vis un qui avait le torse couvert de croûtes. Les rats lui mangeaient la peau, la nuit, parce qu'il avait le sommeil lourd.

Jamais ils ne connaissent une autre vie. Si : il y

a les années de chiourme militaire. Là on les animalise plus encore.

Pour ce sacrifice de toute joie, de toute pensée, de tout espoir, ils reçoivent, en moyenne, *vingt-cinq francs* par mois.

Ce sont les électeurs, les citoyens libres, le peuple de la grande patrie de France, ceux qui conquirent l'Europe, il y a un siècle, ceux qui enrichirent les financiers de leur labeur. Parfois ils se saoûlent. Souvent ils forniquent. Ils ne se révoltent jamais.

Ce bétail est pacifique!!

Mais voici que l'un s'affine, fils peut-être du maître qu'assouvit une vachère à la passade. Et parce que sa mère ne fut pas aimée, celui-là ne saura non plus aimer et pâtir. Il n'accepte pas le sort. Il fuit le reste du troupeau humain, et vient s'asservir à la ville. Là se rencontrent ceux qui n'acceptent pas. Une obscure noblesse se développe en eux. Ils s'estiment plus que bétail et machine. Ils écoutent en soi frémir un peu de Dieu.

Comme le martyr Pallas, ils travaillent, confiants dans les promesses sociales. Ils observent. Ils comprennent. Ils calculent. Ils finissent par apprendre que les produits de la France devraient valoir, à chaque travailleur, 2,400 francs annuels de salaire, si le bénéfice de vente était justement réparti. Pourquoi la méchanceté des forts leur ravit-elle, en dehors de sa feinte justice, cette possibilité de vivre? Demeureront-ils éternellement parmi les moutons, les laboureurs, les bœufs, les ouvriers, les soldats et les chevaux, des bêtes domestiques à l'usage de ces maîtres mal entrevus, qui les acculent par la famine, les menacent du fusil?

Ils se rappellent leurs frères du labour plus misérables encore, abrutis et sordides. Ils compatissent. Ils s'indignent. La colère émeut leurs poitri-

nes. Ils revendiquent devant les patrons et les maîtres. On les chasse de l'usine, on les condamne à l'inaction. Pour se nourrir, ils dérobent. On les emprisonne. Le sens de la guerre leur naît. Un jour le bras s'arme, et ils frappent de grand cœur en pensant aux innombrables pauvres dont ils assument l'affranchissement futur.

L'aile de l'ange exterminateur a effleuré. Des hommes s'élancent dans son vol épouvantable contre ceux qui renièrent la parole du Christ et préparèrent, en blasphémant, les âmes humbles à les punir.

Vers la fin des civilisations négatrices, il s'élève ainsi des êtres de mort. Après les déchéances des Augustes et des Césars, les Barbares accoururent, châtièrent.

Les soldats du Malheur accompliront la même besogne sacrée. Il ne sera pas d'innocents à la face de l'Ange Noir. Toutes les portes resteront marquées pour le fléau de justice.

Parce que vous n'avez pas su aimer, vous serez haïs.

L'équilibre finit toujours par s'établir entre les forces contraires. La Nature œuvre sans faiblesse; et quand la corruption gît sur la terre, les essaims d'insectes dévorateurs la viennent absorber, pour que l'air ne se gâte pas entièrement.

Une vie nouvelle surgira de cette vieille civilisation, mais il ne sera plus de caste intermédiaire pareille au clergé gallo-romain pour adoucir la fureur des nouveaux barbares. Et quelle période va naître, plus obscure que celle du moyen âge carlovingien! Les musées et les bibliothèques auront flambé; les artistes auront été massacrés, pâles girondins de cette autre Terreur.

Car on croirait à tort que le fléau se va canaliser

selon les Dogmes. La première période s'achève de la Révolution attendue, la période d'avertissement et de théories. La lecture des publications anarchistes enseigne que la chose est morte, que les mots sont passés. Chaque colonne de la *Révolte* a contenu le testament de ses principes. On s'y arrange en parti politique. Une orthodoxie s'affirme. Des hérétiques sont vilipendés. Des concessions opportunistes commencent à poindre.

Un certain novembre, le dernier article d'une série fort intéressante insinuait des conclusions propres à surprendre.

« Nous sommes, dit l'auteur, obligés d'agir toute notre réalité ; mieux vaut évidemment — puisque nous le pouvons ! — *éviter les résistances trop pénibles, choisir l'issue la moins défendue...* Le Moi agira donc, mais selon les circonstances, il s'abstiendra si l'expression immédiate n'est qu'une illusion. »

« Illusion ! *L'expansion à l'encontre du moi voisin ; donc s'abstenir de la vie du prochain.*

« *Illusion* ! L'expansion au hasard des richesses naturelles ; donc *s'abstenir d'une* CERTAINE *propriété privée.* »

Voilà condamnées et la propagande par le fait, et l'abolition intégrale de la propriété ; la révolution sanglante et la révolution foncière, points de départ de la théorie anarchiste que nous connûmes d'abord.

Seule une certaine propriété privée nous demeure interdite. Ah ! la délimitation de cette propriété, quel bon faux-fuyant réservé aux jurisconsultes de la société future ! La propriété déclarée de dogme par la théorie anarchiste, le conflit de récupération réprouvé ! Comme nous voilà loin de la table rase en honneur naguère : tout démolir, pour reconstruire plus idéalement.

Il reste encore à l'anarchiste de poser sa candi-

dature, et d'afficher son programme. La gauche socialiste est créée.

L'auteur de cet article ajoute : «... L'intelligence humaine entrevoit le moyen certain de *l'ordre*, un CONTRAT peut assurer le bénefice de chaque activité, sans porter la moindre atteinte aux activités concurrentes... ; » puérile plaisanterie ! Aucune activité ne se peut développer sans porter atteinte aux activités concurrentes. L'activité communiste ne peut avancer d'un pas sans léser l'activité bourgeoise, ni l'activité particulière et individuelle, sans léser les activités voisines.

L'anarchiste déclare-t-il ici que son expansion sociale ne lésera pas l'organisation bourgeoise ? C'est vraiment à croire.

Et encore : « La loi que l'homme accepte en acceptant la vie... » Quelle belle fin de discours pour le préfet du Nord s'apitoyant avec de légers blâmes sur les victimes de Fourmies.

Mais les anarchistes sont justement ceux qui n'acceptent pas, il semble, qui refusent leur adhésion à la loi, à l'autorité, au pouvoir ! !

Suit un ensemble de vues sur le nouveau CODE à établir ! ! Code qui sera *le simple manuel de la vie rationnelle*. M. Quesnay de Beaurepaire donnerait-il une meilleure définition de celui que sa faconde prétend imposer !

En outre : « Le législateur anarchiste... se hausse ou déchoit à la simple dignité d'interprète passif, de greffier de la nécessité ; il enregistre le raisonnable. » Paroles admirables de possibiliste et de sénateur !

La péroraison est à citer, digne de M. de Vogüé, académicien et représentant du peuple.

« Le temps est une autre excuse. Pourquoi n'attendrions-nous pas ? Les conceptions sociales — et

surtout leur réalisation, — sont l'œuvre des siècles; le passé les a profondément imprimées en chacun de nous, tellement que l'expression instinctive du plus grand nombre répéterait exactement la société actuelle, si la Révolution pouvait faire table rase et anéantir les moindres traces extérieures du présent ! »

A peine cela se pallie-t-il, d'une phrase surajoutée, afin de terminer traditionnellement par l'évocation du cataclysme social.

Le testament de l'anarchie théorique est signé. Le légataire peut prendre rang dans l'oligarchie bourgeoise et y préconiser finement des palliatifs à la douleur humaine, avec la certitude spirituelle de ne les point voir accepter ; tels ces moines élégants et diserts, qui convient des dames de la Madeleine à imiter la Sainte Vierge, à renoncer comme sainte Monique, sûrs, par bonheur, qu'elles n'en feront rien et continueront de former pour le déploiement de leurs gestes, la résonance de leur voix, un public luxueux, flatteur et bel à voir [1].

Les misérables goûteront moins cette attitude. L'état de guerre s'affirmera plus terrible, plus haineux, de saison en saison. Et quand les fusillades retentiront, quand la dynamite tonnera, qui se souviendra, parmi les soldats de malheur, qu'il y eut une anarchie magnifique en ses dispositifs, accueillante et conciliatrice ?

Car il n'est plus à attendre que le Christ, souffleté sur la joue droite, tende patiemment la joue gauche à l'insulteur. Des crimes ont appelé le crime.

---

1. Cependant, puisque l'évidence se confirme d'une impossibilité d'énergie révolutionnaire immédiate parmi les foules, il convient, à titre provisoire, d'essayer des améliorations compatibles avec la présente forme sociale.

II

Ayant fui les polices d'Europe qui le pourchassaient pour sa loyale indignation d'écrivain politique, Zo d'Axa, le bon combattant de l'*En dehors*, fut arrêté à Jaffa, par le consul de la République Française, selon les privilèges des capitations monarchiques de 1778.

Un navire l'a reconduit sur notre terre de liberté. On l'incarcéra dans Sainte-Pélagie dès qu'il eut touché le sol de Paris, dès qu'il eût pu lire la devise de *fraternité* inscrite au fronton des édifices officiels.

Je crois qu'on ne trouverait point dans toute la chronique du Second Empire un fait de force analogue. Nul Thiers, nul Jules Favre, nul Victor Hugo ne furent ainsi enlevés des lieux d'exil pour expier leur libéralisme de tréteaux. Les villégiatures obligatoires de Lambessa n'étaient imposées qu'à ceux pris dans Paris même, à l'heure de la bataille. Et le plus décevant de l'hypocrisie républicaine fut d'entendre ceux-là qui hurlèrent contre ces déportations, applaudir au guet-apens de Jaffa, et requérir, avec la même voix, le massacre militaire des anarchistes.

Zo d'Axa est un journaliste de valeur. Les articles qu'il signa dans l'*En dehors* offrent d'excellentes et justes diatribes contre l'iniquité du temps. Il rénove, avec des pensées plus audacieuses, la virulente logique de Rochefort. Son style porte les marques qui révèlent un écrivain.

Anarchiste, il l'est plus par principe et déduction que par rancune sociale. Même l'ennui de se noter d'une étiquette précise l'invitait à se distraire

du groupe ainsi dénommé, tout en marquant sa parfaite sympathie envers ces compagnons, tout en la leur prouvant par la témérité de défendre leur cause et d'assumer à soi seul le rôle d'avertisseur de la Fin.

Mais le titre même de son journal signifie, selon l'explication de l'exergue, un concept très différent de celui en usage dans les cerveaux vulgaires méditant sur l'anarchie.

L'*En dehors* est l'homme que l'illogisme, que l'hypocrisie des institutions sociales étonnent, écartent. Il se sent tout autre que les gens d'ambiance. Il ne se flatte d'aucune de leurs joies ; il ne souffre d'aucun de leurs chagrins. La noblesse de leurs idées les plus hautes ne le touche point ; car il en saisit la fragilité, car il en brise la frêle apparence pour découvrir les pires misères mal revêtues de ces grands mots.

L'*En dehors* ne s'accommode pas de la morale, ni des traditions. Il manque d'indulgence et de foi. Le malheur de M. Charles de Lesseps le laisserait indifférent. Le supplice de Crampon le révolterait davantage. Il jugerait que cinq ans de prison pour avoir envoyé périr inutilement des centaines d'hommes dans les miasmes de Panama, afin d'escroquer huit cents millions, est une peine légère et disproportionnée au crime. Au contraire, il s'indignerait de savoir qu'on guillotine un pauvre cambrioleur, sans éducation ni richesse, parce qu'il joua du revolver contre des bourgeois s'amusant à la chasse à l'homme, et avides de crier hallali, devant l'admiration des cuisinières en courses. L'*En dehors* préfère la bonté à la vengeance, la rapine franche de l'affamé à l'escroquerie roublarde du riche déjà rassasié. C'est un étrange, un rare, un original, — un paria.

Il abhorre la guerre et il le proclame. Tant d'or employé pour apprendre aux gars à assassiner le semblable, alors que les deux tiers du sol en friche, s'ils étaient soumis à la culture facilitée par ce même or, offriraient l'abondance au monde, supprimeraient la faim et la douleur physique... cela l'exaspère et l'enrage.

Les couleurs des drapeaux ne l'émeuvent point. Il se soucie comme d'une vertu parlementaire de voir des loques jaunes et rouges, vertes et noires, blanches et bleues, ou tricolores ou quadricolores, se noircir sous la pluie au fronton des palais nationaux. Il n'a pas de goût pour l'égorgement en masse. Et la gloire de sa patrie ne lui importe pas.

Ses rêves se dépouillent de cette barbarie. Il songe à des futurs de délices, où les hommes s'aimeraient sans lois, sans douanes, sans armes, sans jalousie, sans propriété. Et furieux de subir à chaque heure le réveil brutal que les mensonges de la société lui valent, il crie parfois très haut sa colère. La justice alors lève son glaive. D'une dure sentence, elle enjoint de respecter la loi, consécration du vol commis par le Riche, des meurtres commis pour le Riche.

La beauté du rêve n'exclut pas d'ailleurs sa brièveté.

Malgré que nous en disions, nous, les *En dehors*, le monde roulera longtemps encore par l'espace sans que nous puissions pressentir la prochaine aurore de la Bonté.

Imaginons seulement qu'advienne le résultat le moins improbable de nos prières : la paix européenne, l'alliance des Aryens. Cela effacera-t-il à tout jamais de nos cœurs les craintes de guerre. Quand bien même se réaliserait cette synthèse imminente des races blanches qui, depuis les siècles histori-

ques, évoluent des patries restreintes aux patries plus vastes, les Japonais, si nombreux, si industrieux, si fiers dès maintenant des armes et des tactiques empruntées à notre cruauté savante, ces hommes si à l'étroit en leurs terres qu'ils habitent les bateaux des fleuves, ne se lèveront-ils pas un jour contre la riche Europe, prêts à féodaliser encore notre sol ainsi que le firent au commencement de l'ère chrétienne les Germains, les Goths, les Francs ?

Et quand ce péril reconnu atteindra l'évidence, les Aryens ne devront-ils pas, pour la cause même de l'humanité, tenter la conquête de l'Asie, afin de sauvegarder contre ces nouveaux Barbares le modeste avoir de sciences et de libertés obtenues sur la dureté du sort par les forces lentes de si nombreux siècles ?

Et nous, les *En dehors*, appelés à combattre au nom de ces timides libertés, de ces piètres savoirs, pourrons-nous refuser le meurtre nécessaire?

Peut-être le siècle qui va s'ouvrir nous verra-t-il, odieux conquérants du monde oriental, vainqueurs et massacreurs aussi, près d'établir dans les territoires d'Asie, berceaux de nos origines, la féodalité de la science et des armes sur nos frères aux yeux tirés.

Peut-être vieillirons-nous, feudataires d'un nouveau comté, établissant une manière de communisme sur la glèbe où peineront nos vassaux, répartissant le travail et la peine, le loisir et l'enseignement, sans prévoir même, au fond des consciences vaincues, un 89 se préparer, où les conquérants aryens seraient à leur tour abattus par tels jacobins aux pommettes saillantes, par tels hébertistes aux ongles engaînés d'écorce de bambou.

Car le rythme de l'évolution planétaire n'accélère point sa course au gré de nos rêves. Nous, les humains, qui sommes sans doute les cellules cérébrales de notre Mère, pouvons-nous agir indépendamment de son corps, des lois éternelles de sa gravitation, de sa vie; et c'est un grand orgueil de croire que nous saurions surgir d'elle, puisqu'à la minute où j'écris, mes circonvolutions encéphaliques sont frappées brusquement de mutisme, un petit ganglion nerveux s'étant exaspéré, à lui tout seul, derrière mon épigastre.

Ne soyons pas orgueilleux, ni intolérants, ni cruels.

III

La forte fille éplorée sous la double coque de soie noire chargeant ses bandeaux blonds, l'Alsace, la plaintive Alsace des cœurs patriotes, a pu décidément arracher la cocarde tricolore consacrée par les chromolithographies à sa coiffure, pour y arborer les nuances germaniques. Strasbourg et toute la province ambiante, l'espoir même de la Revanche, ont élu au Reischstag, et à une majorité superbe, le prince de Hohenlohe, Kreisdirector, avec ses amis gouvernementaux.

Le plus touchant de l'aventure se marque en ceci. Les élections, cette fois-là, présentaient une apparence plébiscitaire. On interrogeait les suffrages pour savoir uniquement s'il fallait accroître les armements de l'empire afin de se tenir en mesure d'écraser, à la première occasion, les sauveurs attendus de France.

La jeune fille aux coques de soie noire n'a pas hésité une seconde. Elle a répondu avec entrain

par l'affirmative. Nos « frères d'Alsace » demandent vigoureusement la faveur de nous égorger au plus tôt.

En vérité, il conviendrait que M. Déroulède et ses jeunes gaillards guêtrés de blanc, allassent dire son fait à la statue assise sur la place de la Concorde. Les couronnes de deuil et les drapeaux fanés qui pendillent à ses genoux ne sont plus de mise; et il va devenir encore plus grotesque de voir cette grosse dame avec sa massue sur l'épaule attirer les hymnes forcenés des chauvins.

Pendant quelque vingt ans, les amateurs de boucherie patriotique, ont gémi sur la violence faite aux vierges du Rhin. Selon leurs dires, il eût été équitable de consulter le vote populaire des annexés. Ils reprochaient à l'Allemagne une injustice dont ils louaient hautement Louis XIV ; lequel avait parfaitement compris, lors de la paix de Ryswick, qu'il eût été puéril de consulter sur leurs sentiments gallophiles les survivants aux massacres de la guerre du Palatinat. Aujourd'hui la vierge du Rhin se prononce. Elle se pend au bras du plus fort, comme toute bonne fille qui préférera toujours le mâle vainqueur au soupirant rossé.

Ce n'est pas qu'on l'en puisse blâmer de façon raisonnable. Au lendemain de 1871 nous devions, fanfare en tête, et drapeaux déployés, reprendre cette saine vierge aux uhlans de la mort, briser ses fers. Les membres du caveau rimèrent là-dessus mille chansons entre l'éloge de l'ivrognerie et celui de l'accouplement. La jeune personne attendit notre fougue libératrice vingt-trois ans sous l'orme. On conçoit sa lassitude. Peut-être allait-elle vieillir.

D'autre part, les aventures panamiques, la triste fin du Grand Français, la complicité entière d'un parlement et d'une magistrature avides de sous-

traire Arton à la curiosité publique, Charles de Lesseps au bagne, et Cornélius Herz à la guillotine, ces petits jeux la persuadèrent mal de l'honneur incontestable attaché au titre de citoyen de France. D'autant que ces gras coquins remportèrent lors du scrutin de 1893 un triomphe sûr auprès du laboureur de nos campagnes dont l'honnêteté proverbiale offre (nous en portons l'orgueil) un exemple magnifique au monde.

Que la fille aux coques de soie préfère vider la chope de Guillaume II plutôt que le pot de vin de M. Baïhaut, ce n'est là qu'une question de liquides et de probité.

Mais nous pouvons du moins le soutenir : le bon sens parfume ses tresses blondes.

L'Alsace a compris nettement que la nation ne tient pas le moins du monde à se faire abîmer la figure pour la rattacher à soi. La plaie du patriotisme se cicatrise sur l'humanité barbare. Les annexés s'aperçoivent qu'ils n'en mangent ni ne boivent moins parce que leur langue ancestrale a été restituée à l'enseignement des écoles. Les brasseurs et les charcutiers de Strasbourg vendent plus de tonnes et de pâtés depuis 1871. Et cela seul intéresse le monde. Le vol légal du commerce, des affaires reste l'unique raison de vivre. Partout la ruse marchande se substitue à la violence armée. La patrie a cessé d'être la frontière, pour devenir la douane.

Aussi les faut-il approuver ces économistes prudents qui affirment comme le libre-échange et la conversion de l'impôt indirect et direct donneraient les meilleures certitudes de paix universelle.

Avec le libre-échange, plus de douane, partant plus de limites autres qu'imaginaires et diplomatiques. La suppression des douanes nécessiterait

celle des octrois, de la contribution indirecte. L'impôt frapperait immédiatement le propriétaire et le vendeur. Certes de telles mesures économiques n'apporteraient aucun soulagement aux misérables. Le propriétaire et le vendeur majoreraient les prix de location et de vente selon les tarifs du percepteur. Mais le peuple en retirerait du moins cet avantage que la dénonciation d'un traité sur la poudrette ne pourrait plus suffire à légitimer sa mobilisation militaire. Avec un transit plus facile, les races se mêleraient. L'esprit des peuples émigre dans leurs cassonades, et les philosophies s'immiscent dans les âmes parmi les ardeurs du trois-six. Voilà ce que M. Méline ne parvient pas à comprendre.

Le désir d'internationalisme s'accentue. Les langues s'empruntent leurs vocables et les gardent. Les intellectuels ne consentent plus à se distinguer par le drapeau, et *la Valkyrie* se joue sur la scène de l'Opéra.

Au propre, le chauvinisme demeure l'apanage des petits employés des grandes villes. Molestés toute leur vie par l'autorité arrogante des chefs de bureau, il les console de pouvoir, deux fois vingt-huit jours, insulter, à leur tour, comme sergents, les prolétaires affublés d'une capote bleue et d'un képi numéroté. C'est parmi ces gratte-papiers que l'on constate les courages excessifs, les indignations chauvines les plus intraitables. Ils exigent leur revanche... des insolences subies sous un pouvoir plus fort moyennant dix louis mensuels.

Le paysan hait la guerre. Cet adage est antique. La chute du boulangisme se peut attribuer à la crainte habilement propagée par les candidats gouvernementaux, d'un conflit franco-allemand.

Quant aux ouvriers le souci les abandonne de

« se faire assommer pour le compte des patrons. »

Restent les fils de petite bourgeoisie pour qui Saint-Cyr donne la certitude d'une vie médiocre et sûre passée dans les garnisons de province, à inscrire les livres de café et les clous de bottes en usage dans la caserne. Ce métier de comptable ne les change point du rythme familial ; et ils y joignent le prestige d'un costume théâtral, doré, qui, pour les quadragénaires en retour d'âge les assimile au ténor de l'endroit.

Soutenus, par les vieillards hors d'état de se battre, par les industriels affolés à la prévision d'une grève libre de cavalerie et de sentinelles, ces officiers et les sergents civils forment la masse patriote.

J'imagine que l'infidélité de la vierge aux coques noires a diminué heureusement le prestige de leurs phrases valeureuses.

Et nous autres, les internationalistes, nous ne pouvons vraiment qu'envoyer nos meilleurs baisers à l'infidèle. Elle a péremptoirement démontré que la patrie n'existe plus actuellement, pour nos grandes agglomérations de peuples si divers de races, de coutumes et de langage. Si la guerre rougit à nouveau l'avenir, ce sera la masse humaine des sans-avoir qui tirera le glaive, en agitant l'unique drapeau noir et pourpre contre les loques armoriales des autorités opprimantes.

Encore un peu de temps, et les partis politiques auront sombré avec leurs misérables idéaux. Deux camps se formeront pour les luttes prochaines, celui des internationalistes humanitaires, et celui des capitalistes patriotes. Et ce sera la confusion des patriés à droite et à gauche. La nôtre n'aura qu'un nom : elle s'appellera Révolution ; et elle aura son sol dans tous les cœurs où la douleur Humaine aura pleuré.

Salut donc, vierge blonde aux grandes coques de soie, qui viens d'écraser de ton pied blanc le dragon dévorateur, le Monstre-Patria.

IV

Sans doute, l'an 1893 marquera dans les siècles, pour l'énorme extension que prit manifestement l'idée pure de la fraternité, de l'altruisme.

Jusque 1871, les révolutions s'accomplirent en faveur de sectaires résolus à renverser le pouvoir, à s'y substituer, à venger des injures de parti. Au contraire, et si on la juge par delà ses tentatives criminelles, ses faits de guerre, la doctrine anarchiste amplifie le vieux débat des castes d'une manière étonnante. Devant elle, la politique sombre. Un seul cri pitoyable, une demande d'amour humain surgit des poitrines populaires. Une élite ainsi recueille ce cri et aide à ce qu'il soit entendu. Il n'est plus de république, de dictature ou d'empire sur quoi la verve des orateurs s'exercerait. C'est la Douleur des Hommes qui se dresse de l'ombre historique et qui implore lamentablement.

Que les choses changent! Le plus illustre des politiciens modernes, Gambetta, passait pour libéral. Dès son avénement, il prétendit retirer le droit de vote aux électeurs voués à des partis autres que le sien. Ensuite, il poursuivit la destruction de l'Eglise, besogne analogue qui permettait de surseoir indéfiniment à l'épouvantable tâche de réformes, sous le prétexte de prévenir un péril imaginaire; car la bassesse et la cupidité des prêtres avaient, depuis des temps, recrucifié le Christ, effacé la foi.

Voilà la plus grande œuvre politique de notre

temps. Qui ne la jugerait misérable? Des prétentions d'une mesquinerie moindre semblent devoir guider les esprits futurs. Les idées qu'ils relèvent échappent aux sectes et aux époques. Elles sont éternelles; elles embrassent la vie.

Pour concevoir nettement le principe des tendances anarchistes, il importe de se remettre en mémoire l'une des plus subtiles paraboles gardées dans la tradition des Evangiles.

Le père de famille sort le matin et va jusqu'à la place publique afin d'enrôler des travailleurs pour sa vigne, moyennant le salaire d'un denier. Au milieu du jour, il sort une seconde fois, plus tard encore, et conduit sur son domaine des escouades d'ouvriers nouveaux. Le soir, il ordonne qu'on les paie tous d'un denier. Mais ceux engagés au matin et ceux du midi s'étonnent alors avec amertume de se voir rémunérés par la somme même offerte aux derniers venus dans le champ. L'œuvre n'a-t-elle pas été plus grande pendant toute la chaleur du jour? Le maître les congédie en rappelant qu'un denier de salaire a été accepté d'abord par chacun.

Cette mystérieuse prophétie paraphrasait seulement la formule économique de l'avenir : *A chacun selon ses besoins*, pour l'opposer à celle des temps près de finir : *A chacun selon ses œuvres*.

L'anarchie théorique ne fait que conduire à son apogée l'évolution du christianisme.

Les ouvriers du matin symbolisent les vieilles castes, dont le glaive instaura les cités antiques, les patries, les empires. Ceux du midi représentent les marchands et les habiles, qui commencèrent à besogner dans les patries, lorsque celles-ci furent devenues assez fortes pour distraire des combats une part de leur vigueur. Enfin, ceux du

soir, qui apportent au travail ancien le nouvel effort, l'affermissent, le rendent stable et mènent l'humanité vers une meilleure vie, pendant que les guerriers continuent à combattre et les marchands à vendre, ne seraient-ils pas le prolétariat moderne, dont le courage industriel multiplie féeriquement la richesse et l'aise des nations ?

Tous, dit l'Ecriture, recevront le même denier, sans qu'aucun réclame justement contre l'égalité du salaire.

En effet, la civilisation et la pensée savante ne se développèrent jamais que parmi les peuples les plus denses. Le nombre demeure donc, avant tout, le facteur indispensable du bien-être vital, du bonheur à venir, puisque l'idée civilisatrice ne germe qu'au milieu des grandes agglomérations humaines. Le pauvre a, comme nombre même, le premier droit à la satisfaction, et cela dans l'intérêt spécial de la richesse et du bonheur universels. Tout être qui périt diminue la chance de perfection des races.

Aussi l'enseignement du Christ fut-il de favoriser la Vie par la bonté. Il prescrivit de se dépouiller pour les misérables, de tendre la joue gauche à la main qui venait de souffleter la joue droite, d'aimer le plus. Ce n'est pas seulement par littérature que l'humble figure de Madeleine assiste au drame divin. Sous les pieds du crucifié, de celui qui donnait son existence pour un espoir de bonté abstraite, il importait que l'amour apparût dans sa splendeur la plus immédiate, la plus saisissable.

Certainement, il déconcerte de voir que la théorie d'altruisme ait eu, jusqu'à l'heure présente, pour seuls propagandistes efficaces, Ravachol et Pallas, Emile Henry et Vaillant. Ces hommes de ter-

reur contredisent, par l'acte, la pensée de leur foi. Réprouvant la guerre et la mort, ils tuent. Pour nier l'autorité même, ils imposent l'autorité passagère de la force.

Mais la cause de cette contradiction se manifeste en toute évidence. En lisant les publications anarchistes, les compagnons s'enthousiasment pour l'idéal offert. La logique simple des déductions les stupéfie. La preuve des statistiques les convainc. Ils s'écrient : « Voilà l'entière vérité. Et les hommes ne s'y donnent pas! Les puissants préfèrent à la beauté de cette harmonie humaine la satisfaction stupide de leurs instincts, l'égoïsme!! » La méchanceté du monde dépasse la patience des néophytes.

Autour d'eux, désormais, ils souffrirent mal de voir les gens pâtir, peiner et mourir; les femmes se vendre, les filles avorter, les jeunes hommes s'affaiblir dans la maladie qu'apportent les miasmes des usines, l'alcoolisme et les privations. Ils apprennent qu'en France seulement quatre-vingt-dix mille personnes périssent annuellement de misère et de désespoir par le crime de la société. Pour se munir de luxes excessifs, quelques-uns massacrent, sans même affronter une lutte franche. L'idée de la *légitime défense* ne peut-elle alors se justifier dans le cerveau des anarchistes, qui ne possèdent pas une intelligence assez haute pour saluer le culte de la douleur et l'amour du martyr? La colère exalte les plus sanguins et les plus nerveux. Dans un pareil temps d'assassinats légaux, quoi d'étonnant, si l'un enfin se lève et oppose la mort à la mort ?

La dynamite gronde; et voici que la demande d'amour social, inconnue jusqu'au jour de l'explosion, bafouée et ridiculisée, ou plus, devient une chose apprise au monde. Ce que les livres et la pi-

tié ne purent obtenir des riches, la menace et la mort l'annoncent, au moins.

En vérité, comment ces soldats du malheur résisteraient-ils à la tentation de la guerre ? Sera-ce par crainte de la répression ? Mais, à chaque heure, la faim les guette et la maladie les foudroie. La phtisie des forges, l'empoisonnement par la créosote, la toux des cardeurs ne valent-ils pas la guillotine promise ?

On rencontre si peu de vieillards dans les faubourgs !

Redouteront-ils de tuer de par leur altruisme même ? Ils disaient ceci :

« Jamais nos faits de guerre n'extermineront les 90,000 personnes que sacrifie la paix actuelle. Mais l'idée de pallier la douleur humaine s'imposant davantage à chacun de nos crimes, le jour approche, grâce à eux, où des lois moins iniques seront nécessairement promulguées. Ces lois finiront par alléger le mal social. Des 90,000 meurtres imputables à l'Etat, la proportion s'abaissera à 50,000, à 25,000, à 10,000... En sorte que le fait d'avoir épouvanté par l'explosion d'une bombe et d'avoir péri sur l'échafaud obtiendra, dans un avenir proche, un surcroît de vie sociale. La vie étant la condition première du développement intellectuel des races, celles-ci deviendront heureuses à l'infini, parce que dix victimes auront été sacrifiiées utilement. Notre guerre s'offre, au jugement, plus humaine dans sa vision et plus glorieuse dans son idée qu'aucune guerre des histoires... »

La maxime : *A chacun selon ses besoins*, et le principe de *la légitime défense* semblent les deux points extrêmes de la doctrine. En fait, l'*Anarchie*, selon sa vertu étymologique, *nie la justice du commandement*. Très générale, cette philosophie n'admet au-

cune politique. Le droit de vote ne la séduit pas; car l'expérience de quarante-cinq ans en a découvert l'inutilité.

La négation du commandement mène à repousser la centralisation. En cela, du moins la thèse se pose irréfutable. N'est-il pas injuste que Paris, la ville munie d'intelligences, électrice d'une députation entièrement socialiste, demeure soumise à un gouvernement choisi par les vignerons des Vosges, les bergers de l'Auvergne et les agriculteurs de la Beauce? Grâce à cette monstruosité d'une organisation prétendue libérale, l'élite du monde pensant trouve son action entravée par les intérêts personnels des bouilleurs de cru ou des éleveurs de porcs?

Pour l'éducation du monde, il serait admirable, *utile*, que la commune de Paris tentât la création d'une nouvelle Salente, où les idées d'altruisme trouveraient leur réalisation. Si la chose échoue, les tendances libertaires seront ajournées. Dans le cas contraire, l'univers connaîtra la formule du bonheur social pour une application immédiate.

Cet exemple de Paris se renforce de ceux de Roubaix, Lens, Carmaux, Saint-Etienne, Bordeaux, Marseille, Lyon, etc. L'anarchiste souhaiterait que chacune de ces municipalités se gouvernât autonomiquement. L'histoire offre des modèles d'un pareil essai. Les villes de la Hanse, ces anciennes cités de franchises communales, s'organisèrent à part sur le sol des patries, et prospérèrent merveilleusement.

Si les professeurs de socialisme prétendent contraindre les paysans de la Brie à vivre comme le tisseur de Roubaix, les philosophes anarchistes se refusent à imposer cette contrainte. Les villages de l'Orne et de la Vendée pourraient, à leur aise,

s'organise cléricalement et féodalement. A l'essai, on jugerait bien la meilleure épreuve.

L'autonomie des communes, la décentralisation des pouvoirs, le droit des minorités à la vie réelle s'ajoutent, dans l'ordre, pratique graduellement applicable, aux principes de la philosophie anarchiste.

L'oppression des minorités par la majorité subsiste ainsi qu'une forme barbare. Le vote n'est, en somme, que le dénombrement d'armées en présence. La moins nombreuse s'avoue vaincue et accepte l'esclavage par avance. Cela est tout à fait mérovingien. En dix-huit siècles de christianisme on eût pu découvrir mieux. Le temps ne vient-il pas de déposer, avec la haine, l'esprit de domination?

Il exista jadis une multitude de patries différentes dont les citoyens se faisaient constamment la guerre. Peu à peu, les mariages et les conquêtes les agglomeraient. Au temps de Frédégonde, l'Austrasien détestait le Neustrien, avec une haine au moins égale à celle qui anime les éphèbes des Sociétés de gymnastique contre les Allemands. Aujourd'hui, rien ne subsiste de ces querelles. Le duc de Bourgogne tenta longtemps de nuire au roi de France. Sommes-nous pas les frères de Bourguignon?

Une loi ethnique veut que les petits Etats disparaissent pour se fondre en de plus grands. Les forces s'allient à mesure que la barbarie décroît. Un Provençal, un Basque et un Picard sont trois hommes fort divers, autrement divers que le Parisien et le Berlinois. Cependant, ils vivent sous le même drapeau des siècles, et, se plaisantant, ils se chérissent.

Ainsi la haine ira s'effaçant des nationalités; et l'abolition des patries s'annonce comme le processus scientifique d'une vérité de l'histoire. Détestant la

patrie, on embrasse l'humanité, la seule nation.

Il existe aujourd'hui peu de motifs de guerre. Qu'un ivrogne insulte un drapeau ou brise un écusson, l'honneur des peuples n'en souffre plus. On le vit bien lors de l'affaire d'Aigues-Mortes. Nos chauvins ne désirèrent pas envahir l'Italie et massacrer des milliers d'hommes, parce que l'émeute de Rome avait abîmé l'écusson de notre ambassade.

La cause sérieuse du conflit provient des crises économiques. Les gens d'Italie, menacés de famine, pourraient assez justement surgir en armes contre ceux qui les mènent au fléau.

Or, le libre-échange supprimerait cette cause de la Douleur des peuples.

L'anarchie demande à ce que l'on pense moins particulièrement, à ce que l'amour unisse les humains. Ces conflits d'intérêts nationaux sont une triste misère, si l'on songe que les deux tiers du globe en friche nourriraient facilement, après culture, cinq fois la population de la planète.

Mais, pour établir cette culture, de puissantes machines devaient être construites, des bras forts utilisés. L'anarchiste ne refuserait pas le service militaire si, au lieu de tourner vainement, un fusil aux mains, sur un champ de manœuvres, durant trois années, il vouait sa jeunesse au bonheur des hommes, dans les plaines des Amériques, sur les plateaux africains, à travers le steppe et la brousse de tous pays, afin d'ouvrir le sein de la terre et d'y semer le grain.

Les millions d'adolescents qui se désolent à suivre des cours de meurtre, se réjouiraient, en travaillant les sols vierges, de multiplier la vie.

De telles pensées font frémir de désespoir et de colère les cœurs francs. Elles incitent à nier la pa-

trie, à prêcher la révolte, à lever même l'épouvante de la mort contre ceux qui, n'ayant qu'à consentir, repoussent l'amour universel et le bonheur social, tangibles dès demain pour les hommes de bonne volonté [1].

---

1. Dans le même esprit, l'idée de fédération provinciale peut avoir d'excellentes conséquences.

LA VERRERIE OUVRIÈRE

La fête du quatrième Etat qui animait un dimanche la ville d'Albi marquera une autre date considérable dans l'histoire des évolutions sociales. Le travail devient en même temps le capital. Il peut se dire une puissance forte par soi-même. Cette impression de vigueur certaine émane de toutes les figures réunies autour des tables, planches jointes à des ais de bois brut et qui supportent la vaisselle du banquet socialiste fêtant l'ouverture de la Verrerie ouvrière. De ces faces de travailleurs, fraîches, rasées à la perfection, nulle colère ne semble prête à jaillir.

Vêtus de complets plutôt cossus, de linge net, portant à la boutonnière le sobre emblème rouge, ils parlent bas entre les bouteilles de vin acide. Ils ne sentent pas le besoin de déclamer, ni de pourfendre. MM. Jaurès, Millerand, Rochefort surent inspirer à leurs disciples cette confiance calme en leur avenir. Et, de fait, ces immenses bâtiments de la fabrique nouvelle alors inachevée, ne sont-ils pas un monument de victoire pacifique ?

Le donjon de la cheminée lève sa tour rosée dans le clair soleil, dans une chaleur douce; de grosses guirlandes de buis que piquent, par places, des fleurs roses, enlacent ce donjon du travail, s'élancent de mât en mât, retombent et se relèvent, de-

viennent couronnes de triomphe, courent le long des façades, sur le crépi encore frais qui assemble la brique et la pierre vers les cintres des portes. La guirlande unifie dans sa verdure éternelle les bannières rouges des diverses sociétés où des lettres d'or annoncent : « Cercle socialiste », « Ni Dieu ni maître », etc. ; devises guesdites, blanquistes, allemanistes, des énergies ouvrières.

Au cours du festin, où s'attablèrent sept cents personnes, pas un cri, pas un rire trop fort ; des gens simples et résolus se réjouissent moins qu'ils ne se constatent solidaires et courageux pour édifier la fortune du pauvre.

Point de table d'honneur : démocratiquement, les leaders parlementaires s'assoient contre la manche de l'ouvrier manchot, qu'un engrenage amputa.

Voici le cimier de cheveux blancs qui impérialise le profil net de Rochefort, sa pâleur aristocratique, son sourire malicieux. Non loin de lui, la face large et barbue de M. Jaurès donnerait mieux la sensation d'un industriel heureux en affaires et content de voir ses laborieux amis, que celle d'un fougueux tribun imbu parfois de mysticisme, toujours voué à l'harmonie miraculeuse de son éloquence. Sous le feutre, M. Gérault-Richard, gras, clair, semble de ces buveurs rabelaisiens chers aux enseignes de la Renaissance, suspendues devant les hôtelleries ; et ce même feutre couvre sept cents autres têtes saines, fraîches, obstinées, barbues.

Avec élégance, les servantes agréables passent les plats, versent l'eau dans les bouteilles mises à la gueule d'une pompe provisoire. Les couleurs de leur corsage égaient. Tout cela est de bon ton, point criant, ni déclamatoire au soleil tamisé par

la tente verte. Sur le volant qui bientôt tournera, la guirlande de buis et de fleurs roses entoure le cercle de fer dispensateur de la vie aux machines. Non sans orgueil, les visages s'orientent vers ce cœur de la fabrique qui va battre pour récompense de l'effort créateur de la fraternité. C'est la calme satisfaction du résultat obtenu.

Lors du cortège, dans les rues, autour des bannières de velours bleu, derrière les musiques, les orphéons, les fanfares, en vain, la gendarmerie trotte, caracole, coupant la foule; les épaules ne se haussent même point dans leurs complets sobres. Les travailleurs marchent serrés en silence et la population de la ville ne s'étonne point. Que reste-t-il, à ce spectacle, des invectives officielles contre le socialisme, de l'appel à la résistance, contre les énergumènes, les partageux, les fous? Ce sont de petits bourgeois qui défilent, le gilet barré d'une chaîne d'argent ou d'or, de petits bourgeois bien sages, sûrs de leurs droits. A table, on les croirait plutôt réunis pour l'apothéose de quelque ligue du petit commerce contre l'impôt des patentes, si, deci, de-là, n'apparaissaient, subitement, les mains, mais les pauvres mains couturées, entamées, crevassées, désonglées. Des sillons noirs les creusent; il manque des phalanges; des doigts pour jamais se recourbèrent sur la fracture de l'os. La crasse du fer pénètre durement entre l'ongle et la chair si nettoyée, si lavée pour la circonstance.

Elles attestent toute la douleur, tout l'effort et toute l'injustice, ces mains de labeur; mais, seules, elles distinguent le travailleur de ceux qui le défendent. C'est aussi pauvre d'allure, aussi fruste de manière, mais noblement simple, cependant, que, par devant ses électeurs, un Labussière étriqué dans un paletot de ratine, et sa face comme martelée par

un fer, a la cavité des yeux, a l'épatement du nez, a tout l'aplatissement du visage humble et malheureux.

Ailleurs, voici M. Coutant, solide géant dont les cheveux bouclés dépassent le haut feutre dur et dont le nez rougi appelle l'allusion; M. Sembat arbore une barbe rousse, une chevelure noire et dure sur une tête carrée, comme une boîte, que le binocle ne peut anoblir.

Les corps massifs ou piètres, les gestes timides, gênés, se dissimulent mal sous des pantalons gonflés aux genoux, sous les vestons plissés; la sueur des cous mouille les cols qui gondolent malgré de sottes petites cravates bleu-ciel recouvrant un cartonnage détraqué.

Autre type de leader est M. Vaillant, vieillard recroquevillé dans sa redingote noire que les pellicules blanchissent et dont la barbe grise ne masque pas un nez rouge, monstrueux, ombré par la forme haute du chapeau. On dirait un professeur de septième au collège de la province.

Dans de petites redingotes courtes, dans les fourreaux étroits de pantalons noirs, des travailleurs voûtés le suivent. Ils ont des cous trop maigres issus de cols trop larges, et tous s'acheminent vers les constructions neuves de la verrerie où des pancartes bleuâtres désignaient par dessus les portes ce qu'allait contenir telle partie du bâtiment inachevée : sable, moules, machine, et générateur.

Aussi bien, cette docile bourgeoisie ouvrière ne supporte-t-elle point que les choses admises par son expérience puissent être trop violemment contestées.

Au toast que prononça Rochefort, le dessert venu, un citoyen Pascau, délégué des cartonniers parisiens, ayant voulu contredire avec trop d'ardeur, fut immédiatement hué et sans ménagements. Cette

manifestation de toute sympathie dévotieuse pour le grand tombeur de pouvoirs aida l'émoi réel quand advint la cérémonie principale du jour.

Devant l'un des fours achevés, une torche rouge, munie d'étoupes, fut remise à Rochefort qui, par elle, alluma la paille posée contre la porte. La noblesse de son geste justifia le cri d'enthousiasme; l'immense acclamation : Vive la sociale! monta dans l'édifice, s'engouffra dans toutes les routes, s'éperdit vers la campagne muette.

Durant l'après-midi, les Sociétés de gymnastique défilent gaiement, bannière et clairons en tête. De tout petits garçons habillés de chemises rouges, de ceintures bleues, de culottes blanches marchent par rangs; la population se mêle, jeunes filles en toilettes de dimanche, bourgeoises heureuses de leur apparat.

C'est avec des bébés aux bras que les mères, les pères retournent au meeting du soir sous l'œil inutile des gendarmes, entre leurs patrouilles qui n'intimident pas, malgré les bottes à l'écuyère, les sabres, les sauts des chevaux.

La très vaste cour de la verrerie s'emplit dès quatre heures de trois mille personnes au moins. L'estrade est au pied du donjon de briques, clair et rose sous le ciel ami. Parmi la guipure tuyautée de leurs coiffes, les têtes des vieilles femmes sourient édentées; deux mille feutres noirs se massent au-dessus de faces attentives; il y a, surnageant là-dessus, des fleurs aux chapeaux de femmes. Plusieurs toilettes fraîches illuminent l'amas noir et gris des hommes; des bébés crient ou pleurent sur les bras des mères.

Au-dessus, flottent les banderoles rouges et leurs lettres d'or : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous » et les guirlandes de buis se balancent, de

mât à mât ; il en pend des lanternes vénitiennes comme autour de l'estrade ; là, un buste minuscule de Rochefort mis sur un socle au milieu du donjon de la cheminée, semble le symbole de la force volontaire si grande pour produire dans la minuscule vie humaine. Les lettres R F le flanquent.

Le premier, M. Gérault-Richard, sur la tribune, annonce l'adhésion à la verrerie ouvrière de 748 syndicats, de 122 groupés, de 165 municipalités, de 65 Sociétés coopératives. Puis les mains jointes et la parole émue, Rochefort annonce que de grands distillateurs ont promis leurs commandes, des banquiers un prêt notable sur le gage des bâtiments de la verrerie.

L'*Intransigeant* ouvrira une nouvelle souscription. Dé l'argent manque encore, mais tout ira. Accoudé sur la balustrade, il parle paternellement sans phrase ; et c'est une majesté.

Ensuite, discourt Hamelin, administrateur du comité d'action de Paris ; il semble un officier en civil, n'était l'abominable cravate au cartonnage défectueux que décidément les socialistes chérissent.

Sa médiocre éloquence se hâte, bredouille, ânonne, se fond dans les cris publics : « Vive la révolution sociale ! Vive Jaurès ! » A la tribune, l'orateur, gros, violent possède le don d'émouvoir en paraissant souffrir de sa conviction ; la voix pleure, les mains élevées au-dessus des cheveux courts tremblent. L'index se hausse et s'abaisse, menace.

Le soleil mourant teint de rose sa large face carrée sur le petit col blanc. Habile, il loue le travailleur, il s'émeut de sa vaillance dans la lutte sociale ; il verserait des larmes sur tant de courage, sur celui des femmes qui soutinrent leurs maris pendant la lutte, de ces femmes qui toute une nuit, au nom-

bre de 3,500, chantèrent sinistrement la *Carmagnole*, devant l'usine de M. Rességuier, à Carmaux, dans l'ombre froide et lugubre. Sa figure grimace de douleur réelle dans le cadre de la barbe courte et laineuse. Il ne dit point des choses très profondes mais simples, et sa musique donne plus de chance au succès que les raisons démonstratives un peu trop absentes.

Succède, après les salves d'applaudissements, un petit homme blond, pâle, au veston gris, et dont la voix grêle détonne devant la majesté du ciel qui s'obscurcit. Autour de sa maigreur et de son embarras, les lanternes de papier s'allument; il vient au nom de ceux qui luttent à Rive-de-Gier.

Un joli garçon brun, à forte moustache, le remplace et s'évertue parmi les lanternes qui brûlent. Il apporte l'adhésion de trente-cinq Sociétés coopératives.

D'autres défilent pour la même mission à la barre de bois blanc. Ce semble la grosse préoccupation de fournir à l'usine une clientèle solide. On peut dire que l'espoir se réalisera. Vieillard à bonne figure bénisseur, la barbe et les cheveux blancs coupés ras, M. Flaissières, maire de Marseille, apporte le salut de sa ville, se glorifie à foison, étend les bras autant que le permet la lourdeur de son pardessus riche. Comprenant le trait juste de cette journée, il félicite les femmes de la bourgeoisie assistant en évidence et fort enthousiastes au meeting. Certes, le socialisme conquiert en ce jour son droit de bourgeoisie. Le prolétariat capitaliste et possédant s'affirme avec sagesse, — et d'autres encore succèdent qui parlent ou lisent malaisément.

De plus en plus, les lanternes s'incendient autour des orateurs.

Au loin, la ville s'illumine.

M. Vaillant, avec une petite voix claire, récite des félicitations au prolétariat. M. Syncholle, vice-président du Grand-Orient, confère la sympathie maçonnique à l'œuvre, à la discipline et à la vertu des collectivités. « Unissez-vous », conclut son discours.

Il n'y a plus une seule lanterne intacte.

L'ordre du jour acclamé, la foule vide l'espace, les enfants rient, les mères jasent. Tout ce monde de calmes petits bourgeois rentre dans ses demeures, non sans acheter de petits singes de peluche rose et des violettes artificielles aux marchands des éventaires.

Dans la vieille ville d'Albi, c'est un soir de dimanche tranquille; les cafés se comblent, les révérences s'échangent; seuls, les gendarmes, contradiction ridicule et tumultueuse, galopent par pelotons depuis l'admirable silhouette de la cathédrale jusqu'à l'altitude rose du donjon industriel assombri dans ses guirlandes. Aux deux bouts de la ville, également en briques roses, la cathédrale catholique et l'usine socialiste élèvent leurs masses; l'une date des vieux siècles, œuvre admirable de l'enthousiasme pieux, l'autre datera de demain.

A la descendance du même peuple, à sa même énergie perpétuée par les siècles et les atavismes de la race, l'Usine devra de recréer les espoirs plus positifs des hommes et leur enthousiasme pour la fraternité humaine. A peu de distance, le vieil idéal mystique au paradis d'outre-mort regarde naître l'idéal nouveau du meilleur sort terrestre.

TROUBLES A CARMAUX

Une demi-heure environ avant l'arrivée du train qui devait amener d'Albi à Carmaux les députés socialistes accompagnant MM. Rochefort et Jaurès, la gendarmerie charge avec une brutalité extrême à travers la rue de la Gare, déblaie cette voie de tous ceux favorables au fondateur de la Verrerie ouvrière, cependant que les employés de M. Rességuier, munis de sifflets à roulette, se massent derrière les grilles fermées de l'usine Sainte-Clotilde.

La nuit commence à venir, il est près de six heures.

Dans Carmaux, mal éclairé, ce sont des cris de femmes poursuivies par les gendarmes à pied, des coups de sifflets issus des fenêtres du Cercle républicain où les gouvernementaux se tiennent, des huées de socialistes répondant des trottoirs.

Au grand trot, les gendarmes passent par groupes de sept ou huit. Les chevaux montent sur les trottoirs, on refoule les passants dans les portes. Des blouses blanches éclairent l'ombre, disparaissent, le trot des chevaux retentit de partout.

Forcés par les gendarmes à quitter la rue, nous montons à un premier étage, et sous le ciel de crépuscule, nous pouvons suivre les allées et les venues de la cavalerie qui « fait la rue, », comme au-

trefois, lors des campagnes électorales, on « faisait » une salle de réunion publique.

Soudain, une charge nouvelle passe au galop, et nous apercevons derrière elle un groupe de personnes fort nombreux qui suit M. Jaurès.

Mais une seconde charge survenue par derrière disperse cette foule, rejette contre les murailles les personnalités socialistes. Beaucoup de gendarmes ont la carabine au dos; on voit leurs gestes briller par les galons des manches. Les vivats des socialistes et les sifflets des gouvernementaux se croisent.

Ce sont des ombres qui se heurtent, qui tombent; des remous de gens en groupe serrés par la cavalcade, sortent de l'ombre, y rentrent, faiblement éclairés sous les rares becs de gaz. Par des rues transversales, nous gagnons la place Gambetta, vaste étendue où un cirque forain, cet après-midi, campa.

Au bout, se trouve le Cercle d'études sociales. Un banquet y est préparé pour M. Jaurès et ses amis. Dans la cuisine du restaurant, près de vingt poulets rôtissent à la chaleur du four; un homme est assis sur une chaise. Renversé par un cheval, il a été foulé aux sabots. Quelques gouttes de sang rose tachent sa chemise. Il souffre au crâne et à la jambe. C'est un hère lamentable et malingre, à demi chauve, sans force visible.

Les poulets rissolent dans leur graisse. A ce moment, entre M. Jaurès; la sueur inonde sa large figure franche. A grand'peine il respire, serré par ses amis au milieu des 150 couverts préparés pour le festin modeste, que supportent des tables longues, étroites et blanches, chargées de miches et de bouteilles pleines. Le leader, encore pâle, conte comment il eut une première bagarre à subir en face de l'usine Sainte-Clotilde.

Des ouvriers de M. Rességuier, les nouveaux venus embauchés depuis la grève dernière, ont envahi l'auberge qui accueillait la fanfare municipale dépossédée de ses instruments par les gendarmes dès qu'elle avait voulu saluer de la *Carmagnole* le député de Carmaux, MM. Antide Boyer, Vaillant, Sautumier, Garnot, Walter, Leygues, etc. On dit que, pour permettre à ses ouvriers cette manifestation, la direction de la verrerie Rességuier a fait arrêter le travail devant les fours. Naguère, pour bien disposer son personnel, elle avait doublé la paye du mois.

Chargé sans cesse par devant, par derrière, le groupe qui accompagne M. Jaurès, traverse malaisément la ville. Mais comme Calvignac et des amis socialistes avaient pu le rejoindre vers la place Gambetta, les évolutions de la cavalerie se firent plus dangereuses. Un moment séparé de tous, il dut se protéger du tronc d'un arbre. Le galop des bêtes le frôla. Comme il se réfugiait sur un trottoir, les masses sombres des chevaux arrivèrent encore sur lui et en passant un sous-officier lui cria : « Mais entrez donc quelque part, messieurs, ou il va arriver un malheur ! » indiquant ainsi la nature de sa consigne que l'effusion du sang ne doit point infirmer.

Le quartier de la rue où se tient la réunion est bloqué par la gendarmerie.

Trois mille ouvriers environ emplissent le grand local de la Chambre syndicale, aux murs nus hauts, éclairés par les guirlandes de lanternes vénitiennes bleues et rouges.

Au commencement de la séance, la lutte est entre les socialistes, chantant la *Carmagnole*, et les progressistes, munis de sifflets. Le jeu de ceux-ci est atténué par le cri profond et sincère des socialistes.

Des femmes apportent deux bouquets de fleurs rouges à Jaurès. Les femmes sont très énervées; elles sourient, elles acclament Jaurès et la Sociale, sous les mouchoirs blancs, en pointe, qui les coiffent.

La bataille, agite le lac de têtes blêmes, de têtes jeunes. Des poings s'abattent sur un cou blanc et musculeux, entrevu parmi les buissons de bras levés. La houle des épaules se meut, se hausse, bat les murailles. A l'ombre de feutres, des dents rient sous des moustaches noires, rousses. Il vibre de l'enthousiasme et de la haine sur cette lutte hérissée de poings maigres, de faces vociférantes, de têtes dressées.

Enfin, à une minute d'apaisement, le maire de Marseille, M. Flaissières, prend la présidence. On expulse les siffleurs à coups de poing.

M. Jaurès peut parler. Très énergique, il couvre le tumulte de toute sa voix. Il peut alors dire le triomphe de sa faction sur celle de ses adversaires, car le bruit des sifflets a presque disparu.

Mais, dans la rue, les combattants ayant arraché un couteau de cuisine des mains d'un mouchard, ce couteau est porté sur l'estrade et remis au commissaire spécial. Les gendarmes font irruption et remplacent les siffleurs, pour empêcher la réunion. On évacue la salle, bientôt uniquement remplie de rangs de gendarmes en manteau.

C'est alors, sous les girandoles de lanternes vénitiennes, rouges et bleues, le silence entre les quatre murs décrépits, et le dos des gendarmes, sages, sombres, qui entrèrent sans que le commissaire de police les eût priés, comme s'ils obéissaient à des instructions occultes et bien supérieures.

Aussitôt, des hommes, grimpés sur les échelles

détachent les lampes, les lanternes de leurs fils de fer, et puis soufflent. C'est fini.

La malice de M. Rességuier et la brutalité des gendarmes assurent de nouveau, à M. Jaurès, la députation de Carmaux.

M. Henri Rochefort [1], qui était venu pour présider la réunion publique du soir, vit sa voiture entourée par les ouvriers de M. Rességuier et les progressistes et dut, pour parvenir sur la place Victor-Hugo, laisser les chevaux rebrousser chemin. Deux ouvriers furent grièvement blessés à coups de couteau. Plus tard, M. Jaurès interpella à la Chambre. En lui répondant, les ministres mentirent. Ils nièrent tout : la brutalité des gendarmes, le sang des blessés, et la manœuvre tragico-comique du couteau de cuisine découvert par un mouchard bénévole pour fournir le prétexte d'interrompre la réunion. Ils mentirent.

---

1. On ne comprend pas du tout pourquoi, dans l'affaire Dreyfus où l'iniquité des conseils de guerre se manifesta monstrueusement, Henri Rochefort, la première fois de sa vie, a pris le parti des Forts contre les Faibles, de l'Injustice contre la Justice (Janv. 1898).

DES GENS

La puissance de l'argent s'écroule après celle de la force brutale héraldique. Quel nouveau gonfalon va ondoyer dans le prochain avenir ?

Un instant, on put penser à celui de la foule, du nombre. Là fut le songe des hommes de 1848, de ceux qui arrivèrent en 1870. La multitude consultée montre manifestement son incapacité de répondre pour la satisfaction de ses besoins. On peut tirer de son avis des conclusions générales et abstraites, cette négation récente de la propriété par exemple ; mais, pour la pratique, elle tâtonne, se coupe, se contredit.

Aussi, dans les milieux révolutionnaires, le dénigrement de la foule atteint l'hyperbole. A ce propos, l'acte d'Emile Henry semble très instructif.

Cent fois, en effet, il a dit dans les groupes que la culpabilité sociale ne devait pas rester imputable aux seuls gens du pouvoir. Pour lui, et logiquement, les procédés gouvernementaux de l'oligarchie ploutocratique oppriment les foules, grâce à l'absurde indifférence de celles-ci et leur apathie connivente.

Logique l'amant du peuple porte sa propagande mortelle, non contre les héros des ministères ou les fabricants élus à la Chambre, mais contre le

citoyen qui par son vote et sa docilité militaire aide le crime du pouvoir.

La foule, ceux qui rient, boivent et fument dans les tavernes sans s'émouvoir sinon de leur pituite ou nausées, était pour Emile Henry les responsables de la Douleur Humaine. Il les frappa.

Ce jeune homme, érudit certes, allié à des familles que les luxes affinèrent de siècle en siècle, supportait mal les Roger Bontemps popularisés par la chanson. On les connaît, gaillards, obèses, et qui serrent avec orgueil la main du gérant dans les tavernes. Volontiers ils chantent : l'amour, le vin, et la philosophie du Caveau. On peut fusiller à Fourmies, guillotiner à la Roquette, massacrer au Soudan, cela leur importe moins que le couplet d'Yvette et le billet de l'Eldorado. La grivoiserie niaise et l'amer Picon les consolent de toute la Passion du Christ populaire. Ils traînent partout leur faconde ignoble, leur rire gras; ils sifflent Wagner parce qu'il est Allemand, enceintent les filles et s'en gaussent, indifférents à l'être qu'ils viennent de semer dans la grande aire de douleur, sur le van à pâtir.

Ils comptèrent dans les sept millions de *oui* impérialistes du plébiscite qui précéda Sedan. On les dénombra parmi ceux qui lâchèrent pied, de champ de bataille en champ de bataille, malgré le revolver de l'officier, eux épouvantés par la force prussienne et incapables de mourir, mais braillant dans les villes leur ivresse patriotique et invoquant, à l'abri, la grande revanche. Ils sont pour les affaires, la sécurité du commerce et l'idiotie de l'opérette. Aux musées et aux expositions, ils s'arrêtent devant les tableaux qui représentent des familles royales. Ils sortent le mardi-gras; ils mangent du saucisson le Vendredi-Saint. Les oripeaux des soldats les émeuvent.

Grands parleurs devant l'animalité des rustres, ils les convainquent en faveur du pouvoir tout en plaçant dans les campagnes des grosses de bonnets de coton, ou les modes de Paris.

Ils sont la foule, la foule détestable et impie, l'Eternel Judas se baisant lui-même pour se livrer bassement à l'autorité des Pharisiens. Ils ressemblent à ce monstre antique, nommé catoblépas, qui se dévorait les membres par sottise, ne devinant pas que sa mâchoire causait le mal dont il geignait.

Ainsi la multitude apparaît aux révolutionnaires nouveaux ; et la formule semble grandir en force qui dit : tout pour le peuple et malgré le peuple.

Je ne sais de plus triste condition que celle de servante chez un petit patron, jadis ouvrier, et parvenu à une médiocre aisance. La fille est accablée d'injures, vilipendée, insultée, nourrie du rebut de la table, excédée de travaux. L'apprentie des ateliers, le manœuvre qui sert les maçons, subissent les insultes les plus outrageantes de celles, de ceux qui les précédèrent dans l'humilité de la condition. Parfois on frappe. Quelquefois on tue.

La situation d'un infirme dans les faubourgs est un supplice. Nulle moquerie ne l'épargne. Les enfants imitent sa claudication ou sa gibbosité pour le rire des hommes et des femmes. Personne n'est cruel au pauvre d'aujourd'hui comme celui d'hier.

Louis XVI ne voulut point rassembler les troupes contre ce peuple de Paris, et il connut pour cela l'échafaud. Par cette même générosité, Charles X et Louis-Philippe perdirent le trône. Naguère, les bourgeois Carnot et Dupuy firent amener soixante mille hommes dans Paris pour fermer la Bourse du Travail.

De tous les littérateurs récents et dignes par leurs mérites de compter, un seul se lève contre la

Révolution, maintient la légende des grands meurtres guerriers, dresse contre l'idée pacifique, le spectre du fléau napoléonien. Il avoue une extraction humble : naïvement, il se glorifie d'avoir monté « d'un cran » dans la mécanique sociale. Il s'empresse de soutenir les maîtres, par peur de n'avoir plus d'inférieurs sous lui.

Les races d'esclaves engendrent éternellement des âmes esclaves, des âmes cruelles pour les faibles, dociles au fort. Le salut du peuple est hors du peuple.

DU SÉMITISME

Il faut admirer les antisémites. Rien ne décourage leur croisade. A travers le monde ils harcèlent le bouc portant le péché des tentes et qui urine de l'or le long de l'histoire. Cela dure depuis les temps connus. La nullité antique de leur effort ne les persuade pas.

Soigneusement ils énumèrent les tares d'Israël, et lèvent sa lèpre pour nous instruire. De droite et de gauche, ils recueillent les témoignages; ils s'enorgueillissent de penser comme le Pharaon qui périt dans la mer Rouge et le Nabuchodonosor que des phénomènes spirites mirent à rien. La seule cause réelle, immédiate du triomphe de l'Arche, ils ne la voient pas. C'est l'intelligence évidente des Juifs.

La haine du Juif se justifie par la substitution du régime de la ruse, qu'ils parfirent, à la franchise de la violence. Nous aimons, par race, préférer la victoire de la bête vigoureuse à celle de l'esprit qui machine, pèse les passions humaines, soutient celle-ci et tue celle-là, selon l'espoir du bénéfice. Le Juif gouverne parce qu'il sait jauger à leur valeur les âmes. Il triomphe parce qu'il achète. Mais pourquoi sommes-nous à vendre ?

Depuis le siècle où il envahit les Gaules, il a vu

devant sa bourse l'humanité à l'étal, un bétail dépecé par ses instincts, et il a dit : je m'engraisserai.

On lui reproche le mensonge, le manque de loyalisme, le profit qu'il tire de la misère momentanée, l'usure grâce à quoi il a reconstitué sur le monde l'empire définitif de Sion, puisque, par les Bourses, il tient la vie des Etats en sa main,

Dans son volume excellent et presque impartial sur l'antisémitisme, M. Bernard Lazare démontre avec rigueur comment les Phéniciens, les Grecs, les Romains et les Lombards eurent des habitudes morales identiques. L'animosité qui nous possède plus particulièrement à l'égard des Juifs vient de ce qu'ils triomphent. Nous supportons malaisément les maîtres.

Ils le sont, les maîtres. On écrit une banalité en répétant que la Haute Banque commande et qu'Israël la mène. En Europe, la chrétienté sert la volonté occulte ou manifeste des tribus. Les promesses de Iahveh et de Moïse s'accomplissent. Le peuple élu règne sur la Terre Promise, et les grappes d'or que portent ses vignerons menacent de rompre sous leur poids les brancards auxquels on les a suspendues.

Certainement, et M. Bernard Lazare a raison en ceci, les Juifs contemporains ne trament plus de complots. Ils croient moins à la lettre du Talmud qu'à leur vigueur intellectuelle. Mais jadis, mais toujours, avant 1789, alors que les persécutions les repliaient sur eux-mêmes, ils combinèrent leurs efforts en solidarité pour échapper à la persécution, et cela les nantit de puissance. Leur esprit exercé quotidiennement par le souci de la défense s'accrut de cette gymnastique. L'enjeu de vivre demeurait constamment, pour eux, sur le pavé des villes. Que

le peuple relevât le cœur du Christ, et c'était la rafle.

A suivre, dans ce volume à la bonne synthèse, les péripéties de la lutte, on conçoit clairement le progrès mental d'Israël. Pendant le moyen-âge, la race semble une sangsue placée sur la chair pantelante du peuple. Elle se gorge. Quand elle atteint une grosseur raisonnable, la justice du Roi et celle de l'Eglise apparaissent avec les potences, les fers, les Evangiles, les bois des bûchers, les clefs des geôles. On force la bête à dégorger l'or chrétien. Les coffres du roi se remplissent, et c'est un mode d'impôt simple.

Donc, pendant des périodes, on laissait le Juif s'enrichir; on lui interdisait tout métier qui ne fût pas l'usure, la friperie, le brocantage. Pendant les phases de paix, il put s'augmenter par l'étude des convoitises humaines. Tous venaient à son officine. Il sut lire sur les faces anxieuses ce que les passions ou la misère y signifiaient d'atroce, de torturant. Les pages de l'humanité lamentable tournèrent pour lui, feuillet à feuillet, et sans les métaphores d'usage. C'était un enseignement.

Les mêmes raisons obligèrent le juif à l'existence recluse, à la méditation, à la science, au luxe intérieur.

Pour le bourgeois chrétien, il subsistait le désir de briller dans les cortèges des corporations et d'orner l'église avec des tableaux où les donateurs demeureraient jusqu'au jugement, peints à genoux sous les palmes protectrices des saints martyrs. La politique de la commune séduisait aussi l'activité des marchands.

Pour le Juif, rien de pareil. Il dut persister dans l'ombre du ghetto, se créer le seul décor de l'esprit, penser infiniment. Il ne songea point à parer sa

demeure, à charger richement son habit, à mettre en ostentation des tapisseries précieuses et des aiguières bien ciselées. Cela eût valu l'hostilité bruyante de la canaille qui le comptait pour un mannequin sinistre sur quoi elle pouvait se venger de tous les autres riches, de tous les autres maîtres, de tous les autres potentats.

Il faut lire dans Bernard Lazare le récit de cet effort d'Israël portant à travers les patries et les ennemis victorieux son vœu de reconstruire la Jérusalem mystique sur les assises mêmes de l'édifice social que les fidèles du Christ affermissaient. Avec une ténacité miraculeuse, le peuple de David repoussa l'unanime assaut, jeta dans ses cimetières multipliés assez de cailloux symboliques pour qu'enfin la cité de Iahveh s'élevât de toutes les ruines confondues, imposât le règne de l'or aux nations persuadées des droits de l'homme.

Ils triomphèrent en pensant.

Que l'on choisisse au hasard dix jeunes chrétiens et dix jeunes israélites de la classe moyenne; la supériorité de ceux-ci éclate immédiatement. Les premiers, bons fils de barbares, songeront à briller, à caracoler, à exhiber des filles saoûles et bien vêtues. Les Juifs auront ces mêmes envies, ils excelleront même à les réaliser, mais, en outre, ils trouveront le temps d'apprendre, de construire le commencement d'une vie savante ou utile.

Le jeune chrétien s'occupe peu de l'intelligence. Rien de plus complètement stupide qu'un éphèbe des cercles catholiques. Il ignore tout avec suffisance. Il s'enorgueillit de connaître seulement ce qu'il dénomme le chic. Il se flatte de sa race, de ses relations mondaines, de ses sports; jamais il ne vante l'esprit.

Sur cent jeunes hommes des universités libres

chrétiennes, il n'en est pas dix qui aient lu les deux Faust de Gœthe, Shakespeare, ou Flaubert, intelligemment. Le baccalauréat passé, ils ferment à tout jamais les livres. Qu'on serve au théâtre un spectacle capable de les instruire, ils haussent les épaules, ricanent, courent à Champignol, louangent éperdûment les lombes de Miss Helyett. On se navre à entendre, dans les cafés de province, discourir les sous-lieutenants.

A Paris, depuis dix ans, presque toutes les revues littéraires, sociologiques qui se fondèrent parmi la jeunesse d'élite, sont dues à l'initiative israélite. Soldat, le Juif tient l'artillerie, le génie, l'administration, l'œuvre qui exige du raisonnement. Il manie la banque et la politique. Il enveloppe quarante millions de Français sous l'admirable réseau des siens. Il n'est pas de savoir qu'il ne s'approprie merveilleusement.

Certains disent que la race applique des théories, mais ne sait point créer de systèmes. On assure qu'elle manque de génies. Moïse, Philon, Spinoza, Karl Marx répondent.

Dans Alexandrie, les Juifs détinrent la même prépondérance que nous leur reprochons. En Egypte, ils s'assimilèrent l'hermétisme des prêtres, le secret des sciences perdues et qu'une civilisation d'autrefois, sombrée à l'époque du déluge, avait développées à un degré plus haut que ne l'imaginent les logiciens d'aujourd'hui.

La marche dans le désert, avec ses miracles, montre que les chefs de l'exode n'ignoraient pas les applications immédiates des forces physiques. Les murs de Jéricho tombent au bruit d'une artillerie inventée selon des principes que nous ne connaissons plus.

Au moyen-âge, la science vient de Tolède, leur

ville. Par modestie, M. Bernard Lazare, dans son génie clair, n'insiste pas sur cette raison majeure de triompher. Il faut dire aussi que l'Eglise catholique, devenue caduque par l'immobilité de son enseignement trop objectif, facilita cette victoire.

Aux origines, le clergé latin, celui de Saint-Grégoire de Tours, arrêta l'élan des Barbares, pacifia l'effort du monde mérovingien et carlovingien. Ce que l'église annonce, sous des formes naïves et puériles, pouvait séduire les esprits frustes des compagnons de Clovis. Mais à mesure que l'intelligence française s'accrut, nourrie par la leçon latine, elle répudia la comptabilité morale du paradis et de l'enfer, ce doit et avoir, ce trafic de péchés et de peines, de verges et de confitures, ces promesses de feu ou de concert angélique. Et ce fut le commencement du déclin.

Jusque la Renaissance, les hommes de spéculation spirituelle appartenaient presque tous à l'Eglise. Le cloître, l'habit monastique les garantissaient contre les vexations capricieuses des féodaux, du peuple. On travaillait aisément sous l'égide du Christ.

Sans doute, pareils aux hérésiarques de Byzance, les reclus trouvèrent-ils le sens ésotérique des symboles et des paraboles. Le mystère de l'Incarnation ne leur représentait plus uniquement l'histoire d'une enfant fécondée par la colombe; mais la Vierge-Mère sous une même forme harmonieuse signifiait l'identité des contraires dont la recherche philosophique engendre le concept du phénomène pur, en dehors de ses apparences affirmatives ou négatives : — l'absolu, Dieu. Le Péché originel ne leur offrait pas l'histoire d'une pomme que le couple premier se partagea illicitement, mais toute la théorie des atavismes, des transformismes, du

mouvement objectif de la nébuleuse coagulée en planète, des énergies incarcérées dans la matière et dont l'éternel Adam (la vie organique) aidé par Aïscha, sa faculté volitive, se rachète, siècle par siècle, en tentant d'atteindre le jour du jugement grâce auquel le bien et le mal ne se différencieront plus, étant avoués comme les termes d'un équilibre, de l'harmonie universelle.

Longtemps, et avec raison, la Papauté défendit de découvrir aux plèbes ce sens des paraboles. Selon le système antique, les moines seuls, les initiés, quelques-uns se réservèrent la satisfaction de concevoir la beauté de cette métaphysique. La stupidité de la foule ne se fût pas accommodée de ces visions, alors que le doit et avoir céleste lui présentait une garantie immédiate, tangible. Ne comprenant pas, elle se fût détachée du Christianisme. L'Inquisition brûla sans merci, et cela par nécessité vitale, quiconque voulut révéler mieux.

Mais, avec la Renaissance, le savoir se propagea. Il y eut des savants laïques. Ceux-ci commencèrent le mouvement qui devait aboutir à la Réforme, puis au triomphe d'Israël. On critiqua le dogme ; on analysa les probabilités du miracle, on nia la lettre des mystères.

L'Eglise, à force d'enseigner l'exotérisme seul, avait fini par perdre le sens ontologique de ses légendes. En outre, dans le monde clérical, les médiocres avaient, comme partout, gagné le pouvoir, et ils se contentaient d'explications pauvres, étouffaient inexorablement les aigles. L'orgueil propre aux sots leur interdisait de se départir des principes antérieurement affirmés. A Rome, pas un pape ne sut joindre assez d'audace à suffisamment de science pour étonner les cardinaux, les évêques, la cléricature entière, et imposer des canons nou-

veaux un peu révélateurs au monde qui sortait de l'enfance, de la bêtise. Enclose dans son immuable orgueil, l'Eglise continua de croire que les seules intelligences demeuraient dans son sein. Par là elle se perdit.

Les gens de la Réforme, philosophes misérables, s'attaquèrent purement à l'extériorité des dogmes. Les encyclopédistes ne virent guère plus loin, plaisantèrent la grossesse de la vierge, et la présence réelle. Les athées de la Révolution les imitèrent. Bien que le monde cessât de penser comme des sauvages, les prêtres continuèrent de dire pour les porchers. Ils continuent toujours. Les fidèles peuvent fondre dans leurs mains jusqu'au dernier, sans qu'ils tentent l'unique remède : l'explication. Et cela, stupidement, afin de ne pas se dédire.

Au moment où l'incapacité catholique fût devenue manifeste, il n'était plus de raison pour que ses adversaires immédiats, les Juifs, ne se libérassent pas, en contre-coup, du mépris public.

Ils arrivèrent au civisme avec la force d'un esprit contraint depuis dix-huit siècles, aiguisé par la lutte incessante, rencogné sur lui-même et qui avait appris le monde à le voir se répéter par les lucarnes louches du ghetto.

Ils n'usèrent d'aucune pitié, d'aucun loyalisme. Ils comprirent les hommes tels qu'ils s'étaient offerts à leur observation. Leur intelligence réduite, comme toutes les intelligences du moyen âge, à la dissimulation et à la ruse, ne changea point de moyens pour agir. Le mensonge de l'honnêteté se créa par leurs soins. Le principe barbare de la force, du droit divin, s'était écroulé avec la tête de Louis Capet. Ils y substituèrent le principe du leurre.

Dans son beau travail, M. Bernard Lazare blâme justement la doctrine qui laisse croire à une vaste

conspiration maçonnique ourdie depuis Hiram pour aboutir à la catastrophe de 1793. Cependant, ces sortes d'associations secrètes que l'on vit surgir à la fin du siècle dernier usaient toutes d'un symbolisme oriental en usage aux temps les plus reculés de l'Asie. Très certainement aussi, les Juifs durent participer à des œuvres secrètes qui leur facilitèrent la défense, la préservation des biens, et l'extension du change. Il semble très naturel qu'ils se soient armés occultement contre le pouvoir royal des Capétiens dont ils eurent tant à souffrir, et qu'ils aient été les plus ardents pour la propagande révolutionnaire.

En tous cas, le premier acte politique du maçonnisme jacobin est évidemment un acte juif.

La machination d'épouvanter par la guillotine les nobles et le clergé, grands propriétaires de biens ruraux, de les contraindre à l'émigration, de transmettre ainsi leurs terres à la petite épargne des provinces, aux artisans économes, à l'infime et multiple bourgeoisie de mœurs recluses, d'avarice presque sémitique, et qui, depuis cent ans au moins, fraternisait avec le ghetto, commanditait les prêteurs; l'idée de fonder sur cette caste éparpillée le principe du gouvernement futur; tout cela semble une œuvre israélite, fruit d'une longue observation sur l'esprit des villes provinciales.

Il faut croire aux dessous de l'histoire. L'instinct de quelques-uns a créé les fastes. La foule excitée par leur mensonge a toujours suivi.

Maintenant, il apparaît que Jérusalem couvre le monde. La direction des capitaux lui appartient, par suite le privilège de distribuer la guerre, la paix, la famine ou l'abondance, la vie et la mort. Et parce que l'état social ne contente pas, on s'attaque aux détenteurs réels du pouvoir, devant qui

les ministres et les souverains marchent ainsi que de simples appariteurs.

Que ce pouvoir ait été acquis par la ruse, qu'importe? Les prédécesseurs avaient conquis en égorgeant. Les misérables peinent sous le faix de l'or, et à l'ombre de la cheminée d'usine. Peinaient-ils moins sous le donjon du château [1]?

---

1. On ajouterait encore que, dans les gros scandales de l'argent révélés à la fin de ce siècle, les chrétiens coudoyèrent les juifs dans les geôles.

DE LA MODE

Pascal écrivit que les soldats de son temps ne portaient point de livrée distinctive parce que leur effort s'objectivant de façon immédiate et incontestable, il n'était nul besoin d'oripeaux pour le faire valoir. Au contraire, les médecins s'affublaient de robes noires et de rabats. Leur art, tout fictif, ne prenait une importance qu'en influençant par l'appareil les imaginations simples.

Aujourd'hui, les soldats se montrent toujours en uniforme, et les médecins s'habillent sans ostentation. Peut-être accordons-nous moins de valeur et d'efficacité à l'héroïsme militaire qu'à la science. L'idée romaine battue par dix siècles d'immigrations barbares, puis réfugiée à Byzance, d'où la force islamique la chassa, revint à la Renaissance vivifier les âmes italiennes, françaises, prépara l'agitation encyclopédiste et la révolution, où le descendant des Barbares, Louis Capet, périt avec son principe de droit divin, de droit de force, pour laisser un corse latin, Bonaparte, engrosser l'Europe avec le germe du code Justinien et l'égalité des Quirites. Une idée vaincue pendant quinze siècles ne cessa de triompher de ses conquérants successifs par le moyen du christianisme adapté aux Celtes, Saxons, Germains, Slaves et Tartares. L'inu-

tilité de la force pour dominer les époques eut depuis 1793 son évidence. C'est pourquoi, à la veille de cette démonstration pressentie, les derniers féodaux vêtirent de galons leurs gens de guerre.

A son tour la politique finit sa période de vigueur. Son prestige est au plus bas, nulle son efficacité conservatrice ou radicale. En découvrant que l'humanité vit comme un organisme, selon des lois biologiques, et soumise à des fièvres, à des nervosités, des exubérances, des sénilités pareilles à celles subies par l'individu, les sociologues instaurent une médecine des peuples. Plus ne sera besoin bientôt de parlements, de monarchies ou de dictatures. Un formulaire réglé par un Institut suffira pour prescrire au phénomène social les émollients, les excitants, les toniques et les dépuratifs. La saignée des guerres paraîtra aussi risible que celle des Purgons. Voici venir le temps pour ceux de la politique de prendre un costume.

Maintes fois, on a regretté que nos présidents de la République assistassent aux grandes manœuvres, aux réceptions diplomatiques en tenue de maître d'hôtel. Sur le seuil de l'Elysée, quand un souverain les visite, ils semblent offrir un numéro de chambre garnie, indiquer l'heure de la table d'hôte, et s'informer respectueusement du bagage. La confusion entre les deux offices est désastreuse.

Si l'on pensait à choisir ces premiers fonctionnaires de l'Etat parmi les académiciens, ils présenteraient avec noblesse aux personnages couronnés le prestige d'une suprématie intellectuelle joint à celui d'un habit brodé de feuilles vertes, d'un claque à plumes, d'un pantalon à bandes, d'une gracieuse épée pacifique. Malheureusement, l'habitude d'élire l'Exécutif entre les hommes de négoce ou de chicane ne permet point cette amélioration.

Comme ni les courtiers, ni les fabricants, ni les agriculteurs, ni les avocats qui composent la représentation nationale, ne consentiront à reconnaître la supériorité de l'esprit qui crée, qui généralise, sur leurs tristes appétits particuliers, nous n'obtiendrons jamais la chance de voir nos chers maîtres Heredia, François Coppée ou Anatole France rehausser de quelque gloire l'allure du Premier Citoyen.

Naguère, le prince de Bulgarie le remarquait judicieusement. Espérons que le tsar ajoutera sa signature à une pétition dont les souverains voyageurs prendraient, en ce sens, l'initiative.

Pour la vêture des passants, il nous faut rendre grâce au triomphe du cycle. Doucement, mais sûrement, nous reprenons la culotte et la jupe courte. On va laisser ces sortes de couvertures cousues autour de nos jambes masculines par la mode du siècle. La courbe d'un mollet dans un bas tendu et les braies bouffantes vont nous rendre le sens de l'harmonie humaine.

Nous possédons le génie de la nuance. La nuance seule charme notre élite. La vogue des étoffes liberty, celle des complets britanniques dont les inventeurs passèrent les tons à la grisaille, pour le repos et le charme de l'œil, s'accommodent bien à la subtilité de nos espoirs ordinaires. Aimons donc la nuance; et, avec elle seule, un peu sombre, comme il sied sous nos ciels changeants, désirons l'habit de la régence, ample, cambré à la taille, sur la veste de soie. Que des chapeaux plats comme ceux des prêtres nous coiffent. De tous les essais de costume tentés par l'histoire, nous aurons choisi le plus heureux qui mette en valeur la sveltesse de la forme, et dissimule aussi les imperfections des corps laids.

Car, si le collant florentin de Severo Torelli flatte l'anatomie d'un jeune gaillard, l'usage d'un tel costume put s'admettre aux seules époques où la robe couvrait les hommes austères, les vieillards et les difformes. Les peintres espagnols léguèrent des portraits de nains, de bouffons royaux, bossus, bancals et cagneux ainsi costumés de chausses strictes où, en une belle horreur sanctifiée par l'art, s'imposent les saillies et les torsions de ces disgraciés. Dans la rue, cela nous eût donné moins de bonheur.

Depuis qu'elles aplatirent les hauteurs de leurs manches à gigot qui faisaient d'elles des monstres à triple tête, les femmes, en ces jours, sont splendides.

Elles portent de grands chapeaux touffus dont les fleurs ne semblent que les pistils d'une corolle plus vaste formée de pétales de gazes et de rubans; et cela surmonte le jet des lignes corporelles, tel le tournesol sa tige. Mieux qu'en aucun temps, chacune, apparentée à la plante, devient sa propre métaphore.

Aux mariages du printemps, les jeunes filles furent émerveillantes.

Il faut, par esthétique, se rendre aux cérémonies qui unissent des Israélites. Quelle que soit notre rancœur de vaincus envers cette formidable race maîtresse de la Terre promise par sa vieille légende, nous ne saurions, sans mentir, nous défendre d'admirer sa magnificence. Ses filles portent à la face l'aisance et la noblesse des temps de triomphe, comme, jadis, les filles des féodaux. Sa jeunesse est, sans contredit, la plus munie d'intelligence, de savoir. Si l'on passe, le même soir, d'un salon juif dans un salon franc, la déception est considérable devant les propos entendus à la se-

conde étape. La faculté de généralisation propre à l'esprit qui conçut les âmes de Moïse, de Spinoza, de Karl Marx, vaut aux premiers une contemplation pacifique et haute des forces; au lieu qu'entre Francs le sens de la lutte immédiate, la course au palmarès, le dénigrement mutuel exercent une verve souvent jolie, mais toujours immédiatement méchante et rancunière. Nous restons les barbares avides de surpasser. Avec le fatalisme d'Orient, les Israélites laissent le destin les mettre sous la couronne, et ils montent avec le flot de l'histoire, moins naïvement épris que nous de leur individu, plus ironiquement sûrs de la force de l'élément et du sort.

Leur triomphe remplit l'époque. S'il advint, comme tous les triomphes, après bien des exploits douteux, aucune raison de morale, autre que la conventionnelle, ne nous autorise à préférer les aventures guerrières et leur besogne d'abattoir, orgueil sot de l'armorial, aux hardiesses fâcheuses de la spéculation. Les unes comme les autres procèdent du principe de léser autrui le plus au bénéfice de l'individu. C'est barbare, mais justifié par la philosophie anglaise depuis Hobbes jusqu'à Spencer, et par l'allemande que Nietzche représenta. A tout prendre, rançonner lèse moins que tuer. Dans l'ordre du progrès civilisateur, c'est déjà une étape vers l'altruisme.

L'antisémitisme finit par nous décevoir. A propos des scandales suscités depuis dix ans par notre soudaine envie de vertu, les chrétiens comme les autres parurent en mésaise devant cette nouvelle opinion prompte à nommer crime ce qui, avant ces dates-là, s'appelait entregent, habileté, sens des affaires et situation acquise par le génie de la finance. Moïse et le Christ ont vu certains de leurs

fidèles en confraternité dans les couloirs des juges d'instruction. L'épuration réclamée n'a pas atteint seulement des israélites. Et cela les réhabilite plutôt.

Sous n'importe quelle étiquette religieuse, l'homme pèche pareillement. En toute foule, il se compte des pillards et une élite suffisamment maîtresse de ses appétits pour ne point déchoir trop devant son idéal de conscience. Quand une race a triomphé depuis un temps, quand se sont apaisés, par la satisfaction, les appétits sauvages des luttes antécédentes, il se forme, en elle, une aristocratie favorisée du sort, qui réunit les qualités de sa vigueur, sans l'abaisser à des besognes de conquête.

Les féodaux élaborèrent ainsi la politesse de nos gentilshommes qui prévalut au XVIIIe siècle, chez Catherine de Russie et Frédéric de Prusse. On se souvenait mal des Mérovingiens assommant les colons gallo-romains afin de leur voler leurs fermes, leurs cités et leurs territoires. La vigueur physique était transformée en puissance intelligente qui menait la mode du langage, des idées et du costume.

Maintenant, les nobles ne peuvent plus prétendre à conduire la pensée humaine. Il y a en eux une déchéance de l'esprit trop manifeste. L'esthétique de la mode, ils la cherchèrent à Londres. Une autre aristocratie succède, qui donne aussi des visions de beauté.

Les jeunes Juives la symbolisent par les chefs-d'œuvre de leurs personnes. Il en est de fines, de frêles, blondes et roses comme les filles du Nord, avec, sur de grands yeux bleus des nuées de mystère, et qui sont toute grâce, une grâce alanguie par la conscience d'avoir vécu, dans la race, un très long destin dont elles se reposent, mélancoliques, en robes de soies pâles. Il en est de robustes et de

martiales dont la gaieté puérile évoque les danses simples devant les tentes autour du tabernacle enfermé, et qui manieraient aussi le glaive de Judith. Il en est de pensives à l'ombre des paupières alourdies par la frange des cils noirs qui gardèrent le teint blanc mat des levantines conservées dans les maisons du bord de la mer, ainsi que dans leurs écrins, les joyaux. Certaines ont pris les splendeurs des races parmi lesquelles se développa leur ascendance. Par les salles laquées de blanc, elles passent, elles glissent, comme, sur la mémoire, les idées des temps révolus ; elles portent la tête de la Joconde, avec ses longs bandeaux autour d'un visage paisible et savant. L'art des époques défuntes revit tout à coup à la lumière de leurs faces. Ou bien, serrées à la taille de ceintures couleur d'aube, elles se poursuivent, en robes blanches, avec la gaieté gazouillante d'ondines ayant conservé la voix de l'eau. Ni les feux électriques enclos dans la cristallerie des lustres, ni les orchidées bestiales se dressant aux corbeilles posées dans les angles des salons, ne gênent cette sensation de les voir hors du temps, comme des filles d'éternité.

La vieillesse de leur race qui absorba tant de vies de peuples avec l'or solaire, œuvre essentiel de l'effort humain, elles en gardent au visage une sereine empreinte, un symbole de mélancolique lassitude, pour avoir dévoré tout ce temps des histoires.

DES ENFANTS

Chez le vieux sellier qui, selon la police, étrangla jadis avec un cordon de store une fillette admise à ses plaisirs, le petit entremetteur amenait souvent, contre une commission de vingt sous, les écolières du quartier. Des gazettes l'affirmèrent.

Ces enfants ne se refusaient point aux manies du sédentaire. Agées de huit à treize ans, il leur plaisait de voir se dévêtir le bonhomme un peu dépouillé du crâne, sans doute, et portant, sous le menton, des fanons vides, fanés, râpeux. Les friandises rémunéraient suffisamment une obligeance docile. De la tarte ou des dragées complétaient leur joie de ce priape, congestionné par le vice et titubant de volupté.

Du temps passe. Devant le juge d'instruction, elles défilent. Cinq années étant révolues depuis lors, les voilà demoiselles. Quelques-unes mariées et mères de famille comparaissent sans autre gêne, car beaucoup dans le quartier les imitèrent. Aucune d'elles ne se refusa jamais à l'aubaine de la souillure, moyennant une poignée de cerises, dix sous, un nougat, ou un bâton de réglisse.

Ces mœurs diffèrent de celles que nous enseigna l'hypocrisie des chansons populaires, des discours sentimentaux, des feuilletons. Durant mon adoles-

cence, j'entendis à maintes reprises, les républicains brandir la malédiction sur les fils de famille qui séduisaient les filles du peuple, et les abandonnaient enceintes. La recherche de la paternité fut un problème social. Nous voilà maintenant édifiés.

Les deux ouvriers qu'on arrêta naguère pour avoir entraîné un jeune garçon dans le bois de Vincennes, où il les suivit contre argent, paraissent moins coupables que la police ne le soutient. Riches et négociants indemnes de protêts, on les eût rendus à leurs affaires.

Evidemment le gamin, après avoir consenti à toute l'expérience, tenta de faire chanter ses amateurs. Pauvres, ils ne le satisfirent point. Les voilà dans l'ombre des cachots, où il ne déplairait pas, au reste, qu'ils achevassent leurs vies de brutes.

Autour des halles, les écolières jouent couramment à la prostituée. Avec leurs bons points elles se fabriquent des fausses cartes de filles soumises. Leurs frères font les flics, le passant et le souteneur. Des drames ainsi montés les amusent. Cela se constate au cours de tous les rapports sur la fornication parisienne.

Les marchandes de lacets et les petites bouquetières ne mettent pas d'équivoque à vous offrir, avec leur marchandise, le meilleur de leur vice infantile. Tout proche, la mère qui guette tient à la main la clef du garni où son enfant pourra réjouir le promeneur.

Dans les campagnes, rien ne diffère. Aux assises de Touraine, une bergère qui louait habituellement ses deux fillettes à un cultivateur, et poursuivie de ce chef, répondit, avec étonnement, aux juges : « Bè quoi, puisque c'était son plaisir à c' t'homme. » Et l'on rapporte que des témoins assurèrent avoir vu l'aînée en pleurs parce que, sa puberté étant

venue, « elle ne pourrait plus s'amuser sans crainte de grossesse, avec les garcons... »

Par les vastes plaines du nord, les jeunes sarcleuses qui s'avancent en ligne sur les mers de betteraves arrêtaient toujours leur travail, lorsque le trot de nos chevaux sonnait sur la route, pendant nos promenades de lycéens en vacances. Par les obscénités les plus formidables, elles nous invitaient à les rejoindre. Il est vrai que leur laideur les garantissait sûrement de notre atteinte.

Tout cela n'empêche guère les artistes chrétiens de choisir, pour leurs tableaux, leurs poèmes, comme symbole de pureté, l'enfance.

Ce sont des bébés joufflus colletés d'ailes blanches qui soutiennent les nuages enlevant le triomphe des saintes et des bienheureux. Depuis ces images, la mode persiste de comparer aux anges les terribles animaux que l'homme engendre. L'appellation servit sans doute maintes fois à cette Anglaise pour appeler ses deux fils, qui, aidés d'un idiot, la tuèrent. La lecture d'un feuilleton à crimes avait tenté leur désir de vivre héroïquement du produit du meurtre, comme les rois, les républiques et les assassins.

Presque tous les vices foisonnent dans l'âme de l'enfant. Le geste du fœtus qui chancelle et bave sa glaire, aux premiers pas, est de battre avec sa pelle de bois le caniche endormi. Plus tard il sectionne le ver de terre, étouffe les serins, enlève les ailes des mouches, ampute les hannetons, et martyrise le chat. Il hurle si sa volonté la plus imbécile ne s'accomplit pas à la seconde où il la manifeste; si l'on tient à le décrasser de son ordure. L'aîné terrasse le cadet. Le frère enfonce ses doigts dans les yeux de la sœur. Il n'a pour sa fiente nulle répugnance. C'est la bête cruelle, stupide et peureuse,

estimant le bien d'après les confiseries qui récompenseront et le mal d'après les coups qui sanctionnent la justice de la force paternelle.

D'ailleurs pourrait-il agir autrement?

D'âge en âge, l'enfant revit les phases du transformisme par où passa la race des hommes.

D'abord mollusque glouton et gélatineux, il se gorge, vomit, dort et se remplit, inconscient de la vie extérieure. Aux premiers pas, il cherche à tuer, à meurtrir, à poursuivre, robuste devant la faiblesse et lâche devant la force, tel que toute bête de proie. Dès qu'il comprend le geste, puis le mot, ses pleurs s'effacent. Il admire qui commande et ceux dont la vigueur le contraint. S'égaler à eux, devenir, à son tour, le maître, le fort qui étrangle et qu'on respecte et qu'on sert, il le désire de toute la passion même entraînant jadis le courage du barbare pour se manifester, dans les combats, comme le tueur le plus robuste, et obtenir, par ses trophées conquis, avec la vénération des lâches, leur obéissance craintive.

Pourvu d'armes de bois et chevauchant une chaise, le fils pourfend l'air de la chambre, jette son cri de guerre et combat son image reflétée dans l'armoire à glace.

Cependant la petite fille revit le vieil esclavage des origines. Inconsciemment elle se souvient des époques où, animal toujours malade, alourdi par la grossesse, elle fut sans cesse terrassée par le mâle sain, qui l'asservit aux besognes de son plaisir. Dès qu'elle peut articuler la parole, dès que sa main peut désigner une chose, elle requiert l'oripeau, le métal qui brille, le ruban du bonnet. Elle pousse un cri déjà joyeux et musical. Elle grimace avec une coquetterie perverse. Avant le sevrage, elle est déjà la captive sollicitant l'attention du maître.

Plus grande, elle agence les bouts d'étoffe. Puis, elle prépare des dînettes, et dorlote la poupée, tout à son rôle d'esclave laissée dans l'ombre de la hutte, pendant l'absence du militaire. Elle se décèle gourmande, délatrice et menteuse. Elle cache. Elle ruse. Elle se tient coite. Elle pleure pour apaiser les colères, avant que d'être battue. Mieux que le garçon elle se résigne aux ordres, si on la surveille. Plus vite que lui elle abandonne la tâche imposée, si l'œil de la gouvernante ne luit plus à l'ambiance.

Ecolière, elle feint d'étudier, elle tire la langue, et, sournoise, s'applique... sans s'instruire. Le garçon se révolte, grogne, lutte contre le maître, mais il apprend. Et les deux vies barbares, s'allongent, parallèles : la fille portant tous les défauts de l'antique esclave concubine, chevauchant les genoux du vieil oncle, malgré les prises de tabac et la barbe rude afin de conquérir une étrenne parce que le vieillard, elle le sent, aime la caresse de sa chair fraîche ; le fils plein d'appétits militaires, ou marchands, trafiqueur de billes, assommeur de faibles, ami du fort et du riche, entremetteur pour celui-ci.

Au collège, l'ignominie des instincts sauvages s'exalte. Un seul sentiment noble se révèle : la solidarité contre le pion. Dans chaque cour, dans chaque classe, il y a un riche, à qui se prostituent les pauvres, et un fort, qui obtient le respect de ses désirs, par les poings. On vit là selon les mœurs des Huns.

Au couvent, les petites se frottent à la religieuse, la câlinent, et la séduisent. Elles jouent la comédie du charme. Elle font de l'œil à la mère supérieure, sans savoir bien, mais instinctivement sûres de leur pouvoir qui calme les colères et endort les énergies.

Ce sont les anges, les êtres de pureté et d'innocence, aux âmes de qui maint et maint hypocrite

désire, selon ses discours ou ses écrits, voir s'identifier son esprit mûr.

Parmi les autres mensonges des vérités reçues, l'innocence de l'enfant est le plus admirable. Nul ne l'a osé détruire encore.

N'importe quel homme de quarante ans surpasse en vertu l'écolier sage. Il n'est que femme de trente ans pour se vouloir franche devant soi-même, selon sa pensée. La petite fille ne cherche que la rémunération qui paie sa gentillesse.

Par le temps, la réflexion et l'expérience, l'homme s'améliore plutôt si la vie ne l'a point trop molesté, si la nature ne l'a pas doué d'appétits trop fougueux. Peu à peu il reconnaît la bassesse des passions, chez les autres, puis en lui-même. Il pallie. Il éteint. Le souvenir de ses méfaits innombrables lui procure de l'indulgence. L'usage des plaisirs lui démontre leur insipidité. Pour les satisfaire, il sacrifie moins les vœux de sa conscience, c'est-à-dire ce que sa conception du beau, du vrai lui souhaite de vouloir, afin qu'il se réjouisse de soi. Se réjouir de soi, intimement, hors de l'opinion des foules, devient sa vigoureuse et saine volupté. Il marche vers la vertu.

Mais, en aucun temps elle ne put être l'apanage de l'enfance. Cela s'acquiert. La sagesse des petits, quand elle existe, n'est faite que par la peur du châtiment. Chez l'homme, la vertu procède du courage qu'il eut de sacrifier ses ambitions à l'envie de se paraître noble, ses passions à la paix de l'esprit rendu capable de créer des images splendides.

L'enfant ne peut rien de cela. Bestialement il suit l'instinct du primate et de l'anthropoïde. Il craint ou il terrasse. Pour jouir, il trompe, il ment et il supprime, dès que le calcul du châtiment comparé au plaisir ne menace pas sa jouissance. L'adoles-

cence a l'âge de l'humanité héroïque. Elle adore l'oripeau et le combat, la satisfaction sensuelle, et l'assentiment des dieux.

Beaucoup, malgré les ans, ne sortent jamais de l'adolescence.

En vérité les gens mauvais sont ceux qui ne vieillissent pas. Dans les tavernes et les lieux de débauche, dans les prisons, c'est le ton d'esprit des enfants qui anime les propos.

On se moque d'un voisin offert en dérision aux spectateurs, on se dénigre, et cela excite la joie : on ne désire que manger, boire, forniquer et surpasser; on « fait les cornes », on se vante, on rivalise.

Combien d'hommes nous rencontrons qui, malgré la barbe grisonne et les lunettes, et le ventre, ne dépassèrent pas la douzième année. Les ouvriers, les paysans, exceptions à part, raisonnent avec la logique des végétaux. Dans leur remarquable ouvrage sur les *Origines*, les Rosny constatent que, durant certaines périodes géologiques de la civilisation solutréenne, magdaléenne ou lacustre, beaucoup d'humains dépassèrent l'intelligence des rustres modernes. Il y eut donc, autrefois, une multitude plus vieille et meilleure que la contemporaine. Mais, avec l'état de paix, le pullulement survint, et la dispute des territoires fertiles ou gibbyeux suscita la guerre entre les foules. Une nouvelle barbarie effaça les vestiges de l'ancien bonheur.

Ces barbares-là revivent en nos enfants. Il ne convient plus de nous leurrer de leur innocence. Faibles, sots, ils méritent la vigilance de notre tendresse. Aimons-les comme des infirmes méchants, sans nous confier à l'excellence prétendue de leurs âmes.

Méfions-nous d'eux. N'excitons pas les peintres à construire sur leurs ailes blanches l'ascension des saintes.

LA PEUR DE L'INITIATIVE

Le suicide des deux enfants qui, dans Vaugirard, s'étant aimés, voulurent mourir afin de ne pas justifier le mépris des concierges et l'ironie des voisins, marque d'une façon tragique la sottise de notre temps.

On ne vit ni pour sa conscience, ni pour une foi, ni pour son bonheur; mais seulement pour obtenir l'approbation des hommes.

Jadis, on consentait à souffrir en l'honneur d'un dieu, d'une liberté. Maintenant, on admet la douleur au seul cas où l'assentiment du badaud se détourne de nos actes.

Les amoureux de Vaugirard, avant leur étreinte, ne s'arrêtèrent pas à l'idée que leur passion pourrait valoir du chagrin à leurs mères ou créer, parmi des existences lamentables, un être nouveau que navreraient, la vie durant, le désespoir et le mésaise. Ils ne pensèrent pas que céder à l'instinct est une déchéance. Ni les préceptes d'une religion, ni ceux de la morale, ne retardèrent leur joie. Non.

Mais, dès le sourire du concierge, ils se tuèrent.

C'est bête.

Quand donc une éducation différente donnera-t-elle à l'homme le courage de ses actes, de ses vertus et de ses vices, le courage de sa personnalité?

Quand donc atteindra-t-il la sagesse de n'agir que convaincu de son droit, pour ne se livrer ensuite ni à des regrets imbéciles, ni à la peur de l'opinion?

En s'aimant, ces deux enfants firent peut-être bien. Ensuite, pourquoi ne pas affirmer leur amour, vaillamment, volontairement? Quel besoin, s'ils adoraient leur passion, de se savoir, ou non, approuvés?

Zo d'Axa raconte comment, dans une prison de Marseille que lui offrirent pour logis temporaire les magistrats épouvantés de sa franchise politique, il entendit les condamnés de droit commun pallier, auprès de lui, leurs crimes. Ils se disaient honnêtes, victimes d'une erreur judiciaire, affolés par la convoitise d'un instant. Pas un ne gardait l'audace de sa faute, pas un pour prétendre : «Oui, j'ai lésé autrui, mais au moment de cette aventure, la force entière de mes instincts me la conseillait. On m'a puni, soit. Mon acte fut injuste, bien que fatal, et je veux ne pas recommencer; cependant... je ne suis pas un honnête homme dévoyé; je fus un criminel, un immoral, une brute, comme ça... »

Ces gens cherchaient aussi l'assentiment des hommes.

Et les naïfs amants de Vaugirard recoururent au suicide, comme si, après toutes les déceptions de la vie, on pouvait encore avoir confiance dans les promesses de la mort.

Il faut se demander par quelle aberration générale on put admettre une maxime aussi évidemment fausse que celle assurant le repos par le décès. A peine un animal, une fleur, cessent-ils leurs fonctions vitales, que cent mille existences nouvelles se développent de leur putréfaction. Tout, dans la nature, contredit cette idée du néant... Sur la

charogne et le cadavre, il se lève un million d'êtres nouveaux qui, à leur tour, aiment, se nourrissent, se meuvent, perpétuant à l'infini le martyre des sensations. En sorte que nous gagnons, au plus, dans la mort, la certitude de connaître une multitude d'existences obscures et fragmentées, mais comportant aussi leur somme de peines et de joies relatives.

Il serait même téméraire de soutenir que la conscience ne subsiste pas à la décorporation. Le spiritisme, la magie, les exemples d'apparitions prophétiques légués par l'Histoire, nous condamneraient à croire en l'immortalité, si les religions ne suffisent plus à contenter notre esprit critique.

Lorsque le savant physicien Crookes, de l'Institut de Londres, présenta la photographie des fantômes obtenue pendant les extases de son médium Katy King's, il y a plusieurs années, ses collègues l'accusèrent de tromperie et de charlatanisme. Ses importantes découvertes antérieures relatives à l'électricité ne lui assurèrent pas un crédit capable de convaincre. On rit. On le déclara fou, sinon malhonnête.

Or, l'empereur d'Allemagne vient de décorer un physicien allemand pour avoir, lui aussi, influencé à distance des plaques photographiques encloses dans des boîtes, par le moyen des rayons invisibles jaillis des « tubes de Crookes », rayons que celui-ci assimilait à la nature de ses fantômes, à ce qu'il nommait l'*état radiant* de la matière. Selon lui, les corps dégageraient un halo ordinairement invisible, pareil aux auréoles des saints dans les images, mais enveloppant toute la stature. Cela pourrait, à certaines heures d'exaspération nerveuse, chez l'homme, être projeté fort loin, traverser, comme les « rayons X » du physicien alle-

mand, le bois, la matière, franchir les distances avec la rapidité de la lumière; enfin se manifester à dix mille lieues du corps dégageant ce fluide invisible pour l'œil de tout observateur à l'état normal.

De la sorte, s'expliqueraient les phénomènes de télépathie, d'apparitions à distance et celle dont les journaux nous entretinrent naguère. Pendant l'heure, vérifiée par la suite, où son fils mourait sous la tente, à Madagascar, une mère française, dans son village, assistait, soudain, au spectacle imaginé de cette agonie.

La science confirme les allégations des occultistes, et les « traditions des mages ». Ce n'est point pour nous laisser croire que la conscience volontaire s'abolit à la minute où cesse de battre le cœur.

Sans doute, on ne se détruit pas en se tuant. La mort ne marque pas une fin, mais à peine un changement d'état. Si l'homme ne souffre plus dans sa forme charnelle, il continue de pâtir dans sa forme fluidique, et dans les innombrables existences nées de sa décomposition. Il n'est pas de repos pour l'effort éternel de l'Esprit, dont nous sommes les moments.

La même peur de susciter le ricanement public qui mena vers un absurde suicide les amoureux de Vaugirard, influença les collègues de Crookes lorsqu'ils nièrent sa découverte de la matière radiante aujourd'hui confirmée par les expériences allemandes de Würtzburg. On veut se conformer à la croyance vulgaire; on n'assume pas le courage de démentir les erreurs de la science officielle. Les Positivistes, ayant posé au milieu du siècle les limites arbitraires de la connaissance, il semble périlleux de déclarer à la foule comment ces grands hommes,

en ridiculisant le surnaturel, nièrent l'évidence, puisque l'on photographie les forces invisibles.

Pour étonner ce vulgaire sot et méchant, pour acquérir son admiration stupide de luxe, certains, parmi les plus intelligents, se vouent, quelquefois, aux représailles de la justice. Ils subordonnent leur force d'esprit à l'opinion des bookmakers et des courtisanes, qui estiment selon l'apparat. Afin d'obtenir la vénération dss maîtres d'hôtel, des actrices et des croupiers, afin de montrer un cheval à leurs couleurs, le coupé du dernier vernis ou des ambassadeurs à sa table, ces insensés faillirent au cher orgueil de s'honorer. Ensuite, ceux qui les grugèrent les abîment.

Récemment, on condamna, en Belgique, une dame Joniaux, empoisonneuse de ses cousins, assurés sur la vie à son avantage, dans la seule intention d'offrir, avec le prix des morts, de merveilleux dîners auxquels affluait l'aristocratie bourgeoise. La stupidité assassine de cette dame exprime l'apogée du travers moderne qui veut emporter l'assentiment et la déférence.

A quoi bon? Le consentement universel nia toujours les vertus, les beautés, les grandeurs, méprisa les savants et les philosophes, ne se livra qu'à la brutalité des conquérants, ou aux crimes des tyrannies. Tant que l'Eglise chrétienne fut une assemblée de pauvres protestataires contre l'égoïsme, la corruption et la cruauté des guerres, elle demeura faible, discutée. Dès que, les Barbares venus, elle agit comme une puissance temporelle, riche, armée, soutenue de l'empire, les néophytes se comptèrent par multitudes. Il ne faut pas aimer l'opinion des hommes, ni la rechercher, ni la craindre. C'est l'expression générale des lâchetés dormant au fond de chaque cœur.

En Russie, actuellement, une secte curieuse se révèle, celle des doukhobors. Conformément à la prescription du Christ qui interdit au disciple de se défendre avec l'épée, ses membres déclarent ne point vouloir apprendre à tuer en acceptant le service militaire. Ils renvoient au gouverneur de la province leurs livrets de soldats. Voici comment Léon Tolstoï raconte la chose dans la *Revue Blanche* :

On les introduisit dans la cour de la prison et on les mit sur un rang. Alors, on donna l'ordre aux Cosaques de mettre pied à terre et de charger leurs fusils. Voyant ces préparatifs, les doukhobors demandèrent la permission de faire leurs prières ; on leur accorda la permission qu'ils demandaient. Les prières terminées, l'officier commanda : « Attention ! Joue ! » et il laissa les Cosaques dans cette position pendant quelques minutes. Les doukhobors se tenaient debout, tranquilles, attendant le commandement de « feu ». Mais l'officier fit relever les fusils, et proposa aux doukhobors de prendre les armes. Comme ceux-ci refusaient de nouveau, les Cosaques reçurent l'ordre de remonter à cheval et de charger, sabre au clair. Les Cosaques exécutèrent la manœuvre, mais, faisant le moulinet comme s'ils voulaient sabrer, ils se gardèrent de toucher les prisonniers.

Les doukhobors ne changeant pas de résolution, on les fouetta cruellement.

J'ai entendu dire que les autorités s'étaient conduites de la même façon à Kars et à Elisabethopol. Mais personnellement je n'ai pas reçu la confirmation de ce bruit.

Quand un doukhobor refuse de faire son service, il explique brièvement, au moyen de demandes et de réponses préparées à l'avance, les causes de son refus. Voici ces courtes paroles, si simples mais si pleines de l'idée chrétienne :

D. — Pourquoi ne voulez-vous pas servir l'empereur ?

R. — Je voudrais bien accomplir la volonté de l'em-

pereur, mais l'empereur apprend à tuer les hommes, et mon âme s'y refuse.

D. — Pourquoi s'y refuse-t-elle ?

R. — Parce que le Sauveur a défendu de tuer les hommes, et moi je crois au Sauveur et j'accomplis la volonté divine.

D. — Qui es-tu donc ?

R. — Je suis chrétien ?

D. — En quoi es-tu chrétien ?

R. — En ce que je comprends le sens vrai des paroles du Christ, et en ce que je ne veux pas faire ce que vous faites.

— Après cela, dit le doukhobor qui me communiquait ces demandes et ces réponses, le gouvernement ne peut rien faire de nous.

Que leur idée soit juste ou fausse, voilà des hommes, dignes de soi. Ils ont réfléchi à la question du droit de tuer. Ils l'ont, en leur conscience, résolue par la négative; et, vigoureux pour leur foi, ils ne craignent pas l'opinion du monde qui les accusera de lâcheté, de trahison ou de faiblesse. On envoya dans leurs villages des Cosaques qui recommencèrent les dragonnades de Louis XIV. On exila les habitants de bourgs entiers, après les avoir contraints à vendre leurs biens, dans les vingt-quatre heures, au plus vil prix. Ils ne cèdent pas, ruinés, ensanglantés, emprisonnés.

Et leur nombre, chaque jour, s'accroît, tant leur conviction ferme en impose. Dans un seul district, quatre cent soixante-quatre familles ont été condamnées à l'exil, pour ce manquement à la loi.

Quelle différence entre ces âmes et celles des deux petits amoureux de Vaugirard se tuant pour ne pas subir l'ironie du concierge !

Chez nous, la peur de l'opinion a remplacé celle de l'enfer. Nous restons un troupeau toujours dé-

sireux de se sentir régi par une autorité. Jadis, on obéit aux prêtres et aux rois, puis à ceux de la Convention, qui organisaient la Terreur, à l'aide de la guillotine, pour réussir des combinaisons financières sur les biens nationaux vendus à vil prix. Maintenant, nous redoutons, jusqu'à en mourir, le ricanement du voisin et le quolibet du voyou.

Personne, en France, ne croit à soi-même. Cela, plus que toutes nos tares de légèreté, maintient notre rôle inférieur en face de l'Anglais ou de l'Allemand, fiers de leur initiative.

Par peur de ne pas sentir une autorité connue, le propriétaire rustique peine ignoblement sur une terre béhaigne, au lieu d'aller porter dans les colonies son expérience, son capital et sa vigueur, qui rendraient cent là-bas, pour un ici. Cette seule et magnifique chance de fermer la plaie du paupérisme ne séduit nul de nous. Gouailleurs et médiocres, nous restons sur nos ronds de cuir de petits bureaucrates, à nos comptoirs de petits marchands, derrière le soc ébréché de la charrue suivant notre cheval étique au long du petit champ; cela, sans espoir autre que celui de misère, alors que les adolescents des nations rivales envahissent de leur courage les sols riches d'outre-océans.

Que s'écoule un siècle, et la France se trouvera au dernier rang des races, anéantie par la peur de l'initiative. Après dix ans d'occupation, le Tonkin appartient encore aux Pavillons-Noirs et aux fonctionnaires. C'est nous cependant qui fîmes, avec Dupleix, l'Inde européenne; la Louisiane, avec Cavalier de la Salle. Nos vertus latines, celle des Espagnols et les nôtres, préparèrent aux Saxons le domaine colonial du monde. Et maintenant, voici que les pauvres peuples de langue romaine vont à la déchéance par manque de caractère.

Ces raisons-là doivent nous attrister sur les amants de Vaugirard, car leur aventure symbolise le désastre de nos âmes.

Puissions-nous avoir, du moins, le courage de nos vices pour récupérer, ensuite, celui de nos vertus.

DU MANGER

Le souci de gaver nos ventres est excessif.

Ce besoin d'engloutir, au moindre prétexte de fête ou de deuil, marque au reste l'état de barbarie comme celui de décadence.

Les Empereurs de Rome, les chefs des Goths se gorgeaient également de viandes, et revomissaient à foison les mêmes vins. Les chrétiens sobres dominèrent les uns et les autres. Leur pensée triompha sur tant d'habileté, tant de force.

Mahomet conduisit au plus énorme pouvoir qui fut jamais une horde de chameliers arabes dédaigneux de nourriture. L'avenir appartient à ceux qui jeûnent.

Les dîners des évêques ont alourdi l'essor du Paraclet, et la religion s'écroule depuis que les prêtres engraissent.

Lors des réjouissances préparées pour l'alliance russe le premier soin municipal fut de gonfler les matelots amis. Les gazettes débordèrent de détails. Les marchands de champagne envoyèrent de leurs liquides gazeux; on a vomi patriotiquement du Champ de Mars à la rade de Toulon. Quelle gloire!!

Après cela, le bal : le simulacre de l'accouplement; Dieu sait sur quelles musiques à faire braire les ânes! Pourquoi pas des fourrures, des écailles, des nageoires, des instruments à hennir et à meugler,

afin que ces gens de mer et leurs hôtes ressemblassent un peu mieux à la bête originelle?

Les faits politiques les plus importants datent d'un événement de goinfrerie. Le boulangisme se combinait au Café Riche et chez Durand. Naguère MM. Déroulède et Millevoye, voulant sauver la France, invitèrent Norton à digérer dans un restaurant des Champs-Elysées. Arton corrompit à table.

On mange aux naissances, aux mariages, aux enterrements, le matin, le soir; et pour dire son amitié spéciale à un homme dont le mérite ou l'audace vous charment, on l'invite à s'emplir.

Le petit bourgeois, s'il dépense vingt francs par jour, en consacre quinze à la nourriture. Il lui importe peu d'habiter une maison sordide et puante, de porter des habits de quatre ans, des chemises effilochées, du linge jaune, un chapeau crasseux, une épouse à épouvanter les moineaux : sa table est garnie. Il y a un rôti, une entrée, du poisson à chaque repas, deux vins, les quatre desserts, les hors-d'œuvre, le café et les liqueurs.

Il ignore par exemple Gœthe, Dante, Flaubert, Ibsen. Grâce à l'argent que coûteraient ces livres, il boit quotidiennement pour quatre francs de chartreuse, d'amer, d'absinthe et de vermouth. Son complet est hideux, sa barbe mal coupée, son nez poilu, ses dents cimentées par le tartre, mais l'ivresse clignote dans son œil; et il vous dit fièrement : « A la maison, voyez-vous, on ne se prive de rien... »

Le concierge méprise de tout son cœur un valeureux jeune ménage récemment installé au faîte de la maison où j'habite. Le mari, en une élégance de clubman, s'intéresse aux choses de l'esprit. Quand il rentre du ministère à six heures, il rapporte une estampe acquise sur le quai, un bouquin curieux De la cour qu'il traverse, il montre joyeusement la

merveille à la petite épouse vêtue d'exquis complets britanniques attendant derrière la vitre. Leur lampe brûle tard. Les fenêtres du logis ouvrent sur les cimes du bois de Boulogne. Ils doivent apercevoir les coteaux de Meudon, la Seine, les hauteurs touffues de Verrière et de Ville-d'Avray...

J'entendis donc le concierge parler d'eux ainsi l'autre soir, alors qu'il apportait les lettres à l'office...

« Ça mange des côtelettes à quat'sous, je vous dis, ça boit pas de vin... non... pas ça de vin! Ils font pisser des citrons dans l'eau de la fontaine... Oui... pas de vin! et ça loue des appartements de deux mille cinq ; et ça s'habille comme des millionnaires... ça n'a seulement pas de bonne... ça ne mange pas... Ça ne boit pas de vin! pas de vin! Des paltoquets, quoi... »

L'imagination de ce brave homme reflète avec exactitude le jugement du monde. Notre admirable bourgeoisie n'admet pas qu'avant tout, et au détriment de tout on ne se prépare l'apoplexie en entonnant de la mangeaille. Qu'un saligaud se prive d'air, de lumière, de luxe, de beauté et d'esprit, pour enfler sa panse ; elle l'approuve. Les chansons du Caveau le glorifient. Mais que deux jeunes gens préfèrent manger moins afin d'obtenir en spectacle permanent un beau décor de nature, d'habiter un palais d'architecture passable, de se vêtir noblement, et de regarder des estampes rares : elle les accuse de folie ou de crime. Manger demeure pour elle l'unique affaire comme au temps des ancêtres sylvains, alors que nous poursuivions la proie de clairière en clairière, et que nous dévorions le plus d'elle, ne sachant pas si nous retrouverions sa pareille avant bien des lendemains.

La province a gardé la vénération de la mangeaille.

Le véritable plaisir est la chasse, où l'espoir de tuer pour se repaître guide notaires et brasseurs à travers les plaines chauves. La joie de redevenir le barbare exalte les cœurs. Au soir ce sont d'immenses repas, des tripées formidables. Les trognes s'enluminent, l'estomac s'arrondit. On dit des saletés, la bouche pleine, et il y a du sang par terre.

Nos grands riches royaux ont poussé au paroxysme ce genre de bestialité. Ils sont, n'est-ce pas, ceux pour qui la révolution dos Immortels Principes leurra si bénévolement les peuples et l'histoire, ils sont dans son essence l'Elle-Même Bourgeoisie.

Rien de curieux donc, comme de prendre, à l'automne, le train de Limours qui vous mène vers les terroirs de chasse Rothschild. Pour peu que vous ayez recueilli les informations utiles, vous trouverez , sur la route des Vaux des Cernay, une escouade de gaillards habillés en blanc, ainsi que des marmitons, munis de gaules et de carniers. Ce sont les rabatteurs. D'autres mènent les chiens, des mules portent aux flancs des paniers où il palpite quelque chose de sanglant et qui glousse. Avancez un peu. Une demi-douzaine de messieurs obèses, gantés, en vestons, se tiennent derrière des fascines. Trois voitures conduites par des postillons pimpants les déposèrent là.

Soudain les toques blanches de marmitons apparaissent au loin. Un homme à cheval les commande. Devant eux un peuple de bêtes, lièvres, lapins, perdreaux et faisans se lèvent en déroute. Les gros messieurs se rengorgent dans leurs fanons. Les bêtes arrivent en nuées. Alors, à bout portant, ils fusillent, blessent, culbutent cette horde affolée de volatiles et de rongeurs. Ils n'ont pas le temps de recharger les armes. Des valets leur en passent, de seconde en seconde, toutes prêtes. Les corps

chutent, le sang pleut, les chiens hurlent. Les lièvres agonisent dans les sillons. Les gros messieurs méprisent ceux qui les regardent tuer.

Je suis un pauvre ouvrier de lettres, mais j'offrirais bien mon salaire moyen d'une année au tireur capable de me dire quelle marque le distingue, en ces moments-là, de ces abatteurs dont les gazettes nous entretinrent à propos de Chicago.

Dans cette ville de boucherie, un wagon amène les bœufs sous les masses de deux assommeurs siégeant en surplomb. Les masses cognent ensemble avec le han des hommes. Les bœufs tombent. Le wagon passe, roule vers d'autres ateliers, où l'on dépouille, où l'on dépèce.

Il me semble que si le plaisir de massacrer des bêtes vaut qu'on se dérange, la joie de voir mourir un bœuf doit l'emporter sur celle de voir mourir un lièvre, et si ces admirables tueurs jouissaient d'un esprit un peu logique, ils installeraient, sur leurs faisanderies, des wagons comme ceux de Chicago. Ils laisseraient là le hammerless pour la massue.

Ou mieux encore ils suivraient, au Dahomey, le général Dodds, à Madagascar, notre Galliéni.

Notez que les noms illustres de notre belle France, les d'Uzès, et autres participent à ces fêtes. La gloire armoriale, il est vrai, vient de ce que des ancêtres eurent le bras robuste pour assommer, du haut d'une armure, les hères en souquenille,

« Le plus noble des plaisirs », la chasse, est donc celui qui prépare le manger. Car c'est pour paraître noble que l'aristocratie de la finance établit de ces abattoirs à faisans et à lapins. Maintenant on ne saura jamais pourquoi l'art d'élaborer une sauce de civet semble de noblesse moindre,

devant celui de mettre le lièvre à mort. Il est des mystères sociaux où notre foi chancelle.

Certes les riches mangent; mais les pauvres boivent.

Un médecin examinait un peintre d'enseignes. « Mon ami, vous êtes tout bonnement alcoolique, lui dit-il. — Comment ! alcoolique !... Jamais je ne me saoûle. — Mais encore ?... — Je vous assure. . Tenez voici ce que je bois dans un jour : le matin un verre de blanc, ou deux, pour me donner du nerf... à dix heures une absinthe, une seule; un litre à déjeuner, mon café avec du marc; un verre de rouge parfois l'après-midi; à sept heures mon vermouth; mon litre à dîner; mon café avec du marc... et, souvent, un rhum où deux le soir en fumant ma pipe... je ne bois jamais plus. — La moitié de cela pendant un an suffirait à rendre alcoolique... »

Les sobres qui s'en tiennent aux rations de ce bon ouvrier préparent des générations de terribles ivrognes. Les politiciens le savent. Voilà comment nous nous étonnons à tort des longs débats qui occupent la Chambre sur le privilège des bouilleurs de cru ou la licence des cabarets. L'ivrogne vote toujours pour le gouvernement qui saoûle. Quand la licence fut octroyée, une maison sur deux arbora l'enseigne dans tous les villages du Nord. Cinq bouteilles parurent sur une étagère de la salle basse et arborant des étiquettes imagées où un zouave embrasse un marin par dessus le globe du monde noyé dans des faisceaux d'étendards.

La République était affermie contre la réaction. Aucun empereur, aucun roi, n'avait toléré qu'on pût tant vomir. C'était la défaite des anciens partis.

L'infanticide augmenta immédiatement dans des proportions folles. Le mâle ne rapportait plus rien

à sa compagne. Il l'abandonnait pour l'alcool. En même temps l'homme, abruti par les vins immondes, les bières aigres, les eaux-de-vie flamboyantes, devint incapable de courage. Plus d'émeute, ni de révolution. Avec la licence des cabarets et l'expulsion des congréganistes, les jacobins ont endormi pour des temps la colère du Peuple.

A la caserne, les hommes de vingt ans ne manifestent qu'un idéal; boire et vomir. Celui qui vomit le plus souvent est le coq et le roi. Il se pavane parmi les fusiliers.

A quarante ans l'homme crève consumé par l'esprit-de-vin. Que nous parle-t-on de caisses de retraites ?

Dans les villes, les estaminets sont de luxueux palais en glaces. Les feux électriques se multiplient aux miroirs... et cela fait un long ruban brillant qui court au bas des maisons.

La fille et le souteneur guettent celui qui sort, idiot, chancelant, le doigt farceur contre sa tignasse emmêlée, le rire baveux : Le Peuple.

Parfois des affiches bariolent les murs, avec des noms de candidats, les mots : République, Socialisme, Patrie !

« Mince, se dit l'électeur, on va boire... » il boit et il vote.

D'autres fois, on le prend à son travail, on l'amène devant une urne; le gendarme le secoue. Il tire un numéro. Trois ans de chiourme pour apprendre l'art d'obéir et d'assassiner au commandement du bourgeois.

Il boit, et il part.

L'espérance de vomir l'aide à passer sa pauvre vie.

L'ignoble liquide corrode l'estomac et le tord. Le monde tourne, se dérobe, comme dégoûté du bu-

veur. La tête se cercle d'un fer brûlant. Les veines se gonflent de feu. Le monstre grogne, saute dans le ventre du pêcheur. Il n'est pas d'asservissement plus ignoble.

L'alcool fait du peuple un troupeau sans force, sans fierté, un troupeau qui bêtement peine et meurt.

Un homme plaça son avoir, dans divers cabarets de quartiers populeux. Son capital lui rapporte trente pour cent. Il est d'un grand club. Il mène à quatre. Il se prononce pour la liberté du commerce. Il nie que le peuple souffre. Sa maîtresse va faire courir.

Un industriel du Nord me disait : « Je ne perds pas tout ce que je verse en salaires. Les huit cabaretiers du village ne sont que les gérants de mon commerce clandestin. La bière et le genièvre, je les fournis à mes ouvriers par le moyen de ces prête-noms. L'alcool remet dans ma caisse le tiers des sommes distribuées aux fins de quinzaine... »

Cela explique pourquoi l'Etat n'impose pas davantage les alcools, ni ne ferme les cabarets. Ainsi l'ouvrier ne reçoit réellement que la moitié du salaire dû.

En Hollande, des ministres plus soucieux de la santé publique ont tellement exagéré l'impôt des alcools que le peuple consomme seulement du thé, du lait, du café. Ce gouvernement a préféré la ruine des industriels à l'ignominie de ses mandants.

Ici notre régime d'oligarchie autoritaire préfère garder les électeurs abêtis et vils afin de les dominer éternellement. Ceux qui justifièrent les meurtres de Fourmies parlent de liberté si on leur propose la fermeture des cabarets, ou l'impôt décuplé des spiritueux.

Plus le peuple boit de poison, plus mange la bourgeoisie.

Plus le pauvre se saoûle, plus le riche engraisse.

Le vomissement règle l'ordre social de nos Etats civilisateurs.

LE GOUT DE TUER

Le décret administratif vient de mettre fin au massacre annuel des bêtes que, fonctionnaires, officiers, marchands, escrocs et nobles, nous pratiquons avec une élégance guerrière, les guêtres aux genoux et l'hammerless au poing, depuis les chaleurs d'Août jusqu'aux pluies du Verseau.

Pour clore dignement cette fête du sang versé sans péril, l'un des nôtres, à Pithiviers, étant tombé sur le derrière, fusilla une femme et une jeune fille, tandis qu'aux environs d'Arras, un autre Nemrod laissait éclater une cartouche dans son œil. Auparavant, quelques personnes encore s'entretuèrent, par mégarde, croyant occire le lièvre ou la perdrix qu'on regarde ensuite panteler sur le sillon, à moins qu'on n'excite le chien à planter ses crocs dans cette agonie spasmodique, à mordre le bec ou la gueule tordus par les suprêmes angoisses.

Nous avons joui de voir périr le faible, de voir les plumes voler au tonnerre de notre arme, de voir des râles et des étirements de mort. Il nous plut d'achever à la pointe de la bottine le perdreau vivace, ou d'admirer le piqueur, appliquant sur les vertèbres cervicales d'un lièvre en veine de gigoter, le coup de baguette qui clôt une existence de bestiole, avant que de la faire pisser, selon le précepte de cuisine.

Et les forfanteries du soir, et les ivresses des gros repas, et les grivoiseries de la table, donc! Notre bestialité s'enchanta de toutes les sottises, de toutes les ignominies. A l'instar de n'importe quel roi nègre, nous avons fait couler la fraîcheur rouge du sang, par plaisir. Cela nous a valu de l'excellente humeur pour boire ensuite à foison et recueilir, à cause de nos culottes écourtées, de nos guêtres, de nos vestes mouillées par la transpiration du jour, les attentions des dames, ces soirs-là plus aptes à la volupté, en se rappelant d'instinct les époques antérieures où, libres femelles, elles se livraient à l'ivresse chaude du tueur, par un secret avis de la nature désireuse de compenser la mort en excitant l'amour.

La chasse est l'occupation qui nous rapproche le mieux de la brute.

Pour excuse, on allègue l'hygiène de grandes promenades, de saines fatigues. Mais les unes comme les autres ne semblent pas nécessiter la joie de voir mourir. On peut tenter des excursions sans briser stupidement l'essor de l'oiseau ou abolir la rapidité rythmique du quadrupède. La stratégie du chien explorant la campagne, sa course à travers les hautes plantes, son flair qui aspire l'horizon, ses menées pour circonvenir la retraite du gibier, si curieux qu'ils s'offrent à notre observation, ne suffisent point à exempter de crime le plaisir de la chasse. Car, enfin, le vrai but est le meurtre. On appelle noble, un passetemps qui vise à faire souffrir des créatures sans défense, besogne lâche. C'est, en effet, des vieilles occupations héraldiques, ce qui persiste le mieux ; et cela juge les époques où les gens de race dominèrent. Nous n'avons pas à regretter que, par le sort, ils soient, aujourd'hui, déchus de leur prestige. De ces exercices, aussi, l'âge devrait passer, définitivement.

L'humble chasseur en plaine, qui croit s'anoblir en se vêtissant de velours à côte ou de toile cachou, en serrant ses mollets dans du cuir, et en courant la campagne derrière son chien, est souvent plus sot que barbare. Il poursuit les bêtes parce que des riches qu'il admire ne se comportent pas d'autre sorte. Pour les imiter et leur équivaloir, il s'acoquine d'abord à leur bassesse. Sa pauvre imagination ne se permet pas de juger les actions des grands. Leur plaisir lui semble merveilleux parce qu'ils le pratiquent. Et il se met du troupeau des assommeurs. Bientôt, sans doute, la même volupté de brandir la mort le conquiert ; il jouit alors de sensations chères à l'âge de pierre.

Mais ceux d'entre nous qui assistent aux grandes tueries des chasses princières et financières, savent combien sont dénués de motifs appréciables les fusillades qui s'opèrent aux environs de Paris. Là, un bataillon de rabatteurs vêtus de blanc, tels que les marmitons, et conduits par un capitaine à cheval, pousse, de l'horizon jusqu'à la ligne des exécuteurs, des escadrons de lièvres, des peuples de perdrix et de faisans élevés, pour l'heure du massacre, dans des pays enclos de grillages et semés de plantes spécialement agréables à la gourmandises du gibier. Plusieurs voitures d'osier, de breaks élégants mènent, jusqu'à leur poste, les tireurs.

Chacun d'eux a, derrière soi, un domestique portant le fusil de rechange, car les oiseaux et les léporides accourent sur les doubles canons en si forte multitude qu'on n'a point le loisir de recharger son arme. Le valet s'en occupe. Là, ni marche salutaire, ni spectacle intéressant de la stratégie des chiens. Comme, dans certaines villes américaines, où l'on pousse jusqu'au maillet de l'assommeur les troupeaux de bœufs destinés au Liébig, ainsi les mar-

mitons poussent sur les fusils des invités immobiles l'émigration des bêtes. On tire au hasard dans le nuage des volatiles, qui culbutent ici et là. Il pleut du sang sur les gants jaunes. C'est le plaisir noble des seigneurs et des parvenus. C'est l'abattoir en plein air, où exercent des messieurs, en complets de vingt louis.

On se demande avec effarement quelle satisfaction ils peuvent bien tirer de cette sale besogne. A moins qu'ils ne visent à lutter de célérité avec les égorgeurs de la Villette capables, eux, de saigner huit moutons à la minute, sans perdre une goutte du liquide rouge jailli dans les auges.

Le goût de tuer est incompréhensible chez l'adulte. L'enfant martyrise les chats, ampute les mouches, étrangle le serin. Mais on le blâme, on le corrige pour ces méfaits. On ne lui déclare pas que cette cruauté est un plaisir noble, dont il sied de s'enorgueillir ; et puis, malgré les lieux communs attestant la délicieuse candeur de l'enfance, nous n'ignorons plus que l'homme refait, du berceau jusque l'adolescence, les étapes de l'humanité, en ce qu'elle connut de sauvage et d'animal, vers les époques géologiques.

Cependant, deux gentlemen, des femmes en habit rouge pressant de l'éperon leurs chevaux, et, de leurs cris, la meute, se hâtent avec frénésie, malgré trente siècles de civilisation, pour voir cinquante chiens dépecer un cerf aux abois ; et ce spectacle, et cette action semblent à la majorité des hommes une preuve indéniable d'élégance, de grandeur, de courage, de belle vie.

C'est ahurissant, puisqu'ils méprisent la cuisinière qui, d'une main preste, déshabille un lapin de sa fourrure grise et le morcelle au couteau dans une soupière, par espoir de gibelotte.

Certes, d'ici à longtemps, on ne réformera point la coutume.

La même méthode, dont usa le gouvernement à l'égard du Pari mutuel, ne devrait-elle pas, en aggravant les dispositions budgétaires sur la chasse, châtier et restreindre le goût de tuer?

On n'imposera jamais trop les alcools, les chiens, les chevaux et les voitures de luxe, les fourrures chères, ni la puanteur du tabac, ni le prix du papier timbré sur lequel on écrit les testaments, ni les cartes à jouer, ni tout ce qui sert la vanité de l'apparat ou les convoitises mauvaises pour la santé et contraires au développement de la santé. C'est même le meilleur moyen, pour l'Etat, d'améliorer les consciences. En rendant coûteux les vices, il les rendra moins agréables. Le profit qu'il en peut tirer est, à coup sûr, moins immoral que celui pris en faisant payer cher, par ses impôts de protection, la laine des vêtements, le blé du pain, par quoi il force les pauvres à se vêtir sans dignité et à se nourrir si mal. La population anglaise, qui s'habille à bon compte, a, bien plus que la française, le souci de son honneur national. Avec ce sentiment-là, développé par des ministres habiles, les citoyens britanniques soumirent à leur influence un grand tiers du globe. Par contre, les peuples loqueteux, l'italien, l'espagnol, perdent chaque jour de leur puissance.

L'impôt multiplié sur la chasse serait des plus légitimes, pour cent autres motifs.

D'abord, le gibier ne semble pas une propriété stable. Les compagnies de perdreaux passent, selon leurs nécessités, d'un territoire à un autre, sans crainte de franchir les lignes idéales du cadastre. Le sanglier émigre de bois en bois, le cerf aussi. Les lièvres poussent des raids à plusieurs lieues du gîte. Il serait impossible d'accomplir le recensement

de la plume et du poil en établissant leur résidence habituelle. Donc, par essence, le gibier est la propriété collective de l'Etat.

Restreignons, si l'on veut, cette propriété à la commune. Ne conviendrait-il pas que, chaque année, avant l'ouverture, les municipalités missent à l'enchère, ainsi que l'on procède pour les adjudications, le droit de chasse sur leurs territoires? Quelques-unes le font déjà. C'est une méthode à généraliser. Le fermier de la chasse acquerrait le privilège de tuer sur tout terrain non clos de murs ou de haies.

L'argent obtenu par cette mise à l'enchère alimenterait un *fonds d'assistance communale*. Grâce à ce subside, on pourrait avoir pour les habitants les soins gratuits du vétérinaire, les médicaments gratuits, et, en beaucoup de villages, le pain gratuit, pour les familles les moins heureuse. En outre, les communes à vastes territoires forestiers pourraient, grâce à ce fonds collectif, acheter des batteuses et des charrues à vapeur, pourvoir à leur entretien, et les mettre à la disposition publique; ou encore munir le grenier municipal d'engrais chimiques dispendieux, de graines de semailles que, moyennant une très minime redevance, les cultivateurs locaux utiliseraient à l'amendement du sol. Ils paieraient 50, 60, 80 0/0 moins cher les produits les meilleurs.

Que, d'autre part, on élève à soixante francs, à plus si on le veut, le coût du permis de chasse que les vaniteux paieront toujours, afin de singer les anciens nobles; et les ressources de l'Etat ne seront pas diminuées.

Certes, le plaisir du petit chasseur des champs, qui va tirer son lièvre au gîte, viendrait à disparaître. Mais par là, nous affermirons la moralité des hum-

bles en les empêchant d'exercer un instinct brutal. Comme ils sauront l'usage immédiat et favorable à leur vie particulière que l'on fera de l'argent obtenu par ce sacrifice, ils se plaindront peu. Leur appétit du gain par la terre les convierait à la sagesse d'admettre la nouvelle loi.

Ainsi, en réprimant, par l'impôt, le désir abominable de voir la mort, l'Etat obligerait la commune à plus d'assistance envers les malheureux, les ouvriers agricoles, les voyageurs en espadrilles qui portent le bagage au dos. Un essai curieux de communisme pour les gros instruments de labour serait tenté. Bien des mairies posséderaient leur charrue et leur batteuse à vapeur, comme elles possèdent leur pompe à incendie.

Leur goût de tuer servirait l'aise de vivre et prendrait, ainsi, une excuse [1].

---

1. L'impôt devrait toujours être une sanction hygiénique, et rendre très coûteuses les habitudes barbares ou délétères, au bénéfice de la consommation saine que les lois budgétaires dégreveraient. Il est odieux qu'on impose le pétrole qui éclaire, le drap qui habille, la viande et les légumes, le cuir à chaussures.

DE L'ANGLAIS

I

A Londres, les gens qui s'installent près de vous sur l'impériale de l'omnibus bariolé par les clameurs de cent affiches peintes ne montrent pas, au visage, cette allure navrée des parisiens en condition médiocre. Ils ont des habits propres et nets. Au lieu de cet uniforme blanchi, rapiécé, désargenté, qui pend, ici, au dos du conducteur, ce sont des cover-coats bien coupés et presque neufs qui habillent le percepteur de pennies. Son chapeau de paille est strié par les nervures notant l'élégance de l'été pour nos dandies du Bois.

Point d'homme qui ne soit rasé le matin, point de femme dont le corsage de mousseline blanche, par une fraîcheur impeccable, n'atténue la laideur plus fréquente qu'à Paris.

Sur les petits bancs à deux places de l'impériale, le voisin se garde bien de vous souffler à la face la puanteur de son tabac. Il ne vous observe ni ne vous salue ; mais il n'écarte pas ses jambes, à l'instar de notre gros compatriote, avec l'insouciance de vous poindre de ses rotules, de vous chauffer de sa cuisse et de ses odeurs.

On ne perçoit point sur ces visages bien lavés, plats, blonds ou tachés de rousseur, le dégoût de la

dernière malhonnêteté, nécessairement commise, ni la crainte lamentable de l'échéance, ni la satisfaction rigoleuse, ni l'intention égrillarde. Les mâles ne sont pas comme une bande de chiens, à la langue pendante, qui bavent derrière la lice en folie, spectacle constant de nos boulevards. Et les femmes, par réciproque, ne déshabillent pas d'un œil coquin le monsieur qui déambule. L'instinct sexuel, à Londres demeure en soi et craint de s'étaler.

Peut-être pourrait-on dire que la très petite beauté des femmes motive cette sagesse des attitudes. Plates, la hanche aride et la main sèche, le museau mal ouvert en rosâtre, sous de minuscules groins frais, les yeux clignotants et froids, elles ne compensent pas ce physique défectueux par un art de toilette. Le gros chignon mis en résille écrase la nuque maigre. Les frisures mousseuses, au front, sont un fouillis douteux. Entre le chignon et les frisures, il se pose un chapeau d'homme en paille, une galette disgracieuse et nue, inclinée, qui laisse l'impression de croire toute cette maigre figure tirée en arrière par le poids des cheveux, sans recours contre une telle torture.

Ainsi sont-elles, sur cent, une jolie. Tout à fait admirable, alors, par ses yeux en fleurs lumineuses, ses dents de faïence, la splendeur irradiée du teint, le charme des lèvres pareilles à deux couleuvres vermeilles, enlacées, et qui ondulent. La taille comme celle d'une plante qu'alourdirait le bulbe de la croupe, et un pas de nymphe fine, saine, chasseresse. La vigueur transparaît sous la délicatesse. Elle exprime le charme mystérieux de deux principes contraires harmonieusement unis dans la même forme.

Ce sont des princesses pour les jardins de la Re-

naissance. Si on les rencontre ailleurs que près des cottages de Richmond, de Hampton-Court, de Kingston, elles affirment mieux par le contraste la monstrueuse hideur du Londres central. Sous l'immense et multiple affiche, recouvrant les murs, les voitures, les lanternes et les vitres, imposant son cri blanc et noir, rouge et blanc, à toutes les surfaces, on a peine à retrouver les maisons et l'afflux des hommes. Avant d'arriver, alors qu'ayant franchi la jolie campagne vallonnée, pleine de pâturages à moutons et à poules, l'express atteint les faubourgs aux maisons grisâtres, océan d'édifices bas, infiniment pareils, alignés, tristes, mais sans loques pendues aux fenêtres, ni autres saletés françaises, la réclame du *Pear's Soap* est déjà partout, à terre, le long des rails, sur la projection courbe d'un arc de fer rougeâtre, à quoi pend le pont par où le train file presque silencieux.

Pear's Soap, lettres blanches sur le quadrilatère de tôle noire, *Pear's Soap*, c'est toute la langue anglaise, ce cri de deux notes, brusque et rauque comme un appel d'oiseau de mer. Aux goëlands et aux mouettes, les Vikings, ancêtres, prirent, certes, le bref accent de leur langage qui, encore que dur, parvint à être glapi en sourdine par des visages impassibles, pour offrir au cœur étranger l'impression d'une calme résignation devant la fatalité marine.

L'acceptation des Forces, la patience de leur résister en leur empruntant les moyens, la résignation à la lutte, forment le fonds du caractère britannique. Le Français discute et se révolte. Il querelle, pour rien. Avec notre république, le contrôle du peuple, la haine des prêtres et des rois, l'injure perpétuelle à l'autorité, nous n'arrivons pas à modifier le sort de la race. La tête de

Louis XVI est tombée en vain, malgré que l'Europe ait retenti vingt ans du bruit du couperet. Depuis la mort de Charles Ier, l'Angleterre n'a fait que s'agrandir. Les Vikings tiennent le monde. Les pasteurs et leurs soldats tuent, évangélisent, gagnent. Il y a de la suite dans leur effort. Nous braillons, nous aussi, comme jadis.

Il conviendrait d'écrire un parallèle entre Dickens et Balzac. Les deux peuples furent, aux œuvres jumelles de ces écrivains, saisis dans la pleine réalité de leurs vœux et de leurs actes. Comparer David Copperfield à Rastignac, nous vaudra plus pour différencier les races que la lecture de cent volumes savants. David a de petites vues restreintes, sages, fermes. Il se dérobe au malheur. Il l'esquive, se fait petit, fuit la tempête, y échappe, se retourne et vainc. Rastignac veut le monde et s'indigne que le monde ne lui soit pas donné, et, bon barbare, le réclame bruyamment et se choque au destin, et finit mal. Dans *La petite Dorrit*, les types de la prison pour dettes sont exacts. Tous tirent parti de leur malheur.

Vraiment, la continuité de la même vigueur en une race qui s'éternise, depuis les origines, dans la seule idée de conquérir outre-mer, a formé des individus aux âmes sereines. A Londres, on ne voit guère d'images de la mort, ni de rappels de funérailles, ni l'ensemble de toute cette terreur catholique pour le passage de l'unité humaine à la diffusion dans le tout. Les seuls portraits mis aux vitrines, les seuls portraits populaires, sont ceux des boxeurs, pour les faubourgs, et ceux des illustres joueurs de cricket, pour les rues fashionables. Ce peuple de pirates devenus à la longue méthodiques, garde, avant tout, l'admiration de la vigueur musculaire.

Chez nous, on expose Paul Bourget, les cocottes, M. Pasteur. Sentimentalisme, lubricité, reconnaissance. C'est de l'imagination décorative, de la déclamation.

A Londres, nulle trace extérieure d'art ou de sentiment. Ce peuple ne se leurre pas sur lui-même. Il construit, en certains points, des édifices monstrueux, comme ce Criterion, taverne aussi vaste que le Crédit Lyonnais du boulevard. Il a des antres où il entasse des richesses sombres, et qu'il bariole d'affiches aux couleurs hurlantes. Parmi celles-ci, on n'en voit point d'analogues aux œuvres de Toulouse-Lautrec, de Chéret, exquises pour accueillir les yeux dans notre rue, musée d'art quotidien.

De Charing-Cross à Fleet Street, et tout le long du Strand, les vitrines contiennent d'abominables déballages, ont des aspects de bazars où s'entassent pêle-mêle des bottines pour éléphants, des sacs de voyage, des bijoux ignobles, des carricks lourds. Personne d'ailleurs ne s'arrête aux boutiques. Tout ce peuple sain coule au galop vers des besognes rapides et successives, sans protester contre le frôlement des cabs, ni la course des omnibus, dont le cocher, en gants rouges, vous annonce les avantages du haut de son siège où le lient des courroies. On ne perd de temps ni à discuter, ni à expliquer. Si vous demandez un renseignement, le monsieur l'énonce. N'insistez pas ; il tourne le dos et s'éloigne. Le Français lui semble oiseux.

A Regent Street, cette Avenue de l'Opéra, et le long de Piccadilly, ce boulevard des Capucines, les flâneurs ne sont pas plus loquaces. Sûrs de leur rythme, ils vont, par bandes, dès les sept heures du soir, en frac, silencieux. La cuirasse blanche de leur chemise les roidit encore. Ils garnissent les

marches menant au perron des clubs. Semés, dans les vastes salles, ils lisent seuls, ils fument seuls. Ils se connaissent trop les uns les autres pour être curieux de leurs pensées réciproques. Rien du pittoresque d'autrui ne les séduirait. Nous causons pour analyser, pour jouir de nos remarques, de l'inattendu des jugements. L'Anglais conserve ses concepts, les ressasse en soi, les tient secrets, les assemble, les harmonise, et en tire une idée d'affaires. Le Français en tire un précepte qu'il proclame.

La grande aristocratie anglaise traite l'agriculture comme une industrie. Elle dépense, pour réussir, du savoir, de l'initiative, des millions. Presque chaque lord est un économiste. De là cette influence de la Chambre haute sur les affaires du pays, et ce respect de la nation pour la partie la plus intelligente de la race. Aussi combien font rire, là-bas, nos princes en exil, ignorants, vains et satisfaits de soi, connus seulement pour des frasques, des qualités de bal, le mauvais goût de leurs livrées et le bohême d'une existence en garni.

Il faut prendre un de ces affreux steamers à roues et traverser Londres, en remontant la Tamise depuis le port. Sur le pont mal repeint aux bancs incommodes ne se rencontre nulle de ces personnes pimpantes qui encombrent nos bateaux parisiens, pour aller se réjouir à quelque Meudon. Graves et sévères, placides, les mêmes gens toujours, de mêmes gens toujours, de médiocre condition, bien lavés, au linge de porcelaine, et en paletots élégants, regardent droit devant eux l'ondulation des eaux. Parce que le bâtiment navigue en zigzag pour aborder aux docks des deux rives, des hommes hâlés, aux petits yeux brillants, marins noircis par les lumières tropicales, se trouvent assemblés autour de la tôle entourant la cheminée. Ce sont des

gens trapus, calés sur leurs jambes, comme les frontons sur leurs colonnes, et cubiques du torse. A leurs oreilles de petits anneaux d'or, fréquemment, pendillent. Ils ont des mains poilues de roux, des complets de drap bleu, des casquettes plates à grande visière vernie, des cravates rouges. L'habitude de fixer dans leur regard l'horizon prolonge leur vue indécise, semble-t-il, au delà des façades qu'elle vise. Ils ont l'œil sur l'immense, malgré l'obstacle des bâtisses, les murailles grises des docks, devant lesquels gémissent et halètent, en tournant, les hautes grues à vapeur.

Aussi bien qu'aux visages des lords, paraît sur les leurs la même résignation froide, un peu ironique pour le destin. L'âme aventureuse des pirates leur demeure, et, passant sur le large fleuve, entre les constructions des docks, on croirait qu'ils se réjouissent encore malicieusement de pillages énormes et de proies conquises, à la suite de coups de force, afin d'emplir ces antres accumulés le long du fleuve jaunâtre, ces singulières constructions disparates, élevées par des architectes absurdes et qui rappellent tantôt le donjon médiéval, tantôt une réduction de Versailles, tantôt une église romane. Cela contient des graines, des thés, des cuirs, des balles de coton, des montagnes de détritus. A mi-hauteur d'une cheminée d'usine, tout à coup apparaît un balcon de pierre blanche. La fumée du four à puddler s'évase d'un pinacle gothique. Les colonnes de fer d'un pont suspendu sont ouvrées à l'exemple de la flèche de la Sainte-Chapelle. Il s'en étire des câbles de métal et des tringles infinies qui retiennent le tablier. Bizarre et abominable imitation des styles périmés.

Entre ces édifices évoquant les archers des Deux-Roses ou les chevauchées des Têtes-Rondes, les

trains filent, avec de maigres sifflements vite comprimés. Les sirènes des steamers glapissent, comme des chats amoureux, le long des rives noires, où l'on embarque et débarque les richesses du monde. Les mâts des navires dépassent les palissades contre quoi veillent les policemen bleus. Mollement entraînés par la brise qui enfle les lourdes voiles rouges, les bricks et les sloops glissent sur la vaste étendue du fleuve grossi par la marée. A un point de son cours, trois ponts parallèles l'enjambent, côte à côte. Les express courent sur l'un, les piétons et les voitures sur les autres.

Cependant le fleuve se rétrécit. La fraîcheur de l'air commence à tiédir. Les vagues se font plus courtes. Voici la Tour de Londres, basse, peu saillante, sans caractère, et enfin, après d'autres ponts encore, l'ombre, sur l'eau verte, de Westminster.

C'est le vieux cœur de la ville, perspective architecturale, énorme, solennelle et noircie par les âges. Les doubles quais, munis de lampadaires, tombent au fleuve, dans le reflet des flèches légères, des clochetons, des dentelles de pierre, du ciel guère plus clair que la vieille maçonnerie. On débarque. Les camelots poussent leurs cris rauques d'oiseaux de mer, pour annoncer les gazettes qu'ils vendent, et ce cri court le long de Westminster, haut, morne et sombre comme la falaise du rivage où l'on aborda, le premier matin.

Les bariolures des omnibus carrés se ruent vers vous. Les files de cabs se côtoient comme les fils d'une trame s'assemblant sur le métier du tisseur. Active, la population marche, sans saluts, sans arrêts, sans propos.

Par les portes entr'ouvertes des bars en acajou, on aperçoit des hommes accoudés qui s'enivrent pour soi seul. Ni rires, ni gestes, ni faconde. Les

soldats en tunique écarlate, la badine à la main, imposent aux passants leur monumentale beauté. C'est une fonction que leur promenade.

Les statues piteuses des squares grimacent au centre de l'herbe rousse. Les boys offrent de cirer les chaussures. Mais le cab vous emporte par les allées du capharnaüm qu'est le Strand, à travers le bric-à-brac du voyage. Tout à coup, les affiches disparaissent, la population a disparu. Ornées d'un perron où s'élèvent deux colonnes de pierre, les petites maisons se pressent, se gonflent de windows dont les rideaux de guipure dissimulent les intérieurs. Alignées, identiques, munies de plaques de cuivre très fourbies pour masquer le nom de l'habitant, elles s'ouvrent sur le désert, le silence, la tristesse de la province. Quatre millions de gens vivent dans ces minuscules hôtels qui s'étendent jusqu'au loin. C'est le home. Le marin réfléchit aux entreprises en mangeant des tartines, en buvant du thé. Les façades, même dans les plus modestes quartiers, gardent un bon air d'aisance. On ne rencontre pas de murs lépreux, ni de bâtisses inachevées. Coiffées d'un chapeau de paille, les servantes astiquent les ferrures. Les messieurs qui sortent ont un beau teint. Et la cause de cette satisfaction générale, évidente pour toute la classe moyenne, c'est que l'Anglais travaille et dépense, ne garde pas son argent, mais en profite. Le Français de condition pareille économise et languit dans la paresse des bureaux.

La sordide économie, mère de toutes les petitesses, de toutes les misères, de toutes les basses passions égoïstes, des rivalités, des calculs honteux, n'existe pas pour le Londonien. L'argent circule. On mange à sa faim. On boit à sa soif. On s'habille au mieux. Pour l'avenir, il y a les compagnies d'assurances.

Dans les faubourgs aussi, et quoi qu'on ait dit sur la misère de Londres, l'ouvrier semble plus content. On cherche en vain de ces petites filles prostituées avant l'adolescence dont nous parlent les amateurs de légendes érotiques. Les quartiers de White-Chapel, de White-Cup, sont pleins d'une population vigoureuse et plus expansive que celle du centre. Les magasins splendides, dardant leurs lumières électriques, exposent à très bas prix les choses usuelles du vêtement et de la nourriture. Les marchandes poussent des brouettes pleines de homards, de crabes, de poissons frais. Vêtues d'un long châle en pointe, coiffées d'un chapeau de paille à plume, peignées à la chien et nanties d'un tablier de toile, les ménagères sont agréables à voir, sourieuses. Elles ont les mains pleines de leurs provisions.

Au soir, les misérables s'accoudent dans les bars d'acajou. Assises sur le banc attaché à la cloison, les mères allaitent leurs petits. Le policeman doux et commode couche l'ivrogne contre le mur extérieur. Parfois il y en a des rangées qui couvrent tout le trottoir de leurs corps, pareils aux sardines dans la boîte.

Et ce semble être le seul vice de ce peuple solide, silencieux, confiant dans le rythme de son effort océanique. Des docks aux fabriques, des fabriques aux banques de la Cité, il coule tel qu'un autre liquide, un peu plus dense, sans autre rivalité que celle des vagues murmurantes et actives à osciller vers les plages. Et le crieur de journaux passe, avec sa feuille pleine de nouvelles brèves, de chiffres, de cotes, en poussant son cri d'oiseau de mer, le long des falaises que font les sombres édifices.

L'HOMME SENSIBLE

A la fin du siècle précédent, l'Ecossais Mackenzie publia deux livres : *The Man of feeling* et *The Man of World* qui emportèrent l'admiration du monde.

L'homme sensible enchanta une société toujours encline à s'attendrir depuis les bergeries d'Urfé et les grâces de Florian. On en vint rapidement à pleurer sur tout, à s'intéresser aux plus minimes tristesses des choses, aux plus abstraites douleurs de l'histoire. Ce fut un ton. On s'apitoya sur soi-même, sur les agneaux aussi que surprenait l'orage. Des émotions pareilles animèrent les âmes songeant aux ruines de Palmyre, à tant de peuples disparus, au papillon qui se réduit en poudre dans la main de la fillette curieuse, à la dame délaissée par le libertin en faveur de qui elle se troussa.

« L'homme sensible » s'incorpora en toutes les personnes élégantes. Il fit fureur au salon, au boudoir, dans les ruelles. L'éclat passager d'un bel œil, le charme des bocages, l'amour des oiseaux, la contemplation des tombeaux, le feuillage du saule, le banc moussu, et, plus tard, le remords du régicide rendirent les propos humides. Les dames avaient coutume de porter sans cesse à la main leur mouchoir, signe d'un cœur prêt à fondre.

Le succès fut immense. C'était, sur des motifs

de délicatesse d'âme, l'excuse définitivement établie de toutes les lâchetés du cœur, du corps. L'amant se farda de prestige funéraire. Pitoyable, il devint digne de vénération, comme le pauvre. On prêta de l'importance dramatique aux petites satisfactions charnelles en les décorant de deuil. L'abject Rousseau pleura sur ses ignominies dans *Les confessions*, après avoir gémi sur sa niaiserie dans la *Nouvelle Héloïse*. Par des pleurs il sanctifia la platitude de son être apte à toutes les faiblesses. *L'homme sensible* ce fut Rousseau contant madame de Warens. Et la morale de cette littérature se marque dans le goût du temps pour les aveux de ce garçon entretenu, pour l'homme de joie lui-même.

Du coup, les femmes sans mœurs se sentirent promues à la grandeur. Elles rebondissaient loin du sofa, où Crébillon avait voulu, une fois pour toutes, étendre leur réalité. Un nouveau masque allait vêtir le nu de leurs misères passionnelles. De par leur conformation physique et la nature de leurs complaisances, elles furent qualifiées la Cause de la Douleur Humaine. Cela était bien pour les flatter infiniment.

La franchise arborée au temps de la Régence s'éclipsa devant la mode. On se départit du scepticisme judicieux qui mettait l'amour au niveau d'un appétit stomachique et assimilait les délices de la passion aux succulences d'un repas attendu. L'homme avait failli s'affranchir du vieux mensonge sentimental. Il revint au joug. Les femmes de légèreté le reconquirent bellement.

Car Mackenzie avait conçu son temps. Réduites, en amour, au rôle de sachets à plaisir, les femmes tentaient de reprendre la première place par l'esprit. Les encyclopédistes préparaient cette rédemption. « Il ne faut pas, semblaient-ils dire, perdre la vie

à d'inutiles marivaudages. L'esprit, pour son développement, réclame les heures consacrées à la sottise des galanteries. Si deux êtres se plaisent, s'ils jugent leur possession digne de leur allure, qu'ils se prennent et n'en parlent pas davantage. L'âme humaine ne saurait obtenir une rapide évolution vers le bonheur universel qu'en éclaircissant des problèmes autres.

« Le singulier souci de se jouer une farce amoureuse et mutuelle à laquel nul ne sait croire au fond de soi ! Calculez encore l'énergie perdue par les hommes à cette farce, principal mobile de vie, songez aux merveilles intellectuelles qu'ils eussent acquises en vouant cette même énergie à la science du progrès social..., et il faudra bien conclure que le sentiment est la cause même qui retarde l'effort vers le bonheur planétaire. C'est la pomme d'Eve, le péché originel des traditions... »

Les encyclopédistes allaient réussir. Des femmes audacieuses instituèrent des salons où l'on causait enfin avec intelligence plutôt qu'avec sentiment.

Il y eut Mme Geoffrin et Mme Du Deffand, Mme d'Epinay et Mme d'Houdetot, Mlle de Lespinasse et les imitatrices.

L'éclosion glorieuse de « L'homme sensible » renversa cette œuvre saine. Les femmes d'un esprit plus bas se navrèrent qu'on les crût des cerveaux. Elles ne voulaient être que le Cœur. Mackensie leur tendit un livre secourable. Elles purent passer de la dialectique à la pleurnicherie, de la pleurnicherie au sentiment. Elles parurent bientôt victorieuses de l'intelligence. Et, avec une sorte de frénésie, elles mirent le volume à la mode.

On eut à foison de la langueur et de la sympathie. On se renversa dans les fauteuils avec une batiste contre les lèvres. On enseignait à pâlir. De jeunes

hommes ombreux plafonnèrent dans les embrasures des croisées. Les voix se firent ondoyantes. La sensibilité se compliqua de subtilité. On étudia les nuances, les demi-teintes, les perspicaces analyses du mensonge admis enfin comme l'essentielle vérité. Des larmes imbibèrent les regards.

Lorsque les coupe-têtes de 1793 eurent mélangé de rouge toute cette eau afin de nantir de biens d'émigrés le petit commerce de province, ce besoin de vivre tendrement ne diminua point. Les abatteurs de la Convention ne craignirent pas de mettre le lacrymatoire au nombre des ustensiles nationaux.

Volney fut l'athée sensible éperdu devant les fantômes lacérés des races et des rois. Plus tard la bourgeoisie, qui avait amassé sa fortune dans le son de la guillotine, crut bon d'y repêcher aussi ces belles manières. Obermann attira vers les crépuscules les yeux noyés des lectrices.

Les guerres impériales suscitèrent des deuils justificatifs d'une pareille vogue. Corinne chanta ses pénibles amours, les bras sur la harpe, la tête en turban, les pieds en de la prunelle, l'écharpe négligemment glissée vers la taille.

Cependant Werther demandait les pistolets. René se mit à gémir sur d'admirables phrases. Adolphe prépara son âme mollasse et récriminante. Antony bientôt allait brandir son poignard. Oïcama, ou La Jeune Voyageuse, apprêtait son réticule en velours gonflé de mouchoirs. Exaltant leur faiblesse ou leur triste soumission à l'instinct sexuel, un peuple de héros grisâtres se traîna par la littérature avec de vagues gestes éperdus et des larmes torrentielles.

Les traîtrises de la comédie passionnelle n'évoquèrent plus la honte rigoriste ni le rire des roués

véridiques. Une sympathie compatissante décora le péché. L'hypocrisie des sexes s'affermit pour longtemps.

Dans le cours de ce siècle la vogue de « l'homme sensible » n'a pas, un instant, fléchi. De George Sand à Paul Bourget une foule d'écrivains s'attachèrent à ce genre de spéculations romanesques; et tous avec des talents à peu près égaux. La formidable réaction du naturalisme qui démasqua l'erreur choyée n'enleva point un lecteur ni une lectrice aux continuateurs de Mackensie. En vain la *Comédie parisienne* du satyriste Forain résuma cette réaction sous des légendes d'une dureté géniale. Cette synthèse puissante, l'œuvre la plus courageuse et la plus robuste de notre temps, n'a point réussi à faire déchoir de leur lustre les éternelles romances du cœur. La vénération que l'on garde pour *Adolphe*, parmi les esprits de choix, reste un engouement incomparable.

Car l'on ne voit trop, à la lire d'un œil froid, ce qui put nantir d'un si grand crédit la nouvelle de Benjamin Constant. Le style n'existe pas. Tout au plus pourrait-on l'attribuer à un bon élève d'école commerciale soucieux d'éviter les solécismes et les répétitions verbales. Le terne et le nul des rares images semblent pitoyables. Il ne s'y rencontre aucun art extérieur. L'histoire elle-même n'offre rien d'instructif. Un jeune homme de famille plein de prétentions, méprisant ses pareils, et infatué de soi enlève à un ami beaucoup plus âgé qui l'héberge, la maîtresse un peu mûre dont celui-ci fait ses délices. Cette bassesse s'accomplit méthodiquement avec une certaine lenteur, sans qu'une seconde la vision du crime le puisse retarder. Car le crime est réel. Le comte de P..., par beaucoup d'habileté et d'affection digne manifestée envers Ellénore est

parvenu à lui créer une situation. Elle a des enfants et ces enfants s'élèveront au milieu d'une société choisie qui accepte de fréquenter chez elle. La dame tient donc la sûreté de l'avenir. De plus, comme elle s'est donnée par amour, elle n'a point de motif raisonnable qui la puisse écarter de son protecteur. Adolphe sait bien qu'il va rompre cette sécurité, rejeter cette femme aux tentations des existences irrégulières. Cela ne l'arrête point. Afin de satisfaire un amour-propre idiot, il jette bas cette vie. Je passe les mille autres sentiments plus délicats qui eussent empêché quiconque de commettre la vilenie. Le livre entier ne marque plus, après l'histoire de la chute, que le dégoût éprouvé par ce gaillard pour la malheureuse qu'il a dévoyée et dont il voudrait bien obtenir une rupture. N'y pouvant réussir, il la tue par le chagrin.

Le personnage est ignoble, l'héroïne imbécile et le conte dépourvu d'attraits. Le succès de l'ouvrage tient à une certaine perversité de composition, grâce à laquelle Adolphe semble être de la première page à la dernière, et pour ainsi dire hautainement, le type du jeune homme accompli, au lieu de l'exceptionnel coquin révélé par la réflexion. Cet artifice met en extase maintes gens. On y lit l'excuse rétrospective des lâchetés analogues capables d'advenir à chacun.

Imaginerait-on qu'il existe, à Paris, un « banquet des Adolphes » ? Des écrivains à peu près diserts se glorifient d'y participer, de prendre le nom héroïque avec l'aveu qu'ils découvrent en cette âme décrite le portrait exact de la leur. MM. Bourget et Barrès sont les protagonistes de ces agapes.

La littérature de l'homme sensible a subi une singulière évolution. Au début, la sensibilité des personnages s'exerçait sur le malheur des choses

et des êtres en manifestant une réelle douleur de leurs passivités ou de leurs maux. L'homme souffrait de la peine du monde. Il voulait y compatir. Il y avait là quelque grandeur peut-être. Rapidement le thème changea; et les personnages s'apitoyèrent sur eux, sur leur propre trouble, sur l'ennui qu'ils ressentaient à subir cette compassion. Puis, commettant des horreurs, ils se navrèrent de leur perversité propre, se jugeant très malheureux de forfaire à la vertu. Cruelle naïveté.

Cette période du mal littéraire est contemporaine. On doit *Pascal Géfosse* au plus expert des imitateurs de Benjamin Constant, M. Paul Margueritte, qui a su conserver dans sa terneur lamentable tout le gris et tout le vide de l'Adolphe. L'exactitude des divers pastiches entrepris par cet excellent et laborieux écrivain a enthousiasmé tour à tour MM. de Vogüé, *les Débats*, *le Temps*, *la Revue des Deux Mondes*, et la généralité des publications helvétiques.

Bien que pourvu d'un talent moindre, M. Bourget réalise des œuvres analogues. Il montre dans la vitrine de son style plat une assez précieuse collection d'Esaüs femelles vendant leur honneur, leur situation, leur vertu, pour le plat de lentilles du bellâtre en passage. Quelquefois les lentilles sont monnayées; et il feint que ce salaire profite à de jeunes hommes de lettres, sur lesquels il s'apitoie à profusion. Adolphe se pleure. En donnant à l'art et à la science des rôles honteux ou grotesques, il témoigne par là, non sans loyauté, son humble désir de n'être pas confondu avec ceux qui les cultivent.

MM. Margueritte et Bourget créèrent des hommes sensibles qui s'attendrissent sur leur misère propre. M. Barrès a institué un homme sensible qui, ravi de sa perfection, lui sourit et en pleure. Telle

la jeune mère regardant les premiers pas du baby. C'est le dernier avatar et non le moins surprenant du héros de Mackenzie. C'en est sans doute aussi la décadence ou le retour à l'origine; car, les choses se trouvant incluses en la mentalité de qui les observe, s'attendrir sur la beauté de soi ou d'elles, n'est-ce pas une œuvre identique? Mackenzie s'émouvait sur la splendeur des choses perçues, M. Barrès s'émeut sur la splendeur de lui qui les perçoit... Nous tenons là une même besogne.

Avant que d'en venir à sa décadence, l'homme sensible a eu son apogée. Sentir le plus largement, embrasser la totale nature dans l'humaine sensation, y concevoir l'univers et la série de ses apparences; percevoir le cercle dans le point centre, la multiplicité dans l'unité... sentir intensément; cela fut donné à deux prosateurs merveilleux de notre temps, MM. Loti et Rosny.

L'un, avec la mer, absorbe en lui ce que les philosophes dénommèrent la *nature naturée*. Il parcourt le cercle du monde et sur chaque point il évoque l'étendue des terres, des océans, la palingénésie universelle, le frémissement des esprits jeunes en émoi devant la danse des astres ou le chant des herbes. L'autre communique avec la *nature naturante*, l'harmonie des lois qui guident l'évolution des mondes, les transformations de la planète, les migrations des races, la fusion des bouches amoureuses. Loti est objectiviste; Rosny, subjectiviste. Loti saisit le rythme des apparences. Rosny traduit le concert mystique des Forces cachées sous elles. Loti est plus décorateur, Rosny plus mécaniste. L'un et l'autre ils édifient la gloire du cerveau moderne en leur communion gigantesque avec l'Unité des Choses. Ils s'affilient aux pensées miraculeuses de Gœthe et de Flaubert.

Evidemment ce fut pour produire leur mentalité que s'évertua une si longue plèbe d'hommes sensibles.

Mais le retour à l'origine, la décadence de ce rythme littéraire se caractérise déjà.

Un monde de débutants existe dont les opuscules paraissent nourris de mentions empruntées à saint Ignace, de néo-christianisme, de citations d'hérésiarques, d'appels à des psycho-thérapeutes amis, d'attendrissements infinis sur la magnificence de leurs âmes. Ces images empruntées à des illustrateurs antécédents, ne nous choquent guère moins que les cuvettes et les paillasses à filles dont s'ornaient, naguère, les premières pages de chaque volume naturaliste. Malgré des procédés divers, ces besognes s'apparentent. Ce sont, à six ans de distance, les mêmes devoirs d'imitation nécessaires aux débutants de toutes les époques. Cependant le nouveau fatras est plus odieux. Si les petits naturalistes lançaient à la face du monde des cris de brutale révolte contre l'hypocrisie du temps, et, munis d'une belle insouciance, piétinaient courageusement l'opinion des hommes, les derniers venus ressemblent au plus sage de ces collégiens parvenus au terme de leurs étude et qu'un père avisé mène, pour une épreuve de morale, chez le marchand de chapeaux. L'enfant, aux idées indépendantes choisit un feutre que les coups de poing du sort bossueront d'une manière héroïque ; le jouvenceau aux goûts de fête essaie de ces melons anglais qui prêtent à la physionomie une allure de paillardise élégante , mais le gaillard sérieux et qui tient à réussir dans le monde, se hâte d'élire entre tous les couvre-chefs, le tube noir aux soies lustrées et à la forme haute qui lui vaudra la considération des dames comme l'estime des vieillards.

Il y a toujours une littérature haute forme, celle qui fait se pâmer les esprits de convention. L'homme sensible acquiert encore de nos jours cette faveur. Quiconque en revêt l'allure est aussitôt noté esprit subtil, charmant, affiné. Les courtisanes sur le retour et les bas-bleus désormais sans espoir s'enchantent de retrouver les joies de leurs grand'mères, de les sentir battre au fond de leurs vieux cœurs. Leur main cherche machinalement le réticule d'Oïcama, la harpe de Corinne.

Or, il est notoire que les vieilles dames obtiennent de bonnes situations pour les jeunes hommes qui ne les dédaigneut point. Elles demeurent sensibles à ces galanteries. Cela leur remet de la vie au sexe. Le génie de leurs intrigues opère parmi les relations du monde. Leur amitié et leur reconnaissance sont vraiment fructueuses. Quoi d'étonnant, par suite, si les nouveaux écrivains flattent soigneusement le vieux goût?

De là cette pléïade de jouvenceaux sensibles dont les voix se pâment et se tordent en sanglots pour admirer les fleurs écloses en leurs cœurs. Leurs livres sont une invite à visiter le rare de leur génie. Ils se disent ironistes. Ils paraissent amers comme la tisane de camomille. Vivant l'existence des douairières, ils en adoptent les allures. A les entendre on se croirait en province, sur les housses blanches à volants d'un meuble dur. Ils complotent mille noirceurs, et trament un succès, comme se prépare à Limoges, l'élection de la présidente pour l'œuvre des Petits Manteaux : chaque personne se meurt de n'oser s'offrir soi-même ; et, vantant la candidate, elle la discrédite à jamais par d'astucieuses incidentes. Les hommes sensibles ont définitivement implanté l'esprit de province à Paris. Ils puent le vieux tiroir, et les épingles à cheveux. Certes, ils

ne pleurent plus à flots comme au temps de l'Empire premier ; mais s'il ne ruisselle plus sur eux, il y suinte encore. Ils ont l'âme gluante. Ils en laissent partout.

L'esprit le plus complet de notre génération subit cette influence. De tous ces écrivains, M. Th. de Wyzewa, montre le mieux une âme de vieille dame érudite. Il eut autrefois du génie. Maurice Barrès, Edouard Dujardin, Gabriel Séailles, Burdeau, le ministre, et le signataire de cette étude, puisèrent dans cet admirable cerveau les idées qu'ils propagèrent d'abord. Il fut l'initiateur de nos intelligences. Nous lui devons presque tout ce qui nous a permis de créer des fictions plus ou moins adroites. Du moins fut-il le grand accoucheur de concepts pour nos cervelles grosses, sans doute, mais incapables de mettre au jour les vagues formes qui nous hantaient. Cependant, chaque fois qu'il noircit du papier, M. de Wyzewa se saisit de précautions et se garde de dire ce qu'il pense. Il emprunte à des êtres fort inférieurs leurs manières de voir et d'écrire ; et, pour valoir auprès des gens en place, il jette sagement l'éteignoir sur l'éclat de ses facultés. La douleur humaine l'accable, l'exaspère même parfois. Il a cependant écrit, pour complaire aux bourgeois, de fâcheux articles sur le socialisme, où il tournait en dérision les théories et les hommes. Les littératures subtiles et le mystère attirent son esprit curieux. Il a renié Ibsen à grand bruit. Ainsi furent commises les deux grandes lâchetés que se puisse reprocher notre génération, par calcul, et pour parvenir.

Il avait trouvé, dans ses débuts, une très jolie méchanceté, un peu puérile, mais ravissante et qui notait bien cette allure de vieille dame érudite où il se complaît : « N'écrivez plus, conseillait-il aux

poètes; vous faites tort à Homère! » Et avec un mépris délicat il blâmait les œuvres de ses confrères encore dans la période de lutte, pour louer celles des auteurs plus heureux. Il disait encore : « Je possède deux petits livres bleus : *Phèdre et Andromaque*; ils coûtent chacun cinq sous ; et j'ai là toutes vos littératures. » Cela lui valut d'entrer à la *Revue des Deux-Mondes*.

Aujourd'hui, M. de Wyzewa publie de petits volumes bleus à son tour. L'ouvrage coûte plus de cinq sous, mais il ne fera sûrement nul tort à Homère. Sans doute, l'écrivain y attache-t-il peu d'importance. Il a voulu simplement le produire afin de pouvoir annoncer sur la couverture une œuvre qui le place définitivement au nombre des hommes sensibles par l'apparence même du titre : *Valbert ou les Confessions d'un jeune homme*. Oïcama, ouvrez votre réticule! Corinne, accordez votre harpe [1] !

---

1. Adolphe, Julien Sorel, Bonaparte commirent dans la littérature et dans la réalité les mêmes infamies qui firent la fortune de Jean-Jacques. Quel homme ayant le passé de Bonaparte, et parvenu, comme complaisant de Joséphine, obtiendrait aujourd'hui le pouvoir? Notre époque vaut mieux.

LE SENTIMENT & LA PENSÉE

Les funérailles que la jeunesse et les poètes firent en assemblant leurs respectueuses douleurs derrière le cercueil de notre cher et aimable Paul Verlaine, indiquent mieux que toute polémique combien est inexacte l'accusation portée par ceux résolus à blâmer l'envie et le dénigrement des écrivains nouveaux pour les Maîtres.

De toute cette dévotion témoignée à l'égard du créateur mort après avoir produit *Sagesse, Jadis et Naguère*, les *Romances sans paroles*, et tant de sûrs chefs-d'œuvre, il faut bien conclure que l'on admire au moins Verlaine, que l'on n'ignore pas, au contraire de ce qu'affirmait récemment M. Henry Fouquier en une expression heureuse : la joie d'admirer.

Seulement, les enthousiasmes de nos aînés diffèrent des nôtres. La religion des esprits nouveaux va vers l'œuvre de Paul Verlaine, d'Ibsen, de Flaubert, de Tolstoï, de Villiers de l'Isle-Adam, de Jules Laforgue ; elle se dérobe au devoir de vénérer autant Alexandre Dumas.

Le réel est ceci : depuis vingt ans, le goût se déplace.

Nos devanciers aimèrent les choses objectives, concrètes, le tableau des petits malheurs de la vie intime, les péripéties de l'adultère, les émotions du Sentiment.

Aussi, Alexandre Dumas leur plut, dont l'œuvre entière évoque la détresse des demoiselles, des dames en peine de faire la fille, tout en demeurant, néanmoins, respectées de ce monde contre les conventions duquel elles se révoltèrent, en péchant. Les sympathies du dramaturge pour cette lâcheté des créatures menteuses, incapables d'affirmer le courage de leurs vices, ont acquis l'assentiment du public. Ayant à regretter des fautes que leur manque d'audace ou leur laideur les empêcha de commettre, maintes et maintes épouses, haineuses à l'égard du mari, applaudirent, par vengeance, ce bouquet de filles-mères délicieuses, de francillons en flirt avec les clercs d'huissiers, de gentilshommes à théories faciles.

Or, vraiment, ces causes d'émotion ne nous paraissent plus valables. Nous ne nous apitoyons plus sur la difficulté de ces arrangements officieux entre les convenances mondaines et les vigueurs physiques fardées d'éloquence menteuse, sentimentale.

Si une femme croit impérieuse l'obligation de subordonner le devoir familial à l'instinct, qu'elle prenne héroïquement la responsabilité de sa passion ; que, mère, elle abandonne le ménage pour suivre son hussard : que, fille, elle s'enrôle avec franchise parmi les libres amoureuses. Sinon, elles n'intéressent que la satire.

Les héroïnes de Dumas n'offrent plus à notre esprit le tragique qu'il prétendit leur attribuer. Voilà pourquoi ceux de la génération récente ne prirent pas de plaisir à ses pièces. Leurs conflits d'alcôve et d'étiquette nous ennuient, alors que nos parents pleurèrent à les entendre conter. Ce sont, à un degré mondain, « des histoires de concierge ».

Qu'on permette de citer le document personnel. Une fois, à l'âge de dix-huit ans, j'ai entendu ma-

dame Sarah Bernhardt jouer avec un talent merveilleux, la *Dame aux Camélias*. Tout concourait à la réussite de la pièce, et le jeu d'artistes habiles, et la richesse du décor, et l'enthousiasme des spectateurs. Aucune littérature, sauf celles du collège, ne m'avait fourni d'opinion préconçue, et je ne pensais pas alors le moins du monde que mon avenir pût se réjouir particulièrement des arts. Eh bien ! pas une minute, depuis ce soir-là, l'envie ne me vint d'entendre à nouveau un dialogue d'Alexandre Dumas. A mon sens de jeune bourgeois, cette parade sentimentale avait semblé trop puérile. Aujourd'hui, je me défierais bien plus de mon jugement perverti par les polémiques. Mais, de ce temps, j'étais un bachelier tout naïf.

Donc, les thèmes passionnels d'Alexandre Dumas n'excitent plus, en nos âmes, les émotions dont vibrèrent ses contemporains. Restent le style et l'arrangement des aventures. Or, son style appartient à la conversation brillante, certes. Mais cela suffit-il, après les splendeurs de Flaubert et de Villiers de l'Isle-Adam, pour prendre une première place dans l'histoire des lettres?... Quant à l'ordonnance des intrigues, en supposant même qu'on ne puisse pas contester leur excellence, ce semble là des artifices médiocres pour valoir à leur auteur une réputation de génie. Disons qu'il fut un moraliste à influences manifestes, et un amuseur parfait. Mais qu'on nous laisse protester, si l'on tente de le mettre au pinacle littéraire du siècle.

Oui, les admirations des écrivains nouveaux vont à d'autres sortes de tentatives. Les petites histoires du sentiment, masque de l'instinct, ne nous ravissent plus. Nous cherchons, en tout, « l'Emotion de pensée », ce trouble délicieux que peut valoir une œuvre, si elle déploie, par le moyen de l'art, la

chaîne des mystères qui unissent le fait humain particulier à l'idée universelle.

Quand Solness le Constructeur monte au faîte du clocher, l'émotion que nous communique sa mauvaise amante ne consiste pas seulement dans la peur de le voir s'écrouler du ciel sur le sol. Le drame de sentiment, la tragédie s'en fussent tenus là. Avec Ibsen, l'allure du péril représenté évoque des harmonies bien plus larges. D'acte en acte, le poète du Nord a dit comment Solness avait voulu édifier des demeures bonnes pour les hommes et comment le rêve du meilleur sort humain l'avait occupé. S'il risque la mort pour satisfaire à la beauté du moment, à l'amour; s'il tombe, la chute de son corps par l'espace nous épouvantera comme le cataclysme de toute l'idée humanitaire s'écrasant contre le dur égoïsme, contre cet implacable sourire du Destin, que le Vinci sut fixer à la bouche de son saint Jean-Baptiste. Et nous tremblons alors, non par pitié envers la pauvre chair d'un architecte passionné, émotion sentimentale, mais par admiration pour l'énormité des Forces incluses dans la vigueur d'une énergie d'homme.

Dumas nous intéresse à de petits sentiments, Ibsen a des idées immenses. Et nous préférons celui-ci.

Nous admirons encore Flaubert. Pourquoi? Outre la merveille du style, il a écrit une œuvre cyclique plus vaste que les aventures de cœur dont se réjouit le vulgaire. D'une part, la *Tentation de saint Antoine* évoque les croyances du monde ancien, dont les fantômes viennent successivement tenter l'anachorète. A l'autre pôle du cycle, *Bouvard et Pécuchet* expérimentent toutes les affirmations du monde moderne. D'Hamilcar à Hérodias, d'Hérodias à saint Antoine, de saint Antoine à saint Ju-

lien l'Hospitalier, puis au cœur simple, à Homais, à Bouvard, l'écrivain trace la route de l'idée, émancipatrice de la matière, à travers les époques de la conscience humaine. Et ce n'est pas, comme le crurent les naturalistes, pour la scène du fiacre dans *Madame Bovary*, ou la fin réaliste de l'*Education sentimentale*, qu'il importe de respecter éternellement la mémoire de Gustave Flaubert, mais parce qu'il comprit le frisson mental des races par le moyen de quoi *se pense* notre planète, la terre, le grand individu, dont nous sommes les cellules cérébrales, l'organisme momentané.

En l'honneur de raisons pareilles, pour l'Emotion de Pensée qu'elles nous procurent, nous adorons dévotement les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue et l'*Eve future* de Villiers de l'Isle-Adam. Mais nous contesterons toujours que les besognes de Dumas puissent rivaliser avec ces merveilles d'art médité.

Notre religion renie ce Sentiment afin de se vouer à l'Idée. Nous croyons aller ainsi vers le Mieux.

Il est donc injuste d'accuser les écrivains nouveaux d'égoïsme, d'envie, de dénigrement.

J'ignore s'il exista jamais, dans l'histoire des lettres, une génération plus dédaigneuse du succès et de l'argent, plus éprise de son idéal hautain, que celle agissant ses vingt ou trente ans vers 1893. La fortune importa peu à cette pléiade de jeunes hommes uniquement soucieux de mettre dans la forme du vers les concepts généraux des philosophies. Certes, ils ne chantent pas lucrativement « Ma mie, ô gué », comme le voulut Alceste, et leur verve ne s'amuse point à décrire les cotillons troussés, ou la guitare du page sous le balcon. L'instinct ne leur paraît pas muni de l'importance que lui concédèrent les littératures acclamées. Nul

d'entre eux ne songe à imiter certaine critique plus soucieuse d'acquérir l'assentiment d'un public futile par la louange excessive des amuseurs, que de vanter noblement la beauté esthétique, et enseignante. Le public aime ignorer. Toute la querelle est sur ce point. L'ancienne critique conservera-t-elle son prestige en flattant, pour les lecteurs et les spectateurs, l'art sentimental; ou bien la nouvelle critique l'emportera-t-elle en éveillant, chez les hommes, le désir de connaître mieux que les calculs de l'instinct, des convenances et du cœur [1]?

Quoi qu'il en puisse advenir, il appartenait aux écrivains nouveaux de crier leur protestation à l'heure où les apologistes du sentiment élevaient l'un des leurs jusqu'aux gloires dévolues aux seuls apôtres de la Pensée.

---

1. L'idée ne devient compréhensible à la foule que sous la forme du sentiment. Les psychologues le constatent. Le sentiment est une atténuation de l'idée obscurcie, rendue instructive et reflexe. Le sentiment produit une vulgarisation de l'idée; une infériorité. Le sentiment suscite l'émotion naturelle, objet de la littérature médiocre, cause de son succès.

LE COCHER

Sous le prétexte de laver la voiture, Gérard aime, en pleine nuit, faire retentir ses sabots, le bois sonore des seaux, et le jet violent de la fontaine dans la cour de la grande maison.

En vain s'ouvrent les fenêtres des chambres. En vain grommelle-t-on à tout étage. Il sait que, par froideur élégante, les locataires préféreront l'insomnie aux hasards d'une querelle. Susciter de la souffrance l'amuse fort. Le jet d'eau crépite. Les sabots claquent les dalles. L'anse de fer tape les douves du seau ; et voici que geignent des petits enfants réveillés au quatrième. Certes, la bonne se lèvera. Gérard empoigne le coupé par les ressorts, et le roule. La lueur de la lampe rallumée dore les fentes des persiennes au rez-de-chaussée qu'habite le capitaine d'artillerie, fourbu par le travail mathématique ou la manœuvre. Les concierges ne se reposeront point après le labeur qu'exige l'entretien de l'immense bâtisse munie d'ascenseurs, de monte-charges, de téléphones, de gaz et d'électricité, ouverte à quatre escaliers, dès cinq heures du matin, par une horde de fournisseurs malfaisants. Gérard s'en félicite. Ne se permettent-ils pas de lui rappeler que les ordures de son bull-dogg souillent parfois le porche ?

De la maison entière il s'affirme le maître, bien

supérieur en pouvoir au député de l'entresol, au conseiller municipal du troisième, à l'attaché d'ambassade du second; car il accomplit, lui, le métier, intelligent, aristocratique, noble et incontestablement chevaleresque de torcher, étriller, savonner, cirer, épiler, gratter, décrasser les chevaux de M. Ernest Pileur, commissionnaire pour les sucres.

Des grincheux essayèrent bien de témoigner contre cette omnipotence. Le propriétaire tenta quelques observations auprès de M. Ernest Pileur. Celui-ci ne les admet pas. Payant le plus gros loyer, il entend jouir du logis, selon ses nécessités, y compris celle de rentrer à trois heures du matin dans sa propre voiture, et d'ordonner à Gérard le lavage immédiat des vernis. Sans quoi les mouchetures de boue demeurent indélébiles. Que le capitaine, inventeur d'un nouveau projectile, ait étudié ses épures jusqu'à onze heures trois quarts et doive, à l'aube, prendre le commandement de sa batterie; que les enfants du quatrième, délicates créatures, gagnent une fièvre dangereuse à chaque nuit blanche et que leur bonne, harassée, s'anémie; que le député, pauvre diable, encombré de tracas, d'affaires et d'un plan de budget, voie s'accroître sa neurasthénie en ne compensant pas au moyen du sommeil le labeur de son esprit altruiste, cela n'importe pas à M. Ernest Pileur, dont la droiture indique aux actionnaires l'évidente réussite des transactions entreprises par son génie. Or, des baux en excellente forme engagent les locataires pour des temps. La loi ne reconnaissant point le tapage du cocher comme motif de résiliation, il ne reste plus qu'à se priver sagement de sommeil et d'applaudir au prestige de Gérard, en bons citoyens.

Lui-même s'admire, d'ailleurs. De temps à au-

tre, les dimanches, il visite la galerie des bustes romains au Musée du Louvre. Sa ressemblance avec l'empereur Caracalla l'enchante. Il porte les bajoues lourdes de ce personnage historique, sa lippe rasée, sa chevelure courte, mais plus correctement taillée par le coiffeur moderne. Et cela l'assure dans son estime envers soi. Il n'y a décidément que les hommes de cheval pour le grand air.

Le lendemain, il se dresse plus à l'aise au milieu de la vaste cour, entre les parterres de rhododendrons et de géraniums. Avec une meilleure envie de nuire, il jette de pleins seaux d'eau dans les rues de ses voitures et les jambes des cuisinières. Avec une moindre crainte d'exaspérer les liseurs, il siffle de toutes forces son air anglais, de trois mesures, repris mille et quelques fois durant la matinée. Là, il tient un betting très suivi par les palefreniers du voisinage, les bouchers et les épiciers. Il livre le tuyau. Il commente la performance. Il dénonce le poids du jockey.

C'est un homme à l'aise. Ses covert-coats et ses *suits* l'habillent fashionablement. S'il sort l'après-midi, pour tenter à son propre compte un courtage en avoines, ses jambes un peu torses dans le pantalon large mettent en valeur le mollet. Il a une mine grassouillette, heureuse, pourprée. Il méprise.

Au bar, assis sur un haut tabouret, les coudes au comptoir, il rappelle, sans forfanterie, les temps de dèche où il mena, pour l'Urbaine, le cheval d'un fiacre. Il ne se laissait pas ennuyer par le client. D'abord, si on le prenait à l'heure, il mettait tout de suite son cheval au pas. Et il se décrit. Il se revoit en houppelande cachou, le chapeau blanc à l'oreille, à demi penché sur ses cuisses, son fouet indolent caresse l'échine du cheval. Il pouvait s'é-

nerver, le client désireux de conclure une affaire importante, d'où dépendait, sans doute, son bonheur, son honneur. L'honneur et le bonheur des gens; ce qu'il s'en fout, lui, Gérard. Six kilomètres à l'heure! c'est le tarif. Il marchait à raison de quatre ou de trois. Et encore, lorsqu'un sergent de ville apparaissait au bord du trottoir. Et il ne fallait pas qu'un jeune couple montât dans sa victoria, pour se promener à la fraîcheur du soir. Au pas!

On dit qu'à Londres les policemen obligent les cochers de cab à la vitesse réglementaire, afin de ne pas occasionner d'encombrements. Et on appelle ça un pays de liberté! Qu'il conduise jamais à Londres. Il montrerait au policeman s'il charrie le client à la vitesse réglementaire, lui!... Quand l'envie lui venait de courir les endroits agréables, il ne se gênait pas pour descendre, d'abord, l'avenue du Bois, les Champs-Elysées, les boulevards, dût-il mener le bourgeois des Ternes à Montmartre. Il lui faisait voir du pays; et du chouette!

Gérard rit. Plus il a désobligé, plus il s'admire. Il rallume son cigare, le suce, tend son verre vide. Autrefois, il servait chez le prince de Montreuil, un jeune homme du mouvement. Il me disait toujours: «Gérard, toi, tu es le seul qui me comprennes. » Le cheval, c'est le type des élégances, vois-tu. » Un homme chic ne peut aimer que son cocher... » Gérard, je t'aime...» Et nous passions les journées ensemble, fesse contre fesse, dans le dog-cart. Il me racontait ses amours, ses histoires de famille, tout. Nous avions le même tailleur. En rentrant de soirée, il m'appelait dans sa chambre. Nous causions. Un bon cœur! Il ne pouvait pas souffrir les imbéciles. Il m'a quitté pour se marier. Il a épousé une cousine des d'Orléans. Elle avait le sac; et puis un

nom, quoi?... Je suis bien sûr qu'il me regrette, le petit prince, une Altesse, mes vieux cochons!... Maintenant, je mène pour Ernest Pileur, 150,000 francs de chevaux à l'écurie. Il me respecte. Ce qu'il m'a défendu, quand le proprio s'est plaint que je faisais du tumulte dans la cour, rapport à un capitaine qui étudie, et à des gosses qui braient la nuit quand ils s'éveillent. Ah! mon vieux, ça n'a pas traîné. Maintenant, on rigole dans la maison. Faut venir me voir. On étudie son *Auteuil-Longchamps* en petit comité, et on chatouille les femmes de chambre. Moi, chaque fois qu'il en arrive une au sixième, une, un peu... ça... Ça ne traîne pas... On est un homme, hein?... A la vôtre. Quatre heures! Je retourne atteler. Prends Fitzroy placé, et Campéador gagnant pour la deuxième. Personne ne veut plus de Campéador... A tantôt!... Vous me le demanderez... »

Et le voilà qui file, au trot. Sur le seuil des boutiques les marchands de brosses, l'interpellent et offrent un verre, les marchands de harnais, les marchands de fourrages, les marchands de vernis, les marchands de casquettes. Le commerce entier l'adule. Il n'a pas le temps. Il l'annonce et il galope. Sa grosse chaîne d'or lui bat le ventre. D'une main pleine de bagues il assure son melon fauve contre ses tempes.

Rentré, il inspecte d'un coup d'œil l'attelage isabelle, que les palefreniers achèvent de boucler. Bousculant les chemises à carreaux des hommes, il rectifie, puis s'enferme au fond de la remise. Déjà, le valet de pied, poudré à la mode de Londres, guette sur le perron la descente de Madame. Gérard se hâte. Il se sangle dans le gilet blanc à raies noires, dans la redingote marron. Il boutonne à son cou le carcan de haute toile où s'appuie la

couperose de ses bajoues. Il glisse dans la culotte de peau et dans les bottes à revers.

Entre les panoplies de brancards rouges, de harnais jaunes et noirs, de selles et de fouets, il se mire à la glace du mur. Il se voit, tonneau confortable, juché sur deux jambes torses, culottées de blanc. Il coiffe le grand chapeau à aigrette sombre. Il ressemble tout à fait à l'empereur Caracalla. Ses bottes et son chapeau miroitent. Il empoigne solennellement le fouet. Il reparaît à la lumière.

Patiente, docile, l'attend Madame, assise en robe soufre sur les coussins bruns de la victoria.

Lui se recule. Dans la conque de la voiture, le ton de sa robe lui semble légèrement plus clair qu'il ne convient, à cause du pelage des bêtes et la couleur de la livrée. Au reste, le chapeau à grand nœud vert tue certainement l'harmonie.

Il le reconnaît. Sans voir l'angoisse de Madame qui devine une improbation, il escalade le siège, arrange les basques de sa redingote sous son derrière, et se cale dans sa graisse, l'œil à la porte. Il va partir. Il abaisse le fouet...

— Gérard ! implore la voix timide de Madame... Gérard !...

Il ne répond, ni ne se détourne. Son œil a cligné. Le concierge se précipite, bouscule une vieille dame, écarte un enfant qui s'avançaient sur le trottoir.

— Gérard !

Sévère, il se tait. Il touche les croupes des chevaux. Ils partent. Les palefreniers pendus aux colliers maintiennent avec peine dans la direction droite les bêtes nerveuses toujours effarées par l'écho de leurs pas sous la voûte du porche.

Le tonnerre roule. L'attelage s'élance. Le valet grimpe et s'asseoit...

Voici les Champs-Elysées, la voie triomphale où défile la foule des empereurs rasés pareils à lui, et guidant vers l'Arc de gloire le trot steppé des alezans. Galbas, Othons, Vitellius, Scipions et Paul-Emiles, en roideur de statues, se suivent avec les lueurs apothéosiques des chapeaux de livrées. Ils sont le sommet et la cime. Comme des loques, les riches gisent au fond des landaus. Eux seuls, nobles, droits, dominent le peuple et la ville, plus haut que les échines et les crinières des coursiers.

Pour leur seul triomphe fut érigé l'Arc de pierre où sonna jadis le pas des armées revenues victorieuses de toutes les capitales. Gérard le sait. L'orgueil des races latines l'enivre. Il pense à Bonaparte.

Il mène.

Le soleil luit dans l'échancrure de l'arc, en revêtant la pourpre impériale des soirs.

Et cette joie d'être le fort, le chevaleresque, le couronné, se complète, pour Gérard, d'un indéfinissable sentiment de certitude. Derrière lui, en effet, au fond de la conque de la victoria, Madame, navrée du regard désapprobateur qu'il mit sur sa toilette, craint, et s'en désespère, de n'être par correcte.

Le jugement muet de son cocher tue la joie de la promenade. Lui le sait. Content d'être la loi et la sanction, il continue de conduire, dédaigneux, supérieur, maître.

DES SOLDATS

Si les contingences dédaignèrent de s'y prêter, il ne demeure pas moins véritable que, vers le temps où chacun de nous, ligoté par le ceinturon et les courroies de sac, s'assouplissait les muscles au moyen de sports obligatoires et militaires, nous eussions pu, à huis-clos, encourir la déportation perpétuelle pour espionnage devant un tribunal composé de tels soldats illustres, général d'Andlau, général Caffarel, lieutenant Anastay, commandant Esterhazy.

Que maints amis persuadés de notre innocence se fussent élevés contre le verdict, une presse entière et patriotique, les couvrant d'immondices, eût établi, comme elle fit il y a peu de semaines, cet adage : lorsque cinq officiers français donnent leur parole d'honneur pour garantir une assertion, personne n'en doit plus permettre le contrôle.

Egalement à huis-clos le général Duchesne exécutait les Hovas. Sans vouloir assimiler ce militaire à ceux plus haut cités et qui finirent dans des villégiatures inattendues, voire même sous le couperet de la guillotine, leurs existences plutôt brillantes, ne convient-il pas de méditer l'enthousiasme avec lequel les journaux reproduisirent les propos d'un germain, M. Wolf, explorateur, vantant l'ordre de

ce chef qui interdit aux journalistes de toutes nations le spectacle de sa dextérité.

Le même allemand conseille de faire fusiller « sans pitié » ceux de teint plus clair que nos vaillantes troupes rencontreront parmi les autochtones. Dès lors, on conçoit que des représentants de l'opinion publique deviennent, à de telles heures, superflus. Malgré qu'en aient dit les plus verveux de nos chroniqueurs chauvins, l'art stratégique, à l'instar des libéraux, commence à ne plus avoir de patrie. Les préceptes de colonisation s'internationalisent.

Au Dahomey, déjà, le général Dodds hâta l'exécution de certains civilisés qui montrèrent, les armes à la main, plus de goût pour les mœurs simples du lieu, que pour l'application des nôtres. Prendre parti, en faveur du nègre, de l'indien, contre les importateurs de l'alcoolisme et de la nécrose phosphorée promise à ceux qui fabriqueront enfin les allumettes, semble le crime innommable. A ce compte, si, dans une guerre franco-allemande, des uhlans capturaient au milieu de nos bataillons la crosse en l'air un officier arabe de tirailleurs algériens, leur devoir prescrirait de mettre incontinent au mur ce méridional, puisque le droit des gens respecte ceux-là seuls qui, pour défendre un sol, montrent des épidermes de teinte pareille.

Le militaire abuse de l'indulgence nationale pour sa bêtise. Ces ineptes cruautés déçoivent encore moins le sentiment que l'esprit. Car, le sens de notre logique européenne ne peut qu'admirer l'état d'âme de ces civilisés, se mettant du côté du faible contre le fort, de la défaite sûre contre le triomphe, affrontant la mort pour une cause perdue d'avance, au lieu de colporter, afin de s'enrichir, le long de nos colonnes, les litres d'absinthe et les fillettes nu-

biles dont se réjouirait, aux étapes, la lassitude des héros. Ces hommes que l'on voue à l'exécration ont tout simplement l'âme cornélienne. Pris, ils mériteraient au moins d'être reçus dans nos camps avec les honneurs en usage à l'égard de la vaillance trahie par le sort.

On imagine, par ces prouesses de nos conquérants, les curieuses atrocités qui doivent se parfaire à huis-clos. Les gazettes parisiennes n'expédient à la suite des états-majors que des officiers de réserve, ou de territoriale, reporters incapables de ne pas pas louer, serviles, la sauvagerie des distributeurs de la mort. Les ministères ont fait savoir officieusement aux directeurs de quotidiens qu'ils n'accréditeraient là-bas aucun écrivain dépourvu de galons ou d'esprit de corps.

Le militaire n'aura point à redouter l'indiscrétion. Personne ne viendra plus révéler l'ivresse inopportune d'un colonel nous préparant les Lan-Son futurs, laissant l'ennemi déborder ses troupes, tandis que l'absinthe cahote, selon le trot de la monture, un prestige avarié.

Un sergent de la Légion Etrangère me contait avec gloire le plaisir qu'éprouvaient ses camarades à introduire par les pieds dans une fournaise les Chinois, qu'ils faisaient rôtir ainsi partiellement, membre à membre. On ne jetait le corps total au feu qu'à l'instant où la mort figeait la dernière grimace.

Ces jeux-là délassent la bravoure. Nos yeux impies ne sauraient les comprendre. Il faut une initiation. Qui ne se sent un cœur patriote est indigne d'y assister; et l'urgence du huis-clos s'impose.

Ainsi va la civilisation, portant au monde barbare les principes de l'industrie et ceux de la moindre cruauté.

Ce n'est pas, qu'à tout prendre, les expéditions coloniales l'emportent en absurdité sur les autres guerres. Faire rendre à des sols riches une production majeure et, par là, gratifier l'humanité générale d'une aise accentuée, multiplier les issues pour la surproduction industrielle, doter de buts d'émigration le paupérisme des capitales, conquérir des espaces fertiles pour l'installation de colonies agricoles propres à secourir le sort des petits cultivateurs que ruinera prochainement la cessation fatale du protectionnisme, installer une vie active dans le désert en forçant les villes européennes à dégorger leur prolétariat misérable vers ces lieux nouveaux et fertiles ; tout cela deviendrait méritoire devant les âges futurs. La colonisation peut résoudre à l'amiable bien des querelles sociales. Comme la stupidité des rustres complices sauvera longtemps encore le système bourgeois des vigueurs révolutionnaires, il importerait de ne pas médire, par principe, de ces entreprises. A l'occupation anglaise, les Indes ont gagné. Dans les usines du pays britannique, les ouvriers obtiennent un travail autrement considérable et mieux rémunéré qu'aux époques antérieures. Une marine marchande se développant diminue le prix des objets utiles. Le royaume Uni est celui où l'on s'habille pour le meilleur marché. Les exemples de l'Australie et les États yankees prouveraient encore la possibilité d'une extension de la vie commode à nombre d'êtres plutôt lamentablement éprouvés sur le sol métropolitain.

Rien ne réussit dans nos colonies parce que le besoin de fonctionnaires, de garde-chiourme, de magistrats et de paperasserie paralyse les initiatives individuelles. Dès qu'un compatriote au courant des choses se propose de fonder une factorerie, il

choisit, pour cela, un pays indépendant de l'autorité française. On citerait des explorateurs connus qui aidèrent Savorgnan de Brazza à la découverte de l'Afrique centrale, et qui, après de longs séjours dans les régions de nos sphères d'influence, se résolurent définitivement à tenter la grande culture dans l'Amérique latine. Le garde-champêtre, le résident, le directeur politique, le gendarme et le lieutenant d'infanterie de marine les avaient dégoûtés d'abord.

Le fonctionnaire colonial a horreur du colon. Celui-ci gêne le huis-clos. Il voit et il s'indigne. Il se révolte contre les pots-de-vin, les délimitations, le papier timbré, la vaniteuse sottise du soldat qui exaspère l'indigène par ses assommades et perpétue l'état de guerre. Entre le guerrier imbécile et le fonctionnaire larron, la place reste étroite pour le travailleur. En somme, la colonie française ne semble pas correspondre à d'autres désirs nationaux que ceux de caser les fils de famille et de donner un prétexte à l'avancement des officiers bien vus, depuis vingt-cinq ans que la légitime couardise de deux grands peuples recule jusque des périodes à venir la date d'un conflit devenu ridiculement inéluctable et toujours remis.

Cette aventure de Madagascar ne servira pas autrement la race. Grâce à un monstrueux huis-clos, des soldats plénipotentiaires accomplissent toutes les infamies utiles à leur triomphe que tambourinera, dans les gazettes, le rédacteur chauvin. Au départ le général Duchesne avait promis, par la péroraison de son ordre du jour aux troupes de Sathonay, les exécutions sommaires pour quiconque « résisterait à sa légitime autorité ». Ces vaillantes troupes n'eurent qu'à se le dire.

Au reste, elles ne marquèrent point une envie

excessive de le savoir. Dès le premier jour où fut annoncée l'expédition, des entrefilets nous apprirent que le corps se recruterait parmi les volontaires se présentant, pour chaque bataillon, et que seuls les soldats bien notés seraient admis à l'honneur d'abattre l'hova. Les demandes se comptèrent par rares unités, sans doute; car la consultation du sort remplaça ce mode de racolage. Des bulletins pris dans un chapeau désignèrent, en chaque garnison, les compagnies qui marchèrent de force ne s'étant plus offertes de gré.

Même il advint que beaucoup de capitaines voués ainsi à une gloire réglementaire firent intercéder auprès du ministre. Ils ne désiraient pas comparer au feu du Lebel celui des fusils Gras chevaleresquement mis à la disposition de l'ennemi par l'intermédiaire des marchands belges qui les acquirent de nos arsenaux.

L'inénarrable est que, dans leur art du meurtre, ces tacticiens se décèlent d'une ignorance piteuse. Nous voici à la tête de grandioses colonies. Les expéditions guerrières y deviennent fréquentes; et le souci de mouvoir dans les parages d'Orient ou du Sud les chalands capables de remonter les rivières, seules voies de transport, devrait habiter l'esprit des stratégistes. La stupide histoire du *Brinkburn* que la malveillance anglaise avaria, démontre combien ces gens de guerre titubent dans leur science.

D'autre part, la rapide campagne menée par les généraux du Japon contre l'empire chinois met au rang de caporaux inhabiles les Négrier, les Herbinger, les Brière de l'Isle et les Courbet. Depuis 1885, nos admirables troupes et le patriotisme de nos meilleurs généraux ne réussissent pas à terminer la guerre de fait. Pas de steamer venant de Cochinchine qui n'annonce le massacre de tel ou tel poste,

la mise à mort d'un missionnaire. Afin d'obtenir des armistices, il faut doter les généraux chinois ou les associer aux bénéfices des entreprises commerciales. Ils prélèvent de la sorte une indemnité de guerre que ne prévoyait pas le platonique traité de Tien-Tsin. De tout cela, notre diplomatie, aussi lamentable que l'armée et la marine, ne sut même pas tirer la possession de Formose et des Pescadores. Elle nous eût valu la puissance sur les mers de Chine. Sans doute l'Angleterre s'y opposa. Le Foreign-Office détient trop de petits papiers compromettant nos parlementaires pour qu'on se risque à une action contrariant ses exigences. Le voici maître du cours du Nil et qui, brutalement, nous interdit de voyager en Afrique. Bientôt il fermera le canal de Suez à ceux de nos bateaux qui ravitaillent l'Indo-Chine. Notre gouvernement, fixé sur la bravoure de nos soldats, la science de nos marins, et l'art de nos stratégistes, se gardera de protester par peur d'avoir à expérimenter toutes les vertus nationales.

Il faut courageusement le dire. Notre militaire français ne vaut plus grand' chose; et ce n'est pas en louant à tout propos ses qualités imaginaires que nous le contraindrons à s'améliorer.

Le soldat est à la nation ce que le bourreau est au particulier, un anachronisme qui se survit dans l'état malencontreux de nos civilisations, pour les besognes d'abattoir. L'exalter sans cesse, même quand il ignore évidemment les principes de son métier, cela déshonore l'histoire. Permettre à ces gens d'exécuter un peuple à huis-clos, est une monstruosité dont les jugements des âges futurs s'ébahiront.

En 1870, ce monde-là a lâché pied partout. Déroute sur désastres. Des généraux en rivalité de

cour préféraient voir l'émule écrasé par les Allemands plutôt que de risquer, lui portant secours, de le mettre en situation honorable. Qui expliquera jamais les turpitudes des manigances grâce auxquelles Canrobert fut abandonné à Saint-Privat. Napoléon jeté avec quatre-vingt mille hommes dans le trou de Sedan, l'armée de Bazaine contrainte à reculer par ordre après la victoire de Gravelotte alors que l'on tenait les routes menant à Toul, ville pleine d'approvisionnements et de munitions propres à entretenir les divisions victorieuses dont le moindre effort eût débloqué Metz, et modifié la face du destin. Les généraux se trahissent à l'envi. Les vieux soldats de Sébastopol et de Solferino décampent comme un seul homme au premier coup de canon. Dans l'armée de la Loire, les mobiles lèvent la crosse en l'air dès qu'ils aperçoivent l'ennemi, brisent leurs fusils, désertent. Les paysans cachent leurs provisions à l'entrée des bataillons français, et les offrent spontanément aux avant-gardes allemandes. La voilà, la nation patriote, la grosse femme de pierre, qui sur nos places, montre à un point cardinal son glaive brisé et une attitude orgueilleuse.

Et depuis la Tunisie, le sinistre essai du Tonkin, dont le Japon vient de nous démontrer la misère, Fourmies, grande victoire ; enfin, pour cette expédition de Madagascar, l'évidence subite de manque de tout, bateaux et enrôlements, après les milliards engloutis par vingt-cinq ans de préparation à la guerre.

On conçoit que le général Galliéni veuille voiler d'un huis-clos propice cette ivresse du Noé patriotique.

Seulement le silence ne remédiera point et si, malgré toute prévision, l'aube de la grande fauchée

se lève en Europe, l'insolence et la brutalité de nos généraux, d'ailleurs unanimement podagres, suffira-t-elle à empêcher que la victoire des adversaires soit assez splendide pour rendre aux pouvoirs monarchiques un prestige qui disparaissait, pour écraser sous l'éperon du maître les libertés timides de nos lois.

Après tout, il n'en va peut-être pas mieux chez les autres peuples. Dans leurs manœuvres navales qu'ils exécutent sous les yeux de la Reine, les amiraux britanniques se coulent réciproquement par inadvertance. Aux armées, comme en toute autre caste sociale, les médiocres occupent les premières places et les intelligents les dernières, parce que leur orgueil conscient empêche ceux-ci de s'affirmer et de solliciter, actes qui dénotent le doute de soi-même. La timidité n'est que la manifestation de l'orgueil intérieur. Un ambitieux est toujours une âme humble.

Voilà pourquoi le pouvoir discrétionnaire du huis-clos concédé à des hommes en droit de dispenser la mort, choque nos cœurs libertaires désireux de favoriser la vie. Il appartenait à une république ayant consacré les droits de l'Homme, d'offrir à la liesse des soudards le bon plaisir du meurtre sans contrôle. Ce mensonge des principes devant les actes nous peut cependant décevoir [1].

---

1. L'immonde affaire Dreyfus-Esterhazy renforce d'un exemple cette vérité. Couardise devant l'Allemagne qui empêche de rendre nettement la justice. Couardise devant les chefs qui empêche les inférieurs de témoigner, libres ; couardise des journaux qui n'osent dire que par ordre. Couardise des petits. Couardise des Grands. Couardise nationale, France des médiocres !

L'EDUCATION DES FILS

Notre génération d'hommes de trente ans souffrit beaucoup de ce que nos parents lui indiquèrent comme type de vie. L'armée, le fonctionnarisme et la magistrature leur semblaient des formes excellentes où nos esprits se pareraient d'honneur et de gloire. Notre destin se détermina le lendemain de l'année terrible. On croyait à d'autres guerres prochaines et plus funestes, à une patrie de deuil, attaquée sans cesse, appauvrie, grave, luttant pour sa défense. Les pères voulurent éduquer nos âmes de telle sorte que le service de l'Etat malheureux nous anoblît l'existence. On ne nous permit, en principe, aucun essor d'individualité. Dans l'échiquier de la nation, on nous attribua des cases fixes, ou, bon gré, mal gré, nous devions faire figure officielle.

De cette contrainte, naquit la révolte du temps contre le grand leurre républicain. Elle se manifesta par le naturalisme déniant que la réalité de la vertu fût en accord avec son principe de façade, par le pessimisme assurant la bassesse des mensonges sentimentaux, par le socialisme réclamant en faveur de la minorité le droit d'existence contre la tyrannie des majorités, par l'anarchie exaltant l'individu contre la fixité de la règle.

Depuis vingt ans, dure cette lutte intérieure. La prospérité relative du pays et l'aide de la paix fa-

vorisèrent la dispute. Or, de même que les grandes guerres du premier empire avaient valu, à toute l'Europe, une multitude de généraux savants, de diplomates adroits et de militaires héroïques, ces discussions de la pensée qui se prolongent durant un quart de siècle, ont engendré une foule de littérateurs, d'artistes et de politiciens telle, que triompher parmi cette cohue semble une tâche de déments.

Tout d'abord, il faut que les lycéens d'aujourd'hui renoncent à l'espoir de se créer une carrière dans les arts. Le talent, chose rare il y a vingt-cinq ans, est devenu banal. Les salons regorgent de toiles bien peintes et les librairies de livres excellents. Si l'on compare les gazettes de 1860 à nos journaux de chaque matin, la pauvreté d'esprit qui dirigeait alors les castes intelligentes apparaît lamentable devant les quatre pages de nos quotidiens. Au milieu de cet afflux du génie national, la critique, affolée, renonce. Elle ne discute plus, elle énumère. Avant peu, les peintres encadreront leurs paysages, préférables à ceux de Diaz, de Daubigny, dans les linteaux d'armoire à glace, pour réussir à les vendre au prix du meuble. Déjà les meilleurs s'y exercent. Pour chefs-d'œuvre, les sculpteurs exposent, au Champ de Mars, des lits, des tables, des fauteuils, des pots à bière et des plats à poisson. L'art se confond avec la besogne d'ouvrier. Heureusement. C'est le résultat d'un immense progrès, dû à la vitalité merveilleuse de l'esprit contemporain. Que peut faire un débutant noyé dans cette foule. Un livre? Ou il racontera une histoire sentimentale pareille à tant d'histoires sentimentales, tous les sujets se trouvant épuisés, et, seule la chance, le coup du sort, pourront servir sa marchandise. C'est hasardeux. Ou il s'acharnera, profitant du passé, à construire une œuvre sienne en beauté. Alors, il la fera tellement

personnelle, qu'elle intéressera cinquante âmes intellectuellement sœurs. C'est l'échec et le silence.

Avant peu, les talents d'art ne favoriseront plus le sort des jeunes hommes qu'excite leur individualité.

Le fonctionnarisme, la magistrature et l'armée enchantèrent les ambitions de jadis. Mais nous ne croyons plus beaucoup à la certitude de la justice, à la perfection de la loi, ni à la suprématie du militaire. Le prestige moral de ces institutions décroît avec célérité. Pour les avantages matériels qu'elles concèdent à leurs participants, mieux vaut ne pas évoquer la pénible existence d'un capitaine marié. 300 francs par mois ne suffiront jamais à satisfaire les besoins d'hygiène ni les nécessités intellectuelles d'abonnements aux publications diverses, choses devenues indispensables pour l'existence de qui pense un peu.

J'imagine que tous les jeunes intellectuels ne jouiront pas d'une fortune considérable au temps de leur majorité. Jusque-là, leur mère pourra leur offrir cette aisance qui donne le goût des belles choses, de la propreté, des aliments sains. Donc, ils se trouveront, à vingt ans, désireux de gagner ce que coûte cette même aisance. L'Etat paye trop mal ceux qui sacrifièrent toute une enfance, toute une adolescence, dans les geôles des lycées, afin de le servir utilement. Restent le commerce, l'industrie.

Sans capitaux, il est inutile d'essayer. On citera bien la fortune de Boucicaut. Mais on cite aussi le bonheur de Napoléon au conscrit qui tire un mauvais numéro.

Que tenter alors ?

A mon sens, la situation d'un jeune homme de la classe moyenne ne pourra plus, d'ici dix ans, s'établir, en Europe, avec succès. Le régime économi-

que actuel donne trop d'avantages au capital contre l'individu. Tous affluant aux mêmes centres, diminuent la valeur de leur effort, puisque l'on peut à l'aise choisir dans la foule celui qui, affamé, consent à la rémunération moindre. D'autre part, les besoins de la classe moyenne s'étant accrus dans une proportion folle, les traitements qui contentaient nos prédécesseurs nous offrent au juste la misère, sans dignité.

On gagnerait à suivre l'exemple des races saxonnes. Si j'avais un fils, je l'enverrais dans un collège d'Angleterre. Il se créerait une âme d'initiative au contact de l'individualisme britannique. Il perdrait alors ce sens du troupeau qui nous fait, de ce côté de la Manche, rire ensemble, blâmer ensemble, pâtir ensemble, sans critique personnelle. Il prendrait une conscience exacte de sa force, de ses vigueurs et de sa moralité. Je le dirigerais vers les études scientifiques, avec l'espoir d'en faire un docteur en médecine, ou un ingénieur des mines, et, au pis aller, un mécanicien très capable. Il apprendrait une langue orientale, le chinois, par exemple.

Il ne faut pas rire. Depuis la guerre du Japon et les obligations contractées par les vaincus envers les prêteurs européens qui payent l'indemnité de guerre, voici la Chine ouverte à l'effort des volontés créatrices. Quatre cents millions d'hommes habitent la surface de cet empire. Vraisemblablement, il va s'y construire des chemins de fer et des usines, s'y installer des lignes de communication électrique. L'exploitation rudimentaire des nombreuses mines se transformera devant l'apport de nos innovations scientifiques qui multiplieront le rendement. Les malades rechercheront nos thérapeutes, les industriels nos ingénieurs et les familles nos

photographes. Le Tonkin est limitrophe de la plus riche province, le Yunan.

Si les fonctionnaires de la colonie veulent bien ne pas s'opposer, comme ils le font d'ordinaire, à toute entreprise française, nos nationaux resteront en rapport direct avec l'Europe, car le Tonkin devra sa prospérité plus au transit entre la métropole et le Céleste-Empire, qu'à son propre sol. C'est une voie de communication et de pénétration.

En Chine ou ailleurs, mais hors de l'Europe, la fortune des Européens instruits se constituera seulement. Dans le vieux monde, la concurrence est trop grande, le nombre des places trop restreint, la lutte de chaque jour trop terrible, les besoins trop considérables, et les gains trop minimes.

Les Anglais semblent l'avoir compris, de longtemps déjà. Si l'on voyage par l'Italie, l'Espagne, la Suisse, au Levant, dans les contrées bénies du soleil, on ne rencontre que des gentlemen saxons, en partie de plaisir sur le globe avec leurs nombreuses familles. Riches, ils ne négligent aucune satisfaction. De décor en décor, ils vont, sains, calmes, fiers. A les interroger, on apprend que, vers l'adolescence, ils quittèrent leurs parents et la mère-patrie, puis, en des Zélandes, en des Indes, en des Australies, se composèrent par la culture, l'élevage ou le commerce, l'avoir qui leur permet du bonheur. De dix-huit à quarante ans, grâce à la force de l'âge, ils édifient leur chance, sûrement. De leur race, ils font la première, historiquement, dont l'expansion, après tout, civilisatrice, vaille celle du nom romain.

Nous autres, nés malins, jetons nos fils de quinze ans à la débauche des villes et au snobisme de la rue, en attendant, qu'entrés dans un ministère ou promus dans un régiment, ils consument leur vie

médiocre à l'espoir d'un grade, d'un héritage et de la Légion d'honneur.

Il convient d'agir mieux. Il faut élever nos fils pour la tâche glorieuse de répandre au plus loin l'aise humaine que la science procure. Il faut leur enseigner que le monde existe, passé la France. Aux temps prochains, la grandeur d'une race dépendra de son éparpillement sur le globe. La mission de l'Europe est maintenant d'éduquer le monde par une conquête pacifique et savante.

On a dit que l'accroissement de l'instruction donnait un résultat déplorable. On a compté les institutrices sans places, les professeurs sans chaire, les bacheliers sans emploi. Ce n'est pas l'accroissement d'instruction qu'il sied de blâmer, mais le sot désir de pulluler, tous, au même endroit. Un essaim d'abeilles est venu dans le jardin. Il se rue sur une seule fleur. Toutes s'entretuent pour en puiser le suc. Elles délaissent les autres richesses d'innombrables parterres.

Imaginez toutes ces institutrices unies à tous ces professeurs sans place, et armés, comme les couples de pasteurs anglicans, d'initiative, pour s'enfoncer parmi les tribus d'Afrique, parmi les peuples d'Asie. Comme toute cette science deviendrait féconde !

Déplorons que, dans les lycées, dans les instituts dans les écoles mêmes, un enseignement ne soit pas professé, qui indiquerait aux élèves le moyen d'acquérir, par l'exode, un avenir heureux. Déplorons que l'Etat ne facilite point cet exode. A mesure que s'ajouteront les années aux années, la conquête de l'aise deviendra plus dure ici. Aux intelligences, il faut mieux qu'un rond de cuir de ministère, une robe de juge, ou une épaulette de capitaine. Il faut l'espace, la vie adaptée aux es-

poirs, l'incessant besoin d'action et la récompense de l'effort, selon la valeur attribuée à cet effort par qui le tente. La vieille Europe ne donne rien de cela à l'exigence de ses enfants.

Qu'ils songent à partir [1].

---

1. Il serait désirable qu'un lycée colonial fût institué où l'enseignement et l'éducation auraient pour seul but l'exode des jeunes gens dans les colonies. On y enverrait tous les boursiers afin d'en faire des médecins, des vétérinaires, des ingénieurs, des agronomes des éleveurs coloniaux.

UN CORPS DE BACHELIERS

Tous les automnes, passé les grandes manœuvres, le monde militaire agite le problème d'éclairer parfaitement la marche des divisions, et de fournir aux officiers supérieurs des estafettes suffisamment instruites de leur office.

L'emploi comme éclaireurs de simples hussards ou chasseurs à cheval ne réussit pas toujours à satisfaire les généraux; car, si nos officiers de cavalerie possèdent les qualités nécessaires à leur mission, il arrive que leurs subordonnés, bons paysans, dociles, mais dépourvus d'initiative, manquent de celles indispensables à leur devoir. Je me souviens avoir vu un poste de vingt hussards placés, au matin de la bataille, devant une forêt d'où l'ennemi allait sortir, regarder tranquillement les masses de cette infanterie se développer aux lisières du bois, sans avertir personne. Il fallut que nous, civils, nous attirions l'attention du maréchal-des-logis pour qu'il se rendît compte. Encore ne voulut-il reconnaître l'évidence qu'après un long usage de la lorgnette qu'il nous emprunta. Dix minutes plus tard, une batterie venant prendre position était enlevée, conséquence de cette faute.

Le défaut de nos éclaireurs semble résider, chez les soldats, dans le manque de cette initiative clairvoyante que développe l'instruction. Que l'ad-

judant place un gros valet de ferme en un point, avec consigne de ne pas bouger : l'homme pense à sa pipe, caresse son cheval ou mâche sa chique; mais la peur d'encourir la punition, s'il se trompe, l'empêche, la plupart du temps, de signaler ce qu'il aperçoit. Ayant à surveiller une ligne de vedettes, en général, fort étendue, l'officier ne peut paraître à la même minute sur tous les points. Il importerait donc que le service des éclaireurs fût confié aux soldats les plus instruits que l'on pût recruter, et dont les rapports individuels renseigneraient au mieux l'état-major. Ces soldats existent. Ce sont les bacheliers.

La statistique compte en France 23,000 étudiants. En élaguant de ce nombre les myopes et les indisponibles, on obtient un ensemble de dix mille hommes au moins capables de fournir aux officiers de cavalerie légère le meilleur contingent pour aider leur tâche.

Dans les rangs de l'infanterie, où le soldat est le support automobile du fusil, ces qualités d'intelligente décision paraissent moins indispensables. Un licencié ès-lettres n'apporte aucun secours réel à la besogne militaire d'une section de fantassins. Pourquoi l'incorpore-t-on dans ce milieu ? Parce que nos méthodes de recrutement sont naïves.

Réserviste de la ligne, je m'étonne toujours de rencontrer dans ma compagnie, des cochers et des charretiers qui feraient d'excellents conducteurs d'attelages au régiment d'artillerie; des ajusteurs-mécaniciens, des ouvriers métallurgistes dont l'esprit s'adapterait excellemment à la manœuvre du canon; des arpenteurs, des géomètres, des architectes, des terrassiers et des mineurs que l'arme du génie utiliserait bien mieux; des boursiers que l'intendance emploierait heureusement; des institu-

teurs, des professeurs de science qu'on aurait dû incorporer dans la télégraphie, tandis que les comptables, les vendeurs de magasin, les employés, les agriculteurs, les tâcherons, les courtiers, les marchands, et les gens de métiers simples procureraient une intelligence tout à fait apte aux manœuvres de la ligne, cavalerie ou infanterie.

Par malheur, une telle combinaison dépasse les compétences de la routine. Adapter aux moyens de combat des esprits idoines préparés spécialement par les occupations de la vie civile, semble un principe d'une importance minime. On forfait à cette loi évidente, sans mesure. Et, cependant, l'observer ne devient-il pas la seule chance, pour notre service restreint en durée, de faire ressurgir ce fameux *esprit de corps* dont les écrivains militaires vantent l'efficacité morale avec raison et abondance d'exemples justificatifs.

Quand les diplomates parlent ardemment de la paix, la sagesse conseille de préparer la guerre. Nous ne pouvons savoir où peuvent nous entraîner certaines alliances. Si l'on en croit les révélateurs des gazettes, M. Félix Faure, en son voyage à Péterhof, signa une clause adjointe au traité primitif qui change de défensive en offensive l'entente franco-russe.

Or, en 1870, la marche de Mac-Mahon sur Sedan fut désastreuse parce que l'état-major français ne sut pas employer sa cavalerie, alors que l'allemande poussait des raids de vingt-cinq à trente kilomètres en avant de l'invasion. Toujours surprises ou arrêtées par des alertes, les brigades qui couvraient cette fâcheuse marche de flanc retardèrent les préparations stratégiques dont la promptitude eût évité à nos troupes cet accul contre la frontière belge, plan de M. Moltke, exécuté point à point par

le génie de ses états-majors, la mémoire de 1806 et l'excellence de ses éclaireurs.

Par suite, il convient d'avoir pour éclaireurs des soldats d'élite, doués d'initiative, d'habileté, énergiques, pourvus d'une raison mise en éveil par l'usage des sciences. Ces soldats doivent être les quinze ou vingt mille bacheliers disponibles dans les Universités françaises.

Chacune des villes contenant une Faculté possède en général, une garnison et une caserne. Il serait simple d'y installer les détachements de la nouvelle arme. Paris, Bordeaux, Lyon, Lille, Montpellier, Toulouse pourraient, vu le nombre de leurs étudiants, servir de centres à cette éducation spéciale, puisqu'on y réunirait sans peine l'effectif total d'un ou plusieurs régiments, auxquels s'adjoindraient les batteries légères du corps. Nancy, Poitiers, Rennes, Aix, Marseille, qui comptent plus de cinq cents étudiants, entretiendraient des escadrons en forme. Dijon, Grenoble, Alger, Besançon serviraient à l'instruction de pelotons détachés.

Pour la nation, l'immense avantage serait de voir l'élite de ses fils ne pas interrompre les études universitaires, tout en apprenant à la défendre.

Un horaire habilement étudié enjoindrait aux soldats la fréquentation des cours pour certaines heures, et celle du champ de manœuvre pour certaines autres. La règle pourrait s'assimiler à celle de l'Ecole de Saint-Cyr, où les élèves apprennent concurremment la géographie, l'histoire, l'équitation et le maniement d'armes. Jusqu'aux examens de la licence, du doctorat, de l'agrégation, le jeune soldat dépendrait du pouvoir militaire. De la sorte, il aurait une raison majeure de soigner ses doubles études, puisque la libération dépendrait de leur réussite.

En somme, il s'agirait d'instituer, sur le modèle de Saint-Cyr, autant d'écoles d'éclaireurs que d'Universités.

Les bacheliers qu'un défaut physique écarterait du service actif, enrôlés cependant, rempliraient, pour le corps, les fonctions de l'intendance, du graphisme, celles du fourrier et du commis aux subsistances. A Paris, le ministère de la guerre utiliserait leurs services. Expéditionnaires et commis-rédacteurs, ils serviraient gratuitement l'Etat, au lieu de se voir indemnes de toute charge, ainsi qu'il arrive injustement à ceux doués de myopie, de varices, d'autres infirmités légères. L'économie serait notable.

Un avantage autre et précieux serait d'offrir un refuge dans le corps à ceux des bacheliers que le sort n'aurait point servis. Par exemple : après cinq ou dix années d'efforts, un avocat, un médecin n'ont pas réussi à trouver de clientèle, un agrégé n'a point obtenu de chaire, un sous-préfet a été éliminé de sa place, un artiste n'a pu vendre ses œuvres, pour ceux-là, quels que soient leur âge et leur grade, le corps de bacheliers garderait toujours ouvert l'asile de ses casernes. Ils rentreraient dans l'escadron, soldats vétérans ; et ce serait un moyen pour l'état, de maintenir dans une situation honorable les hommes qui consumèrent leur adolescence dans le noble effort de développer leur savoir.

Enfin ces écoles militaires pourraient en plus former des lieutenants de réserve, ou des officiers de territoriale dont le manque peine les organisateurs de l'armée.

On alléguera que cette mesure froisserait le sentiment démocratique du législateur militaire. Mais ce sentiment égalitaire se froisse tout aussi bien de la distinction entre officiers et soldats.

Si le courage est la vertu de la monarchie, l'intelligence est la vertu de la démocratie; à ce point qu'on s'expliquerait toujours mal pourquoi la Constitution n'oblige point le Congrès à choisir entre les membres de l'Institut le Président de la République. Seul, un Pasteur, un Hugo, un Leconte de Lisle se trouverait pourvu de l'autorité morale nécessaire pour traiter de pair avec les souverains. Il affirmerait une indiscutable supériorité que ne compense point la chance en affaires, ou la sympathie électorale d'un arrondissement.

On peut assurer, en outre, que bien des intelligents sont dépourvus de diplôme, et que bien des médiocres l'obtiennent. Mais, encore que piteux, l'examen demeure le seul critère de capacité à l'égard des adolescents. Si l'on ouvre les rôles du corps nouveau aux élèves des Beaux-Arts, aux artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, aux lauréats mêmes des Arts et Métiers, aux séminaristes et aux instituteurs, les organisateurs éviteront ces reproches politiques.

Choisis entre ceux sortis de l'Ecole de guerre, les capitaines, commandants et colonels compléteraient leur science stratégique d'excellente façon en opérant à la tête de cette élite qui aurait pour lieutenants et sous-officiers les meilleurs élèves de l'Ecole de Saumur. Ce serait là un institut de futurs généraux. La nation y gagnerait des chances de victoires, l'armée de bons chefs, la jeunesse instruite un meilleur emploi immédiat de ses études en droit, sciences et lettres, études que n'interromprait plus l'obligation du service triennal.

Les jouvenceaux y perdraient quelque licence, celle de courir les brasseries à filles en compagnie d'escrocs parés du titre d'étudiant, et de frôler les souteneurs. Mais leurs camarades internés à Saint-

Cyr ou à Polytechnique s'accommodent de ces restrictions. Les familles ne jugeraient pas mauvaise la mesure. D'autre part, la joie de se promener en gracieux uniformes dénonçant leur titre, compenserait tout le chagrin.

Je ne crois pas que la jeunesse refuserait à cette utilisation de l'intelligence son assentiment [1].

---

1. Pour des raisons misérables de prétendue égalité on n'ose admettre en France le très bon système qui classerait les citoyens en trois catégories militaires accomplissant chacune une période différente de service : cavaliers, quatre ans ; artilleurs, trois ans ; fantassins, deux ans. Les plus lourdes charges devraient incomber aux familles riches, et les moindres aux familles pauvres qui ont besoin de tous leurs bras pour le gain de la vie. Les bacheliers et les fils de familles riches serviraient quatre ans dans la cavalerie, ceux de familles aisées, trois ans dans l'artillerie, et ceux de familles pauvres, deux ans dans l'infanterie.

DU CRIME

Si l'on accepte l'excellente définition du crime que M. A. Hamon vient de publier : « *Tout acte qui lèse la liberté individuelle;* » il est hors de doute qu'aux mille et un vols, assassinats, mensonges, escroqueries imputables à nos dirigeants de cette législature, le meurtre des pauvres gens se peut ajouter.

Le crime, comme le remarque M. A. Hamon, comprend dans sa définition la presque totalité des actes quotidiennement commis. Nous passons le temps à nous nuire, à brusquer la vie de nos semblables, à nous arracher des mains le droit à l'existence. Et ici, l'on me permettra de citer le judicieux raisonnement du révolutionnaire :

« Quelques-uns objecteront que, par le fait même de sa généralité, cette définition permet de classer parmi les crimes la presque totalité des actes quotidiennement commis. Cela est vrai, mais il n'y a là aucun empêchement à son adoption. En effet, cette objection naît de l'idée générale que tout *crime* implique réprobation pour l'acte et son auteur. La définition que je propose, je ne saurais trop le répéter, ne présume aucun autre élément que l'acte en soi. L'approbation, la désapprobation, la responsabilité, l'irresponsabilité sont des éléments spéciaux non liés à l'Acte en soi, mais au crime

considéré avec ses causes, son but, son auteur, son ambiance physique et sociale. Ce sont là des éléments variables qui font que le même acte sera approuvé ou désapprouvé suivant le Temps, le Lieu et aussi dans le même Temps, le même Lieu suivant les circonstances déterminantes, suivant la mentalité collective. Quelques faits-types éclaireront ce sujet.

» Des hommes tuent un homme : crime. En recherchant les causes et le but, on constate que les assassins étaient en proie à la famine, dans un naufrage par exemple, et qu'ils ont tué pour soutenir leur existence. Il est évident que ce crime ne peut être réprouvé.

» Un homme vole : crime. En recherchant les causes et le but, on constate que cet homme a volé des aliments, des vêtements, parce que, étant sans pain, sans vêture, il allait mourir de faim, de froid. Il est évident que ce crime ne peut être réprouvé, j'ajouterai même que son auteur doit être loué.

» Un homme domestique un animal sauvage : crime, car il lèse la liberté individuelle du dit animal. On constate que cette domestication accroît le bien-être des humains, c'est-à-dire des individus de même espèce que l'auteur du crime. Il est évident que tous les hommes trouveront ce crime utile et loueront acte et auteur.

» Un homme tue des animaux, les mutile : crime. A l'analyse des causes et du but, on constate que cet homme est un chercheur qui espère par ces expériences meurtrières, faire des découvertes propres à améliorer l'existence soit des autres hommes, soit des autres animaux. Il est évident que ce crime est louable, que le crime sera loué.

» Ce même crime est perpétré dans un but identique en une région où la collectivité humaine a

divinisé ou sacré l'animal victime du crime. L'acte est réprouvé, le criminel est châtié.

» Ce même crime est accompli, mais à l'analyse étiologique on constate que le criminel a agi pour s'amuser, se récréer. Il est évident que l'acte et l'auteur seront désapprouvés par les hommes à mentalité affinée, tandis qu'ils seront indifférents pour d'autres hommes moins affinés. Cela est si vrai que si la généralité des hommes civilisés ont légiféré pour protéger les animaux, ils n'ont compris dans ces lois que certains d'entre eux, et ils ne considèrent point comme châtiable, pas même comme blâmable, les actes de martyriser ou de tuer des mouches, des fourmis, etc.

» La guerre n'existe point sans individus tués, blessés, mutilés, sans choses détruites, volées : crime. Grand nombre de gens ne la considèrent pas cependant comme réprouvable ; d'aucuns la glorifient, célèbrent ses auteurs ; d'autres la contemplent, flétrissent ses auteurs.

» Un homme vole : crime. A l'examen étiologique, on constate qu'il a volé pour accroître ses jouissances qui déjà outrepassent celles de la moyenne des humains. La généralité des hommes blâmera crime et criminel [1].

» Un homme falsifie des produits alimentaires ou autres : crime. Il l'a fait si adroitement que ses actes sont légaux. Crime et criminel seront par beaucoup approuvés, par une minorité blâmés.

» Un homme s'approprie plus de biens fonciers, immobiliers, mobiliers ou fongibles qu'il ne lui en est nécessaire pour son existence : crime. En effet, il soustrait aux autres hommes tout ce dont il a en excès ; par suite il lèse la liberté de traduire en

1. MM. de Lesseps par exemple dans l'affaire du Panama ; Baïhaut.

jouissance de ces biens la volition de jouir d'eux qui est chez ces autres hommes. C'est là la règle dans les actuelles collectivités humaines. Le crime est conforme aux mœurs, le criminel est considéré, sauf par une minorité.

» Un homme possède comme chose d'autres hommes, des esclaves : crime. Hier encore, cela était conforme aux mœurs, ne blessait aucun sentiment et, par suite, n'entraînait aucune réprobation, tandis qu'aujourd'hui la majorité des civilisés blâme ces actes.

» Un homme abuse du pouvoir que la collectivité lui a concédé librement dans un but déterminé; un homme garde ce pouvoir malgré la collectivité; un homme s'empare du pouvoir, contre la volonté de la collectivité : crimes. C'est là la règle dans les sociétés actuelles. La majorité des hommes trouvent ces actes bien puisque conformes aux mœurs; leurs auteurs sont honorés toujours, glorifiés quelquefois.

» Un homme se révolte contre la collectivité : crime. A l'analyse étiologique, on constate que la liberté de l'auteur était lésée par la collectivité, agissant ainsi criminellement à son égard; on constate que le but de ce crime était de provoquer la modification du contrat social de façon à ce que le bien-être de chaque contractant fût accru. Les uns blâmeront l'acte, châtieront le criminel, les autres loueront l'acte, glorifieront ou même déifieront le criminel.

» Ces quelques exemples confirment l'impossibilité de déterminer le crime si l'on y implique la notion de réprobation ou d'approbation, car suivant l'époque et le lieu, le crime et les criminels seraient différents. »

Une logique aussi parfaite marque la vanité des

lois, et comme la pénalité ne saurait suffire à l'amélioration du monde. Depuis des temps, d'ailleurs, des criminologistes l'ont soutenu : la diminution des méfaits dépendra des mesures préventives, non de la répression.

Que les habitants d'un pays jouissent d'une certaine félicité ; aussitôt les meurtres et les vols viennent en décroissance. L'homme nuit quand il souffre. Combattre la douleur humaine c'est nous préserver contre les méchancetés possibles des souffrants.

A tout prendre, lorsque l'homme, par la suite des infortunes, s'estime acculé au crime ou au suicide, à la nocivité envers autrui ou au meurtre de soi-même, pouvons-nous lui décerner le blâme s'il tue plutôt que de périr ? En somme, les deux actes sont égaux. L'effort social perdrait des deux parts un coefficient d'action pareil, une unité ou une autre parmi ses éléments de progrès. Il est donc indifférent, par logique, de savoir si le patient tuera ou s'il périra.

Les véritables auteurs des actes qualifiés crimes sont, dans l'organisation actuelle, les législateurs qui ne surent pas et ne voulurent pas créer un état de vivre général assez bon pour ne conduire aucun homme au suicide.

Nous demeurons malheureusement toujours aux principes des premiers âges barbares. Jadis un homme bardé de fer descendait du donjon dans la plaine, pour assommer ou asservir les pauvres diables défendus de leur seule souquenille. Aujourd'hui l'homme des usines, sans même avoir à descendre, détruit plus facilement les misérables par le mauvais air des ateliers. L'an 1892 il y a eu environ quatre-vingt-dix mille personnes supprimées, en surcroît des meurtres industriels, par la faim.

Le parlement qui tient à maintenir un pareil ordre de vie sur les gens de France, accomplit-il, oui ou non, un acte à qualifier de crime ?

Nous allons tenter, pendant ce mois de lever notre parole contre ces guerriers terribles du Capital. Nos voix seront-elles assez hautes pour dénoncer les massacreurs ? Sans doute non. Beaucoup encore suivront leurs gonfalons et leurs bannières, enchantés par le bruit des olifants, les couleurs brillantes des écus, et la sveltesse des pages, et la gentillesse des dames chevauchantes.

A ceux-là nous conseillons pour le lendemain du vote une promenade philosophique dans Paris. Ils s'y pourront instruire.

Les vieillards seront rencontrés nombreux par le promeneur, et munis de barbes bien peignées dans les jardins et les avenues des quartiers riches. Puis, quand le flâneur aura remonté vers les faubourgs, il s'étonnera de voir des figures toujours plus jeunes, plus jeunes, la foule des jeunes figures qu'aucune sénilité ne déparera.

Qu'il songe alors où gisent les vieillards absents des faubourgs ; qu'il songe aux cimetières étendus des banlieues ; et il pensera peut-être que son vote porté aux urnes en faveur des gouvernants a maintenu pour quelques années encore l'ère du grand massacre. Instinctivement il regardera si du rouge n'a pas failli sourdre de ses mains [1].

---

1. On lirait heureusement les beaux livres de Georges Darien, *Le Voleur*, et *Biribi*, qui renseignent sur les âmes dites criminelles.

L'EMPLOI DES FORCES MAUVAISES

(UNE ARMÉE COLONIALE)

L'attitude prise tout récemment par l'Angleterre au Soudan où sa politique appuie les entreprises de Samory et de ses lieutenants contre notre extension ; la marche de l'armée égyptienne vers le Haut-Nil, la turbulence des tribus marocaines dans notre Sud-Oranais, le guet-apens que les Touaregs préparèrent contre nos spahis de Tombouctou, l'urgence de relier l'Algérie au Niger français par des routes sûres ou des voies de fer qui nous donneraient enfin la possession de l'Afrique septentrionale, but évident des efforts commencés par les soldats de 1830, et continués par les vainqueurs d'Abd-el-Kader, puis par les Flatters, les Morès, les Monteil, tout cela ne lève-t-il pas à nouveau le problème de constituer une nombreuse armée coloniale apte à défendre nos intérêts exotiques.

On a lu dans tous les journaux combien il est besoin, à Madagascar, de chemins de fer reliant Tamatave à Tananarive; en Indo-Chine de postes multiples protégeant la navigation du Fleuve Rouge ; ou installant sur le Mékong, la suprématie de notre effort.

A cause de ses peuples considérables, industrieux et agglomérés dans les villes, la Chine de-

vient l'espoir le plus sûr de l'exportation européenne. Aucune possibilité de pénétration dans l'immense empire ne doit être négligée. Les Russes l'absorbent au nord, les Anglais à l'ouest ; nous pouvons poser dans le Yunnan les premiers jalons d'une voie ferrée. Il ne manque que des hommes et des capitaux.

Peut-être ce qui est exposé ici permettra-t-il de suggérer à certaines personnes compétentes un moyen de réunir les uns et les autres. Ce projet de recrutement pénitentiaire pour une armée coloniale n'est qu'une ébauche ; mais elle vaut d'être complétée, car les Français habitent en trop petit nombre nos colonies. De l'Algérie conquise en 1830, la province d'Oran reste espagnole, tout entière. La Tunisie est italienne. Voici ce que M. Jacques d'Urville écrivit en octobre 1897, sur le Congo français.

« Il y a peu de temps encore, un isolateur était dérobé sur la ligne télégraphique de Loango. Un palabre eut lieu à Makalendilou. Ne pouvant retrouver le voleur, M. Dolisie s'approche du chef du village, lui prend son fusil, en enlève la batterie et déclare qu'il ne la rendra que lorsqu'il aura retrouvé lui-même l'isolateur disparu. Il est aussitôt menacé, pris à la barbe, et il se retire sans qu'aucun châtiment ait vengé un affront. L'audace de ce noir roitelet devait naturellement s'en accroître. Quelques jours plus tard, un courrier était arrêté et M. Dolisie était informé, à Coumba, qu'il ne rentrerait en possession des lettres attendues que s'il consentait à rendre la batterie confisquée. Il s'exécuta de bonne grâce et, pour dissiper le malentendu, il crut devoir adresser par surcroît, au chef noir qui traitait avec lui de puissance à puissance, deux ballots d'étoffe à titre de cadeau. »

. . . . . .

« Tu ne peux avoir une idée, écrit un négociant français établi à Libreville, du sentiment de tristesse qui vous envahit à l'arrivée. J'ai laissé ce pays en mauvais état (1er mars 1897), mais bien vivant encore et, en débarquant ici, j'ai eu la sensation d'entrer dans une ville abandonnée dont tous les habitants sont morts ou se sont enfuis. On ne voit plus personne dans les rues. Hier dimanche, nous avons vu passer devant la maison onze noirs et deux blancs depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Dire qu'il n'y a pas longtemps il y avait foule devant notre maison ! Les Européens sont réduits au nombre de vingt-six et les noirs ont abandonné la colonie pour aller s'engager au Congo belge. Dans ces conditions, dis-moi quel courage je puis avoir pour les affaires. Cela me rend malade, après avoir tant travaillé, comptant sur l'avenir du pays, de trouver une situation aussi atroce, etc. »

« Cette correspondance, arrivée par le dernier courrier, n'est malheureusement point exagérée. Libreville, où je dormais naguère les portes grandes ouvertes, est devenue la proie des coupeurs de bourses. Non seulement les vols y augmentent dans de notables proportions, mais encore on risque, le jour tombé, d'être attaqué dans les rues. Un administrateur récemment arrivé de Brazzaville a dû par deux fois, pour se défendre, faire usage de son revolver, ce qui d'ailleurs lui a valu un blâme sévère de la part du lieutenant-gouverneur. Un fonctionnaire, fût-ce pour sauvegarder son existence menacée, n'a plus le droit d'attirer une affaire au gouvernement.

» Il est dû cependant aux commerçants de Loango plus de *six cent mille francs*. Les guichets de l'Etat — et pour cause — demeurent obstinément clos. On exige toutefois sans scrupule, de créanciers déjà

malheureux et frustrés le règlement immédiat de tous les droits de douane. Aussi la gêne est-elle grande chez la plupart de nos commerçants.

» Bref, le Congo français est aujourd'hui à deux doigts de la ruine et la responsabilité allègrement acceptée par M. de Brazza est déjà des plus lourdes. Il a tout sacrifié, dira-t-on, à l'organisation de nos territoires de la haute Sangha. J'étonnerai bien des gens en disant que la situation dans cette lointaine contrée est non moins précaire. Nos agents, que menacent des rezzous de Foulbès, sont dépourvus d'armes et de munitions. Alors que les contingents belges de l'Oubangui disposent de 7 ou 8 batteries d'artillerie, ils n'ont même pas une bouche à feu ! »

Si de pareils résultats sont obtenus par le système de la colonisation libre, et selon les usages admis, il faut changer la méthode.

I

Les historiens de l'Angleterre content que, vers la fin des guerres napoléoniennes, trois régiments furent formés en hâte avec les condamnés de droit commun, aptes au service militaire. On leur promit la libération définitive, s'ils se battaient convenablement. Guidés par Wellington, ces gens-là évincèrent les armées françaises de la péninsule espagnole ; et, trois ans plus tard, à Waterloo, ils brisaient l'élan des vieilles troupes impériales, en même temps que la fortune du Parvenu.

Sans doute, il ne conviendrait pas d'imiter un tel exemple, aujourd'hui, dans nos divisions instruites pour la défense du territoire national. Les vices des prisonniers pourraient corrompre de très braves

gens mis en contact par la promiscuité de la caserne. Néanmoins, soixante et plusieurs millions ayant été dépensés à l'entreprise de Madagascar, bien avant sa fin, les généraux compétents réclamèrent la formation d'une armée coloniale.

On ne peut s'empêcher alors de se souvenir qu'un nombre énorme d'individus jeunes, doués autrefois d'instruction militaire, puis saisis par la tentation, à une heure d'énervement ou de pauvreté, confectionnent, en prison, à nos frais de contribuables, des objets revendus par des entrepreneurs habiles, fort cher, relativement au prix infime de cette main d'œuvre.

Ainsi vivent à l'ombre des maisons centrales, plusieurs milliers d'hommes dans la force de l'âge, tels que les demandent nos officiers pour les besognes d'outre-mer. Une administration pratique ne pourrait-elle pas substituer ces gaillards aux honnêtes adolescents qu'on envoie dépérir dans les lagunes lointaines?

Qu'objecter? A Formose, les disciplinaires et les « joyeux » accomplirent merveilleusement leur devoir héroïque. Romulus fonda l'empire du monde avec une bande de larrons. L'Australie est un pays rendu prospère par les fils des convicts internés à Botany-Bay. Enfin l'histoire ancienne et la moderne abondent en exemples favorables à la thèse.

On s'installe en des pays plus vastes que la France, on doit poursuivre les pirates, traquer les résistances locales, pacifier, en vue de bénéfices industriels, les territoires revêtus d'un humus fertile ou contenant la richesse occulte des métaux.

Les soldats devront construire des routes, des ponts, des voies de fer, des redoutes et des forts. Les marches fréquentes de leurs colonnes devront imprimer dans les esprits autochthones un respect

définitif de la science. La nouvelle armée, nécessairement plus nombreuse que la première puisqu'elle garnira, animera et vivifiera la totalité des possessions coûterait, en impôts, de belles sommes. Car l'expérience du Tonkin démontre, après celle de l'Algérie qu'une conquête coloniale n'est pas l'œuvre d'une année.

Or, si l'on choisit, dans les prisons, les sujets capables de cette œuvre, une grosse partie de la dépense se trouvera couverte par avance, selon les tables du budget de l'intérieur. La nourriture, le vêtement et l'entretien de ces troupes, nous les payons déjà pour le seul bénéfice de certains négociants adroits.

Hier, le Congrès socialiste demandait qu'on mît fin à la concurrence que font aux ouvriers libres les travailleurs des prisons, dont les vigueurs sont employées à bas prix. En adoptant le système d'une armée disciplinaire, pour les colonies, l'Etat répondrait au vœu légitime d'excellents citoyens, producteurs de forces économiques.

Certainement, il ne faudrait pas, d'abord, enrégimenter, en bloc, la foule des détenus. Parmi eux, on pourrait choisir ceux ayant fréquenté la caserne. On considérerait l'application de la mesure comme une faveur attribuée aux hommes ayant rendu en tant que soldats, des services à la République. Même une loi pourrait se voter, afin de dire que tout ancien militaire, condamné pour vol, escroquerie, banqueroute, abus de confiance, meurtre ou tentative de meurtre, serait exempté de la prison et contraint seulement à faire une période de service colonial. Quelle belle intendance formée des notaires déchus!

Personne n'ignore l'existence du service anthropométrique. Selon le système de son directeur,

M. Bertillon, la plupart des individus arrêtés à la suite d'un méfait grave ont dû connaître la prison où l'idée du crime a germé. Par un ingénieux arrangement de fiches, on retrouve l'identité du prévenu. On le confronte. Fort rarement, M. Bertillon se trompe.

Rien mieux que la réussite de ce système ne démontre l'impuissance de l'emprisonnement à réduire la criminalité. Car, si la magistrature condamne un monsieur, le but, en lui infligeant les ennuis du régime pénitentiaire, est de lui ôter l'envie d'une récidive.

Nulle autre explication ne justifierait l'emprisonnement temporaire.

M. Bertillon prouve chaque jour que la magistrature et la loi se leurrent, puisqu'une bonne part des nouveaux crimes est commise par ceux ayant connu les disciplines du régime pénitentiaire.

Il faut donc trouver autre chose que la prison pour amender les âmes.

La vie au grand air, la dépense de la vigueur physique dans les travaux guerriers, la possibilité d'une réhabilitation par le courage, n'y réussiraient-elles pas mieux que les habitudes de la maison centrale?

Certainement, toutes les catégories de détenus ne sauraient être adaptées à cette discipline coloniale.

Ou bien, après une première condamnation commuée par la loi Bérenger, la récidive entraînerait cette obligation militaire.

Ou bien, ce serait la sanction de toute la catégorie de crimes que punissent deux ans, cinq ans de prison.

Si l'on désirait la moralisation de ces gens, il conviendrait d'établir dans les colonies, avec l'intervention des banques, ces compagnies d'exploitation agricole et minière comme il en existe au Canada.

Les meilleurs soldats obtiendraient des concessions temporaires, une part dans les bénéfices généraux, etc... Ils deviendraient à leur tour des hommes à la vie assurée. N'ayant plus auprès d'eux les tentations des grandes villes, ni l'imminence de la misère, beaucoup perdraient l'habitude du crime, né, presque toujours, de la famine.

La grande faiblesse de la société contemporaine réside dans son ignorance des aptitudes. Tel qui vole plutôt que de rester dix-huit heures assis dans un atelier nauséabond, afin de tortiller et de couper mille fois, avec le même geste, un bout de laiton, deviendra un homme admirable pour flairer la piste de l'ennemi, se passionner à une poursuite, mener le peloton, vers la source fraîche, et subir les fatigues d'une marche.

Comme le démontrèrent les savants de la médecine contemporaine, le malfaiteur est un homme, voué par son tempérament ou son atavisme, à des essors d'énergie que les conditions sociales du temps entravent. L'élément humain qui fournit autrefois les mercenaires, les hommes des grandes Compagnies, les reîtres et les lansquenets, ne peut aujourd'hui dépenser son audace. La loi intervient qui s'oppose à ce perpétuel besoin de lutte, de conquête, de meurtres et de vols.

Mais la réclusion ne pallie pas l'ardeur de ces caractères, anachronismes, dans notre vie aux maximes pacifiques. Il faut détourner ces forces mauvaises. Puisque nos gouvernants croient à la légitimité des entreprises coloniales, il appartient de se servir de ces âmes furieuses pour conquérir les territoires incultes des régions chaudes et leur faire rendre plus au bénéfice de l'humanité totale.

Que les malandrins luttent en quelque Tonkin éloigné, et nous entendrons moins dire comment,

les soirs de quinzaine, les travailleurs, attirés dans des querelles galantes, y sont dépouillés et assommés par ceux sortis fraîchement des prisons, trop étroites pour contenir leur multitude.

Ce que les criminels dépensent de ruses géniales, dans la perpétration du délit tournerait au bénéfice de l'Etat, si, d'individuel, le coup de force devenait collectif, si le larcin s'appelait conquête, et le meurtre héroïsme.

Il faut synthétiser les mauvaises vigueurs. Il faut apprendre à employer les mauvaises forces.

A ce propos, on citerait tout le journal du lieutenant bavarois Emmar, tenu pendant l'année 1870, et publié par Henry Gauthier-Villars dans la *Revue bleue* de 1892. Soit un extrait au hasard.

« 4 octobre. — Le lieutenant Feuerlein a trouvé deux beaux chevaux. Il veut faire croire que c'est un cadeau qu'il a reçu et se propose, s'il en peut tirer cinq ou six cents francs, de garder cet argent pour lui; et avec cela il fait le désintéressé, incapable de prendre jamais la moindre chose. Cependant, d'après l'affirmation du lieutenant Wœrlé, son ordonnance a encore mis en lieu sûr, à Claire, de la vaisselle d'argent! »

Voilà une noble vigueur qui, au temps de paix, eût encouru des désagréments judiciaires. Bien employée, elle contribua à fonder la grandeur de l'Empire allemand.

A la fin du siècle dernier, Bonaparte communiquait, à Clarke, des notes, dit M. Hamon, « qui figurent en une *Lettre au Directoire*, que l'on trouve aux Archives nationales A. F. III, 72, dossier 291; on lit: « Masséna aime beaucoup l'argent: Augereau aime beaucoup l'argent; Murat et Chabran aussi. Lannes aime beaucoup l'argent et s'en est procuré par des moyens que la probité ne peut approuver. »

Et voilà comment, des forces mauvaises judicieusement tournées vers l'ennemi, ont concouru à la gloire de la France. Qui, parcourant le boulevard Lannes, penserait, aujourd'hui, devoir blâmer ce héros?

Donc, ni la tradition, ni le bon sens, n'empêchent de former présentement des armées d'occupations coloniales avec les anciens militaires détenus pour délits de droit commun. Cela serait économique et moralisant. Les plus célèbres exemples y engagent.

L'infanterie, l'artillerie de marine, la légion étrangère maintiendraient la discipline de ces armées spéciales.

II

Il faut admirer les parlementaires. Une question se pose nettement. Au cours des campagnes coloniales récentes, on s'est aperçu que nous manquions de troupes exercées, idoines aux exigences des incursions militaires en Afrique ou en Asie. Un simple esprit penserait à établir les unités d'un corps nombreux par un mode de recrutement autre que celui dont a souffert notre gloire.

Le parlementaire ne raisonne pas ainsi. Il dit: « Puisque le système actuel est défectueux, il n'y a qu'une chose à faire: c'est de le perpétuer. Puisque, par défaut d'armée coloniale, d'absurdes difficultés surgissent, contentons-nous de ne pas créer d'armée coloniale. Au plus, si l'opinion du vulgaire l'exige, nous appellerons armée coloniale nos bataillons d'infanterie de marine, de la légion étrangère, de tirailleurs algériens, et nos escadrons de spahis. On fera imprimer un en-tête administratif différent sur les rames de papier ministre. On créera

un budget à part pour satisfaire certains de nos amis qui ont de la famille à caser dans les bureaux. La Guerre fera une niche à la Marine! On possédera une armée coloniale, tout en ne la possédant pas, mais en la possédant sur le papier, sans la posséder dans les pays africains ou asiatiques. » Et le fin parlementaire ajoute : « Ça ne coûtera rien. »

Donc, selon l'intelligence de ce projet, l'organisation actuelle reconnue insuffisante, à la suite des expériences de Tombouctou devenait, par la seule magie de prendre le nom d'armée coloniale et un « budget à part », la force bonne pour conduire au triomphe toutes nos velléités de conquêtes exotiques.

On comprend mal.

Le recrutement pénitentiaire présente des avantages autrement réels.

Les deux tiers de la dépense se trouvent actuellement prévus. Le budget des prisons est un chiffre.

On incorporerait le condamné pour cinq, dix, quinze ou vingt ans, selon la gravité du délit, et lorsque l'application de la loi Bérenger ne pourrait avoir lieu; il serait dit « *en réhabilitation militaire* ».

Les manutentions, le service des hôpitaux, la confection de l'équipement, la tenue des écritures administratives et de la comptabilité, occuperaient les femmes et les infirmes, soit dans les ports, soit dans les villes des colonies.

Les valides seraient instruits non seulement sur le métier des armes, mais encore sur la construction des routes, des voies ferrées, sur l'agriculture exotique, sur l'industrie minière.

Ainsi, une colonne de pénitentiaires, installée en un point stratégique, subviendrait par l'exploitation des richesses du sol à la prospérité de sa vie. Il se créerait des sortes de camps agricoles dans les

pays vierges. L'œuvre militaire se compléterait d'une œuvre fertilisante.

L'Etat pourrait requérir une part des profits engendrés par ces travaux; et une autre part formerait la *propriété collective* de la colonne. De la sorte, la réhabilitation ne serait pas seulement morale; elle entraînerait encore une aise acquise. De vastes exploitations pourraient devenir, par ce moyen, les centres d'expansions agricoles et industrielles, donnant de l'émulation aux indigènes pour accroître la somme de leur bien-être.

Le désir d'accroître la propriété collecive exciterait le labeur des soldats. Des agents spéciaux envoyés dans ces postes pourraient y établir des comptoirs où nos commerçants expédieraient leurs marchandises.

Si, dès les premiers temps de notre occupation au Tonkin, quinze ou vingt mille de nos malandrins avaient été ainsi cantonnés dans les régions où fréquentent les Pavillons-Noirs, ceux-ci eussent gardé moins de chances pour nuire.

Afin d'engager mieux à leur devoir de police les recrutés pénitentiaires, il faudrait évidemment leur offrir l'espoir de conserver à leur bénéfice une part de la conquête. En n'autorisant pas la propriété individuelle, mais la collective, on éviterait l'abus, les ruses, les rivalités, le spectacle du plus astucieux l'emportant sur le meilleur.

Depuis treize ans, les allées et venues des colonnes volantes ne remédient à rien. Les pirates enlèvent les familles des résidents à la barbe des militaires, pour les rendre contre l'aloi de l'or pris à nos poches de contribuables.

C'est la peur des dépenses excessives qui empêche le pouvoir d'aviser aux mesures urgentes. Le

recrutement pénitentiaire amoindrirait cette crainte en une large proportion.

III

Parmi les objections qui s'élèvent, les plus sérieuses sont celles tirées de la malice profonde des criminels. M. Alphonse Humbert les a présentées.

On prétend qu'une armée coloniale formée de ces éléments manquerait à tel point de discipline que les chefs se trouveraient dépourvus de puissance.

Je ne voudrais pas rappeler encore l'admirable résultat obtenu par les Anglais qui brisèrent en Espagne et à Waterloo la fortune de Napoléon au moyen de telles vigueurs ; ni l'entrain des *Joyeux* à Formose, ni la prospérité australienne venue des convicts de Botany-Bay, ni toute l'histoire des larrons que rassembla Romulus, ni les exemples innombrables des annales. A eux seuls, ils infirmeraient cette sorte d'objections.

Car on affirme à tort l'immoralité « voulue » des malfaisants. La plupart sont gens que la détresse conseilla ; certains affolés par le fouet imprévu de la passion, dérobèrent afin de briller devant des amantes. Pour qui n'endura jamais la faim, le chômage, pour qui n'a pas déliré d'un désir fatal et maître, pour qui la volonté l'emporta toujours sur l'instinct grâce à une éducation forte ou un tempérament sûr, il demeure facile d'être sans indulgence. Mais quel homme peut prétendre n'avoir, en aucune heure, médité le crime qui le préserverait de l'indigence, de la jalousie, ou simplement de la médiocrité. « Le juste pèche cent fois par heure », dit la sagesse des Ecritures ; et cela signifie que nous sommes tous pleins d'intentions détestables. Si les

circonstances pressent la volonté débile d'un misérable battu par la douleur de vivre; si, à un moment où tout manque sous le pas du Déçu, il succombe à la tentation de conquérir par la ruse, par la force, ce que lui refuse obstinément le sort, devrons-nous le juger rigoureusement à jamais?

Les écrits des criminologistes assurent que, dans la plupart des cas, le *premier délit est occasionnel*. Sous l'empire d'une émotion brusque, l'homme rompt le contrat social. L'adolescent passionné met la main dans la caisse du patron. Le travailleur furieux d'une infortune persistante se croit en légitime défense devant le pouvoir qui le méconnaît. Il soustrait les chaussures à un étalage pour ses pieds nus. Il filoute le restaurateur. Il trafique du plomb mis dans un coin du chantier.

Tels sont les délits types de la première faute. Vraiment, il faut se dire soi-même bien vertueux pour juger définitivement ces pécheurs.

Une seule chose les pervertira : la prison. Sur ce point, les statistiques et les études deviennent démonstratives. D'un malheureux qui a illicitement chaussé ses pieds nus, rempli d'un bon repas son ventre vide ou utilisé, pour un court rêve de bonheur, une valeur vile, l'emprisonnement fait le criminel audacieux et l'assassin des grands coups.

L'armée coloniale sera-t-elle meilleure pour conseiller les pauvres âmes déchues? Je laisse le soin de le dire à un magistrat.

« Depuis le temps que nous nous occupons de patronage, explique M. Rey-Mury, dans un excellent mémoire adressé au cinquième Congrès pénitentiaire, — un seul placement dans l'industrie privée nous a réussi, tandis que, sur environ trente engagés, par nos soins, dans l'infanterie de marine ou la légion étrangère, plus de vingt paraissent faire

de bons soldats. Mais quelle sera leur conduite à la sortie du régiment? La discipline militaire, bienfaisante et moralisatrice, ne sera plus qu'un vague souvenir.... Sans chef, sans conseil, sans soutien, le soldat redeviendra un nouveau danger social.... »

« La prison, ajoute, plus loin, le distingué substitut, n'a aucune action sur lui... »

La plupart des magistrats reconnaissent cette inefficacité des peines de réclusion.

Il faudra donc incorporer le pécheur occasionnel au premier délit important. Il deviendrait le soldat colonial.

Mais à côté du soldat, et dans la constitution de la même armée, un corps de pionniers coloniaux serait adjoint. Il comprendrait les criminels dangereux. A ceux-là écherraient le soin de construire les routes, les voies ferrées, et les labeurs de terrassement. On ne leur confierait pas d'armes. Comme compagnies de punition, ce corps recevrait les hommes de la première catégorie, retombés dans l'erreur.

La légion étrangère, l'infanterie de marine fourniraient les détachements de surveillance.

De tout examen, il résulte qu'il y a lieu de créer deux catégories entre les incorporés par recrutement pénitentiaire, afin de pourvoir à une sélection indispensable entre les criminels de moralité différente.

D'autres objections visent le nombre des soldats obtenus de la sorte.

Quelques personnes, comme le capitaine Paimblant du Pouil, croient à l'insuffisance du recrutement pénitentiaire pour assurer les effectifs obligatoires. J'atteste encore l'intéressante brochure de M. le substitut Rey-Mury, où je trouve que la seule

multitude des *trimardeurs*, *chemineaux*, ou vagabonds des campagnes, sous le coup de la loi, parmi lesquels se recrutent les incendiaires, les larrons des champs et les voleurs de grande route, atteint le chiffre de 400,000. En Sologne, ils campent dans les forêts, mendient avec menace, dérobent à l'aise, conquérants incontestés du pays. Nul ne les dénonce, à cause de la terreur inspirée.

Ces hommes, bons marcheurs, habitués au plein air, contents de peu pour leur corps, et aimant gagner par la menace, constitueraient d'admirables colonnes d'invasion; on ne changerait rien à leur manière de vivre. On remplirait leurs vœux manifestes, en leur donnant à conquérir.

Plusieurs prétendent, au contraire, que l'armée coloniale semble toute formée, n'exigeant que trente ou cinquante mille hommes.

Là est l'erreur absolue. Sur cette pénurie de troupes, on peut interroger l'état-major et les fonctionnaires au Tonkin. Il sera répondu qu'elle reste l'unique cause du développement de la piraterie. A Madagascar, les Fahavalos et les voleurs de bœufs perpétueront un état de guerre analogue, si nos colonnes ne parcourent pas le pays d'une façon régulière. Jusqu'à présent, la question d'argent empêcha les mesures favorables. En ajoutant le budget des prisons à celui des colonies, on effacera la difficulté.

Il semble aussi de toute évidence que ces troupes ne devront pas être cantonnées dans les villes. L'infanterie de marine, les tirailleurs noirs, la légion étrangère et les spahis garderont les points importants. Mais, dans les camps agricoles, situés exclusivement au milieu des populations rurales indigènes, les *réhabilités militaires*, tout en gardant le pays, par la force des armes, entreprendront la

culture européenne des terrains avoisinants et l'exploitation des lieux miniers.

IV

En résumé, le système du recrutement pénitentiaire pour les armées coloniales peut être compris selon les propositions suivantes:

I. — L'administration des services pénitentiaires est attribuée, avec le budget afférent, au ministère des colonies.

II. — Tout individu condamné pour incendie, vol, escroquerie banqueroute, abus de confiance, récidive de braconnage et de vagabondage, meurtre et tentative de meurtre, est mis à la disposition du service colonial.

III. — Les individus mis à la disposition du service colonial sont dits « en réhabilitation militaire ». La durée de la réhabilitation sera, selon le prononcé du jugement de cinq, dix, quinze ou vingt années.

IV. — A l'expiration de l'épreuve, le réhabilité militaire ne pourra obtenir le rapatriement qu'après une décision du gouvernement de la colonie où cette épreuve aura pris fin. Ce rapatriement ne sera, en aucun cas, opéré aux frais des services publics.

V. — Les individus en réhabilitation militaire seront incorporés selon leurs antécédents, les avis médicaux et la nature du jugement subi, dans les trois catégories suivantes du service colonial:

A. *Carabiniers coloniaux.* — Appartiendront à cette catégorie militaire, tous les individus valides condamnés pour des délits occasionnels et non précédés d'antécédents propres à indiquer une tendance invétérée au crime.

B. *Pionniers coloniaux.* — Appartiendront à cette catégorie les individus condamnés à des peines excédant cinq années d'emprisonnement et munis d'antécédents, propres à indiquer leur tendance invétérée du crime. Ils seront employés aux travaux publics des colonies.

C. *Ouvriers coloniaux.* — Appartiendront à cette catégorie les condamnés inaptes par leur âge, leurs maladies leur infirmités ou leur sexe au service des deux premières catégories.

Ils seront employés à la fabrication des équipements de l'armée coloniale, à la tenue des écritures, aux services des hôpitaux, etc.

VI. — Les troupes de la légion étrangère, de l'infanterie et de la gendarmerie de marine, les tirailleurs noirs et les spahis, constitueront le corps d'élite de l'armée coloniale. Cette élite sera chargée du maintien de l'ordre.

VII. — Les bataillons d'Afrique actuels formeront le noyau de l'organisation des régiments de pionniers coloniaux.

VIII. En cas d'insurrection ou de guerre aux colonies un décret ministériel pourra convoquer sous les drapeaux tous les individus ayant encouru depuis vingt années une condamnation pour les délits prévus à l'article II.

Ces individus formeront la réserve de l'armée coloniale, en cas de mobilisation.

IX. — Les cadres des régiments de carabiniers coloniaux seront constitués par des officiers et sous-officiers expérimentés de l'infanterie de marine, de la légion étrangère et de l'armée continentale. Les années de service colonial compteront pour années de campagne doubles, et comporteront une double solde.

X. — Afin que la réhabilitation militaire ne devienne pas une vaine expression, les carabiniers coloniaux pourront gagner des grades dans leur corps jusque celui d'adjudant inclus.

XI. — Les pionniers qui, par leur conduite, auront mérité une amélioration de leur sort, seront incorporés dans les régiments de carabiniers coloniaux et jouiront des avantages particuliers à ce corps de troupes.

XII. — Les carabiniers qui auront démérité seront affectés, par ordre supérieur, aux régiments de pionniers.

XIII. — Des concessions de terrains fertiles, de gisements miniers, etc..., seront consenties par l'Etat à cha-

que groupe de l'armée coloniale, pour former des camps agricoles situés sur les points stratégiques des colonies et où seront les garnisons d'attache des régiments. Les pionniers et les chasseurs exploiteront ces terres au bénéfice de leur subsistance.

XIV. — La propriété de ces concessions appartiendra collectivement aux hommes du groupe militaire qui s'y trouvera cantonné de façon définitive.

V

Il est curieux de constater qu'une même faveur ait accueilli la tentative dans les gazettes les plus différentes. *Le Petit Parisien* et le *Gaulois*, le *Rappel*, le *XIX*e *Siècle* et le *Soleil*, d'autres aussi, souhaitent ensemble une réussite entière ou partielle, au cours de grands articles.

Dans l'*Eclair*, M. Alphonse Humbert, auteur d'un autre projet, a réuni avec art les objections, d'ailleurs purement traditionnelles, à peu près contraires, tant à l'expérience qu'à l'idée réelle de notre tentative. Certains l'ont suivi, sans apporter à l'étude de la proposition un esprit de critique suffisamment sagace.

En effet, notre intention ne fut jamais, comme l'indiquèrent des plaisants, d'offrir ce qu'on appelle « la mission civilisatrice » aux célébrités de l'escroquerie et de l'assassinat, aux vétérans du cambriolage, à la vieille garde du vol. Notre naïveté ne s'adapte pas à cette mesure.

Selon le premier vœu du projet, une loi analogue à celle du sénateur Bérenger, au lieu d'abîmer définitivement par l'influence démoralisante de la prison l'âme du malfaiteur occasionnel, la désigne pour une réhabilitation par le service aux colonies. Nous avons énuméré les raisons et les preuves his-

toriques qui rendent évidentes les qualités militaires des gens en révolte contre l'organisation sociale.

Il s'agira donc d'enrôler dans un corps spécial *les individus emprisonnés pour un premier crime ou délit*, et non tous les chevaux de retour ou récidivistes du meurtre.

Consultons les statistiques.

Si l'on parcourt le compte rendu de la justice criminelle, pour une année choisie par le hasard, soit 1891, nous lisons que les cours d'assises condamnèrent environ 1,200 personnes dépourvues d'antécédents judiciaires, et les tribunaux correctionnels, à peu près cent mille.

Voilà donc plus de cent mille âmes qu'un coup de passion occasionnel, un accès de colère, une tentation violente et inhabituelle ont mises en chiourme. Pouvons-nous prétendre sincèrement que ces pécheurs sont à jamais corrompus, que partout où les mènera le sort ils recommenceront l'acte de fureur, de ruse qu'un désespoir momentané leur conseilla? Non.

On l'a bien compris, puisque la loi Bérenger fut votée naguère afin de soustraire les moins coupables à la déchéance définitive de la prison. Nous demandons seulement aux législateurs de poursuivre une méthode si excellente en ses résultats constatés.

Sur les 120,000 individus condamnés pour un premier délit, en une année, 45 pour cent ne connurent pas la prison, soit qu'ils eussent mérité l'amende seule, soit que le bénéfice de la loi Bérenger leur fût échu. Il restait donc à peu près 70,000 âmes flétries par l'erreur d'un instant et dévolues pour ce à la corruption certaine des maisons centrales.

Excepté les femmes, les enfants, les infirmes, les vieillards, il demeurait sûrement quarante mille hommes dans la force de l'âge, bons pour servir

nos appétits de conquête, et la plupart instruits déjà par avance, dans les casernes.

A ces quarante mille égarés, ne pouvait-on pas dire : « Puisque vous avez rompu le contrat social, par misère, passion ou malice momentanée, la République vous engage à la servir un certain temps outre-mer, à terminer la pacification des territoires où ses armées luttent, à y créer une agriculture, une industrie, dont vous profiterez collectivement, soit que votre travail et vos ressources propres réussissent à parfaire la prospérité de votre établissement, soit que de grandes Compagnies coloniales partagent avec vous la propriété future des concessions, vous aident de leurs capitaux à l'achat des instruments mécaniques, du bétail et des troupeaux indispensables à la première œuvre. »

Tel était le vœu principal de nos propositions.

Mais, ne semblait-il pas logique, en outre, d'adjoindre à ces soldats-laboureurs, des individus plus tarés réunis en des sortes de bagnes volants, pour accomplir, sous la surveillance de troupes régulières les gros travaux publics épargnés ainsi à la faiblesse de nos jeunes fantassins. C'était le second vœu.

Les hommes de la première catégorie fondaient des camps agricoles, que ceux de la deuxième catégorie reliaient par des travaux de voies ferrées ou de routes. Ainsi le général Faidherbe, au Sénégal, fit construire à peu de frais, par les disciplinaires, les jetées du port de Dakar.

En admettant néanmoins l'impossibilité de mettre en campagne ces chiourmes volantes, nulle objection sérieuse ne subsiste devant la première partie du projet. On dit : certes, des carabiniers coloniaux feront, le jour de bataille, bonne figure ; mais avant et après, on n'obtiendra rien d'eux. Avouons ce-

pendant que, pour avoir, à tant de reprises, remporté, sous d'autres noms, des victoires historiques, leur discipline fut suffisante pendant la mobilisation et la marche jusque le terrain de feu, puis, après, pour revenir aux cantonnements. De Baylen à Waterloo, de 1808 à 1815, la discipline des régiments recrutés dans les prisons anglaises valut sans cesse le triomphe de leurs drapeaux. Il n'y eut pas, néanmoins, bataille chaque jour.

Quant aux résultats possibles de leur travail colonial et de leur œuvre civilisatrice, les chiffres encore nous rassureront sur leur probabilité. En 1891, il a été condamné, par la cour d'assises seule :

1,206 laboureurs et journaliers, dont 232 femmes ;
276 domestiques de ferme ;
848 ouvriers mettant en œuvre les produits du sol ;
292 boulangers, bouchers, meuniers, etc.
222 tailleurs, perruquiers, chapeliers ;
385 commerçants ;
548 ouvriers de transport ;
43 aubergistes ;
202 domestiques, dont 103 femmes ;
294 personnes de profession libérale ;
331 gens sans aveu ;
39 médecins, chirurgiens, sages-femmes, etc.

Ne voilà-t-il pas le noyau d'une population complète pour ces camps agricoles?

Enfin, si l'on calcule qu'un prisonnier coûte à peu près à l'Etat 3 fr. 50 par jour, et que le loyer annuel de telle cellule modèle aménagée selon les plans officiels, monte à six ou à sept cents francs, l'on peut croire à un emploi plus utile de l'argent national.

VI

L'armée coloniale existe. Nos impôts la nourrissent dans les maisons centrales. Il s'agit simplement de la mettre en marche. Au reste, cette innovation n'en serait pas une.

En effet, il se développe, depuis 1878, une *Société de protection des engagés volontaires élevés sous la tutelle administrative.* Le Comité de cette Association provoque l'engagement volontaire des jeunes détenus à leur sortie des maisons de correction, où les enferme le jugement d'un tribunal. En 1879, la Société patronnait 418 engagés volontaires, 1,551 en 1880, 1,064 en 1890 et 1,893 en 1894. Sur ce dernier nombre de patronnés présents au corps, à la date du 31 décembre 1894, 751 avaient une conduite très bonne, 805 une conduite bonne, 143 une conduite passable, 194 une conduite médiocre. Parmi eux, on comptait deux sous-chefs de musique, 5 adjudants, 1 maréchal des logis chef, 3 sergents-majors, 12 maréchaux des logis, 65 sergents, 27 brigadiers, 189 caporaux, etc... En cette œuvre, la Réhabilitation par l'Armée a donc donné les meilleurs résultats. Trois des pupilles de cette Société sont devenus officiers, et six autres sont décorés de la médaille militaire, en récompense de leur conduite au feu.

Mais les résultats obtenus par la *Société générale pour le patronage des Libérés*, offrent à notre entreprise un témoignage autrement péremptoire.

M. Bérenger, l'auteur de cette loi d'humanité sur

la libération conditionnelle, est le président de l'œuvre.

Depuis 1870, elle a recueilli dans les asiles spéciaux, 34,000 condamnés à leur sortie de prison. On les met en situation de trouver un emploi rémunérateur dans l'industrie privée; ou bien on leur procure l'argent nécessaire pour retourner auprès de leur famille; ou encore on les envoie aux colonies. Un certain nombre, sur le conseil du patronage, signent un engagement militaire. Pendant les six dernières années, 1,634 jeunes hommes ont été ainsi incorporés. « Or, dit M. Bérenger, parmi nos jeunes soldats, nous ne sachions pas qu'un seul ait manqué à l'honneur. Beaucoup sont revenus avec des certificats de bonne conduite... »

Voilà deux exemples manifestes prouvant que la plupart des condamnés, loin de répugner à la vie active de l'état militaire, y accomplissent au contraire le devoir prescrit, dans les meilleures intentions de moralité. Les expériences se poursuivent, depuis vingt-six ans, par les soins de l'une des Sociétés, depuis dix-sept ans, par les soins de l'autre. La Réhabilitation par l'Armée a donc, après cette longue et double épreuve, donné des résultats contraires à toutes les objections fondées sur la malice définitive de ceux ayant encouru le châtiment judiciaire.

Plusieurs personnalités militaires prétendent que l'honneur de l'armée s'oppose à l'enrégimentement des larrons. Elles s'indignent. On se demande cependant pourquoi cet honneur ne s'opposerait point aussi à l'existence de bataillons d'Afrique recrutés parmi des condamnés de droit commun et pourquoi ce qui est admissible pour cinq bataillons ne le serait plus pour cinquante?

«... Parmi nos expatriés (*aux colonies*), plusieurs, atteste encore M. Bérenger, ont payé leur dette (*à l'Œuvre qui avança les frais du voyage*); d'autres n'ont pas cessé de correspondre avec nous. Quelques-uns sont arrivés à des situations qu'ils n'eussent jamais trouvées en France... L'éloignement du pays qui a connu la faute, la séduction d'une vie nouvelle dégagée de tout lien avec le passé, amènent une commotion salutaire. »

L'on peut consulter encore les statistiques de la *Société générale des Prisons* qui s'occupe de l'avenir des libérés. Tout confirmera l'excellence de la Réhabilitation par l'Armée, déjà mise en usage, depuis vingt-six et dix-sept ans, par les collaborateurs de MM. Bérenger, Voisin, Rivière, et beaucoup de philanthropes souscripteurs.

La chose semble claire, simple, évidente. On s'étonne de ne pas avoir vu le projet aboutir déjà.

C'est qu'il paraît extrêmement difficile de concevoir l'énorme solidité de la routine administrative, et la force des préventions acquises.

Ainsi, M. Bérenger, vice-président du Sénat, jurisconsulte, membre du conseil supérieur des prisons, et homme influent, s'il en peut être, fit, en 1891, voter la loi de libération conditionnelle, afin que le témoignage d'une détention subie ne vouât point à la mendicité, à la famine et à la mort, le fautif d'une seule erreur. Bien. Or, qu'inventent les bureaux de la guerre?... Ceci :

Si, avant le tirage au sort, et pour une sottise d'adolescence, un jeune homme encourt une peine qui lui est remise par le bénéfice de la loi Bérenger, l'administration militaire ne le reçoit pas dans les régiments métropolitains au moment du service. Elle l'expédie aux bataillons d'Afrique. Outre le

risque de se pervertir complètement au contact du milieu corrompu, le jeune homme, par l'inscription du livret, perd à jamais l'accès facile des emplois, puisque le patron peut connaître ainsi la preuve d'une condamnation infamante.

En sorte que le ministre de la guerre rend tout à fait inefficace la loi sur la libération conditionnelle, à l'égard des plus intéressants entre les condamnés qu'elle exempte de la sanction pénitentiaire.

N'est-ce pas merveilleux? La Guerre joue une farce au Civil, et s'en frotte les mains. Cependant, les citoyens pâtissent, les contribuables surtout.

Voici qu'on va nous proposer des impôts, sous une forme ou l'autre, sous un prétexte ou l'autre, afin de subvenir à l'entretien d'une armée nouvelle qu'exige l'étendue croissante du domaine d'outre-mers. Par l'emploi des forces mauvaises, et selon le principe de Réhabilitation par l'Armée, nous aurions l'avantage sans la dépense. Plus tard, les camps agricoles rendraient nos colonies vivantes, prospères. Moins de gens paieraient avec la misère et la mort l'erreur d'un instant. Ce serait moral, économique, utile.

On mettra un quart de siècle à s'y décider, alors qu'aujourd'hui, vingt-six ans d'essais partiels démontrent l'excellence d'un système applicable demain.

Le savant docteur Maurice de Fleury, écrivit au sujet de cette théorie, dans son *Introduction à la Médecine de l'esprit*, les remarques suivantes :

Un homme ne naît assassin ni voleur.

Il vient au monde simplement avec un cerveau excité, sujet aux impulsions véhémentes, prompt

aux colères féroces ou sournoises, enclin aux paroxysmes. Cette bestialité originelle ce sont les circonstances de la vie qui la tourneront vers le meurtre ou vers le farouche courage de condottiere.

Autrefois quand la guerre était chose fréquente, presque constante, ces gens-là s'engageaient et passaient sur les ennemis leur force en trop, leur besoin d'actes violents, leur amour du pillage. Voilà 27 ans que nous vivons sans guerre européenne; c'est bien probablement une des grandes causes de l'accroissement de la criminalité; l'autre est l'alcoolisme. Nos peuples boivent trop, source abondante d'irritation pour les cerveaux ; ils ne se battent plus et cette irritation ne trouve plus où s'écouler légalement. Et c'est le meurtre qui devient la détente de ces gens-là.

Faire des guerres européennes tout exprès pour assouvir les nerfs de ces messieurs, personne n'en aura l'idée, mais les expéditions lointaines peuvent être à ce point de vue d'utilité publique. Puisqu'on ne peut pas empêcher que certains hommes aient un excès de force, qui leur monte à la tête et veut se dépenser, tâchons du moins que leur excitation devienne une arme au service de la patrie, qu'elle l'emploie à nous défendre de ces peuples brigands, infidèles à leurs serments, féroces et sournois, que nous ne pouvons pas ne pas combattre dans nos lointaines colonies.

Aujourd'hui que l'instruction primaire est obligatoire chez nous, comme tous les enfants de France, ces prédestinés à la violence vont à l'école. On les connaît par conséquent. Ne pourrait-on charger les instituteurs communaux de signaler ceux qui se montrent impitoyables aux animaux, fourbes envers leurs camarades, déchaînés avec leurs parents. Un médecin compétent et sans haine, inspecteur

délégué des services de l'hygiène au ministère de l'intérieur établirait impartialement, et confidentiellement, cela va sans dire — le dossier héréditaire et personnel du mauvais sujet. Pour essayer de le dompter, on demanderait à ses parents l'autorisation de le mettre au pénitencier, ou plutôt on le confierait à l'une de ces admirables œuvres de l'enfance coupable ou dévoyée, dont M. le juge d'instruction A. Guillot, de l'Institut, est l'un des organisateurs les plus éminents.

. . . . . .

Il se pourrait fort bien que la cessation actuelle des guerres d'Europe fût momentanément, une des causes de la multiplication des meurtres. Au temps où l'on faisait le métier de soldat par vocation, non par obligation, beaucoup d'hypersthéniques y trouvaient l'assouvissement de leur nature belliqueuse. Mais il est fort probable que les hommes trop forts finiront par s'adapter presque tous à la vie pacifique, et que leur excitation permanente s'utilisera pleinement à écrire des poèmes de haut vol, à créer et à rendre prospères les entreprises commerciales les plus hardies, à reconnaître, à se coloniser les pays lointains et sauvages. Contrairement à ce qu'enseigne Lombroso, je pense que ce sont les circonstances, notre milieu, notre éducation qui nous permettent un emploi nuisible ou, au contraire utile au bien commun de notre énergie cérébrale.

Etrange chose que ce besoin de casser, de détruire, de réduire à néant, lointain vestige des temps sauvages où la fureur humaine ne se satisfaisait que de tuer.

Ne nous y trompons pas, notre amour de la chasse, qui passe cependant pour plaisir de gens civilisés et de seigneurs de haute politesse, n'est qu'un

reste de l'héritage des aïeux qui luttaient contre les grands fauves pour la vie, et n'étaient eux-mêmes que des bêtes de proie, à peine plus rusées et mieux avisées que les autres.

On a rarement vu le critique ou le philosophe endosser une gibecière : on n'imagine pas Renan maniant le fusil à percussion centrale ; les rares intellectuels qui s'adonnent à ce sport y voient surtout une manière d'hygiène : cela les contraint à marcher, mais tuer pour tuer est un loisir cruel. Je connais, pour ma part deux bons nerveux hypersthéniques, gens de commerce aimable dans l'ordinaire de la vie qu'emportent par moments quelques velléités de paroxysme : ces jours-là ils quittent Paris brusquement par crainte de leurs nerfs pour s'en aller à la campagne chez eux, en terrain clos massacrer des lapins élevés tout exprès ; quand l'hécatombe est suffisante, le dégoût de tuer les prend, et ils reviennent à leurs affaires avec un sentiment de bon apaisement.

C'est pour eux l'unique moyen de n'avoir pas de trop dangereuses colères.

. . . . . .

Ce rapprochement est plein d'enseignements pratiques, car il est vrai, en fait, que si l'on utilise à une besogne socialement bonne l'excès de force des hypersthéniques, si on les pousse à beaucoup marcher ou à beaucoup travailler, si on en fait des soldats ou de hardis pionniers, on les améliore, on les rapproche de la sagesse. La légion étrangère qui rend tant de services et résiste si bien aux fatigues et aux microbes, se compose en grande majorité d'hypersthéniques qui ont dû renoncer à vivre dans la société. J'ai dit ailleurs quel heureux exutoire serait pour un pays comme le nôtre et en un temps où il n'y a plus de guerre en Europe une ar-

mée coloniale composée de mauvais sujets et de têtes trop chaudes [1].

---

1. On dit volontiers qu'en Afrique, par exemple, les Européens ne peuvent vivre en agissant. Le seul travail possible, pour eux, serait un travail de surveillance. Cependant le Cap, colonie anglaise, a prospéré. Il suffirait sans doute de substituer le labeur nocturne au labeur diurne en deux saisons. D'autre part certains pays, comme le Fouta-Djallon, sont très habitables pour les Européens. Il deviendrait vite possible d'y construire les routes utiles aux transports automobiles, et d'y installer de premiers camps agricoles ou miniers. Certes, tous les climats ne paraissent point favorables; mais certains le sont évidemment. Le choix peut se faire. L'île d'Haï-Nan séduirait probablement, par son voisinage du Tonkin et de la Chine Méridionale, les organisateurs des essais militaires. L'exemple de la Nouvelle Calédonie encourage, malgré les défauts barbares du système pénitentiaire. Voici que la colonisation libre recueille le fruit des préparations dues à la main des déportés.

LA PHILOSOPHIE DU SIÈCLE

Les cent ans que l'homme va finir de consommer furent d'excellente nourriture spirituelle. Aucun système de philosophie n'a pu se construire sur des données certaines malgré tant de controverses; aucune littérature n'a su s'imposer malgré tant de fatras; aucune politique ne s'est établie malgré tant de discours et de meurtres. Quel plus bel engagement sur la vanité des systèmes?

Le siècle naquit avec l'ambition d'instaurer hors de tout symbole liturgique une morale autoritaire et décisive émanée de la Raison pure, sur quoi Kant écrivit tant de naïvetés! « Nous ferons, disaient les sophistes du temps, une morale plus belle que la morale religieuse parce qu'elle ne reposera point sur l'espoir intéressé de la récompense éternelle; nous investirons l'âme humaine de la qualité de juge. La conscience nous vaudra de magnifiques satisfactions si les actes sont de bien; elle nous molestera terriblement s'ils sont de mal. Voilà la sanction suprême, et, par là, nous initierons les peuples à la liberté, les ayant affranchis des tyrans et des prêtres. » Tant elle travailla dans son tribunal, cette bonne conscience, qu'elle est devenue aveugle. Le bien et le mal ne se distinguent plus. L'âme humaine cherche ses lunettes.

Si les raisonneurs de ce temps-là subissent dans

l'autre monde une vie afflictive, le démon attaché à leurs personnes les doit souvent ramener sur terre pour leur présenter le gâchis innommable engendré par leurs divagations. Quel affreux supplice! Imagine-t-on Volney, par exemple, le célèbre auteur des *Ruines*, revenu dans nos capitales sous la griffe du fantôme qu'il évoquait en ses livres afin de lui faire dire tant d'emphatiques absurdités? Rien de plus gai que les paroles du génie éduquant « le voyageur » assis sur les décombres de la cité asiatique. Il conseille une manière de morale où la conscience travestie en sous-préfet de concours agricole prime, dans le troupeau des actions humaines, les produits les plus favorable à l'élevage des idées libertaires.

Ah! les dates qui passèrent depuis! les Trois Glorieuses, la Révolution de Février, le Deux Décembre, la Commune!! Bon Volney! Tout cela pour que M. Ranc, ex-membre de la Commune amnistié, pour que nos ministres instruits par le funeste exemple de Louis XVI, n'hésitent point à ordonner la fusillade opportune de Fourmies. Au lendemain de cet accident, un personnage officiel parlait de l'époux de Marie-Antoinette. « Et dire tout de même que si ce monsieur-là avait eu la poigne de Constans, s'écria quelqu'un, jamais il n'eût connu la caresse de Samson! » Bon Volney, voilà donc la pratique de tes rêves aux jours du succès?

La théorie des évolutions sociales s'exprime par la philosophie spéculative de l'époque où elles se meuvent. Si la pratique du siècle aboutit à des résultats négatifs, sa théorie philosophique amène à des conclusions pareilles. Savez-vous la déduction finale de tant de querelles criticistes, éclectiques, positivistes, évolutionnistes? On en revient au vieux thème toujours vrai des sophistes grecs : l'identité

des contraires. Le oui et le non ne sont que les apparences d'une même idée qui existe en moi hors de son affirmation ou de sa négation, choses simplement relatives, sensationnelles et momentanées.

Cette thèse, soutenue jusqu'à ce jour par certains partisans de l'idéalisme d'Hégel, vient se confirmer par les déductions positivistes d'un sociologue remarquable, M. de Roberty, qui étudia la philosophie avec Littré et poursuivit longtemps l'œuvre d'Auguste Comte.

L'identité des contraires ! République et Monarchie autoritaire gouvernant les peuples de façon pareille par la famine et la fusillade. Ministres aristocrates et entrepreneurs de politique, également prévaricateurs et par des moyens semblables ; Hégel et Auguste Comte s'accordant sur Gorgias et Protagoras, ces gloires du Portique.

« L'être et le néant ne peuvent pas exister en même temps, prétendait Gorgias. Si l'un existe aussi bien que l'autre, ils sont même chose ; donc aucun d'eux n'est, car le néant n'est pas, donc l'être, qui lui est identique, n'est pas non plus. »

Dans son livre, l'*Inconnaissable*, M. de Roberty applique de façon différente un tel raisonnement aux fameuses antinomies de Kant, par lesquelles Dieu devient le contradictoire suprême de la raison.

En sincère et vaillant positiviste, M. de Roberty dénomme la Raison sous le vocable du Connaissable, et Dieu sous le vocable de l'Inconnaissable. Ces deux espèces du connu s'identifient ensuite devant l'abstraction Connaissance comme le blanc et le non blanc devant l'abstraction Couleur.

Il faut nous pardonner ces expressions sublimes. Les philosophies préparèrent toujours les révolutions ; les régimes successifs gouvernèrent selon les doctrines tour à tour en honneur. Il intéresse

donc immédiatement d'apprendre où va la philosophie du temps, ce qu'elle expose et ce qu'elle réclame.

Or, cette thèse de l'*identité des contraires*, démontrée au point de vue positiviste, marque une étape nouvelle dans le processus des déductions spéculatives. Sur un point important au moins, positivistes et idéalistes semblent se trouver en accord.

Par malheur, M. de Roberty, assimilant l'idée de Dieu » l'Inconnaissable, mode négatif de la Connaissance, néglige une simple constatation qui porterait à la Cause positive et athée, la sienne, un coup formidable. Sur quoi fleurit la connaissance? Quel critérium existe-t-il de la vérité ? On a échafaudé des sciences fort complexes et déterminées qui ne reposent sur rien autre que la bonne volonté de l'esprit public à les admettre. Car enfin tous les systèmes doués de quelque valeur se trouvent, aux premières pages, contraints d'avouer qu'il n'existe pas de certitude absolue. Avec une petite honte on renvoie l'apprenti philosophe au vieux critérium de l'évidence. Or, ne savons-nous pas qu'avant Galilée l'évidence exigeait que le soleil tournât autour de la terre, et que depuis Galilée elle oblige la terre à valser autour du soleil, en attendant qu'elle explique bientôt comment ces deux astres restent véritablement immobiles. C'est là toute la mesure de la certitude humaine, ce sur quoi nos savants remplis d'orgueil édifient leurs opérettes cosmogoniques.

Devant l'état lamentable du savoir humain, le sage devrait garder sans doute un silence prudent et le dégoût de l'affirmation. Au contraire, il n'en est point qui ne se targue d'insulter Dieu au nom de la chimie ou de la biologie, et ne qualifie d'épithètes malséantes les paraboles des littératures sacrées et

les leçons de la Foi. Si l'*Inconnaissable* de M. de Roberty est, comme il le promulgue, la négation de la connaissance positive et scientifique construite sur le misérable critérium de l'évidence, cet Inconnaissable a infiniment de chances pour comporter au moins tout autant de réalité objective. Dès l'heure où l'esprit humain confesse qu'il n'existe point d'étalon à quoi se puisse mesurer la vérité des choses, je ne saisis plus le principe qui m'interdira de croire à la Révélation de la Genèse pour me commander d'admettre les vues de MM. Kant, Comte, Spencer, Darwin ou Renan. D'autre part, si Dieu et la Connaissance s'identifient selon la loi jadis posée par Gorgias, reprise en notre siècle par Hégel, aujourd'hui démontrée par l'auteur de l'*Inconnaissable*, je me demande pourquoi, au lieu de subordonner la connaissance à l'idée de Dieu, on entend supprimer celle-ci en vertu de celle-là. Rien ne milite en faveur de la seconde proposition. A tout prendre, et pour parler comme les positivistes mêmes, ou aurait à dire que l'*Inconnaissable*, qui est zéro, égale le Connaissable, qui est également zéro, identiques tous deux devant la Connaissance égale à zéro. Nous en voilà au pyrrhonisme de Pascal et tout prêts à suivre son pari philosophique.

La grande erreur des ennemis de la Foi consiste à prendre la lettre de l'Ecriture, la manifestation la plus immédiate du symbole et à discuter sur le signe au lieu de pénétrer la force qu'il représente. Imaginerait-on un plumitif s'exaspérant à l'idée de Patrie, et déclarant dans des écrits copieux que nous accomplissons parfois des sacrifices sanglants où les peuples s'exterminent pour le culte d'une idole en pierre symbolisée le plus souvent sous les traits d'une femme furieuse qui arbore un drapeau d'une main et un glaive de l'autre?

De même dissertent les athées. Et, de fait, la Patrie semblera aux chroniqueurs futurs une idole aussi malsaine que la Çiva des Hindous; les meurtres de nos guerres seront jugés aussi fous et ridicules que les suicides des fakirs se précipitant sous le char de la déesse aux jours de certaines fêtes. Vers l'an 3000, pour peu que la science ait été bouleversée dans la proportion même où elle le fut depuis trente siècles, nos hypothèses sur l'électricité, la gravitation et le magnétisme exciteront le mépris. Sans doute une seule chose subsistera de tant de verbiage, la Parole des Ecritures, le Verbe du Christ, parce qu'il résume à lui seul, l'ayant enserrée dans ses symboles, toute l'essence des religions antécédentes et préparatoires.

Nulle métaphysique ne s'est manifestée que les religions ne contiennent en principe. L'évolutionnisme, la gravitation universelle, le dogme des forces centripètes et centrifuges remplissent le *Sepher Bereschitt* composé par Moïse bien avant que parussent les hommes illustres de nos laboratoires. Il n'existe pas de savoir que la Genèse ne détermine et ne précise. Malgré leur aveuglement, les kabbalistes l'ont entrevu. En sorte, que nous vivons à une époque de recommencement et que, partis de l'idée de Dieu acceptée par l'enthousiasme puissant de la foi, nous peinons pour reconquérir cette idée à l'aide d'une expérience informe et rudimentaire.

Dans son ouvrage, *la Philosophie du Siècle*, M. de Roberty met en contradiction avec eux-mêmes les systèmes les plus goûtés depuis cent ans. Analysées par un esprit méthodique et sûr, rompu aux subtilités de la dialectique moderne, les trois grandes doctrines du criticisme, du positivisne et de l'évolutionnisme s'écroulent et fondent.

Le criticisme que fonda Kant, avait repris et as-

suré sur des fondements nouveaux cette forme d'idéalisme qui considère le monde comme la représentation de nos sens, création humaine, sans contrôle extérieur. Une telle proposition emporta vite l'assentiment général. La raison pure, la raison seule déclarée maîtresse séduisit la vanité des hommes. M. de Roberty reproche fort justement au criticisme l'inconséquence de sa méthode, qui, restreinte au raisonnement tel quel accompagné d'un doute constant sur sa propre validité, se condamne ainsi à une stérilité éternelle, et se voit obligée d'accueillir au nom du bon sens, les vues les plus contraires et même les plus contradictoires.

... « Doctrine éclectique accueillante chez Kant pour les idées de Hume et des sensualistes du siècle passé, accessible chez les successeurs modernes de Kant aux théories évolutionnistes, elle ne refuse pas non plus d'entendre la cloche des matérialistes et présente des affinités nombreuses soit avec le mécanisme cartésien, soit même avec la philosophie positive d'Auguste Comte... » Si bien que les néo-criticistes « se laissent docilement diriger par le courant scientifique qui les mène à une fusion de plus en plus intime avec les deux grandes philosophies rivales et principalement avec l'évolutionnisme spencérien. »

Le positivisme, phénomène de réaction contre la métaphysique, ne parvient pas, malgré les promesses de son programme, à présenter au penseur une philosophie des sciences; car leur ensemble offre des lacunes immenses, et l'on ne réussit même pas à définir, en dehors de cet ensemble, la méthode de philosophie qui le doit régir. En somme, Auguste Comte ne fait que redécouvrir par une voie différente le résultat même atteint déjà par Kant. Il affirme que l'objet de la science étant de révéler les

lois des rapports de succession et de coexistence, toute vraie philosophie doit considérer « la substance comme un groupement *mental* de la réalité. »

L'évolutionnisme reprend textuellement l'hypothèse d'Anaximandre étendue à un univers fort agrandi depuis les Grecs. « Or, une hypothèse qu'on ne cesse de traiter comme telle depuis Anaximandre jusqu'à nos jours doit évidemment manquer de quelques-unes des conditions les plus essentielles à l'hypothèse scientifique ou vérifiable. » Elle reste purement philosophique, universelle et invérifiable. C'est la somme des préjugés de Démocrite, Empédocle, Epicure, Lucrèce, Giordano Bruno, Glisson, Leibnitz, Hobbes, Locke, Hume, La Mettrie, d'Holbach, Volney, Gœthe et Kant. L'évolutionnisme n'offre qu'une pure compilation ou, si l'on préfère, une généralisation adroite des théories antiques sur l'*éternel devenir*. »

La philosophie du siècle nous amène donc uniquement à cette constatation. Les sens nous trompent en maints et maints cas constatés par la science. Rien n'indique, par suite, qu'ils ne nous leurrent pas toujours. Aussi ne pouvons-nous affirmer s'il existe, hors de notre pensée, un monde correspondant aux données des sens. Le seul univers conceptible est celui de la sensation, de l'esprit. Notre pensée se crée le monde, le monde devient un produit de la pensée; ce que Kant exprime par: *le monde est notre représentation;* et Comte par: *la substance est un groupement mental de la réalité.*

Parmi tout cela cependant une grande affirmation subsiste: l'unité de substance, dont les modifications forment toutes les apparences, ou tous les phénomènes. Si le penseur raisonne du sujet à l'objet, il s'intitule idéaliste; s'il raisonne de l'objet au sujet, il se dénomme matérialiste, et suivant la posi-

tion de début, il reconnaît le règne de l'unique matière ou le règne de l'unique esprit. Par suite la querelle entre ces deux écoles semble épuisée. Les formes de l'idéalisme et du matérialisme se combinent dans le monisme décidément victorieux et maître des intelligences modernes. Seuls quelques universitaires gardiens du tombeau de l'éclectisme professent encore un dualisme suranné. Battus dans les polémiques, reniés par la plupart, ils ne sauraient, sans provoquer le sourire, remonter le vieux drame où se combattent l'idée et la matière, l'esprit et le corps en perpétuel antagonisme.

La raison pure critiquante et critiquée, la raison humaine, après un siècle de spéculations et de volumes, a tout juste découvert que l'on ne peut rien affirmer faute de critérium, qu'à tout prendre les contraires équivalent entre eux, et que la plus vraisemblable des théories est encore l'*éternel devenir* des vieux Grecs revu par Darwin, Spencer et leurs disciples. D'autre part l'unité de substance reconnue par le chef de l'école positive réédite dans sa splendeur le panthéisme de Spinoza qui lui aussi écrivit: *Omnis determinatio negatio est*, toute détermination (ou affirmation) est une négation.

Quelle piteuse défaite après tant de claironnades, Auguste Comte venant mendier une conclusion à Spinoza, Spencer coupant la moitié du manteau d'Anaximandre, Kant tendant la sébile à Gorgias. Et voici que l'on retrouve en outre, dans les parchemins des alchimistes, la recette de la science à venir. M. Charcot courut aux secrets d'Apollonius de Tyane. On reconstitue le sabbat à la Salpêtrière, la sorcellerie se traite par l'électricité, et le diable s'installait à Paris, 132, boulevard Voltaire, en juin 1891 de l'ère positive, pour effrayer le public par des coups heurtés dans les placards !

Un tel chaos, fleurissant l'imagination la plus intelligente, n'est pas pour renforcer les idées de morale qui s'étiolent dans l'âme de la foule. La Raison pure avoue en public son impuissance et sa misère; elle se cogne le front aux vieux sophismes de l'Hellas, et ne prête aucun critérium qui permette de distinguer le vrai du faux, le bien du mal. Comme on démontra jadis au peuple et par les plus futiles raisonnements l'inutilité des dogmes religieux qui gênent les appétits de la chair, il ne se croit plus lié aux commandements de l'Eglise. On lui promettait en revanche une morale laïque et obligatoire; et voici que le projet culbute dans la ruine de la Raison.

Il survit bien encore un semblant de théorie qui définit la morale comme l'hygiène du corps social. Mais chacun entend l'hygiène à sa manière et selon les qualités ou les défauts de son tempérament.

M. de Roberty termine son livre de la *Philosophie du siècle* par l'étude de l'évolution intellectuelle, qu'il divise en quatre groupes : *science, philosophie, art* et *industrie*. La science dirige tout, dit-il.

Je ne prétends pas entreprendre de réfuter ici un travail aussi remarquable et solide de M. de Roberty. Je n'ai point, comme lui, étudié à fond le mécanisme des théories et la valeur des hypothèses spéculatives; mais, après la lecture de cette œuvre qui passe en revue, analyse et dépeint les grands élans de la pensée moderne, je puis dire qu'il me demeure l'impression d'un mouvement fini, rompu. Il me semble avoir assisté à l'essor de merveilleux oiseaux parés des plumes les plus éclatantes, et qui, ayant voulu fixer le soleil, sont tombés éblouis sur le sol, les ailes décloses, le cœur ouvert. Pour moi la divinité de la science, si haut placée dans les rêveries de nos pères, s'est écroulée plus vite que les

idoles de Ninive aux pieds d'argile. Les écailles d'or gisent sur le pavé du temple. La statue de la déesse Expérience est décapitée. L'ange a passé par là.

Un parfum nouveau fume sur les autels purifiés. L'avenir de l'homme sera, et pour des temps, entièrement consacré au culte de l'altruisme, de la charité sociale. Voilà qui dominera tous les cauchemars philosophiques et les apparences flottantes des systèmes [1].

---

1. Je crois avec confiance que la philosophie du siècle prochain devra toute sa force à l'œuvre considérable de M. E. de Roberty. Déjà M. Izoulet vulgarise dans ses cours et ses volumes de compilation la pensée de ce créateur. C'est donc un devoir pour chacun de lire et de comprendre les ouvrages qui se dénomment : *la Sociologie*, *l'Ancienne et la Nouvelle Philosophie*, *l'Inconnaissable*, *la Philosophie du siècle*, *Agnosticisme*, *la Recherche de l'Unité*, *A. Comte et H. Spencer*, *l'Ethique* (3 vol.) — publiés chez l'éditeur Alcan, 108, boulevard Saint-Germain à Paris.

L'AGITATION DES FEMMES

Quatre roses-thé fleuries au tulle noir qui couronne une chevelure teinte en feu et roulée sur le faîte d'un front net, celui de la présidente; ses deux mains gantées de blanc, sages et démonstratives, par dessus le drap rouge de la table surplombant le large parterre de fleurs ternes, de rubans sombres massés, chapeaux féminins, dans la salle des sociétés savantes; de la nervosité qui s'étire le long des stalles, qui précipite des chuchotements, qui s'exalte soudain en interpellations indignées ou enthousiastes; des bravos de gants noirs, bruns, des jeunes filles en collet beige, ravies d'introduire les auditeurs, un parfum de vieilles étoffes, de garnitures moisies, de linge pas très propre, de messieurs fumeurs dont l'allure spectique s'affirme sous le lorgnon; — c'est le Congrès féministe.

Des vieillards aussi, dont le plus caractéristique est M. Robin, l'homme de la coéducation des sexes, pareil exactement à un saint Jérome de Primitif italien près d'accueillir, malgré son veston et ses besicles, le lion légendaire qu'une épine blesse. Des tumultes, des apaisements, des lunettes rajustées par un mouvement reflexe, des mains jaillies vers le bureau. Là, entre une dame virile, neutre, coiffée d'un feutre, et le demi-deuil d'une vieille bourgeoise à tête flétrie d'empereur romain que

domine un comique, un mobile petit plumet blanc, préside, debout, Madame Pognon.

Et vraiment, sauf à quelques jeunes sots trop démunis d'intelligence pour reconnaître la valeur d'un tel mouvement social, cette haute personne en gaine de soire noire brochée, ne donna pas une seconde l'idée qu'elle eût, au Parlement, paru l'inférieure d'un Waldeck-Rousseau, par exemple, dont le flegme, la tenue, l'élocution vague lui sont départis.

Plus royale que ne paradèrent jamais nos diverses présidentes de la République, elle parle avec une autorité qui s'appuie évidemment sur de la logique et de l'acquêt mental. Comme agrandie d'avoir mâché tant de paroles militantes, la bouche laide trace, sous le bec du nez, une plaie vivante, tour à tour modifiée par le dédain, l'indulgence et l'audace, sans que jamais le corps participe à ces divers avatars de l'âme. Cette force se contient, se mène, se projette et se retire, selon toute une science d'énergie.

De son geste à cette assistance incolore, la pensée d'une nouvelle justice semblait se répandre non plus dans la seule impétuosité des propositions sentimentales et simplistes, mais au commandement d'une volonté consciente de sa vigueur pour mettre à l'usage de sûrs moyens d'exécution.

Cet esprit-là est très capable de mener à la réussite les revendications des femmes.

Dans peu de temps, on ne rira plus de ces assemblées. Déjà notre curiosité examine attentivement leur psychologie.

Car il ne faut pas généraliser l'opinion bruyante de quelques gamins échappés aux servantes de brasseries en fonction près de la rue Serpente. Bien que, momentanément las du billard, du piquet, du rams,

et des autres jeux qui permettent à leurs maigres intelligences de tuer les heures sans se manifester, certains jouvenceaux aient, au Congrès féministe, montré la misère de leurs instincts, les séances où ils ne crièrent pas d'obscénités furent remplies par l'exposition de vœux fort raisonnables.

Madame Vincent s'occupe de faire entrer les femmes dans l'administration de l'Assistance publique. Elle y parvient. Pour les hôpitaux d'enfants et les œuvres de maternités, leur collaboration est admise. A voir cette personne simple expliquer son œuvre, on est gagné. Vêtue de noir, la face forte à l'ombre d'un grand chapeau de crêpe, la vaste jaquette boutonnée sous le menton, puis laissée pendante, comme la redingote d'un instituteur, elle étale des qualités de clairvoyance, en une langue correcte. Et, durant ses discours, la salle des Sociétés savantes ne diffère du Palais-Bourbon que par l'excellence de l'argument écouté et le recueillement des auditeurs.

Pour l'élocution, le triomphe des femmes, en ce Congrès-ci, fut manifeste. Sauf Léopold Lacour, presque tous les hommes qui prirent la parole se révélèrent leurs inférieurs dans l'art de s'exprimer. Madame Pognon, madame Vincent, les délégués de Hollande et de Pologne expliquèrent lucidement leurs espoirs.

Les reproches viseraient plutôt l'esprit de leurs déductions. Trop simplistes, elles se contentèrent d'émettre en phrases sentimentales leur vœu de devenir des citoyennes, au lieu de rester selon la coutume de notre barbarie, des esclaves pour la volupté, ou les gardiennes de pot-au-feu. Puisqu'elles travaillent, puisque leur effort augmente l'aise sociale, aussi bien que l'effort de l'homme, aucune raison équitable ne subsiste de leur refuser le droit

de régir les rapports de leur devoir laborieux avec l'économie de l'Etat. C'est de toute évidence.

D'innombrables maisons de commerce ne fonctionnent et ne prospèrent que par la direction des femmes. Le personnel des grands magasins, les employées des postes, télégraphes et téléphones, les veuves de la campagne qui gèrent le bien de leur famille, constituent la multitude des exemples favorables à la thèse de l'émancipation. Certainement, et comme le démontre M. Albert Cim par des romans documentés, le résultat du travail féminin, dans les administrations, par exemple, n'équivaut pas à celui du travail masculin. Nous nous plaignons des demoiselles préposées au culte du téléphone. Mais on ne songe point à priver du droit électoral tel prince de Sagan ou tel comte de Breteuil dont l'inutilité sociale, la maladresse intellectuelle et l'infériorité morale demeurent cependant certaines. Par contre, mesdames Boucicaut et Potin déployèrent des vertus économiques enviables pour MM. Méline et Doumer. Madame Juliette Adam eût aisément dirigé les affaires d'Egypte avec un sens diplomatique plus adroit que celui de M. de Freycinet. A redire de pareilles vérités, les protagonistes de la cause ne l'éclairent pas mieux que les socialistes n'éclairent la leur en répétant, combien se différencient partialement l'existence du prolétariat et celle du capitalisme. Ceux-ci ont pris le bon moyen. Transformés en secte politique, ils assaillent les détenteurs du pouvoir avec des armes d'usage immédiat. Loi à loi, décret à decret, ils conquièrent. L'armée des syndicats lutte, sous le commandement du Parti Ouvrier.

Sentimentales et romanesques, les femmes, si elles possèdent une claire idée de leur droit, ne semblent pas encore tenir une théorie valable pour assurer

la mise en œuvre de plans d'exécution. Leur phraséologie éparse ne convient pas au genre de luttes précises qui passionnent aujourd'hui les âmes militantes. Il leur manque d'avoir expérimenté leurs forces en de premières batailles. Il leur manque cet esprit de ténacité qui, depuis 1848, excite l'énergie des disciples de Proudhon. On sent trop que, passé les portes du Congrès, leurs histoires de couturières, de maris et de domestiques effaceront le désir de triompher socialement. A cette tribune, les digressions se succèdent, nombreuses. Pas une idée pour obtenir un examen définitif. On sentit que chacune arrivait munie de ses rancunes propres, de ses souffrances propres mal généralisées dans un lyrisme vague, sans méthode.

Ni la Hollandaise au visage luisant comme du beurre, à la maigre chevelure collée sur le haut du crâne, aux tempes et aux pommettes saillantes, à la sombre robe bleue, aux mains de squelette, ni l'accorte juive polonaise, oscillant sur l'estrade de phrase en phrase avec des courbettes, comme danse sur le perchoir une perruche facétieuse ; ni la gentille cocotte envoyée, dit-on, par les étudiants catholiques aux fins d'un scandale, et qui, contre madame Pognon lui refusant la parole de sa main altière, protestait, telle une chèvre, de la tête, du vaste nœud de satin vert juché sur l'auréole de son gainsborough ; ni l'osseuse quadragénaire brune en noir et jaune ; ni la fantastique vision de certain diable, rouge de peau, rouge de cheveux, et qui surgissait, de cinq minutes en cinq minutes, pour proclamer deux phrases chaque fois, annoncer une offrande de cinq cents francs, crier aux applaudisseurs réclamant le nom de la donatrice : « On travaille pour l'idée, pas pour le nom ! » la face illuminée de foi sous les taches de rousseur et les verres du lorgnon ; ni la douce

éloquence de Jules Bois imposant la mansuétude de son langage littéraire aux tapageurs; ni la grosse personne, de poitrine importante, en complet de gros drap, et parlant au nom des mères françaises; ni aucune, ne présenta une motion précise capable de valoir le succès à la lutte.

Même Paule Mink, apparue à la tribune pour déclarer justement que l'éducation de la famille n'est pas toujours la plus morale, que, dans les faubourgs et les campagnes, les parents exploitent l'enfance afin de la domestiquer à leur usage et au détriment de son instruction, ne put, cinq minutes entières, développer le thème utile. Des paraphrases inattendues et toute la déclamation vulgarisée par les propagandes de province emportèrent son ardeur. Image terreuse de cette mort qui, dans les danses macabres peintes à la fresque sur les murs des anciens cimetières, conduisait la noce et l'Empereur jusque la fosse du tombeau, Paule Mink a surgi là comme ce vieux symbole de la dérision de tout effort humain. Sous sa perruque ondulée et piquée, au chapeau, de rouges fleurs flétries, ses yeux caves dans le visage d'os désignaient le vouloir de communiquer son délire à la foule. D'une étroite peluche usée, plate au buste, élargie aux hanches, les os de ses bras pointus se projetaient vers les parterres de têtes blêmies par une lumière triste. Une épaule décharnée, puis l'autre, en cette peluche brunâtre, fausse fourrure de bête noyée, se haussèrent pour des négations et des lamentations plus sinistres que le cri du vent à travers les ifs des charniers. Ce fut toute la plainte éternelle des vies passagères peinant vers elles ne savent quel bonheur inconnaissable de rêve jamais rêvé.

O vies troubles de nos sœurs, élément passif de l'évolution !

Et, quand cette évidence de la mort eut cessé, nous sentîmes mieux la vanité de la marche humaine vers le meilleur sort, vers la meilleure justice, vers la bonté de vouloir servir la vie de toutes et de tous. En démentant par son apparence dérisoire la vérité de la vie et ses paroles engageant à la vouloir fraternelle, Paule Mink avait averti ses sœurs de l'inutilité d'agir [1].

---

1. Immédiatement on devrait réserver aux institutrices les emplois administratifs et ministériels de rédacteurs, d'expéditeurs, et envoyer dans les colonies, les gaillards de vingt ans qui n'ont pas honte de s'asseoir sur le rond de cuir, avant l'âge de quinquagénaire. Il y a l'Afrique et la Chine à couvrir de civilisation, bacheliers, licenciés, jeunes podagres heureux de copier sur les rôles, chaque jour, sept cents noms de familles arabes qui demandent la naturalisation, heureux de s'abrutir en n'importe quelle besogne aussi ridicule pour qui a des poings, des jambes et un cerveau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Les Médiocres 1
Contre le rire 11
Du napoléonisme 17
Physionomie des grands 27
De l'Aristocratie 45
Des Cours 53
Du Monde 61
L'Amant des Foules 71
Les Aventures de Rochefort 79
Impression de Congrès 85
Thermidor 93
Les deux ponts 101
Des Basques 109
L'apôtre du temps positif 115
De l'Eglise 129
Le sens des processions 144
Nouveau catéchisme 153
L'Ennemi de Baudelaire 167
Du génie latin 177
Du bonheur 187
Une pathologie des peuples 195
Des souhaits anarchistes 203
La verrerie ouvrière 229
Troubles à Carmaux 237
Des gens 243
Du sémitisme 247
De la mode 257
Des enfants 265
La peur de l'initiative 273

Du manger 283
Le goût de tuer 293
De l'Anglais 301
L'homme sensible. 311
Le sentiment et la pensée 323
Le cocher 329
Des soldats 337
L'éducation des fils 347
Un corps de bacheliers 355
Du crime 363
L'emploi des forces mauvaises. – Une armée coloniale 369
La philosophie du siècle. 399
L'agitation des femmes 411

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

PQ
2152
A32T68

Adam, Paul Auguste Marie
Le triomphe des médiocres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY